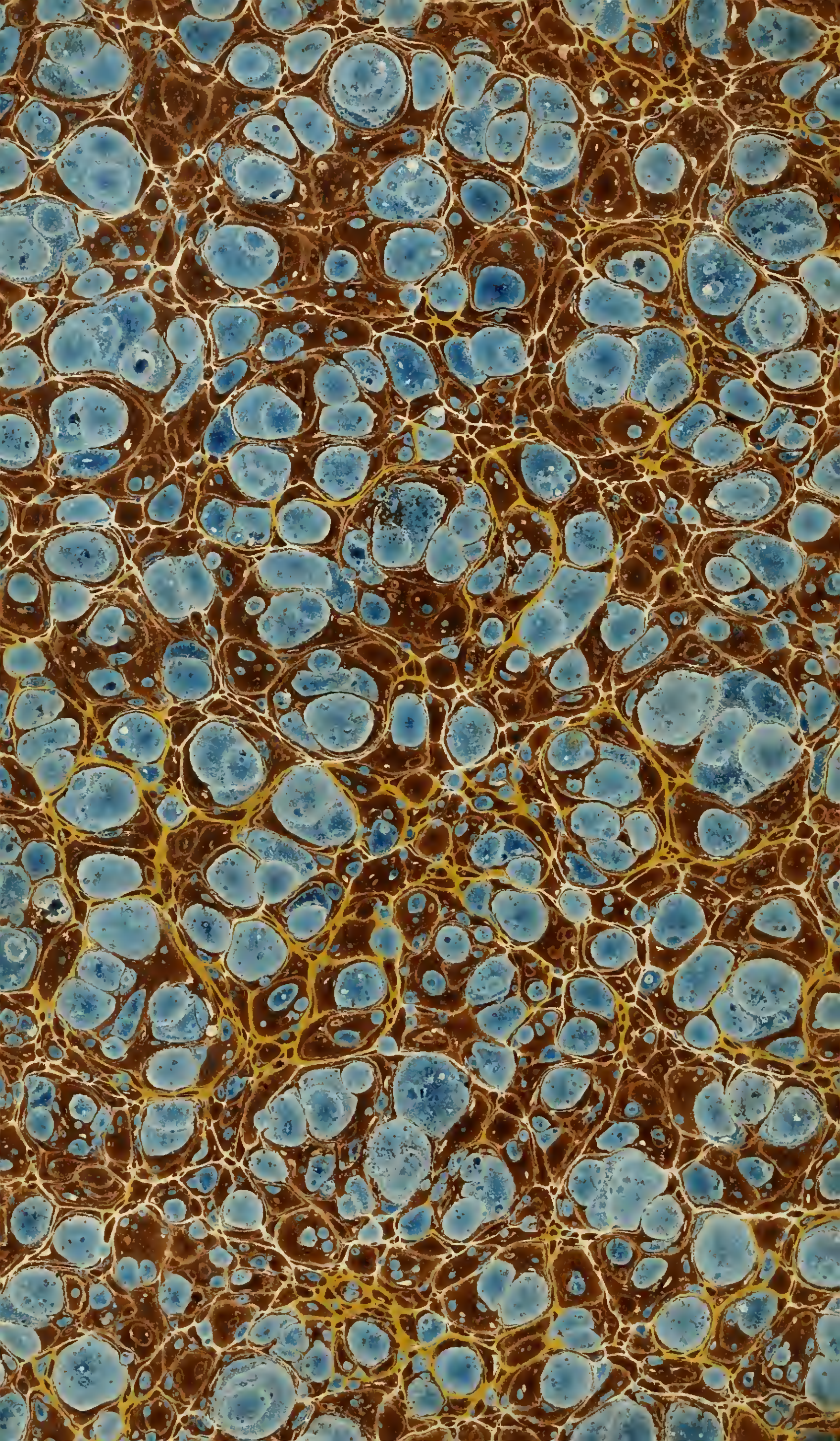
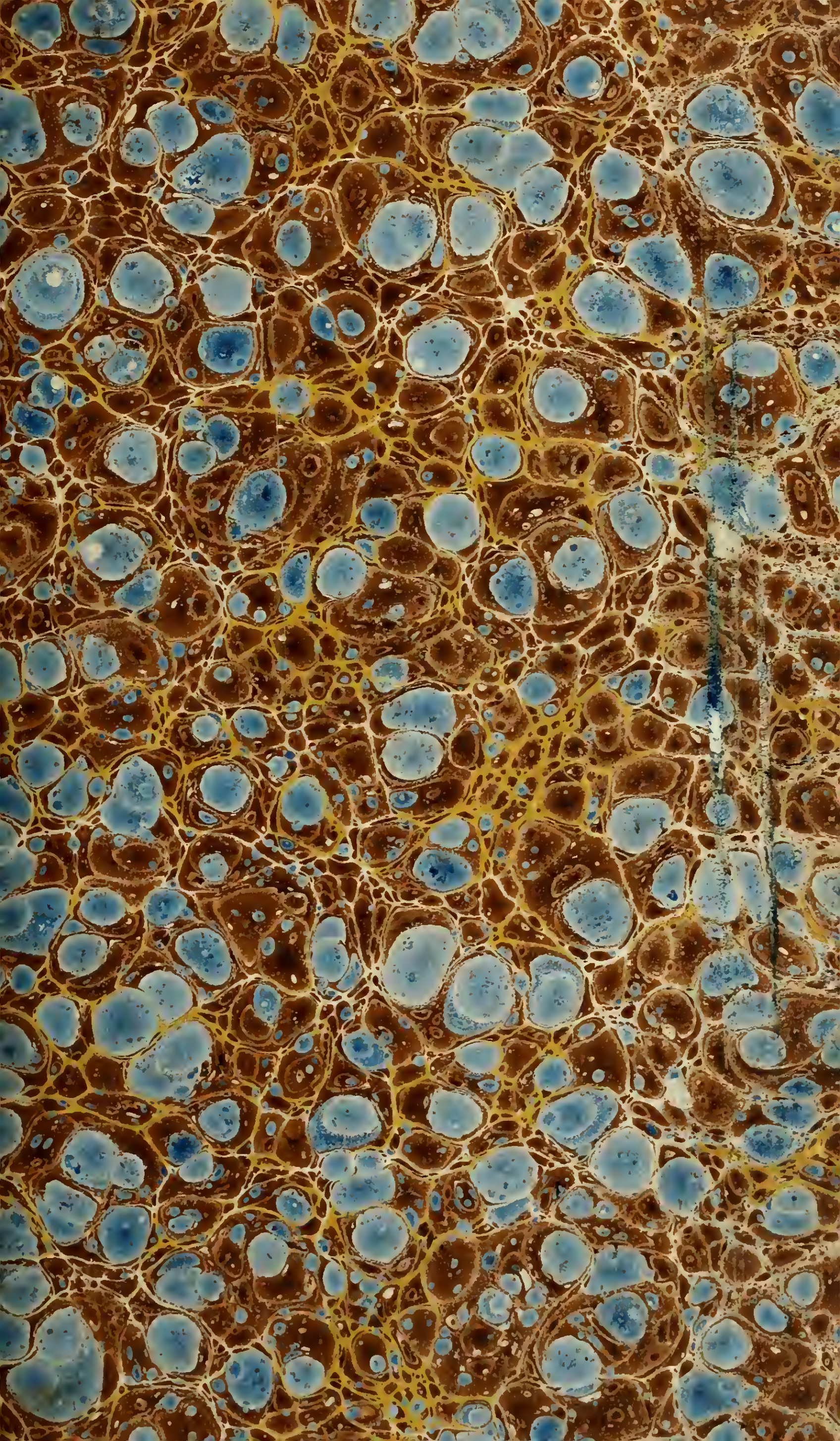






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. Saulnier Fils, Directeur de la *Revue Britannique;* Dondey-Dupré Fils, de la Société Asiatique; Charles Coquerel; Ph. Chasles; Lesourd; L. Am. Sédillot; Genest; West, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

NOUVELLE SÉRIE.

Tome Douzième.

Paris.

Au BUREAU DU JOURNAL, Rue des Bons-Enfans, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1832.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRE.

REVUE

BRITANNIQUE.



COLONISATION

DES

NOIRS LIBRES DES ÉTATS-UNIS.

Les négrophiles éclairés n'ignorent pas que les lois qui abolissent la traite seront constamment éludées tant que l'avantage du travail par des mains libres ne sera pas reconnu, et que le nègre affranchi ne saura point subvenir à sa subsistance. Le premier de ces deux problèmes a été résolu par l'expérience, dans un grand nombre d'habitations des Antilles anglaises et des États-Unis (1); le second est plus compliqué, plus difficile, et l'importance de sa solution est immense pour cette partie du globe, où la cupidité n'a cherché jusqu'à ce jour que des machines à culture mues par le fouet ou le bâton.

En général, les planteurs sont dans l'intime persuasion

(1) Note du Tr. Voyez à ce sujet un article important dans le 14e Numéro de la nouvelle série de la *Revue Britannique*.

que le nègre est hors d'état de prendre soin de sa personne ; que l'affranchir, ce serait en faire un vagabond, un voleur ou un mendiant. Dans les débats très-animés qui précédèrent au Parlement d'Angleterre l'abolition de la traite, ses défenseurs les plus éloquens manifestèrent la même opinion. « Ce serait, disait Pitt, un grand malheur que d'affranchir imprudemment les nègres ; cette mesure ne serait pas même juste, car les nègres sont incapables de vivre dans l'état de liberté. » Fox pensait à cet égard comme Pitt. « Il serait, disait-il, aussi dangereux d'émanciper complétement un homme façonné à l'esclavage comme à la seule condition de son existence, que d'exposer brusquement un aveugle de naissance à tout l'éclat du jour. » « Les nègres, dit M. Wilberforce, maintenus dans l'ignorance et l'avilissement, sont hors d'état d'exercer aucun droit civil. » Telle est l'opinion qui domine dans les états du sud et de l'ouest de l'Union américaine ; et une foule de planteurs dont le caractère humain, religieux est apprécié de tous, conservent leurs esclaves, convaincus qu'ils ne sauraient mieux faire dans le véritable intérêt de ces infortunés.

Voici donc quel est le problème à résoudre : intéresser l'esclave affranchi à porter, à l'aide du travail, le poids de sa liberté ; lui donner en même tems les meilleures leçons qu'il puisse recevoir, celles de l'exemple d'une société spéciale, formée de ses semblables, suffisant par leur labeur à leur subsistance, et jouissant, sous des lois protectrices, des droits de la famille et de la cité.

Un problème semblable ne pouvait être résolu que par un bon système de colonisation des nègres affranchis.

Ce système avait été pressenti en 1777, par la législature de l'état de Virginie ; elle discuta un premier projet qui resta sans exécution.

Vers la même époque, survinrent, en Angleterre, les

fameux débats de l'affaire Sommerset, dans laquelle les plus célèbres orateurs du barreau, secondés par tous les organes de l'opinion, décidèrent le mémorable arrêt qui proclama que l'esclavage ne pouvait exister sur le sol britannique. Cet arrêt rendit à la liberté et jeta sans ressources sur le pavé de Londres, plusieurs centaines de noirs incapables de se livrer à aucune de ces mille et une industries qui alimentent les dernières classes du peuple. Ils vinrent en foule se placer sous le patronage du célèbre Granville Sharp, un des adversaires les plus habiles et les plus actifs de Sommerset. M. Granville, après de mûres réflexions, se détermina à fonder une colonie africaine; et le gouvernement, fort empressé de purger le pays d'hôtes au moins inutiles, se chargea de tous les frais de l'expédition. Le 8 avril 1788, quatre cents noirs et soixante Européens, munis de provisions pour six ou huit mois, s'embarquèrent pour Sierra-Leone. Ce premier essai ne fut pas heureux. L'encombrement des transports, les orages qui désolaient la côte à leur arrivée, les imprudences et les excès des émigrans, occasionèrent parmi eux une mortalité qui réduisit leur nombre de moitié dans le cours de la première année. Les autres désertèrent en grande partie; et il n'en resta que quarante. M. Sharp en expédia encore trente-neuf en 1788. Bientôt après beaucoup de déserteurs rentrèrent à Sierra-Leone, et l'établissement reprit quelque consistance. L'année suivante, un prince noir du voisinage engagea une lutte qui amena la dispersion de la colonie, et un assez long tems s'écoula avant qu'on pût en rassembler les débris. En 1791, on y jeta deux cents nègres qui, dans l'origine, s'étaient réfugiés de Virginie et du Maryland dans la Nouvelle Écosse. En une seule année il en mourut un dixième, et la moitié des Européens périt de misère ou par suite de maladies endémiques. En 1793, le

feu prit à un vaisseau chargé des produits de la colonie, et elle perdit une cargaison évaluée à 15,000 liv. st. Bientôt après les nègres s'insurgèrent. Enfin, pour compléter cette série de désastres, une escadre française vint, en 1794, attaquer l'établissement, et y porta la dévastation et l'incendie. La Compagnie y perdit plus de 15,000 liv. st.; mais les directeurs, au lieu de se décourager, se raidirent contre l'adversité; le gouvernement seconda leurs efforts; et ce concours fut si utile, qu'en 1798, *Freetown*, chef-lieu de la colonie, était mis à l'abri d'un coup de main, et possédait trois cents maisons et douze cents habitans.

En 1800, l'écume de la colonie, composée presque en entier des émigrés de la Nouvelle-Écosse, se révolta; le gouverneur appela à son secours les tribus africaines du voisinage; et une lutte sanglante allait s'engager, lorsque entra dans le port un bâtiment chargé de 550 nègres marrons de la Jamaïque. On s'empressa de leur distribuer des terres; ils se montrèrent industrieux et doux; et la crainte de ces nouveaux auxiliaires, non moins que l'exemple de leur vie laborieuse et calme, désarma les insurgés.

La colonie eut à subir, jusqu'en 1807, une suite d'agressions de la part des tribus indigènes du voisinage. Le 1er janvier 1808, la Compagnie céda ses droits et ses possessions de Sierra-Leone à la couronne, qui les a conservés jusqu'à ce jour. Il serait superflu de signaler ici l'influence de cet établissement sur la civilisation des tribus de l'intérieur, sur la traite mieux surveillée, et son importance politique et commerciale pour la nation et le gouvernement britannique. Il nous suffira de constater les progrès de sa population : elle était, en 1823, de 18,000 ames, composée pour les deux tiers de nègres affranchis. Le nombre de ces derniers s'élevait, en 1828, à 20,000, dont 5,000 étaient employés dans divers chantiers.

Tels ont été les progrès du premier établissement fondé pour améliorer la condition des noirs. L'idée n'en appartient pas exclusivement à M. Granville Sharp. S'il faut en croire le célèbre girondin Brissot, l'un des apôtres les plus ardens de l'émancipation de la race noire, le docteur Thornton proposa, en 1787, aux habitans de Boston et de la Providence (*Rhode Island*), un plan de colonisation des hommes de couleur sur la côte d'Afrique. Plusieurs de ces derniers consentirent à faire partie de cette expédition sous les ordres de M. Thornton; mais l'entreprise échoua, parce que les habitans dont le docteur avait appelé les souscriptions préférèrent un système de colonisation sur le territoire de l'Union, et refusèrent de fournir des fonds pour tout autre projet. Ailleurs, le même auteur attribue l'initiative de ce plan au célèbre philantrope Fothergill, l'un des amis intimes de M. Sharp et son collaborateur. « Ce plan fut, dit-il, mis à exécution par la Société de Londres, ou plutôt par M. Granville; il avait pour objet de rendre les nègres à leur terre natale, de les y fixer et de les encourager à cultiver le café, le sucre, le coton, et à ouvrir un commerce avec l'Europe. »

Nous lisons dans les Mémoires de M. Granville, une lettre que lui adressa en janvier 1789, le révérend Samuel Hopkins, ministre à Newport (Rhode-Island); elle avait pour objet de connaître l'état de l'établissement de Sierra-Leone, et de savoir si les noirs de la Nouvelle-Angleterre, habitués aux travaux des champs ou à l'exercice des arts mécaniques, pourraient acquérir des terres dans la colonie et à quel prix. « Je vous adresse ces questions, ajoutait-il, par suite de mes longues observations sur la condition des noirs libres dans ce pays. Il en est beaucoup qui désirent se retirer en Afrique sur des terres qui leur seraient cédées par des tribus dont ils me disaient les noms,

et dont ils paraissent connaître la langue. Ils voudraient y propager la foi chrétienne, l'industrie, l'agriculture, l'art de bâtir des maisons, d'établir des usines, certains métiers et surtout la culture du tabac, du café, du coton, de l'indigo, pour la consommation intérieure, ou pour l'exportation. » Nous citons ce document curieux comme un pressentiment remarquable des projets réalisés depuis par la société africaine des États-Unis.

Dans les derniers mois du dix-huitième siècle, la législature de Virginie, qui avait pris dès 1777 l'initiative de la colonisation des noirs, s'en occupa de nouveau. Elle invita M. Monroë, qui était alors gouverneur de cet état, à s'entendre avec le président Jefferson, sur les moyens de leur ouvrir un asile hors des États-Unis. Ce magistrat jeta d'abord les yeux sur Sierra-Leone, et à ce sujet, il entra en négociation avec la compagnie africaine de Londres. Mais la colonie était alors troublée par la révolte des émigrés de la Nouvelle-Écosse. La crainte de leur fournir des auxiliaires en y envoyant des colons venus des contrées voisines et d'un caractère non-moins turbulent, fit refuser les propositions de M. Jefferson. On essaya sans succès d'obtenir du gouvernement portugais, à titre de bail, des terres à exploiter au Brésil. On peut juger du zèle de la législature de Virginie à donner suite à ses projets de colonisation, par les trois messages qu'elle adressa dans ce but au pouvoir exécutif, de 1801 à 1806. A cette époque ses délibérations restèrent secrètes; leur objet seul était connu.

C'est la législation de Virginie qui la première émit, en décembre 1816, un vœu public sur la colonisation des noirs. Nous transcrivons le préambule et le texte de sa résolution.

« L'Assemblée générale de Virginie a délibéré plusieurs

» fois sur les moyens d'obtenir hors des limites des États-
» Unis, un asile pour les personnes de couleur qui au-
» raient été ou seraient légalement émancipées dans toute
» l'étendue de cet état. Mais leurs efforts pour l'accom-
» plissement d'un projet si digne d'exciter le zèle des amis
» de l'humanité ont échoué par suite des guerres, des
» luttes intestines qui désolaient les nations étrangères, ou
» ont été paralysées par des causes intérieures qui ne pou-
» vaient que nuire à leur succès. Aujourd'hui que la paix
» vient partout cicatriser les plaies de l'humanité, et que
» les grandes puissances de l'Europe concourent avec le
» gouvernement des États-Unis à l'abolition de la traite,
» trafic infâme dont l'état de Virginie a poursuivi la sup-
» pression avec un zèle constant, avant et depuis la révo-
» lution, l'assemblée générale croit devoir renouveler ses
» efforts pour atteindre le but qu'elle s'était inutilement
» proposé jusqu'ici.

» En conséquence elle a pris la résolution de s'entendre
» avec le président des États-Unis, pour obtenir sur les côtes
» d'Afrique, sur les bords septentrionaux de la mer Paci-
» fique, ou sur d'autres plages situées hors des limites et du
» gouvernement de l'Union, des concessions de territoire
» pour servir d'asile aux personnes de couleur qui, dans
» l'étendue des états de Virginie, jouissent de la liberté,
» ou seraient à l'avenir légalement affranchies. Les séna-
» teurs et les représentans de cet état au congrès sont
» invités à joindre leurs efforts à ceux du président des
» États-Unis, sous la condition néanmoins qu'aucun traité
» relatif à ladite concession ne sera obligatoire pour l'état
» de Virginie sans la ratification de sa législature. »

A cette époque, M. Finley, qui s'était montré dès 1815 le propagateur le plus ardent du système de la colonisation des noirs, joignit ses généreux efforts à ceux de la lé-

gislature de Virginie et de plusieurs citoyens des états situés au sud du Maryland, qui s'étaient réunis à George-Town dans les mêmes vues. Tandis que l'opinion publique éveillée sur ce grave sujet à Washington, Baltimore, Philadelphie, Princeton et dans les autres villes du nord ne se manifestait que par de stériles discussions, ce zélé philantrope traçait d'une main ferme un plan d'organisation des noirs libres, et le soumettait à l'épreuve de la publicité. Cette épreuve réussit en dépit de ses détracteurs; et une société de colonisation fut bientôt organisée. Elle se réunit le 1[er] janvier 1817 sous la présidence provisoire de M. Clay. M. le juge Washington fut élu président, et ne cessa d'occuper le fauteuil jusqu'à sa mort. On lui donna pour successeur M. Charles Caroll de Carrolton. A cette époque la société comptait vingt-quatre vice-présidens, dont trois appartenaient à la Nouvelle-Angleterre, trois au Maryland, un à l'état de New-York, un à la Géorgie, deux au Kentucky, deux à la Nouvelle-Jersey, quatre à l'état de Virginie.

Un projet de colonisation intérieure fut soumis en 1825 au sénat de Virginie par M. Tucker; mais ce projet n'eut pas même les honneurs d'une discussion sérieuse. L'énormité des dépenses, l'incertitude des résultats, le firent rejeter à une immense majorité. Des objections d'un autre genre, mais également puissantes, devaient faire échouer tout système de colonisation sur le territoire des états voisins. Il est évident, en effet, que l'un de ses résultats les plus funestes eût été de placer la colonie dans la dépendance absolue de ces états, en tems de paix comme en tems de guerre, et de la compromettre dans tous leurs rapports avec les autres puissances.

Le plan de colonisation du Canada est le seul de cette nature qui ait été l'objet d'une discussion approfondie,

par suite du commencement d'exécution qu'il a reçu. Au mois de juin 1829, l'état de l'Ohio avait décrété l'exclusion des noirs libres de son territoire. Ces derniers, réduits à chercher un asile dans les pays voisins, jetèrent les yeux sur le Haut Canada. Au nombre de deux cents, ils obtinrent des concessions de terrains à Wilberforce, et vinrent s'y établir. Ils y ont essayé des défrichemens sur quelques centaines d'acres de terre, et construit quelques huttes en bois. En 1831, un de leurs agens s'est rendu aux États-Unis afin d'y solliciter des secours pour la colonie, qui se trouvait alors dans un grand état de souffrance. Depuis cette première émigration, deux mille nègres se sont dirigés sur Wilberforce; mais ils n'ont fait qu'y passer, et ont été se fixer dans d'autres parties du Canada. Il n'est que trop vrai que la situation de cet établissement, sous un climat glacial, au sein d'une nature ingrate, ne peut offrir à l'émigrant que des ressources précaires et très-bornées. Au reste, dans le cas où il viendrait à prospérer, la moindre guerre avec l'empire britannique compromettrait gravement son existence. Nos voisins le tolèrent; mais pour savoir de quel œil ils le considèrent, il suffit de lire le texte de deux résolutions récentes, émanées de l'assemblée législative du Haut-Canada. Dans la première, elle manifeste la crainte que la paix et la sécurité publiques ne soient troublées dans l'ouest de la province, par suite de l'intention où paraît être la Compagnie du Canada d'en faire un champ d'asile pour des corps considérables de nègres. Dans la seconde, elle s'exprime en ces termes : « La chambre a vu sans inquiétude que des nègres marrons cherchent un asile dans cette province. Elle n'entend pas leur en fermer l'entrée, et en cela, elle obéit à la loi naturelle, qui défend de livrer un fugitif à ceux qui le poursuivent; mais il est si dangereux pour la paix et la pros-

périté du pays d'y laisser pénétrer une masse toujours croissante de population noire, qu'il devient indispensable d'arrêter et de prévenir le mal par de sages restrictions. »

Les partisans du système canadien ne doivent donc pas compter sur l'appui du gouvernement anglais, s'ils entendent donner à la colonie assez d'importance pour qu'elle puisse influer sur les rapports entre les populations blanche et noire au profit des États-Unis et au détriment du Canada. Il donnera volontiers asile aux émigrés qui viendront se fondre isolément dans la masse de sa population; mais il souffrira difficilement qu'ils puissent y être rassemblés, et s'y constituer en quelque sorte en corps de nation, ce qui cependant est nécessaire dans l'intérêt du système.

Quant aux propriétaires d'esclaves, et surtout de ceux qui ont des nègres à affranchir, ils préféreront toujours, dans leur propre intérêt, que les noirs aillent se fixer dans les établissemens les plus éloignés.

Il est inutile d'ailleurs de comparer les deux climats du Canada et de l'Afrique dans leurs rapports avec la constitution physique de l'Africain. On sait que les réfugiés de nos plantations du Sud, dans la Nouvelle-Écosse, sollicitèrent eux-mêmes, en 1799, leur transport à Sierra-Leone. Nous sommes convaincus que le plan de colonisation du Canada n'est favorable ni aux intérêts de la Compagnie ni à ceux des émigrans : il ne saurait donc exciter la jalousie des partisans de la colonisation africaine. Nous désirons vivement que les deux établissemens prospèrent, et surtout que celui de Wilberforce soit généreusement encouragé, même par nos voisins, dont les alarmes doivent disparaître devant ce reflux de population blanche qui tous les ans remonte le Saint-Laurent pour établir sur ses rives le siége de son industrie. L'an dernier, le nombre

total des émigrans qui suivirent cette voie était de 55,000 ; il doit être bien plus considérable cette année.

Plusieurs des inconvéniens que nous venons de signaler s'appliquent à l'établissement essayé sur le territoire d'Haïti. Son étendue est plus bornée, et les émigrés y seraient sous la dépendance absolue du gouvernement haïtien, tandis qu'on a toujours eu pour but de leur donner un gouvernement de leur choix, et une administration à laquelle ils concouraient eux-mêmes. Au reste, l'émigration pour Haïti a presque entièrement cessé, et beaucoup de ceux qui s'y étaient rendus sont rentrés aux États-Unis. Des récits dignes de foi attestent qu'une foule d'émigrans ne demanderaient pas mieux que de s'en retourner, s'ils le pouvaient ; et que, s'il en est qui paraissent satisfaits d'y rester, c'est qu'ils n'ont aucune ressource pour améliorer leur condition en quittant leur asile. A quelle cause attribuer ce dégoût d'un séjour où le climat leur est favorable, où des mains noires tiennent les rennes de l'état, où ils ne devraient voir partout que des frères? Faut-il l'attribuer au contact gênant de leur ignorance ou de leurs vices, avec l'instruction et les vertus d'Haïti ? Ce motif serait exact, s'il fallait en croire le passage suivant d'un article sur les mœurs d'Haïti, que tous les journaux ont répété, et dont l'auteur est un officier fort distingué de notre marine.

« Il est étonnant, dit-il en parlant des Haïtiens, qu'un peuple qui était placé, il y a vingt-cinq ans, au dernier degré de l'ignorance et de l'avilissement, se soit si aisément façonné aux mœurs et aux manières polies des nations les plus éclairées. »

L'auteur ajoute : « Il n'est pas de peuples qui diffèrent davantage l'un de l'autre que les noirs de l'île et ceux qui sont émigrés des États-Unis ; je crois que de long-tems ils ne sympathiseront ensemble, et que de long-tems aussi

les derniers ne se résigneront à leur condition dans leur nouvelle patrie. Indolens, poursuivis par le sentiment de leur infériorité, ils se rebutent, prennent le travail en horreur, et n'attendent leur subsistance que du maraudage. » Les émigrans qui rentrent dans nos contrées parlent bien différemment des mœurs d'Haïti et des dégoûts dont ils y sont abreuvés. Leurs plaintes sont exagérées sans doute; mais, il ne faut pas se le dissimuler, la relation de notre jeune officier est un peu flattée; et, sans crainte d'être démenti, on peut assurer que ce peuple n'est digne de figurer que dans les derniers degrés de l'échelle sociale.

La raison et l'expérience ont concouru pendant quinze ans à éclairer la société qui s'occupe de la colonisation des nègres affranchis sur le choix définitif de l'établissement à fonder. Elle a dû l'être aussi par le vœu des législatures des divers états de l'Union. Celle de Virginie avait donné l'exemple en décembre 1816, en se prononçant pour un établissement africain. Deux ans après, celles de Maryland et de Tennessée votèrent dans ce but l'acquisition d'un territoire sur la côte occidentale d'Afrique; et depuis l'organisation de la société, les assemblées générales de l'Ohio, de Connecticut, de Kentucky, de New-York, de New-Hampshire, de Vermont, de New-Jersey, de Pennsylvanie, de Delaware, de Géorgie, d'Indiana, les sénats de la Louisiane et de Massachussets, ont encouragé ses efforts et approuvé hautement son système de colonisation.

Liberia, siége de la nouvelle colonie, est située sur la côte occidentale d'Afrique, et traversée par des rivières navigables qui en rendent l'abord très-facile aux émigrans, et leur permettent d'aller s'installer à peu de frais sur les terres de leur choix. Aucune puissance européenne n'a droit à ce territoire; et quant aux chefs des peu-

plades voisines, on a obtenu d'eux à l'amiable la cession d'une étendue de pays de trois cents milles environ, qu'on peut accroître indéfiniment par des acquisitions nouvelles. Dans quelques années, il deviendra le siége d'un empire indépendant. L'administration appartient déjà presque en entier aux colons. Quant à la juridiction, la société se la réserve, jusqu'au moment où elle pourra leur être remise sans danger. La population y est homogène; les rangs n'y sont distingués que par la différence des travaux. Le climat est celui que la nature a destiné à l'homme de couleur, et le sol un des plus fertiles du monde.

On a prétendu que les plans de la société auraient été mieux conçus et mieux exécutés, par le gouvernement général ou par les divers états; mais on paraît oublier les nombreuses difficultés qu'il fallait aplanir pour les asseoir sur des bases solides et pour en assurer l'exécution. Les quinze ans écoulés depuis l'organisation de la société jusqu'à nos jours, quelque longs qu'ils aient paru à des philantropes plus ardens qu'éclairés, ont été utilement employés par elle, non-seulement à agir, tandis que jusque-là on s'était borné à disserter, mais à faire précisément ce qu'il fallait pour convaincre les parties intéressées que ce que l'on faisait était bien, et pour encourager leur concours. En opérant ainsi avec une énergie qui doublait son crédit sur l'opinion publique, elle a démontré par l'expérience : qu'un système qui n'existait, il y a vingt ans, qu'en théorie, est praticable, et que ses bienfaits, dans la juste proportion des ressources qu'on y consacre, s'étendent à-la-fois sur les états qui les fournissent et sur la colonie qui les reçoit, sur les noirs et sur les blancs, sur les affranchis et sur les esclaves. Chaque portion du territoire colonial a été pourvu des objets nécessaires à l'exploitation; des établissemens s'y sont formés; des relations

d'amitié et de commerce ont été nouées avec les tribus africaines; les facilités des transports se sont multipliées, et les procédés de colonisation dans leurs moindres détails se sont perfectionnés par la seule voie praticable, l'expérience. A l'intérieur, l'action de la société n'a pas été moins utile. Le système de colonisation, ses bases, son application ont été soumis à une discussion approfondie, et la société peut aujourd'hui continuer la direction de ses mouvemens, ou les subordonner à une direction supérieure, au gré de la volonté générale sans compromettre les heureux résultats qu'elle a obtenus et ceux qu'elle attend de l'avenir.

Nous avons parlé des ressources de la société; elles proviennent des dons versés dans sa caisse : on jugera par le tableau ci-joint de leur progression rapide de 1822 à 1831; elles s'élevaient :

	Dollars.		Fr.	c.
En 1820, 1821 et 1822 à	5,626	25	30,494	75
1823..	4,798	02	25,981	27
1824..	4,379	89	23,739	00
1825..	10,125	85	54,880	10
1826..	14,779	24	80,103	48
1827..	13,294	94	72,058	57
1828..	13,458	17	72,943	28
1829..	19,795	61	107,292	21
1830..	26,583	51	144,082	62
1831..	32,102	58	173,995	98

Tel a été le succès de l'appel fait par les membres de la société à la haute raison et à l'humanité de leurs concitoyens.

Pour consommer son œuvre, elle avait jugé nécessaire de faire un appel aux grands pouvoirs de la confédération et à ceux de chaque république en particulier.

Voici d'abord sous quels rapports elle réclamait l'assistance du gouvernement. Elle supposait que l'acquisition du territoire colonial ne pourrait avoir lieu que par l'entremise des grands pouvoirs de l'état. L'événement a prouvé que ce concours était inutile. Elle craignait ensuite que la colonie ne pût résister aux hostilités des tribus indigènes du voisinage ou des puissances civilisées, si elle n'était soumise à la juridiction du gouvernement fédéral; et, en effet, le comité chargé, en 1817, de faire un rapport au congrès sur les propositions de la société, avait émis le vœu de garantir, avant tout, la neutralité de la colonie par un engagement formel des puissances civilisées, sollicité auprès d'elles par les ministres des États-Unis. Mais, dix ans après, un nouveau comité déclarait que l'humanité des peuples et des gouvernemens la protégerait mieux contre les agressions des puissances maritimes de l'Europe et de l'Amérique, que le pavillon d'une seule nation, quelque redoutable qu'elle fût. La société retira sa proposition.

Quant au projet de laisser au gouvernement la direction de la colonisation des noirs libres, M. Clay déclarait en 1832, en plein sénat, qu'il ignorait la limite constitutionnelle de ses pouvoirs; et qu'il appelait sur cette question délicate une discussion calme et approfondie. Le chef de justice Marshall, s'exprimait en ces termes il y a peu de mois, dans une lettre au secrétaire de la société :

« Il serait à désirer que le pavillon de l'Union protégeât constamment la colonie; quelques vaisseaux en croisière sur la côte d'Afrique, tout en réprimant la traite, défendraient ses bâtimens et son commerce contre les pirates qui infestent ses parages. Cette protection me paraît être un droit incontestable du gouvernement : je regrette de ne pouvoir en dire autant des secours pécuniaires qui nous

seraient si utiles. A cet égard, j'ai toujours pensé que la mesure la plus favorable serait celle que M. King a soumise au sénat des États-Unis en 1825. »

La proposition de M. King, qui, à cette époque, fut ajournée et qui ne tardera pas à être reproduite, fortifiée de l'adhésion de M. Madisson, peut se résumer en ces termes : « Après que la dette nationale aura été complétement éteinte, les terres appartenant à la nation, et les produits de leur vente, constitueront un fonds consacré à désintéresser les propriétaires qui affranchiraient leurs nègres, à éloigner ces derniers du territoire des États-Unis et à fournir des secours aux noirs libres qui voudraient émigrer. »

L'appel que la société a fait aux divers états a été entendu. Dès 1815, la législature de Géorgie prenant en considération le sort des noirs qui s'y étaient rendus contrairement aux dispositions de la loi fédérale de 1808, décrétait que si avant leur acquisition par des planteurs, la société de colonisation se décidait à les transporter en Afrique, le pouvoir exécutif serait tenu de l'assister de tous ses moyens dans l'accomplissement de cette œuvre d'humanité. L'état de Virginie a consacré une partie de ses fonds à seconder les vues de la société. Maryland lui a donné 1,000 dollars en 1826, et, dans sa dernière session, sa législature a décrété : 1° Que trois membres de la société de colonisation de cet état seraient spécialement chargés de transporter librement à Libéria, ou dans tout autre établissement de leur choix les nègres affranchis dans l'étendue de son territoire ; 2° qu'il serait mis à la disposition de ces trois agens sur le budget de cette année, une somme de 20,000 dol. (106,000 fr.), à l'effet de faire à Liberia, ou ailleurs, toutes les dispositions nécessaires pour l'établissement des émigrans, et pour faire et pu-

blier toutes les enquêtes nécessaires à l'effet de s'éclairer sur la préférence à donner à la colonie de Liberia ou à toute autre; 3° que les clercs des comtés transmettraient aux agens précités le tableau de tous les actes d'affranchissement consentis devant eux, et que ces derniers l'adresseraient à leur tour, tant à la société du Maryland, qu'à la société américaine de colonisation; que si celle-ci refusait de se charger des frais d'émigration, les agens seraient tenus d'y pourvoir; que tout affranchi qui ne voudrait pas émigrer, serait contraint de quitter le territoire du Maryland, s'il n'obtenait sur sa demande une autorisation spéciale de résidence; le décret dispose enfin que, nonobstant toute loi contraire, les esclaves de tout âge pourront être affranchis sous la condition de quitter le pays.

Nous avons cité le nom des autres états dont la protection est acquise à la société de colonisation. La Louisiane et le Mississipi se sont prononcés les derniers en sa faveur, mais aujourd'hui leur concours n'en est que plus énergique. Une association particulière formée dans la Caroline-du-Nord, a fait plus pour elle que tout autre état, et chose remarquable, elle a constamment trouvé ses meilleurs, ses plus utiles soutiens dans la classe des propriétaires d'esclaves qui résident au milieu d'eux.

Cette circonstance offre un contraste trop frappant avec les alarmes manifestées par beaucoup de planteurs sur les progrès de la colonisation des noirs, et sur les principes qu'ils prêtent à la société, pour que nous ne saisissions pas avec empressement l'occasion qui se présente ici de constater, d'après ses mémoires officiels, quelles sont, relativement à l'esclavage, les idées qui règlent sa conduite.

Il est juste de déclarer avant tout, que la société n'est liée par aucun principe sur le système de l'esclavage. A cet égard, elle n'a émis aucun vœu, proposé aucune me-

sure, et avant son organisation elle n'a point prévu la nécessité et n'a point eu d'occasion de s'expliquer sur une tendance dont on ne lui a fait un reproche que depuis qu'elle s'est constituée. Le but exclusif, énoncé dans l'acte de son institution *est de présenter et d'exécuter un plan de colonisation volontaire des hommes de couleur libres.*

Mais les membres de la société professent, nous pourrions ajouter à l'unanimité, sur le système de l'esclavage, des opinions dont ils n'ont jamais fait mystère. Ils croient : 1° Que l'esclavage est à-la-fois un mal en morale et en politique ; mais que c'est dans plusieurs états de l'Union un système légal, qu'ils n'ont ni le désir, ni le pouvoir de changer, 2° que les gouvernemens et les individus chez lesquels il subsiste encore, ont *seuls le droit* de le maintenir, ou de le détruire ; 3° qu'il est de leur intérêt et en leur pouvoir de seconder la société dans la tâche qu'elle s'est imposée.

L'esclavage est un mal en morale et en politique.

Nous ferons observer toutefois que nos compatriotes, même dans les états du Sud, sont moins divisés sur cette question qu'on ne le suppose généralement. La plupart d'entre eux sont fermement convaincus que l'esclavage est un mal. Les hommes d'état les plus honorables que le Sud ait produits ont manifesté la même pensée. Nous citerons entre autres Jefferson, Patrick Henry, Randolph, Tucker, et Washington lui-même. « Si la société de colonisation, disait ce dernier, est assez heureuse pour amener l'abolition lente et graduelle de l'esclavage, elle aura effacé de nos institutions politiques la seule tache qui puisse les ternir. » Nous pourrions ajouter à ces autorités si respectables, celle d'un grand nombre de nos compatriotes du Sud et de l'Ouest, dont l'annuaire de la société pour 182) a recueilli les déclarations.

La société n'entend porter aucune atteinte aux droits et aux intérêts des propriétaires d'esclaves ; elle s'attache au contraire à prévenir toute collision entre les opinions divergentes que pourraient professer, à cet égard, nos concitoyens du Nord et du Sud. Une de ses maximes, c'est que les états où l'esclavage existe ont seuls le droit et le pouvoir de le modifier par des lois, dans le cercle tracé par leur constitution. Dans la dernière session du sénat fédéral, M. Jay a déclaré qu'il n'avait nullement l'intention d'apporter le moindre obstacle aux dispositions qui régissent l'esclavage dans les divers états.

La société ne flétrit pas un homme parce qu'il possède des nègres. Elle ne confond pas le crime de l'individu qui dérobe un enfant avec le malheur du propriétaire qui a hérité d'un fonds dont les noirs forment une dépendance. Elle reconnaît d'ailleurs que la liberté et le bonheur des individus sont subordonnés au bien général, et qu'il en doit être de l'esclave comme du mineur, à qui le législateur refuse l'exercice de ses droits, dans l'intérêt public comme dans le sien : elle a pour maxime que l'homme n'a pas le droit d'être libre, tant qu'il est prouvé que sa liberté sera nuisible à autrui comme à lui-même ; et ses efforts tendent uniquement à modifier les circonstances qui prolongent les funestes effets de cette liberté.

Non ; la génération actuelle n'est pas responsable de l'esclavage qui subsiste au milieu de nous ; ce n'est pas elle qui l'a fondé. C'est un présent du gouvernement dont le joug transatlantique pesait sur nos pères. Jetons les yeux sur l'histoire de la colonie de Virginie. Sa législature rendit plus de vingt décrets pour l'abolition de l'esclavage ; aucun n'obtint la sanction royale. Maîtresse de ses actes en 1776 elle abolit la traite, et la guerre de la révolution terminée, elle autorisa l'émancipation des noirs par acte

entre-vifs ou par testament. Lorsqu'en 1806 elle décréta qu'il serait enjoint à toute personne émancipée de quitter le pays, elle s'était convaincue que l'affranchissement dégagé de cette condition produisait plus de mal que de bien. D'autres états du Sud ont adopté la même mesure, et presque tous ont décidé que les noirs libres qui auraient quitté le pays ne pourraient plus y rentrer.

La société offre aux états et aux particuliers les moyens d'éloigner les noirs libres ou ceux qu'ils jugent à propos d'émanciper pour s'en débarrasser. Ainsi, par exemple, elle transporte du Maryland à Liberia, des émigrans affranchis, qui iraient s'établir à Massachussets ou dans l'Indiana, y vendraient de nouveau leur liberté pour ne plus la recouvrer, ou bien vagueraient dans ces contrées à charge à eux-mêmes, et seraient dangereux pour leurs voisins. Cette opération est subordonnée à deux préliminaires indispensables : le consentement du maître, et celui de l'esclave. Nous croyons que si des citoyens peu éclairés peuvent s'offenser de la proposition qui leur serait faite d'éloigner ou d'aider à éloigner de leurs habitations des êtres qu'ils considèrent comme leur mobilier, leurs instrumens de culture, il en est beaucoup qui s'empresseront d'accueillir cette proposition. Des milliers de propriétaires sont liés au système de l'esclavage par nécessité et non par goût. Nés sur des plantations de 50 à 100 esclaves, ils se croient appelés, moins encore dans leur propre intérêt que dans celui de ces infortunés, à pourvoir à tous leurs besoins, les jugeant incapables d'y subvenir eux-mêmes. Pieux et humains, s'ils retiennent en leur puissance leurs frères en J.-C., c'est, disent-ils, parce que la charité chrétienne ne peut faire mieux pour eux. Ceux-là n'hésiteront pas à affranchir leurs nègres pour les coloniser.

Plusieurs ont déjà donné sous ce rapport la mesure de

leur désintéressement. En 1828, un citoyen de Géorgie mit tous ses esclaves, au nombre de quarante-trois, à la disposition de la société. Dans la même année un propriétaire appartenant au clergé lui en offrit dix-sept. « Ce sont, disait-il dans sa lettre, des ouvriers honnêtes et intelligens ; les plus jeunes sont dignes de tout votre intérêt. J'ai essayé de leur apprendre à lire, mais dans la condition où ils végètent, cela m'a été impossible. Sur une terre libre ils échapperont aux vices qu'enfante l'esclavage, et avec le tems et l'aide de Dieu, ils se rendront utiles à la colonie. En vous donnant mes nègres je deviens pauvre ; je ne puis en ce moment leur faire d'autre don que celui de la liberté. Les accepterez-vous tels que je vous les offre ? »

A la même époque, une dame du même pays écrivait en ces termes au secrétaire de la société.

« Vous m'avez dit, monsieur, dans votre dernière entrevue, que si je pouvais me mettre en mesure d'offrir mes esclaves à la société, elle les enverrait à Liberia ; il m'a fallu quelques jours pour faire consacrer, par un titre légal et transmissible, mes droits à leur possession. Me voilà maintenant légitime acquéreur de vingt-cinq nègres, et je suis prête à en disposer de la manière qui pourra leur être le plus utile. Je vous en aurais offert beaucoup d'autres s'ils n'avaient préféré rester esclaves au lieu d'être libres en Afrique ; je n'ai pas cru devoir contrarier leurs vœux. L'état de ma fortune ne m'a pas permis de leur donner plus que la liberté. Ceux que je vous envoie m'ont coûté 4,100 dollars. »

En 1826, M. Minge, de Virginie, affranchit plus de quatre-vingts de ses nègres pour les envoyer à Haïti ; il fit plus, il fréta un brick pour leur transport, leur fournit les provisions nécessaires et leur distribua mille dollars.

M. Heashaw de Richmond en envoya soixante-dix à Liberia. L'année suivante un citoyen du Kentucky adressa à la société quinze de ses nègres, et prit l'engagement de lui en envoyer successivement jusqu'à soixante, pourvu qu'elle se chargeât des frais de leur transport en Afrique.

En janvier 1829, on offrit à la société plus de deux cents nègres de Virginie, trente du Maryland, vingt-cinq de la Caroline-du-Sud. Dans le cours de la même année, la Caroline-du-Nord et les états voisins avaient mis à sa disposition beaucoup plus de nègres que ses ressources pécuniaires ne lui permettaient d'en transporter dans la colonie. En 1830, la société des Amis, appartenant au premier de ces états, a colonisé 552 nègres. Leurs généreux bienfaiteurs ont dépensé pour cet objet près de 13,000 dollars; il restait à leur charge, à la fin de la même année, quatre cent deux noirs prêts à s'embarquer. On ne saurait dire combien eussent été rapides les progrès de la colonisation, si la société avait eu dans chaque état, comme dans la Caroline des associations avec qui elle eût pu correspondre. Malheureusement elle n'a pas été encore en situation d'opérer sur une assez grande échelle; jusqu'en 1831 elle n'a pas même eu d'agent dans les états de l'Ouest. La personne qui remplit aujourd'hui ces fonctions lui annonce qu'elle a trouvé dans la Nouvelle Orléans plus que partout ailleurs les propriétaires les plus éclairés, les plus influens, disposés à seconder ses vues et que plusieurs centaines d'esclaves vont être affranchies, dès qu'on se sera assuré des moyens de les transporter sur la côte d'Afrique. Nul doute que la société n'ait elle-même mis obstacle à un grand nombre de propositions analogues, par sa persistance à répéter qu'il lui était impossible d'accueillir la moitié des demandes qu'on lui adressait. Il est vrai que son action a été limitée par l'état de ses finances et par la nécessité où

elle s'est trouvée de placer dans ses établissemens des colons possédant des industries diverses.

Les colonisations faites par la société n'ont été en rapport, il faut l'avouer, ni avec la multiplicité des demandes, ni avec le nombre total des émigrans; mais elles suffisent pour constater le succès d'un début qui doit avoir tant d'influence sur l'avenir du système. D'ailleurs, les raisons qui s'opposent dans nos contrées à l'émancipation absolue des esclaves, devaient interdire à la société de trop multiplier ses expéditions. Il faut observer aussi que, parmi les protégés de la société, se sont trouvées quelques centaines de nègres arrachés à la traite par nos croisières.

La réserve avec laquelle on a, dans l'origine, admis ces émigrans, a nui aussi à l'accroissement de la colonie. Bien qu'elle ait favorisé momentanément son crédit, elle finira peut-être par devenir fatale à ses intérêts. A l'avenir la société devra se montrer moins timide. L'époque la plus critique pour la colonie est passée; ses bases sont larges et solides, et l'on peut y bâtir d'une main sagement libérale. Huit ou dix établissemens florissans s'étendent sur une ligne de côtes de près de trois cents milles (100 lieues), au milieu de tout le luxe de la végétation des tropiques. Les terres et les instrumens de travail y sont répartis de la manière la plus favorable à l'activité et au génie industriel de chaque émigrant. Aujourd'hui que les cadres sont formés, et qu'il n'y a plus qu'à les remplir, on peut sans inconvénient y jeter tous les noirs qui seraient affranchis, en ne faisant d'exception que pour les malfaiteurs. La réserve apportée par la société dans le choix de ses colons a produit un bon effet sur les états du sud et de l'ouest et sur le congrès lui-même qui, sans leur initiative, ne peut rien pour l'amélioration de la race africaine; elle a favorablement disposé la majorité des planteurs, assez éclairée pour

comprendre que des mains libres cultiveraient et manipuleraient aussi bien leurs sucres et leurs tabacs que des mains esclaves. Aujourd'hui, l'émancipation de l'esclave cesse d'être une imprudence, parce que l'expérience a démontré qu'il en résultait un bien-être matériel et moral pour la race affranchie et une immense prospérité pour l'Union américaine.

Afin de mettre cette vérité dans tout son jour, nous terminerons notre article par des détails puisés aux sources les plus authentiques, sur les ressources de la colonie, son organisation, son état sanitaire et ses progrès industriels et moraux.

Le sol de Liberia est l'un des plus fertiles du monde; les montagnes et les plaines y sont tapissées d'une perpétuelle verdure, et les productions de la nature s'y succèdent sans interruption; quelque imparfaite que soit la culture dans les mains des indigènes, le produit des récoltes excède de beaucoup les consommations. Le bétail, les porcs, la volaille, les canards, les chèvres, les moutons, n'exigent aucune dépense de nourriture : il suffit de les laisser pacager en les surveillant. Le coton, le café, l'indigo, la canne à sucre, sont les produits naturels du sol, ainsi que le riz, le blé de Guinée, le maïs et une quantité prodigieuse d'arbres fruitiers. L'agriculture doit donc prospérer à Liberia. L'industrie manufacturière n'y trouve pas moins de ressources. Le taux des salaires y est si élevé que beaucoup d'émigrans, pour subvenir à leur subsistance et à celle de leur famille, se livrent de préférence aux arts mécaniques et ajournent l'exploitation de leurs fermes.

Au reste, chaque émigrant adulte peut choisir l'occupation qu'il préfère. A son arrivée, on lui donne, sur l'un des établissemens, le terrain nécessaire à son habitation. S'il se fixe dans un rayon de trois milles autour de la

ville, on lui cède cinq acres de plantations pour lui, deux pour sa femme, et un pour chacun de ses enfans, avec le privilége d'acquérir, cinq ans après, cinquante acres adjacens, au prix de 25 *cents* (1 fr. 35 c.) chaque. Tout colon ou association de colons qui vient s'établir pour exploiter le café, la canne à sucre, le coton, a droit aussi, sous cette condition, à une concession gratuite plus considérable, mais qui ne peut excéder 500 acres. Il n'est admis à acquérir la propriété que si, dans les deux ans qui suivent la prise de possession, il a bâti sur ces terrains une habitation convenable, s'il a défriché et mis en culture une étendue de deux acres. Des conditions analogues sont imposées aux fabricans dans l'enceinte des villes. Il est pourvu d'ailleurs à la subsistance des femmes, des mineurs, des invalides. Tout émigrant est admis à son arrivée dans des édifices communs où la société l'aide de ses ressources, jusqu'à ce qu'il soit en état de suffire à sa subsistance; ce tems d'épreuves dure de quatre mois à un an. On apporte dans ces édifices disposés en magasins et ateliers publics, des produits à manipuler, des étoffes, des cuirs à travailler. Dans les trois principaux établissemens on a fondé des écoles, accessibles à tous les enfans de la colonie. La ville de Monrovie possède trois églises; on s'y réunit le dimanche pour l'office divin, et deux fois par semaine, dans la soirée, pour entendre des instructions. Les ministres du culte et les instructeurs sont tous hommes de couleur. On vient d'y fonder un hospice pour les invalides. C'est dans cette ville que se publie le *Liberia Herald*, journal hebdomadaire fort bien rédigé, par un noir, M. Russwrum, homme de mérite et littérateur distingué. La force armée consiste en six ou sept compagnies, formant un effectif d'environ cinq cents hommes.

Voici quelle est, quant à la forme du gouvernement, la constitution de la colonie. Comme directeur suprême, la société est représentée par un agent colonial choisi par elle. Les colons élisent tous les ans un vice-agent et deux autres magistrats qui forment le conseil colonial. Le premier de ces fonctionnaires remplace dans l'occasion l'agent colonial. Les colons élisent aussi parmi eux un haut shérif, un trésorier, un officier chargé de la police sanitaire, un conseil d'agriculture, et les autres fonctionnaires de l'administration.

L'ordre judiciaire se compose de l'agent et de deux juges nommés par lui. La procédure est réglée par la *common law* des États-Unis, modifiée par un petit nombre de dispositions spéciales d'une extrême simplicité. Une cour d'assises mensuelle est chargée de juger les affaires de grand criminel, sans jury, mais à la charge de l'appel. Nous ferons observer que jusqu'à ce jour aucun crime capital n'a été commis dans le sein de la colonie, et que les délits de tout genre y sont fort rares.

La société a toujours soutenu que les nègres les plus ignorans, les plus abrutis parmi nous, pouvaient sous l'empire de circonstances plus favorables, devenir intelligens, industrieux, propres, en un mot, à tous les travaux, à tous les emplois d'un état social indépendant. Otez à l'esclave ses liens, détachez-le surtout du joug de nos préjugés plus humilians, plus dégradans pour lui que l'esclavage, et rendu à-la-fois à la liberté et à son ancienne patrie, vous verrez son heureux naturel, jusque-là comprimé, reprendre tout son essor. Parmi une foule de rapports venus de tous les points de la colonie, et qui justifient complétement cette vérité, nous choisirons celui de M. Mechlin sur les colons transportés en 1828 à bord du *Harriet*. » Ils vinrent se fixer, dit-il, au bourg de Cald-

well, admirablement situé au confluent de deux jolies rivières ; ce bourg se compose d'une seule rue d'un mille et demi (une demi-lieue) de longueur, parfaitement propre et bordée de plantains et de bananiers. D'autres allées forment une charmante promenade le long des deux rivières. Ce qui me frappa surtout, dans le délicieux aspect de l'établissement, dit M. Mechlin, ce sont les progrès rapides qu'ont faits dans l'agriculture les noirs du *Harriet ;* à voir leurs petites fermes si bien tenues, je n'aurais jamais supposé, si je n'avais été convaincu du contraire, qu'ils ne les occupaient que depuis deux ou trois ans. Tout ce quartier est parfaitement cultivé, et l'industrie de ses habitans les a mis au-dessus de tout besoin.

» Les progrès industriels des nègres arrachés à la traite ne sont pas moins étonnans. Sur cent quarante-deux colonisés en 1828, vingt seulement restèrent à la charge des États-Unis, huit jours après leur débarquement. Tous les autres s'étaient placés, pour un certain tems, au service d'anciens colons, avec l'espoir d'être traités ensuite comme les autres émigrans. Quelques mois après, ils avaient surpassé l'attente de l'agent colonial, et plus tard ils dirigeaient pour leur compte l'exploitation des fermes qu'on leur avait distribuées. »

« Les quatre-vingt-onze nègres recapturés par le vaisseau *l'Héroïne*, écrivait en 1830 le vice-agent de la colonie, ont tous été installés sur les terres qu'on leur a assignées. Ils ont construit une vingtaine d'habitations, avec des toitures de chaume confectionnées d'une façon qui leur est particulière, et qui surpassent en élégance et en solidité celles des indigènes. Leurs vieillards sont les hommes les plus indépendans que nous possédions. Si vous voyiez la jolie ébauche de leur petite ville nommée la Nouvelle-Géorgie, vous en seriez enchanté, et vous auriez peine à

croire que ses habitans soient les mêmes créatures qui aux États-Unis, sous le joug de leurs maîtres, paraissaient incapables de songer au lendemain. Ils fournissent notre marché de patates, de légumes, de melons, de volailles, et leur industrie a été vivement excitée par la rapidité du débit. Beaucoup d'entre eux, après avoir cultivé leurs fermes, consacrent le reste de leur tems à d'autres travaux. »

Le climat de Liberia et son état sanitaire ne sont pas moins curieux à observer que sa topographie et sa statistique industrielle et morale. On s'est livré à ce sujet à des conjectures alarmantes, que les faits ont déjà démenties. Le climat, dit-on, n'est pas favorable aux blancs; il l'est moins aux émigrans des états du nord qu'à ceux des états du sud. Cela est vrai; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'à l'aide de certaines précautions sanitaires auxquelles toutes les classes d'émigrans doivent se soumettre dès leur arrivée et pendant quelque tems, précautions dont l'expérience a démontré l'utilité, l'émigration des États-Unis à Liberia n'est pas plus funeste à la santé que celle de l'Angleterre au Canada. La colonie est pourvue de médecins, d'hôpitaux, de pharmacies; on s'est assuré de la saison convenable pour les transports et des moyens les plus commodes de les effectuer. On a mis de côté la méthode barbare d'encaquer les noirs dans l'entrepont, de les séquestrer à leur arrivée. C'était la cause la plus active de la mortalité qui se manifesta lors des premières expéditions; depuis qu'elle a disparu le nombre des décès est comparativement moindre à Liberia qu'à Baltimore, Philadelphie ou New-York. Les émigrans des états du nord et des districts septentrionaux des états du sud et de l'ouest, trouveront à Caldwell et dans d'autres établissemens de l'intérieur qui leur sont spécialement affectés, un climat aussi tempéré que sur aucun autre point du globe. Les

émigrans des deux Carolines, de la Géorgie et de quelques districts de la Virginie, peuvent s'établir à leur choix sur la côte ou dans l'intérieur. Leur vie n'y court aucun risque, l'expérience l'a prouvé. Ainsi l'expédition partie de la Caroline du Nord, en 1826, qui transportait cent cinquante-six noirs, ne perdit pas un seul homme. Sur les cent sept émigrans embarqués à Baltimore sur *la Doris*, il ne périt qu'une vieille femme infirme; les quatre-vingt-onze nègres recapturés, colonisés par le gouvernement général, et partis de la Caroline du Sud sur *le Rodolphe*, arrivèrent tous, en 1829, dans un état de santé satisfaisant; et les 343 nègres expédiés de la Virginie en décembre dernier (1831) n'eurent qu'un décès à déplorer.

« La nature, écrivait le capitaine Weaver, qui visita la colonie au mois d'avril 1831, semble avoir décrété qu'on ne passerait du climat tempéré à la zone torride qu'à travers l'épreuve de la fièvre. Les protecteurs de la colonie ne doivent pas s'en alarmer. L'art médical, et surtout l'observation des faits, rendent de jour en jour cette épreuve moins terrible. Les indigènes de la partie de la côte que je viens de visiter, jouissent d'une excellente santé. Il en est de même des émigrans acclimatés. »

M. Ashmun, écrivait en 1828, du chef-lieu de la colonie : « Je n'ai pas passé une heure ici sans éprouver la salutaire influence de la brise de l'Océan : grâce à elle, il n'est pas de climat plus sain sur la côte occidentale d'Afrique; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la nuit l'air y est plus pur que dans la journée. »

Enfin, les colons eux-mêmes, dans leur adresse aux noirs des États-Unis, s'expriment en ces termes :

« On ne saurait, dans vos contrées, se faire une idée du climat d'Afrique. Ses habitans sont au moins aussi sains, aussi robustes, et vivent aussi long-tems que dans

toute autre partie du monde. Aucune maladie épidémique ne s'est montrée dans la colonie depuis sa fondation. Les indigènes n'ont jamais ouï dire qu'il ait été ravagé par aucun de ces fléaux ; mais la brusque transition d'un climat tempéré à celui des tropiques, donne une trop forte secousse à la constitution de l'homme, pour ne pas affecter sa santé. Dans les premières années de la colonie, l'incommodité des habitations, les fatigues et les dangers auxquels les colons étaient exposés, leur manière de vivre irrégulière, leur ennui, leur découragement, aggravèrent les prédispositions à la maladie qui en a moissonné un si grand nombre. Mais ce tems de crise est passé depuis long-tems, et le souvenir s'en efface tous les jours. Nos habitations sont plus commodes, nos travaux plus réguliers et plus faciles ; et depuis trois ans, il n'est pas mort, des suites du changement de climat, un individu sur cinquante, du moins parmi les émigrans des états du centre et du sud.

Les colons réunissent donc autour d'eux tous les élémens du bien-être. Mais le bonheur de l'homme est surtout dans le sentiment intérieur qui le lui révèle : or, la preuve qu'ils sont contens de leur condition, c'est qu'aucun d'eux n'est retourné en Amérique, et n'a même témoigné le désir de quitter le sol de Liberia. S'il faut en croire tous nos compatriotes qui les ont visités, ils y ont repris une nouvelle vie. Dégagés de tout ce que leurs anciens rapports avec la société avaient d'humiliant, ils ont pris une attitude indépendante et fière ; ils se regardent comme les fondateurs d'un nouvel empire, chargés de la noble mission de régénérer la terre de leurs aïeux.

« Je débarquai à Liberia le 15 décembre 1831, dit M. le capitaine Abell dans une lettre écrite de Washington au secrétaire de la société, et j'y fus parfaitement accueilli

par le gouverneur, M. Mechlin, qui me présenta aux ministres du culte et aux principaux habitans. La santé des colons paraît fort bonne; l'aspect général du pays, l'ordre, l'harmonie, l'industrie, le bonheur, dont il m'a offert le tableau, ont dépassé toutes mes espérances. Monrovie possède deux cents maisons situées le long du cap Monsérado; quelques-unes sont peintes à l'extérieur, et ont des jalousies à la vénitienne; on y trouve en outre de grands magasins et plusieurs chantiers de construction. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la supériorité de ces nègres sur leurs frères d'Amérique, quant à l'intelligence, aux manières, à la conversation, au costume et à l'ensemble de leur physionomie. Parmi tous ceux avec qui je causai, je n'en trouvai aucun de mécontent ou qui m'exprimât le désir de retourner en Amérique. Durant mon séjour, je ne fus témoin d'aucun acte d'intempérance, d'aucune parole grossière. Ministre du Saint Évangile, je prêchai aux fêtes de Noël dans les deux églises, méthodiste et anabaptiste; chaque auditoire se composait de trois à quatre cents personnes. Je ne connais pas de ville où le dimanche soit plus religieusement observé. Le gouverneur assiste régulièrement au service divin, et s'attache surtout à développer l'esprit religieux des habitans. Plusieurs colons ont acquis rapidement une grande fortune territoriale. Je ne doute pas que, si les noirs libres qui restent encore aux États-Unis étaient témoin de la condition de leurs frères de Liberia, il ne se décidassent tous à émigrer. »

Ce sens intime du bonheur qui attend sur une terre libre tout homme dont l'intelligence n'a point été pervertie, se révèle chez la plupart de nos émigrans. Pour s'en convaincre, il n'est besoin que de lire la touchante des-

cription de la première expédition envoyée de la vallée du Mississipi à Liberia.

« Lorsque le bâtiment eut appareillé, dit M. Finley de l'Ohio, agent de la société dans l'ouest, il reçut la visite d'une foule d'amis ou d'étrangers que la bienveillance ou la curiosité y avaient attirée. Tout chez les émigrans respirait la joie : on entonna un hymne religieux, et les officiers, l'équipage, les émigrans, les étrangers confondirent leurs voix dans cet élan solennel et sincère de leurs ames. Le ministre, M. Donans, adressa ensuite aux hommes de couleur une touchante allocution, et appela sur eux les bénédictions du ciel. Lorsque, leur tendant la main, nous leur fîmes le dernier adieu, cette marque d'affection les agita vivement, et ils fondirent en larmes. Ainsi partit, accompagnée des sympathies et des prières des patriotes et des chrétiens de la Louisiane, la première expédition d'émigrans dirigée de la Nouvelle-Orléans sur Liberia.

Parmi ces pauvres affranchis, plusieurs avaient sans doute vu le jour sur le sol africain; tous du moins savaient sur quelle terre ils devaient aborder; rendus à la liberté, comment n'auraient-ils éprouvé ni la reconnaissance, ni l'espoir, ni ces sentimens d'affection que la nature grave dans le cœur de l'homme? N'avaient-ils pas entendu parler, le jour, ou rêvé, la nuit, de cette bienheureuse terre du plantain où les fleuves roulent de l'or? Auraient-ils senti moins vivement ce désir commun à l'espèce humaine, de savourer lentement la vie dans les vallons témoins de son enfance, et de s'endormir dans la tombe à côté de ses ancètres? « Le pauvre nègre, dit Mungo-Park, éprouve » ce désir dans toute sa force. La seule eau qui lui soit » bonne, c'est celle de sa citerne. Pour lui, l'ombrage le » plus frais, le plus riant, est celui du *tabattier* de son

» hameau. Lorsque la guerre le bannit du lieu qui l'a vu » naître et le force à chercher son salut dans d'autres » contrées, il passe tout son tems à parler du pays de ses » aïeux; et, à la paix, il se hâte de fuir la terre de l'é- » tranger, pour venir relever les ruines de sa chaumière » et revoir encore la fumée de son village. »

Ce bonheur qu'on éprouve à faire celui d'autrui, qui peut mieux le goûter que les philantropes des états de l'ouest et du sud? Qui mieux qu'eux peut dire quel trésor inestimable est la liberté, et quelles douleurs entraine sa perte? Que Dieu seconde l'entreprise qu'il leur a inspirée! qu'il les assiste dans l'œuvre admirable de faire de l'esclave un homme libre, de l'homme libre un citoyen, et de lui rendre une cité sur les plages fertiles qui l'ont vu naître! Puisse le ciel favoriser leur noble entreprise! puissent-ils y jeter en paix les fondemens d'un empire florissant! Dans les siècles à venir, il brillera peut-être comme un phare au milieu des ténèbres et des ruines de notre continent; et lorsque notre fière république ne vivra que dans l'histoire, il offrira peut-être un asile aux descendans de ses fondateurs.

(*North American Review.*)



EXCOMMUNICATION DE MANFRED,

ROI DES DEUX-SICILES.

(1254—1266.)

L'HISTOIRE d'Italie, la plus romanesque et la plus pathétique de toutes les histoires, est en général peu connue. Il y a dans ces annales trop de crimes, de douleurs et de confusion. L'intérêt naît à chaque pas, mais il expire à chaque instant sous la brutale violence ou la perfidie atroce des personnages qui entrent en scène, des événemens qui se déroulent. Plus de deux cents petits états, toujours en guerre les uns contre les autres, appellent l'étranger qui, sous prétexte de servir leurs querelles, déchire, opprime et envahit le pays. La France, l'Espagne, l'Autriche, les Sarrazins même, frappent à coups redoublés sur l'Italie, comme les marteaux des forgerons battent le fer. Rome leur dispute cette proie; et le dernier résultat de tant de combats, c'est la situation désespérée où la péninsule reste plongée depuis trois siècles; la reine des lois et des arts modernes est un cadavre gisant à la merci du plus fort.

Vers le milieu du treizième siècle, un héros, dont les historiens n'ont guère parlé que pour le calomnier, parce qu'il fut malheureux, fut sur le point de concentrer entre ses mains les pouvoirs épars dont la dissémination et la lutte ruinaient cette magnifique contrée. Manfred, roi de Sicile, eût sauvé l'Italie, si elle avait pu l'être; en rap-

pelant ici le souvenir d'un prince aujourd'hui oublié, nous ne chercherons pas dans les inventions romanesques et dans les ressources de la fiction, l'intérêt de notre récit; les simples paroles des chroniqueurs ses contemporains, *Jamsilla, Matteo Spinelli,* de l'*Anonyme de Tarente*, du Guelfe *Villani,* du Ghibellin *Dante*, de *Malespini*, de *Giannone*, du Sicilien *Inveges*, formeront le tissu de cette narration, dont la réalité est plus dramatique et plus touchante selon nous, que le conte le mieux fait.

Fils naturel de l'empereur Frédéric II et de la belle duchesse de Lancia, « Manfred, dit son compagnon d'armes et d'infortunes Nicolas de Jamsilla, était orné de toutes les grâces de la nature; beau, bien fait, doué des plus heureuses formes, prudent, noble, discret, avisé, tel que devait être le soutien et le successeur des Césars (1). Dante consacre à son portrait un seul vers :

Biondo era e bello, e di gentile aspetto (2).

« Il était blond, et beau, et noble d'aspect. » Élevé à la cour de son père, il entendit résonner dans les palais de Naples et de Palerme les premiers accens de la muse italienne, alors rivale des poètes provençaux. On s'étonne de trouver, au milieu de la barbarie de ces tems, des mœurs aussi douces, des hommes aussi avancés dans la civilisation; forcé de se défendre contre la cour de Rome et des vassaux rebelles, Frédéric II chantait des *canzoni* que lui-même avait composées. C'est à sa cour et sous ses auspices, comme l'ont très-bien observé Ginguené et Muratori, que l'idiome italien se forma. « Tout ce qui était aimable, bon et habile (3) se réunissait chez les princes de

(1) *Scriptores Rerum Italicarum.* T. VIII.

(2) *Purgatoire.* Chant VIII. — (3) *La gente che avea bontade.*

Souabe, dit le vieil auteur des *Cent Nouvelles* (1). Frédéric II donnait largement; et quiconque possédait un talent spécial n'avait qu'à venir vers lui; troubadours et jongleurs abondaient et florissaient à sa cour. » Telle fut l'école élégante, Oasis brillant de cette civilisation rude et guerrière qui vit se développer l'adolescence de Manfred. Matteo Spinelli nous le montre traversant, pendant les fraîches nuits du printems, la jolie ville de Barletta, sur les bords de l'Adriatique, escorté de deux musiciens siciliens, et donnant des sérénades avec eux : « *Che spesso la notte esciva per Barletta, cantando stromboli e canzoni : ed iva pigliando il fresco, e con esso ivano due musici siciliani, che erano grandi romanzatori.* » Habitudes dont le lecteur comprendra mieux la singulière et caractéristique beauté, s'il se rappelle que ce siècle était celui d'Ezzelin de Romano, le Phalaris du moyen-âge, et des Vêpres Siciliennes.

A cette époque même de sa vie, à cet âge où le monde entier sourit aux espérances de l'homme, avant que le fils naturel de Frédéric eût reçu la couronne de son père, Manfred avait un ennemi; le plus cruel de tous, parce que son inimitié n'avait d'autre mobile que son intérêt. L'église de Rome qui avait excommunié le père, non-seulement persécuta le fils et le priva du trône, mais voulut condamner sa tombe à une ignominie éternelle, et trouva des échos et des approbateurs dans la plupart des historiens.

Conrad, frère légitime de Manfred, succéda à Frédéric II, et mourut jeune : Manfred, tuteur de Conradin, fils de Conrad, prit les rênes du gouvernement. Le Vatican dont la haine contre la maison de Souabe est si connue,

(1) *Cento Novelle Antiche.*

profita de la minorité de Conradin, pour déclarer Manfred usurpateur, rebelle et parricide. Le pape Innocent IV prétendit régner sur Naples et posséder la suzeraineté féodale de la Sicile. L'excommunication tomba de tout son poids sur le jeune roi. Il fit long-tems tête à l'orage, et grâce à lui, la couronne des Siciles ne fut pas livrée à ce pontife ambitieux.

La plupart des historiens ont reproché à Manfred de s'être fait roi : mais comment un enfant en bas-âge eût-il résisté aux usurpations d'Innocent IV ; n'était-ce pas à son oncle de lui prêter son appui ?

Cependant l'autorité et le crédit du pape devaient avoir une influence immense dans un tems où la superstition régnait, où l'adultère mélange du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel pesait d'un si grand poids dans la politique des empires. L'humanité avec laquelle Manfred avait traité les Sarrazins de ses domaines lui fut imputée à crime. Le pontife le perdit dans l'esprit des peuples, en le représentant comme un impie; vieux et cassé, mais doué de l'ame la plus ambitieuse et la plus énergique, Innocent IV assembla une armée nombreuse, composée de soldats empruntés aux républiques guelfes de la Lombardie, de la Toscane et des marches d'Ancône, de Génois et de Romains. Manfred, que l'anathême ecclésiastique frappait, que tout le monde abandonnait, fut forcé de plier la tête sous la puissance papale. A Ceperano, petite ville limitrophe du territoire romain et napolitain, eut lieu l'entrevue du prince et du pape; tous les outrages et toutes les iniquités furent accumulés sur la tête du malheureux Manfred : une partie considérable de ses domaines fut livrée à Borello d'Anglone, son mortel ennemi; et ce fut Manfred qui, au passage du Garigliano, conduisit par la bride le cheval qui portait Innocent IV.

Tant d'humiliations ne satisfirent pas le vieillard orgueilleux et n'effacèrent pas de son esprit ses projets d'usurpation.

L'escorte de Borello rencontra celle de Manfred au moment où ce dernier s'éloignait de Ceperano. Les deux escortes en vinrent aux prises; Borello fut tué. Le pape, sans vouloir entendre Manfred, l'accusa de meurtre, et lui refusa le sauf-conduit nécessaire pour venir se purger de cette accusation. La ville de Capoue s'empara de son bagage et envoya des troupes à sa poursuite. Ses plus intimes amis le regardaient comme perdu sans ressource; il se renferma dans la petite ville d'Acerra, dont les habitans l'évitaient; bientôt son oncle maternel, le marquis de Lancia, l'avertit qu'une armée considérable allait venir l'assiéger dans Acerra, et que s'il tombait entre les mains du pape, la prison, l'exil, la confiscation de ses biens ou la mort l'attendaient.

Il ne restait plus au fils des empereurs, à l'héritier présomptif de la couronne qu'une seule ressource, une seule espérance, c'était de traverser tout le royaume et d'atteindre Luceria, colonie musulmane que son père avait fondée et que sa générosité avait agrandie; la population sarrazine devait avoir conservé le souvenir de ses bienfaits. Il partit donc, accompagné de ses plus fidèles serviteurs : on ne peut lire sans être ému la relation de ce voyage hasardeux, écrite en mauvais latin, par Nicolas de Jamsilla, l'un des chevaliers du prince. Tous les détails en sont minutieux et exacts, et un intérêt romanesque s'y attache.

Ce fut le soir, au moment où la nuit tombait, que l'escorte de Manfred s'engagea dans cette vaste chaîne de montagnes qui borne la campagne fertile du territoire napolitain; chaîne semi-circulaire qui, aperçue du milieu de

l'Adriatique, semble former le magnifique rempart du plus bel amphithéâtre qui soit au monde. La lune avait paru dans le ciel. Au lieu de suivre le sentier ordinaire, les voyageurs choisissaient les vallées les moins fréquentées, les ravins les plus dangereux. Tout le pays qu'ils allaient parcourir leur était hostile : un prince excommunié ne pouvait rien attendre que la mort, ou l'insulte, pire que la mort, de ces hommes voués à des croyances fanatiques et à leurs prêtres. Des turbans blancs et des harnais africains brillaient sous les rayons de l'astre nocturne : Manfred comptait plusieurs Africains parmi ses serviteurs les plus fidèles, entre autres le Maure Zabyk, esclave de son père, et qui avait vu naître le fils. Manfred marchait le dernier, à côté de Zabyk : on était forcé de s'arrêter à chaque pas ; et souvent les cavaliers et leurs montures roulaient au loin dans les précipices ouverts.

« Le danger était grand, dit le chroniqueur dont nous conservons avec soin les paroles, et la terreur plus grande encore. Chaque ravin nous semblait plus profond, plus noir, plus affreux qu'il n'était en réalité. Quand un nuage ou un fragment de rocher cachaient la clarté de la lune, personne ne pouvait retrouver son chemin. On descendait alors de cheval, dans l'espérance que les chutes auxquelles on se trouvait exposé seraient moins dangereuses. De tems à autre les prières adressées à la Vierge et les derniers cris de l'agonie se faisaient entendre ; et ces guerriers qui avaient bravé tant de combats laissaient échapper des accens de terreur. Comme la troupe s'approchait de Manliano, l'astre nocturne se débarrassa de ses voiles nuageux et éclaira les maisons de cette petite ville, échelonnées sur les rocs. Il fallut traverser Manliano, dont l'unique rue, tortueuse et rampante, traçait son sillon irrégulier

sur les flancs de la montagne. Les chiens aboyaient, des lumières scintillaient à travers les fentes des portes, et l'excommunié, dont le casque à l'aigle d'argent brillait sous les rayons de la lune, poursuivait sa route, non sans crainte, dit Jamsilla. Bientôt le retentissement du fer des chevaux sur les pavés sonores, éveilla toute la ville endormie; hommes, femmes, enfans, portant des lumières, brandissant des piques, à demi-nus, se montrèrent sur le seuil de leurs demeures. Un nouvel accident acheva de compromettre la sûreté de ce malheureux prince. Quelques mules qui ouvraient la marche tombèrent sur les dalles glissantes et arrondies. Déjà les villageois farouches avaient saisi la bride du coursier, déjà tous les habitans émus criaient : *qui vive!* lorsqu'une pluie subite ramena les ténèbres et protégea Manfred. Au cri d'un paysan qui l'avait interrogé, il répondit d'une voix forte :

« C'est l'Excommunié! »

Puis, d'un coup de son sabre, frappant le bras qui s'opposait à son passage, il piqua des deux au milieu du tumulte, et, suivi de son escorte, sortit de la ville au galop. Telle est la scène vraiment romanesque, dont les sentiers des Apennins furent le théâtre pendant cette nuit aventureuse. Quiconque a visité ces belles et sauvages contrées n'a pas oublié le charme pittoresque qui les caractérise. Le soleil se leva, et l'air matinal, embaumé de thym et d'autres herbes aromatiques, vint rendre la force et la vie aux cavaliers harassés. Zabyk, le confident et l'ami de l'Excommunié, s'entretenait avec lui :

« Oui, disait l'Africain à ce prince, tu peux compter sur mes frères de Luceria; ils n'oublient pas les bienfaits comme tes chrétiens, et la loi de leur prophète ne leur permet point la lâcheté ni la perfidie. Tu leur as donné la

vie, tu leur as permis de rester fidèles à leur foi; tu n'as rien à craindre d'eux. Ils sont voués, corps et ame, à la maison de Souabe.

— Je te crois, Zabyk, et déjà tu m'as prouvé ce que je dois attendre de ton courage et de ton dévoûment. Tu étais à la tête des dix mille Sarrazins qui se sont si bien battus à Corte-Nuovo. C'est toi qui as fait reculer le *carrocio* des Milanais. Je me livre à toi, je me présenterai sans défense à tes frères de Luceria.

— Tu le peux. »

Cependant la cavalcade se trouvait en vue d'Atripalda, château-fort, bâti sur un rocher, et dont une cataracte écumante protége les murailles. Le maître de ce manoir, Marino Capeci, avait attaché sa fortune à celle de Manfred. Bientôt les lourdes portes roulèrent sur leurs gonds d'airain; les vassaux se rangèrent en haie, plièrent le genou devant le souverain fugitif; et Manfred retrouva enfin sous le toit de Capeci un rayon de sa splendeur passée, une image de sa puissance perdue. Avant midi, les tables de la salle du festin étaient chargées de mets succulens, sinon exquis. Jamsilla, qui nous sert de guide, ne fait mention ni de serviettes, ni de fourchettes, ni d'argenterie. On employait alors des cuillers de buis: de vastes plateaux de bois et d'airain servaient de plats et d'assiettes, et le maronnier sauvage, façonné, poli, sculpté, soutenait ce repas magnifique pour le tems, et que nos bourgeois dédaigneraient aujourd'hui. Les deux frères Capeci présentèrent leurs femmes à Manfred, qui les pria de s'asseoir à table ainsi que les dames qui les accompagnaient. Ce trait de courtoisie était peu commun, et le chroniqueur en fait la remarque. « Quelque puissant et quelque grand que soit un monarque, dit-il, ce n'est pas un déshonneur pour lui de se trouver le commensal de nobles dames: et

bien qu'une telle politesse soit rare et contraire aux habitudes de la plupart des seigneurs, nous ne craignons pas de l'approuver hautement. » C'est la première fois que les maximes de la galanterie septentrionale se présentent à l'historien dans les annales de l'Italie.

Plus civilisé que les hommes de ce siècle, Manfred fut puni, comme il arrive souvent, d'avoir devancé l'époque où il aurait dû naître. A peine avait-il quitté la forteresse hospitalière des Capeci, que les dangers se multiplièrent sous ses pas. Des bandes de paysans armés se répandirent dans les montagnes à la poursuite de l'Excommunié. Guardia di Lombardi, Bisaccio et Bineci, villes qui faisaient partie de sa principauté de Tarente, lui fermèrent leurs portes. Les sujets de Manfred n'osaient porter la main sur leur seigneur féodal, mais le sceau de l'excommunication pesait sur lui. Melfi, Ascoli, Venuse, le repoussèrent également. La présence de ses Sarrazins et celle de l'Africain Zabyk favorisaient encore l'opinion populaire. Dès que Manfred paraissait dans un village, toutes les portes se fermaient, tout le monde fuyait; un homme atteint de la peste n'eût pas inspiré plus de terreur.

Depuis Venuse jusqu'à Luceria, le paysage change d'aspect; ce ne sont plus ces rocs et ces précipices qui offrent aux fugitifs des asiles et des moyens de défense, mais de vastes plaines, dont la surface unie et sans accidens, permet à l'œil de s'égarer librement jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Les soldats du pape et les partisans guelfes occupaient les deux villes voisines de Foggia et d'Ascoli, et tout portait à croire que dans cette étendue de terrain où un troupeau de brebis paissant au loin n'échappe pas au regard du voyageur, une troupe de cavaliers ne tromperait pas la poursuite de ses ennemis. La résolution que prit alors Manfred honore son caractère, et

prouve son courage. Il voulut que son escorte se séparât de lui, et ne gardant pour compagnons que Zabyk, un écuyer, et le grand-veneur de son père, il marcha vers Luceria, tandis que ses amis, prenant un détour, se dirigèrent du côté de Spinazzola. Le désintéressement et la bravoure ne sont pas sans influence sur les hommes. A peine avait-il fait un quart de lieue, qu'une douzaine de ses compagnons revinrent au grand galop et le supplièrent de leur permettre de le suivre. Il les remercia avec des larmes, dit le chroniqueur, et continua sa route.

C'était une nuit froide et obscure de décembre; la pluie, si abondante dans les climats chauds, tombait par torrens. Aucune route frayée ne sillonnait ces plaines de la Pouille, qui aujourd'hui même n'offrent au voyageur aucun moyen de s'orienter. A travers le sable mouvant et le gazon brûlé par le soleil, la petite escorte s'avançait, ne sachant si elle s'approchait de Luceria, ou si par une erreur impossible à éviter, elle se jetait entre les mains de ses ennemis implacables. Nulle clarté ne guidait les guerriers, rien ne pouvait les diriger dans cette route si périlleuse : les éclats du tonnerre éloigné retentissaient dans les nues. Ils avaient ainsi marché pendant quelques heures : des voix humaines, assez rapprochées d'eux, frappèrent leurs oreilles. Ils arrêtèrent leurs chevaux : chaque cavalier porta la main sur sa dague, et ils s'apprêtèrent à repousser l'attaque de leurs adversaires.

Cependant les aboiemens des chiens molosses qui gardent les troupeaux dans les plaines de la Pouille, ne tardèrent pas à retentir : les voix qu'ils avaient entendues étaient celles de bergers, qui descendent tous les hivers du sommet des Abruzzes et des déserts de la Basilicate, pour camper au milieu de ces plaines. Une longue hutte, basse et étroite, s'élevant à peine de quelques pieds au-

dessus de l'arène sur laquelle le vent tourbillonnait, servait de lieu de refuge aux bergers. Le trot des chevaux, frappant le sable détrempé de pluie, ne produisait aucun son, et la troupe s'était arrêtée près de la porte, avant que les habitans eussent soupçonné sa présence ou son approche. Manfred frappa du pommeau de son épée le bois de la cabane; un vieillard portant un vase plein d'huile d'où sortait une mèche enflammée, se montra bientôt: une peau de mouton était attachée sur ses épaules, un bâton recourbé, garni d'un fer crochu, armait sa main; c'était le berger d'Apulie, tel que les sculpteurs antiques l'ont représenté, tel que les voyageurs modernes le rencontrent encore.

« Sommes-nous sur la route de Luceria? lui demanda Manfred.

— Sainte Madone! non. Vous allez beaucoup trop vers le midi. Vous vous êtes égarés. Luceria se trouve à gauche de ce petit ruisseau, à droite du mont Vulturne, du côté...

— Mais la nuit est si obscure, interrompit le prince, que le nord et le midi sont impossibles à distinguer.

— Oui, certes, la nuit est noire; et, par saint Martin! la pluie tombe violemment. Mais ne pourriez-vous, messeigneurs, vous arrêter jusqu'à la fin de l'orage. Notre hutte n'est ni riche ni commode, mais plus d'un voyageur fatigué s'y est reposé pendant la tempête. »

Manfred accepta l'invitation du berger; ses amis le suivirent et entrèrent dans la chaumière. Six énormes chiens blancs qui dormaient auprès de leurs maîtres saluèrent les étrangers de leurs clameurs. Rien de plus pittoresque que cette scène de nuit, dont le narrateur n'a négligé aucun détail: sur les parois du manoir rustique, des peaux de chèvre, des têtes de loup, des pattes de renard, des dépouilles de sanglier; plus loin des massues et des flèches; sur le sol

battu et séché, d'autres peaux entassées pour servir de lit aux bergers, géans à la peau de bronze et aux longs cheveux noirs; au centre de la hutte basse et enfumée, un large foyer, au-dessus duquel se balançait un vase d'airain suspendu à une poutre du plafond.

Je ne sais quelle courtoisie naturelle est commune à toutes les tribus pastorales. Les bergers s'éveillèrent, ranimèrent les tisons de leur foyer, firent place au prince, et l'invitèrent à prendre sa part de l'humble repas que contenait le vase grossier suspendu au-dessus des charbons ardens. L'histoire offre mille exemples de rois et d'hommes puissans, qui, battus par la tempête et condamnés à l'exil, envièrent le sort du bûcheron et du pasteur, maîtres de leurs actions et de leur cabane. Mais jamais ce regret ne fut plus touchant, jamais ce contraste ne se présenta avec plus de force. Manfred, à la fleur de l'âge, le prince le plus aimable et le plus accompli de son siècle, en butte aux persécutions pontificales, pourchassé comme une bête fauve, et repoussé par ses propres sujets, qui voyaient en lui le fils de Satan, l'ennemi de l'église, est plus intéressant que Charles II, libertin vulgaire, monarque indolent. La simplicité sauvage des bergers apuliens, leur ignorance complète des troubles politiques, leur indifférence pour tout ce qui agite le monde, sont très-bien décrites par les narrateurs sans prétention, mais fidèles, auxquels nous empruntons ces curieux détails.

Manfred, qu'un léger sommeil avait rafraîchi, s'éveilla. L'orage commençait à se dissiper, et quoique de tems à autre de fortes ondées s'échappassent des nuages, on pouvait s'acheminer à travers la plaine. L'escorte silencieuse s'avança donc du côté de Luceria. Malheureusement la tempête qui s'était apaisée, redevint plus violente qu'auparavant. La terre détrempée n'offrait plus qu'un vaste

marécage, une fondrière immense, dans laquelle les chevaux enfonçaient jusqu'au genou.

« Il est impossible de continuer ainsi notre route, dit le grand-veneur au prince : votre père a fait construire dans ces parages un rendez-vous de chasse qui, depuis sa mort, est tombé en ruines. Peut-être trouverons-nous encore moyen de nous y abriter : c'est vers la gauche qu'il faut nous diriger. Personne n'habite cet édifice délabré. Nous y reposerons jusqu'au matin. L'aube une fois reparue, nous nous présenterons devant Luceria. »

Mais découvrir le rendez-vous de chasse de Frédéric, au milieu de cette plaine sombre, n'était pas une tâche facile. Après avoir long-tems erré sans réussir dans cette découverte, un chevalier heurta de l'étrier un obstacle que les ténèbres cachaient à ses yeux : c'était la porte de la maison. On n'eut pas de peine à la forcer; elle tombait en poussière. Le sabre de Zabyk fit jaillir le feu d'un caillou; les chevaux furent conduits dans les écuries délabrées, d'où une troupe de belettes s'élança en désordre, et les chevaliers arrachant les lambris vermoulus et les solives à demi brisées, entassèrent dans la salle principale ces matériaux inflammables, qu'ils transformèrent en un vaste brasier. De belles statues gothiques, des bas-reliefs habilement sculptés ornaient encore cet appartement ruiné, d'où la longue et rouge clarté du foyer royal se projetait au loin sur la plaine d'Apulie. « Nous oubliâmes notre danger, dit Jamsilla, pour ne penser qu'à jouir de cette chaleur et de cette lumière joyeuse.

— Un feu de roi! s'écriait Manfred; allons, amis, détachez vos armures, reposez-vous, et si l'ennemi vient, nous l'ensevelirons sous les ruines du rendez-vous de chasse incendié.

— Je ne m'étonnerais pas de le voir accourir, reprit

Zabyk, avec cette liberté de langage que sa vieille fidélité justifiait : on doit apercevoir de Foggia et de Troïa, le feu infernal que vous faites.

— Que veux-tu, Zabyk? nous sommes excommuniés!»

Le jour brilla d'une pâle lumière, que des nuages nombreux et épais voilaient à demi. La troupe de Manfred quitta le rendez-vous de chasse, et tint conseil pour décider ce qu'elle avait à faire. Le prince voulut que ses amis le quittassent. Il prétendit que seul il avait le droit de décider de son propre sort et des chances qui s'y trouvaient attachées. Avec cet héroïsme qui ne l'abandonna jamais, et cette fermeté de caractère contre laquelle les coups de la fortune sont long-tems venues s'émousser, Manfred insista pour que son escorte se détachât de lui, et le laissât se présenter aux habitans de Luceria, sans autres compagnons que Zabyk et le grand-veneur. Les chevaliers cédèrent avec peine à ses instances, se détournèrent vers la droite, se réfugièrent derrière un fragment de rocher, et laissèrent Manfred s'aventurer sous les murs crénelés de la ville. Une garnison allemande et sarrazine occupait Luceria. Les Sarrazins étaient de garde au moment où les trois cavaliers parurent devant le pont-levis. La première sentinelle donna l'alarme : bientôt la galerie supérieure et les intervalles des créneaux se garnirent de spectateurs.

« Qui vive! cria le Sarrazin?

— Zabyk, dit Manfred à l'Africain, c'est à toi de parler : je ne sais pas l'arabe, et ce soldat est ton compatriote. »

Zabyk enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval. «*Dieu est grand!*» répondit-il au prince; et en peu de minutes, il se trouva à la portée de la voix. Jamsilla nous a conservé son discours, qu'il a traduit en latin barbare :

« Dieu est grand! voici votre bienfaiteur, votre prince,

le fils de l'empereur! Il vient vers vous, sûr de votre reconnaissance et de votre loyauté. Ouvrez-lui vos portes, comme vous l'avez promis, et ne démentez pas votre renommée de prud'hommie (1). »

On se taisait. Manfred détacha et souleva le casque d'airain surmonté de l'aigle d'argent : il laissa voir aux guerriers cette tête jeune et héroïque, entourée de cheveux blonds, et que le soleil levant semblait dorer. Il y avait plus d'éloquence dans ce salut, dans cet appel si confiant et si noble que dans un long discours.

« *Qu'il entre, qu'il entre!* s'écrièrent les Sarrazins. Peu nous importe l'excommunication du pape. C'est notre bienfaiteur, notre roi, notre père; que nul n'avertisse de son arrivée le gouverneur Marchisio, devoué au pontife. Nous répondons de sa vie et de sa liberté! »

Cependant les clefs de toutes les portes étaient entre les mains du gouverneur. Au-dessous de la porte devant laquelle Manfred se trouvait, était pratiquée une ouverture destinée à l'écoulement des eaux. Manfred n'hésita pas, sauta de son cheval à terre, et se glissa dans cette ouverture immonde qui conduisait dans l'intérieur de la ville. « Les Sarrazins, dit le chroniqueur, furent touchés jusqu'aux larmes de cette humiliation de leur prince.

— Souffrir que notre seigneur entre ainsi dans la ville qui lui appartient! Non, non; brisons les portes, et que son entrée soit celle d'un prince (2)! »

En effet, les Sarrazins forcèrent Manfred à se désister

(1) *Deus est magnus! En dominus vester, benefactor, princeps filius imperatoris, juxtà liberalitatem et gratum animum vestrum ad vos venit. Aperite* SIBI *portas*, etc.

(2) *Numquid ferendum est ut dominus noster, ita viliter suam civitatem intret? Non. Effringamus portas, ut ingrediatur sicut principem decet.* (Jamsilla.)

de son projet. Les grosses portes de fer massif roulèrent et tombèrent sous l'effort des massues, des lances et des épieux; et le prince, porté en triomphe par ces Arabes dont il avait protégé les biens et la vie, fit sonner la trompette pour annoncer son succès aux compagnons de son voyage nocturne. Déjà le gouverneur était averti de ce qui se passait. Déjà les Allemands de Marchisio étaient rangés en bataille en face du palais de Luceria. Mais dès que les Sarrazins les aperçurent, ils leur crièrent d'une voix de tonnerre :

« A genoux ! voici votre prince, le fils de votre empereur. A genoux, rebelles ! »

Telle était l'influence des idées féodales et la puissance de la hiérarchie chevaleresque sur les hommes de ce tems, que la garnison allemande, aussi bien armée et quatre fois plus nombreuse que la garnison arabe, recula devant ceux qui portaient en triomphe leur suzerain. Le gouverneur lui-même, quoique vendu au pape, se prosterna devant Manfred, et prêta serment de fidélité entre ses mains.

« C'est ainsi, ajoutent les chroniqueurs, que Manfred passa d'un égout sur le trône; cette nuit d'aventures lui valut la couronne des Deux-Siciles. Luceria, ville admirablement fortifiée, où les derniers rois avaient déposé leurs trésors et leurs archives, servit de point de ralliement aux partisans de Manfred; l'argent du trésor fournit aux besoins de la guerre; et peu de tems après, l'orgueil du pontife était châtié; Manfred régnait sans opposition et sans partage sur la Sicile, cette île du soleil, et sur l'admirable contrée que terminent d'une part, le détroit de Messine; de l'autre, les cimes âpres des Abruzzes (1). »

Vainqueur dans plusieurs combats, et adoré d'une pe-

(1) *Villani.*

tite armée qu'il accoutuma à mépriser le nombre de ses ennemis, Manfred reconquit pied-à-pied son royaume, déjoua les trames de la cour romaine, trames sans cesse renaissantes et soutenues par les perfidies les plus honteuses, par les manques de foi les plus flagrans. Accusé d'usurpation, de fratricide, d'impiété; livré par le Vatican à tout l'aveuglement de la haine populaire, il triompha de tant de dangers et d'obstacles, répandit dans ses domaines un esprit de civilisation et de perfectionnement étranger à cette époque toute guerrière, et dépassa de bien loin les monarques ses contemporains.

Quinze années s'écoulèrent ainsi. Grand politique autant que guerrier valeureux et chevalier courtois, Manfred avait ramené l'Italie à cette unité de mouvement et de volonté, à cette concentration de pouvoir, qui, seules, manquaient à sa grandeur et entravaient sa liberté. La bataille de l'Arbia, livrée en 1261, avait abattu et humilié les Guelfes de Florence; l'injuste prépondérance usurpée par les papes décroissait chaque jour, et la péninsule, gouvernée par une main habile et ferme, commençait à fleurir, quand le pape Urbain IV, Français de naissance, monta sur le trône de l'Église. Il y apporta la ferme résolution d'écraser le parti ghibellin, dont Manfred était le chef, et de reconquérir en les agrandissant, les usurpations de ses prédécesseurs.

Il employa deux moyens pour perdre Manfred : les armes de l'étranger et la calomnie populaire. La belle *Bice*, fille, comme Manfred, de l'empereur Frédéric, mais née d'une autre mère, avait été mariée au comte de Caserta. Le frère et la sœur, tous deux poëtes, tous deux doués de cette délicatesse d'esprit et de cette élégance de manières qui trouvaient alors peu de ressources et de juges dans une société à peine civilisée, étaient liés par un attachement mu-

tuel, penchant que la ressemblance des goûts augmentait, et qu'il était facile de calomnier. Le roi des Deux-Siciles, toujours soumis à la flétrissante excommunication du pontife, fut accusé d'inceste. Les historiens guelfes du moyen-âge et les écrivains modernes, dont le sacré collége dirigeait la plume, répétèrent cette accusation; Tassoni a consacré un chant de son ridicule poème à cette invention scandaleuse et infâme. La comtesse de Caserta, mariée à un chevalier jeune et qu'elle aimait, ne pouvait-elle, sans crime, recevoir chez elle son frère, ou se trouver à sa cour? Ils avaient été élevés ensemble : leur père, dont la postérité et l'histoire menteuse ont si mal apprécié le mérite, avait communiqué à ses enfans des habitudes de vie et des idées supérieures à celles qui formaient l'éducation commune des princes illétrés, des nobles dames ignorantes et des barons couverts d'airain, qui gouvernaient alors l'Europe féodale. La déférence que Manfred témoignait au sexe faible, et qu'il avait pour sa sœur, appuyait la calomnie du pontife. Prononcée dans les temples, répandue dans le peuple, propagée par les émissaires des Guelfes, accréditée par l'esprit de parti, cette accusation a traversé les siècles, sans preuves, sans vraisemblance et sans qu'il se soit élevé une seule voix assez amie de la vérité pour en repousser le mensonge.

Pendant que le peuple, heureux sous le gouvernement paisible de Manfred, s'animait d'une nouvelle indignation contre l'excommunié, le chevalier incestueux et le roi usurpateur; Charles d'Anjou, comte de Provence et frère de Saint-Louis, répondait à l'appel du pontife, passait les Alpes, à la tête de ses hommes de fer, et venait gagner les indulgences de l'église en attaquant sur son trône le meilleur roi qui eût gouverné l'Italie.

Manfred avait l'ame d'un héros. Mais se trouver en butte à l'atrocité d'une calomnie qui ne souffre ni discussion ni réplique, voir la pureté de ses sentimens flétrie, la douceur d'un attachement fraternel livrée au mépris et et à la risée, être traîné sur la claie de l'opinion, supporter la haine de tous, c'en était trop pour lui. Villani rapporte que le guerrier pleura quand un chambellan de service lui laissa entrevoir la vérité. Quelles scènes touchantes et dramatiques durent se passer alors dans les murs du château de Caserta, dont les ruines dominent encore la belle vallée de Mattaloni; lorsque le comte de Caserta, jusqu'alors sujet soumis et vassal dévoué de son beau-frère, instruit des bruits odieux qui noircissaient la vertu de sa femme, entra tout-à-coup, armé de sa cuirasse et de son épée, dans la chambre où le frère et la sœur se trouvaient; lorsque la comtesse, dans son innocence, s'informa des motifs qui pouvaient causer le trouble du comte; lorsque dans une explication à-la-fois animée et mystérieuse, les deux chevaliers se défièrent mutuellement, sans que la comtesse pût deviner leurs intentions, ni soupçonner l'affreuse imputation lancée contre elle et contre Manfred; ce drame domestique à peine esquissé par les historiens et auquel il serait si facile de rendre la vie, en remplissant les lacunes laissées par les chroniques, n'est-il pas l'un des plus touchans que l'imagination puisse créer?

Cependant Charles d'Anjou approchait avec ses redoutables soldats; l'excommunication avait été renouvelée; le parti guelfe renaissait de ses cendres. Manfred convoqua dans son palais de Bénévent, ses barons et ses grands vassaux. Le comte de Caserta se rendit à cette convocation, entouré de ses hommes d'armes: il semblait avoir oublié tout souvenir fâcheux, avoir effacé de son esprit toutes les

traces de haine, de jalousie et de soupçon; il plia le genou devant son chef féodal, baisa la main du monarque et lui renouvela ses protestations de zèle et de fidélité.

Le discours que Manfred prononça, dans cette occasion solennelle, est digne de lui et de la circonstance critique où il se trouvait. Il rappela aux barons assemblés les outrages qu'il avait eu à subir, les longues machinations de la cour de Rome, l'ambition et la haine acharnée des papes. La tiare avait changé de possesseur; mais l'esprit du Vatican n'avait pas changé. En vain s'était-on humilié devant le chef de l'Église, devant le successeur de saint Pierre. « Vaincu malgré ses ruses et ses perfidies, inébranlable dans son dessein de soumettre l'Italie à un maître étranger, le pape, disait Manfred, offre à Charles d'Anjou la couronne des Deux-Siciles, et invite à nous dépouiller de nos domaines légitimes. Si les barons que réunit cette enceinte n'abandonnent ni leur roi ni eux-mêmes, on verra bientôt ces guerriers barbares, qui ont la croix sur la poitrine, mais le cœur vide de foi et de justice, blanchir de leurs ossemens les défilés de nos montagnes; barrières éternelles que Dieu nous a données et que la lâcheté, la trahison, la déloyauté peuvent seules abaisser ou franchir. Manquez à vos devoirs, des flots d'ennemis tomberont sur l'Italie, le royaume de Naples, proie dégradée, sera le partage du dernier venu; et s'il reste encore dans la masse inerte d'une nation asservie, quelques ames courageuses et énergiques, leurs malédictions frapperont ceux qui, par une déloyauté et un avilissement si misérables, auront ouvert cette route d'humiliation et de douleur. »

Quant aux griefs personnels de la maison de Souabe contre le pape, Manfred les énuméra en peu de mots; tant de calomnies insignes; la plus vertueuse famille de cette époque accusée des crimes les plus noirs; Frédéric,

son père, d'avoir assassiné ses neveux, deux enfans en bas-âge; lui-même d'avoir étouffé son père sous les oreillers du lit où la maladie le retenait; Conrad, d'avoir empoisonné son frère Henri; lui enfin, Manfred, d'avoir empoisonné son frère Conrad. Il passa sous silence la dernière accusation relative à l'inceste; et pâle de douleur, frémissant de colère, il termina par cette phrase remarquable : « Ceux qui inventent de tels crimes, en commettent un qui les vaut tous; ils nous les attribuent (1). »

« Nobles hommes, dit Manfred à la fin de son discours, que la traduction barbare mais énergique de Jamsilla nous a conservé, la félonie de la cour de Rome donne accès dans votre patrie à des étrangers féroces. Croyez-vous qu'ils s'inquiètent du sujet de notre querelle, que Charles d'Anjou ait à cœur l'honneur du pape, que ses guerriers soient mus par un intérêt religieux? Non, ce qui les attire c'est votre or, ce sont vos richesses, c'est la beauté de ce royaume. Nation de proie, toujours ardente au pillage, vous diriez le lion de la Bible, cherchant partout une proie à dévorer. Seriez-vous assez lâches pour vous effrayer de leur renommée? Audacieux et impétueux dans leur attaque, ces Gaulois toujours mobiles, tremblent, pâlissent et fuient dès qu'ils trouvent une résistance. Leur violence est extrême, mais leur cœur est faible. O postérité de héros! race d'hommes glorieux, souvenons-nous des actes de nos pères. N'avaient-ils pas en mépris ces tribus étrangères qu'ils réduisaient de toutes parts en servage? Nous sommes plus forts que nos aïeux, plus riches d'hommes, plus riches d'argent; que craignons-nous donc? Une

(1) « Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire, dit très-bien M. Sismondi, qu'une aussi noble famille ait été accusée de forfaits aussi atroces et aussi invraisemblables. » (*Rep. it.* chap. 18.)

seule pensée doit être la nôtre : exterminer dans l'Italie, effacer du monde les envahisseurs de notre pays (1). »

Cette harangue au *parlement de Bénévent* a tous les caractères de l'authenticité. Le lecteur jugera du patriotisme et même de l'éloquence qui distinguait le prince remarquable dont nous parlons ; éloquence mâle et naïve, que nul de ses contemporains n'a égalée. Mais l'argent de l'église, les intrigues des Guelfes, l'effet inévitable de ces calomnies populaires dont la trace ne s'efface pas, tout militait à-la-fois contre Manfred : la plupart de ses barons étaient déjà traîtres au fond de leur ame ; le comte de Caserta, chargé de défendre l'une des plus importantes positions de la frontière, avait juré de venger l'outrage imaginaire auquel sa crédulité ajoutait foi. D'autres avaient été gagnés par l'ennemi ; et long-tems avant que le sort du combat eût condamné Manfred, son sort était fixé, sa destinée était inévitable.

Dans la vie privée comme sur le trône, on voit des hommes voués au malheur, lutter en vain contre lui, glisser sur la pente dangereuse où la fortune les place, et tomber enfin dans l'abîme auquel nulle puissance humaine n'aurait pu les soustraire. Un sceau de fatalité les marque et les prédestine. La conscience de leur propre avenir les pénètre et les glace. Ils succombent après avoir prévu de loin le coup qui devait les frapper. Manfred est un exemple bizarre de cette iniquité du destin. Depuis l'époque où

(1) *Quid timetis nationes ad spolia promptas, quærentes semper quid devorent? Gallici in ipso instanti videntur audaces, nec sunt audaces, nec animum habent* FORTES. *O bona posteritas, memoramini gesta progenitorum... fortiores sumus patribus nostris, majore etiam personarum et rerum potentiâ præditi. Quid veremur? quid formidamur? Certe nihil aliud cogitemus, quam in exterminium hostes adducere; quam raptores dominiorum nostrorum a facie nostrâ delere!* » (*Script. Rer. Ital.* vol. 8.)

Charles d'Anjou a passé les Alpes jusqu'à sa mort, nulle chance favorable ne se présente à lui. Vassaux et barons sont également pénétrés de cette conviction profonde. Mille présages funestes annoncent au peuple le nouveau souverain qui va l'opprimer : Malespini et l'historien anonyme de Bénévent citent surtout une comète dont l'éclat était semblable à celui du soleil, et qui terrifia les partisans du malheureux roi : Manfred, moins superstitieux que ses sujets, commença par braver les menaces dont le ciel même semblait l'accabler; mais les prêtres ne cessaient de l'abreuver d'injures et de lancer sur lui l'anathême; sa sœur, cette sœur qu'il aimait, et qu'une calomnie si barbare livrait à la haine du peuple, tomba dangereusement malade. Pendant quelque tems la raison du prince parut faiblir, et sa fermeté le quitta. Les devins et les astrologues accoururent dans son palais; des magiciens renommés en Orient, vinrent de l'Arabie et de la Perse, et attirés par les richesses que leur offrait ce roi malheureux, ils prétendirent lui expliquer l'avenir qu'il redoutait, et conjurer la ruine qu'il prévoyait avec effroi. Particularités vraiment caractéristiques, dont il est étonnant que nul poète, nul romancier n'ait embelli ses pages, et qui prêtent à cette partie de l'histoire du moyen-âge un intérêt singulier.

Ce fut sur le bord même du gouffre, que Manfred, averti de la trahison de ses barons, abandonné par ses sujets que l'on avait détachés de lui avec une habileté si perfide, se réveilla tout-à-coup. On le vit bannir la superstition, chasser ses astrologues, parcourir toutes les villes de sa suzeraineté, armer des galères, recruter des Africains sur les rives de Tanger, et fortifier ses citadelles. Toujours en selle, toujours actif, il rassembla sous sa bannière les Allemands épars en Italie, et fit hardiment face à la desti-

née qui le poursuivait. Déjà le pape avait fait couronner son adversaire, roi des Deux-Siciles, dans la cathédrale de Rome; déjà les cris de la *guerre sainte* retentissaient en Italie; déjà le comte de Caserta avait livré à l'ennemi le poste important dont son beau-frère lui avait confié la garde. « Le désespoir, dit Malespini, était dans l'âme de Manfred. Il n'avait aucune confiance dans l'avenir, et cependant il se défendait encore; il luttait sans espoir contre les derniers coups qu'on lui portait. » Au message envoyé par le prince à Charles d'Anjou, ce dernier ne répondit que ces paroles dures, que Villani a conservées :

« Dis à l'Excommunié, que je ne veux pas traiter avec lui. Sa vie ou la mienne! Qu'il m'envoie en paradis, ou que je l'envoie en enfer ! »

Ce fut dans les plaines de Bénévent que se livra le dernier combat, celui qui, en donnant à Charles d'Anjou la couronne des Deux-Siciles, prépara ces vêpres fameuses, vengeance fanatique d'une usurpation que le fanatisme avait encouragée. Les chroniqueurs prétendent que, par un singulier phénomène, le soleil se leva brillant et pur comme dans une matinée de printems : c'était le 29 février 1266. D'un côté, le fils des empereurs conduisait ses trois brigades d'Allemands, de Lombards, de Toscans et de Sarrazins; d'un autre, Charles d'Anjou menait au combat ses chevaliers bardés de fer, auxquels se mêlait un détachement de Guelfes et de Florentins. La harangue du chevalier français fut laconique et toute guerrière :

« En avant, chevaliers! venu est le jour que nous avons tant désiré ! »

Le légat du pape, se plaçant sur le premier rang de l'armée française, bénit ses armes et promit des indulgences à qui mourrait dans une cause aussi sainte. La

sœur de Manfred, sur une éminence voisine, était témoin du combat, dernier fait d'armes de son frère. Tous les détails de cette journée, tels que Villani et Malespini les rapportent, ont un caractère singulier. Les Sarrazins attaquèrent les premiers et mirent en fuite l'infanterie française, qui, étonnée de leurs cris barbares, tombait sous leurs cimeterres, dit Malespini, comme les moutons d'Apulie périssent sous le vent du nord. « Attaquez ces porcs immondes! cria le légat aux chevaliers. » Alors les chevaliers s'ébranlèrent; les lourds chevaux cuirassés comme leurs maîtres, enfoncèrent la cohorte africaine. *Montjoie! Montjoie! Saint-Denis! — Cavaliers de Souabe! En avant!* » La mêlée fut horrible; s'il faut en croire Muratori, les épées pointues des soldats français, armes inusitées et contraires à l'usage de la bonne et loyale chevalerie, assurèrent la victoire de Charles. Pendant que les Italiens, les Sarrazins, les Allemands levaient le bras pour asséner leur coup de sabre, la pointe des dagues trouvait le défaut de la cuirasse, et les envoyait à la mort.

Quoi qu'il en soit de cette explication fort douteuse, et donnée par les vaincus, la fuite honteuse des Napolitains acheva de déterminer la défaite de Manfred. On dirait que les plaines de la Pouille, éternellement fertiles, doivent être aussi fécondes en hommes lâches et perfides, qu'en moissons abondantes. Tous les barons apuliens piquèrent des deux et quittèrent le champ de bataille. Dante, qui osa placer dans son Purgatoire l'excommunié Manfred, n'a pas oublié cette lâcheté inouie : « C'est à Ceperano, dit-il, là où tous les Apuliens furent lâches, que l'on voit les ossemens des guerriers de Manfred (1). » Avec quelle

(1) Dove fu bugiardo
Ciascun Pugliese.
(*Inferno*, c. 8.)

douleur le prince ne dut-il pas voir la honte et la trahison de ces seigneurs ? « Il s'apprêtait, dit la chronique, à s'élancer au plus fort de la mêlée dans l'intention d'y périr ; et portant la main sur son casque pour l'enfoncer, il fit involontairement tomber l'aigle d'argent qui en ornait le cimier. *Hoc est signum Dei*, s'écria-t-il ; *c'est le signe de Dieu!* J'ai attaché cet aigle de mes propres mains ; et croyez-moi, le hasard seul n'a pas causé sa chute. Adieu, chevaliers! » En disant ces mots, il se précipita dans un bataillon serré qui le cribla de blessures ; son corps resta enseveli sous un monceau de morts. Pendant trois jours on chercha son cadavre ; enfin un valet d'écurie le reconnut, plaça ces nobles restes sur un âne, et entra dans le camp français en criant :

« Qui veut m'acheter Manfred ? qui veut l'acheter ? »

Un baron français, dont l'histoire n'a pas recueilli le nom, mais dont le cœur de chevalier se révolta contre cet indigne outrage, battit le valet et fit porter le corps devant le roi son maître. Les lâches Napolitains qui se trouvaient dans la tente de Charles reconnurent leur suzerain ; l'un d'eux, le comte Giordano, frappé d'une douleur subite, tomba à genoux en versant des larmes, cachant ses yeux de ses mains, et prononçant ces seules paroles :

« *Oimè! signor mio!* Hélas ! mon seigneur ! »

Ce repentir, cette exclamation, sont d'une naïveté et d'une énergie admirables. Quelques historiens ont gâté la simplicité sublime de ce mouvement en attribuant au comte une longue et ridicule harangue. La haine des ennemis de Manfred ne s'éteignit pas sur son cercueil. En vain réclamait-on pour ce roi malheureux une sépulture honorable. Charles répondit :

« *Si ferais-je volontiers, si lui n'était excommunié.* »

Un trou fut creusé au pied du pont de Bénévent ; on y

laissa tomber le corps de Manfred; et chaque soldat de l'armée ennemie jetant une pierre dans la fosse, contribua ainsi à la combler. Ce dernier asile fut encore troublé par le pape, qui fit déterrer de nouveau le cadavre et le rejeta hors de la terre sainte. La comtesse de Caserta mourut prisonnière du nouveau roi.

Quant au lâche peuple et aux chevaliers perfides qui avaient causé la ruine de Manfred, leur crime et leur bassesse furent châtiés par celui-même qui leur devait le trône. Bénévent fut mis à feu et à sang. Les nobles exilés et massacrés; les femmes violées et devenues le jouet du soldat, les villes brûlées et rançonnées, marquèrent partout le passage et la conquête du nouveau monarque. Le peuple regretta trop tard les vertus de celui qu'il avait si honteusement trahi dans son malheur: et le chroniqueur résume en une phrase touchante l'invocation expiatoire des sujets de Manfred à son ombre outragée; « Nous t'avons chassé comme un loup rapace; hélas! nous savons maintenant que tu étais un agneau plein de bonté. Nous nous repentons, Manfred, et nous sommes punis (1)!

Telle fut la destinée de l'excellent et malheureux prince, MANFRED, *roi des Deux-Siciles*. Le romancier n'inventerait pas une fiction plus pathétique, un drame plus poignant: pour nous, nous n'avons pas voulu altérer la simplicité des faits rapportés dans les chroniques. Nous avons essayé de faire revivre le souvenir effacé d'un de ces hommes calomniés par l'histoire, écrasés pendant leur vie par une iniquité flagrante, et dont la tombe même a été souillée des invectives de leurs ennemis. De tous les princes qui se sont succédés sur les différens trônes de l'Italie morcelée, Manfred est le seul qui eût contribué à sa

(1) *Anonym.* (*Script. Rer. Ital.*, tom. 8.)

résurrection, et préparé sa nouvelle grandeur, si de cruels adversaires ne l'avaient pas précipité du sommet de cette puissance dont il n'usait que pour le bien de ses sujets. Peu d'hommes ont eu à se plaindre d'autant d'injustices : ses motifs ont été calomniés, ses vertus obscurcies, son héroïsme méconnu ; son courage a passé pour la rebellion d'un impie, ses affections les plus tendres sont devenues les souillures éternelles de sa mémoire, ses partisans l'ont trahi, ses peuples ont oublié jusqu'à son nom. Tant il est vrai que le hasard, l'intrigue, les passions, les secrètes machinations, décident non-seulement du sort des hommes et des querelles privées et publiques, mais de la renommée, seule récompense que le monde accorde aux héros persécutés : tant il est vrai que cette conscience de l'histoire, comme l'appelle Tacite, est, comme la conscience de la plupart des hommes, une conscience menteuse, illusoire et prostituée à toutes les séductions de l'intérêt.

(*Romance of History.*)

Sciences Physiques.

DES SONS NATURELS

ET DE

LEUR RAPPORT AVEC L'ART MUSICAL.

Rien n'échappe plus obstinément aux investigations du philosophe que la théorie du Son (1); les expériences si heureusement tentées sur les vibrations de l'air, sur l'acoustique, sont des merveilles de patience, de sagacité, de divination, si l'on peut s'exprimer ainsi. Toutefois, ces expériences une fois faites, on n'a pas osé s'avancer davantage : on n'a pas su rattacher la théorie de la musique considérée comme art, à la théorie du son, considéré d'une manière abstraite; classer systématiquement les bruits que donne la nature, le chant des oiseaux, les murmures des vagues, le sifflement ou le fracas des vents, le cri des animaux, la voix de l'homme; et démontrer par quel procédé le génie de notre race, mettant ces matériaux en œuvre, inventant des instrumens, les mariant et les combinant, a su créer la Musique proprement dite, c'est-à-dire ébranler les passions, charmer l'oreille, enivrer l'ame par l'imitation et le mélange des sons naturels.

Tel serait le sujet d'un livre que personne n'a essayé

(1) Voyez, dans le 9e Numéro de la nouvelle série, le résumé le plus exact, le plus philosophique et le plus complet des découvertes modernes de l'acoustique.

jusqu'ici. Grétry, Viotti ont écrit éloquemment, mais romanesquement, sur la musique. Diderot et les Allemands ont traité cette science comme un arcane, texte de déclamation et d'argumentation. Un Français (1) a noté le chant de divers oiseaux et a prétendu découvrir le sens de leurs *paroles*. M. Thomas Gardener, dans un ouvrage publié récemment à Londres (2), a suivi le sentier frayé par M. Dupont de Nemours, et a recueilli un grand nombre de cris, d'accens, de mélopées appartenant aux volatiles, aux quadrupèdes et aux insectes; mais il a oublié de montrer l'analogie de ces sons avec l'expression artificielle et puissante de la musique, avec les émotions qu'elle communique et le plaisir qu'elle cause.

Les arts, créations de l'homme, ont la nature pour base; les facultés de notre race s'emparent des élémens disséminés qui nous sont offerts, les réunissent et les modèlent. Toutes les couleurs, tous les sons, la nature nous les donne : la peinture et la musique sont notre ouvrage. C'est notre habileté seule qui surpasse les chantres des bois et profite de leur exemple pour obtenir des résultats auxquels nul d'entre eux ne peut prétendre. La linotte, le serin, le merle, la fauvette, le sansonnet, le rossignol même, ne sont nos maîtres que pour rester bien au-dessous de nous. Leur musique n'est pas de la musique. Notre admirable organisation nous permet de transformer en art ce qui n'est chez eux qu'instinct ; de même, en transplantant les fleurs sauvages, nous enrichissons leurs couleurs d'une richesse, d'une beauté, d'une variété qu'elles n'avaient pas. La délicatesse de notre ouïe et sa capacité nous fait percevoir tous les sons ; la flexibilité et la disposition du larynx, de la glotte, de l'épiglotte et

(1) M. Dupont de Nemours. — (2) *The Music of Nature.*

des poumons, nous permettent d'imiter tous les bruits, de parodier tous les accens. La supériorité de notre intelligence et le talent de combinaison, qui n'appartient qu'à l'homme, achèvent l'œuvre et produisent la musique avec ses mille instrumens, avec ses ressources et ses prodiges.

Le *bruit* n'est pas le *son* musical. Le bruit est partout; la musique est notre ouvrage. De cette différence fondamentale naît la grande distinction qui se trouve entre la musique proprement dite et les élémens de la musique, tels que la nature nous les présente.

Mais le problème ainsi énoncé n'est pas résolu. Prétendre que le son musical émane exclusivement des corps élastiques, c'est ne rien éclaircir. Le son ne provient que de l'élasticité des corps. La musique tout entière est dans l'égalité des vibrations; plus ces vibrations sont égales et nettes, plus le son est musical. Les accords ne sont que le résultat d'une similitude de vibrations; si vous mêlez et confondez un grand nombre de vibrations indistinctes, ou si vous frappez un coup sec, dont la rapidité ne permette pas à l'oreille de percevoir plusieurs vibrations égales, le son musical n'existe pas. En faisant résonner à-la-fois toutes les touches d'un clavecin, vous produirez l'effet le plus anti-musical que l'on puisse imaginer. Le secret et l'ame de la musique, c'est le nombre, c'est le tems, c'est la mesure égale; égalité de vibration, égalité dans la disposition de ces vibrations; égalité dans la coordination des rhythmes.

On sait quel chef-d'œuvre d'architecture anatomique offre la structure intérieure de l'oreille. Chez quelques individus, cet organe est doué d'une délicatesse qui tient du prodige. L'application et l'habitude augmentent singulièrement la sagacité de l'oreille. Les mineurs reconnaissent, au son que donne leur coup de pioche, sur quelle

substance ils viennent de frapper, et quel est le stratum dans lequel ils pénètrent. Plus d'une femme, s'il faut en croire Kirby, Spencer et M. Gardener, a reconnu et compté les pas de la puce, dont en effet l'appareil *désultatoire* produit un claquement presque imperceptible. La vélocité du son présente une série de phénomènes non moins curieux : attachez une ficelle de cent toises à un diapason, nouez à votre petit doigt l'extrémité de la ficelle, placez cette extrémité dans votre oreille, et la vibration du diapason vous parviendra dans toute sa force, sans frapper aucune autre oreille que la vôtre. C'est en s'appuyant sur ce principe que des ingénieurs ont proposé la construction de télégraphes acoustiques ou *téléphones*, qui communiqueraient à distance différens sons, représentant différens mots.

Le son parcourt onze cent quarante-deux pieds par seconde. Un bruit qui se propage d'un point donné à un autre point donné, doit donc frapper l'oreille d'une succession de bruits plus ou moins forts, et avec une certaine durée. Disposez sur une distance d'un mille, une file de soldats, et qu'ils déchargent au même instant leurs fusils sur un objet placé au centre de la ligne. Si vous vous trouvez auprès de l'un des flancs, vous entendrez, pendant cinq secondes, un roulement qui diminuera de force peu-à-peu. Si vous vous placez auprès du centre, le bruit durera deux secondes et demie seulement, aura deux fois plus d'intensité, et s'affaiblira en finissant. Si vous vous arrêtez au cinquième de la ligne, la première seconde sera occupée par un bruit de force double; et trois autres secondes par un bruit moindre; toujours *diminuendo*. En formant un zigzag au centre de la ligne, on peut disposer les *exécutans* de manière à ce que les sons de plusieurs décharges frappent l'oreille en même tems; le bruit sera

nécessairement plus fort, et il sera facile de produire ainsi en multipliant et calculant les zigzags, des *diminuendo* et des *crescendo*. L'oreille placée perpendiculairement, au centre de la ligne et à une distance considérable, n'entendra plus qu'un seul coup très-violent et semblable à un coup de canon ; tel est souvent l'effet de la foudre, quand on est sur mer. Ces observations expliquent très-bien les phénomènes acoustiques du tonnerre. La matière électrique forme dans les nues les mêmes zigzags que nous venons de décrire ; et lorsque l'auditeur est placé à la distance convenable, les différens effets dont nous avons parlé s'opèrent avec la plus grande précision.

Les bruits les plus violens, au lieu de se propager au loin, meurent sur place ; les sons accentués, les mélopées parcourent de grandes distances et se font entendre distinctement ; il semble que la mélodie ne soit réellement qu'un moyen de faire parcourir au son un espace plus considérable. Les marchands de nos rues qui veulent se faire entendre au loin ne crient pas, ils chantent. La femme du villageois appelle son mari, qui travaille dans les champs, par une espèce de chanson qu'elle s'est faite, dont elle a l'habitude, et qui va frapper au loin l'oreille du mari. Si vous approchez d'un village un jour de foire, les clameurs du peuple, les accens de joie, les rires, les cris des enfans ne vous semblent qu'une masse de sons confus ; mais vous distinguez facilement le chant des flageolets, des hautbois et des orgues de barbarie. La voix humaine, douée de moins de puissance que celle de beaucoup d'animaux, est plus mélodieuse et se fait entendre beaucoup plus loin. Un violon de Crémone, un *Amati* a peu de son ; mais les moelleuses vibrations de ses cordes parcourent une étendue que nos violons modernes, infiniment plus bruyans, ne peuvent parcourir.

Quand de célèbres artistes, tels que Barthélemon ou Viotti, se présentaient à l'Opéra, armés de leur *Amati*, les connaisseurs allaient se poster dans la galerie pour mieux les entendre. Parmi les oiseaux, c'est le rossignol, dont les accens suaves traversent les plus grandes distances. Dans les cathédrales catholiques, la messe chantée n'échappe à aucun des auditeurs; simplement récitée par la voix la plus forte, elle n'aurait pas dépassé l'enceinte du chœur. C'est en modulant sa voix, en accentuant habilement ses phrases, que Chatham se faisait écouter et entendre : il était goutteux, maladif, faible, et avait très-peu de voix. Burke au contraire, dont la déclamation n'était qu'un long cri, ne réussissait pas, quel que fût son talent, à fixer l'attention des membres du Parlement; dès qu'il se levait pour parler, ses collègues se levaient pour aller dîner.

On a voulu rapporter les sons aux couleurs; ces prétendus rapports me semblent chimériques, et je ne vois pas pourquoi le hautbois ou la clarinette aurait plus de ressemblance avec le jaune, que la flûte ou le basson. Le clavecin des couleurs par le P. Castel était un jouet d'enfant, sans aucune utilité. Sans doute, lorsque Haydn, pour exprimer le passage progressif des ténèbres à la lumière, emploie d'abord un instrument sourd, puis renforçant le son en augmentant la masse, amenant un à un tous les instrumens de son orchestre, finit par le faire mugir et tonner, on ne peut s'empêcher de trouver quelque analogie entre la sensation produite par ce *crescendo* harmonique, et celle que fait naître le *crescendo* lumineux. Mais faites assister à cette symphonie un homme qui ne soit pas prévenu des intentions ou des prétentions du compositeur; il ne songera pas même au lever du soleil. Laissez la musique agir comme musique, et ne lui demandez pas davantage.

Combien de fois ces compositeurs qui veulent faire avec leurs notes, de la peinture et de la poésie, ont-ils excité notre sourire ? Ces blanches soupireront comme la colombe. Ces doubles croches galoperont comme le cheval. Ces Arpéges oscilleront comme la mer. Pauvre pédantisme. N'attendez rien de cette imitation matérielle et grossière. Lorsque Beethowen faisait tirer le canon pour augmenter l'effet de son *Te Deum* triomphal, il faisait beaucoup de bruit et rien de plus. De même que l'arrangement de certaines lignes produit la beauté ou la laideur et cause des sensations agréables ou déplaisantes, de même, la succession ou la simultanéité de certaines vibrations excite telles ou telles émotions en nous. Les plus grands philosophes n'en savent pas davantage ; et vouloir confondre la sphère des sons avec la sphère des formes, c'est ignorer les premiers élémens de deux arts.

Dans les passions, la voix de l'homme s'élève naturellement jusqu'à la mélodie. Une émotion agréable, un mouvement de colère, d'amour, de haine, de vengeance, de désir donnent au langage l'accentuation qui constitue le fond et l'essence de la mélodie musicale. En général, les accens de joie, de courroux, d'exaltation appartiennent à la *voix de tête* ; les accens passionnés, tendres, sensibles, mélancoliques appartiennent à la *voix de poitrine*. Les cantatrices qui n'ont que des sons aigus, et qui veulent exprimer la tendresse, la douleur, le regret, produisent un effet entièrement contraire à celui qu'elles cherchent. Non-seulement les grands artistes du chant, les Catalani, les Pasta, les Sontag, les Malibran ont su faire cette distinction ; mais les tragédiens de premier ordre n'ont jamais dit avec la *voix de tête* ce qu'ils devaient exprimer avec la *voix de poitrine*. Kean, que son goût effréné pour la dissipation a perdu, savait modérer sa voix ton-

nante : dans sa scène avec lady Anne (1), la persuasion coulait de ses lèvres. Dans *Othello*, il fallait l'entendre déplorer l'erreur dans laquelle le traître Jago l'avait jeté ; jamais accens ne furent plus profonds et plus pathétiques. Dans *le Marchand de Venise*, où la soif de vengeance et de sang domine, c'était à sa *voix de tête* qu'il avait recours. Tout le monde se souvient à Londres de cette exclamation qui faisait trembler le parterre et les loges :

Oh! si je te retrouve! si je te retrouve!

Trop souvent on néglige cette étude de la musique passionnée, de l'accentuation, de l'expression : élevées dans les conservatoires, habituées aux difficultés, les cantatrices rendent la note et croient avoir assez fait ; mais chanter en mesure et chanter juste, ce n'est encore que la partie matérielle de l'art.

Les oiseaux, dont l'instrumentation et les ressources ne s'étendent pas loin, chantent pour exprimer leur désir, leur amour, leur joie, leur peine, ou pour s'amuser. En imitant leurs accens, ne privons pas notre imitation de la passion qui l'anime ; ce serait la priver de son ame ; ne réduisons pas ces cadences brillantes, ces prolongations de son, ces soupirs mélancoliques, à une série de bruits matériels et secs : les sons qui émanent de la nature physique ont eux-mêmes une expression et apportent une émotion. En hiver, quand l'orage gronde et que la nuit arrive, c'est un plaisir triste et profond de prêter l'oreille au tumulte extérieur, et, placé devant un bon feu, les pieds appuyés sur le tapis, garanti par les volets bien fermés et les amples replis des rideaux qui tombent sur

(1) Scène de *Richard III*, où cet usurpateur cherche à gagner l'amour de lady Anne.

le parquet, d'écouter les cris gémissans du vent qui secoue la forêt voisine et siffle dans les toitures : vous diriez que des misérables privés d'abri sont à votre porte et hurlent en vous demandant l'hospitalité. La nature offre à d'autres peuples des concerts plus terribles encore ; le sourd grondement de la terre ébranlée ; les clameurs de l'ouragan ; le tonnerre des volcans. En Angleterre, le bruit de l'Océan, bruit sublime, nous environne de tous côtés ; on sait quelles harmonies admirables jaillissent de son sein, soit que le monstre endormi murmure, soit qu'il s'éveille, et lançant ses flots à cent pieds au-dessus du phare d'Edystone, batte de son écume les rochers blancs des Orcades, et moissonne, sur une étendue de trente milles, toute l'espérance d'une récolte.

Le bruit du vent dans les forêts n'est pas moins terrible que celui du vent et des flots ; les arbres craquent en fléchissant : fouettés par la pluie et courbés par la tempête, les vieux troncs semblent gémir du fond de leurs racines : il faut avoir traversé les bois de la Germanie pour se faire une idée de cet épouvantable tumulte. Sir Thomas Lauder (1) a décrit avec beaucoup de soin tous les bruits étranges qui se succédèrent et se combinèrent, lorsque le comté de Moray fut submergé en 1829. Il distingue le gémissement des vents, du grondement des flots, les uns hurlant comme le génie du désespoir, et balayant les cataractes de son souffle ; les autres voilés, et mugissant comme le bruit de cent canons qui tonneraient dans une caverne profonde. Rossini, Hœndel, Beethowen ont imité ce tumulte ; ils ont eu soin de faire succéder au fracas des instrumens, de longs silences, pauses ma-

(1) Voyez, dans le 3e Numéro de la nouvelle série, l'article intitulé : *Le Déluge de Moray, en Ecosse.*

jestueuses dont la nature leur donnait aussi l'exemple. Le *crescendo*, tel que Rossini l'a reproduit jusqu'à l'abus, a souvent frappé l'oreille de ceux qui ont écouté, dans les forêts, le sifflement prolongé du vent dans les feuillages, sifflement dont l'intensité graduelle parvient jusqu'au déchaînement le plus effréné. Hœndel s'est servi de préférence du contraste offert par le silence total et le bruit le plus assourdissant. Beethowen avait une prédilection spéciale pour l'écho, la réverbération du son, sa dissémination en fragmens de sons infiniment déliés, qu'il réunissait ensuite en gerbes et en masses sonores. Dans ses Symphonies, ce procédé donne des effets admirables. Les notes se détachent, s'isolent, passent d'un instrument à l'autre, d'un bout de l'orchestre à l'autre; les portions de mélodie vont se reproduisant par écho, jusqu'à ce qu'un abîme d'harmonie les englobe, comme la pierre précipitée dans la célèbre grotte du Derbyshire (1) tombe, tombe, rebondit, s'élance encore, augmentant de sonorité, mais perdant la durée de cette sonorité à mesure qu'elle descend. Haydn a créé un effet sublime en ce genre dans son chœur de *Judah*, « le Seigneur les dévore tous. »

Ainsi, chaque compositeur semble s'être attaché à reproduire l'un des grands effets de la musique naturelle, quelque type de prédilection auquel il a rapporté tous ses travaux. L'écho, dont nous avons trouvé des traces chez Haydn et Beethowen, est de tous les phénomènes que présente la théorie du Son, le plus curieux. Régi par des lois semblables à celles qui régissent la lumière, le son se réfléchit comme elle; comme elle, il converge vers le même point ou se dissémine dans l'espace. Les rayons solaires et

(1) *Heldon-hole;* l'étymologie probable de ce mot est *hell-down-hole*, trou d'enfer.

les rayons lumineux sont susceptibles des mêmes combinaisons et soumis au même système. Chose plus merveilleuse encore! chaque son est composé de trois tons mélangés, comme chaque rayon de sept couleurs. Notre image répétée dans un miroir n'est autre chose que l'écho de notre apparence extérieure; notre voix répétée par la caverne éloignée, n'est que le reflet du son échappé de notre poitrine.

Arrêtez-vous sous l'une des niches ou alcoves semi-circulaires du pont de Westminster; les paroles que vous aurez à peine murmurées et que vos voisins n'entendent point, parviendront claires et intelligibles jusqu'à la personne placée dans la niche qui vous fait face. Sous la coupole de l'église de Saint-Paul, le même phénomène s'opère d'une manière plus étonnante encore. La voix, quelque faible qu'elle soit, parcourt le cercle entier de la voûte intérieure, et va frapper un point donné, où elle devient forte et facile à saisir. La réverbération du son a été calculée et donne les résultats suivans : à soixante-dix pieds de la colline, de la maison ou du bois qui produisent l'écho, un monosyllabe vous est renvoyé; éloignez-vous encore de quarante pieds, deux syllabes seront répercutées; et ainsi de suite, de quarante en quarante pieds, jusqu'à ce que la puissance de l'écho soit épuisée et évanouie. Quelques-uns des échos d'Italie répètent des mélodies entières, telles que la voix et les instrumens les ont prononcées : souvent, lorsque les rayons sonores rencontrent dans leur route un obstacle qui les intercepte, les sons prenant une autre direction, vous frappent comme s'ils venaient d'un point opposé à celui d'où ils partent. Écoutez le son des cloches : si vous vous fiez à l'apparence, vous croirez que l'église est située dans un autre quartier que celui où elle se trouve réellement. Vous appelez votre chien; les rayons sonores se déplacent;

il court vers l'endroit d'où la voix paraît jaillir; et vous cherche où vous n'êtes pas.

Les architectes qui construisent des salles de concert, devraient étudier les principes de l'acoustique. Ils ne donneraient pas à leurs théâtres musicaux la forme ronde ou elliptique; ils sauraient que les courbes des arceaux et des voûtes concentrant le faisceau des rayons sonores sur certains points, les empêchent de se répandre dans le vaisseau de l'édifice. Le parallélogramme, qui permet au son de se disséminer également sans s'arrêter nulle part, sans former çà-et-là des masses et des groupes sonores, est sutout favorable à l'exécution musicale. Dans nos cathédrales, les voûtes arrondies sont trop élevées pour offrir le danger dont je viens de parler; la forme parallélogrammatique y domine, et les effets de musique y sont admirables. A mesure que les sons après s'être répandus à travers l'église, suivent l'ellipse prolongée des arceaux immenses, ils semblent s'élever et s'élancer dans l'infini. En 1823, on répétait une grand'messe en musique dans la cathédrale d'York. Cinq personnes seulement avaient été admises à cette répétition, et j'étais l'une d'elles. Six cents instrumentistes et chantres entonnèrent tout-à coup le chœur de Hœndel : « *Gloire à Dieu ! gloire à Dieu !* » Le premier effet de cette explosion de voix et de sons harmoniques fut tel que je ne puis le décrire; rien dans l'immense édifice ne s'opposait à leur expansion; et quand ce bruit terrible s'apaisa, quand l'imagination écrasée de ce grand effet retrouva son empire, quand le *tutti* mourut lentement sous les voûtes, on eût dit le grondement lointain du tonnerre expirant au sein des nuages.

L'instrument des cathédrales, le roi des instrumens, c'est l'orgue. Nul autre ne l'égale en variété, en puissance, en étendue. C'est le fils du moyen-âge, l'organe de

la musique chrétienne; profond et sévère comme la foi, inimitable dans ses effets grandioses.

J'ai vu dans la cathédrale d'Haarlem, un orgue auprès duquel tous les orgues d'Angleterre et de France sont des pygmées et des jouets. L'église est plus grande et plus haute que l'abbaye de Westminster. Du sol jusqu'aux architraves s'élèvent d'immenses tuyaux blancs et polis que l'on prendrait pour des colonnes d'argent et qui remplissent toute l'aile inférieure de la cathédrale. Ce sont les poumons du géant; c'est de-là que sortent les tonnerres qui dirigent la psalmodie puritaine de trois mille voix réunies : un des jeux, celui de la *voix humaine*, plus brillant et plus hardi que les autres, se fait entendre au-dessus des doubles diapasons et plane sur cet abîme d'harmonie. Les ornemens que l'organiste introduit entre les psaumes, semblent les jeux d'un monstre sur le rivage, ou le battement des flots dont l'océan frappe les rocs. En Angleterre, nos meilleurs orgues, celui d'Halifax et celui de Leicester, ouvrages du mécanicien allemand Sneltzer, ne sont rien auprès de l'orgue d'Haarlem, ou de quelques orgues moins gigantesques, mais remarquables par l'égalité et la beauté des sons, que l'on admire dans les Pays-Bas et en Allemagne.

En 1824, le roi et la reine des îles Sandwich, sauvages que l'on avait conduits en Angleterre et que le christianisme avait à peine civilisés, entendirent pour la première fois les sons de l'orgue de Westminster. J'étais présent à cette cérémonie. Je crois voir encore auprès du doyen, dans le chœur, un petit nègre, en habit noir, gilet blanc, gants verts-d'eau, et les yeux stupidement fixés sur la voûte et ses encorbellemens. Plus loin, une femme colossale, dont les traits étaient nobles et dont la physionomie était fière : c'était la reine. Au premier son de l'orgue, la reine s'élança

de sa stalle, et la dame anglaise qui l'accompagnait eut beaucoup de peine à calmer la violente agitation de la pauvre femme. Toutes les fois que les tuyaux de l'orgue exhalaient leurs mélodies et leurs accords, même frénésie, même étonnement, mêmes exclamations de la part de la reine, qui semblait prête à entrer en convulsions. Enfin l'on fut obligé de l'emporter, tant cette musique produisait sur elle d'impression.

L'orgue est, ainsi que le piano, un instrument à tempérament, c'est-à-dire un instrument incomplet. Si l'on arme de trois corps de clarinette, de trois embouchures de cors, les instrumentistes de nos orchestres; pourquoi ne perfectionnerait-on pas l'orgue, au moyen de plusieurs claviers et de différentes rangées de tuyaux. Le plus sévère et le plus grave des instrumens aurait enfin une harmonie correcte. Or, de cette réforme et de la destruction de ce que l'on nomme les tempéramens dépendent les ressources et les progrès de la musique.

Les instrumens à vent, à la tête desquels se trouve le colosse harmonique dont nous venons de parler, imitent dans leurs procédés la voix des oiseaux et celle de l'homme. Parmi les oiseaux, quelques-uns, comme le canard, ont dans leur organisme le type de la clarinette et celui du hautbois; d'autres, le coq par exemple, jettent leur fanfare comme la trompette et le clairon. Le coucou, musicien étranger, vient dans les régions occidentales s'emparer du nid des autres oiseaux; il y pond ses œufs, il les y couve; les petits éclosent et expulsent du nid les véritables héritiers; puis, restés en possession du domaine usurpé, ils chantent, ils grandissent, et quand vient le mauvais tems, ils s'envolent. D'autres musiciens étrangers, que l'Europe connaît, se conduisent à-peu-près de même.

Mais de tous les oiseaux chanteurs, le plus remarquable,

en ce qu'il imite la prononciation humaine avec talent et exactitude, c'est le perroquet; ses notes se forment au fond de son gosier. Lord Kelly avait un perroquet qui chantait le *God save the king* tout entier, sans une seule faute. On lui demandait :

« *Veux-tu chanter?*

— *Je ne chante jamais le dimanche.*

— *Allons, cela ne fait rien, une petite chanson?*

— *Je suis enrhumé, entendez-vous comme je suis enrhumé?* »

Le perroquet du chanteur anglais Braham n'était pas moins étonnant. Une dame qui admirait beaucoup le talent de ce célèbre artiste, avait coutume de porter avec elle son perroquet dans sa loge au théâtre. Le perroquet à force d'entendre le chanteur était parvenu à imiter complétement sa manière. Un jour que Braham dinait avec cette dame, un domestique apporta l'oiseau, qui perché sur son bâton, commença la conversation en ces mots :

« *Chante-nous un air, Braham!* »

Comme on ne lui répondait pas, il reprit :

« *Tu ne veux pas chanter : eh bien! je vais chanter à ta place.* »

Puis il entonna le *Bule Britania* d'une voix claire, sonore, avec des appogiatures et des cadences perlées, à l'imitation de Braham, qui ne pouvait revenir de sa surprise. Depuis, l'oiseau formé à son école devint son pensionnaire. C'est le même perroquet virtuose, devant lequel Mme Catalani se précipita un jour à genoux, étonnée de son talent et du volume de sa voix.

Si le chant des oiseaux manque de variété, si les mélodies qu'ils improvisent sont incomplètes et toujours les mêmes, en revanche la qualité de leur son est rarement égalée par les instrumens les plus parfaits; quelques-uns

de ces instrumens, comme la flûte, ne possèdent que deux octaves : ce qui renferme leurs ressources et leur puissance dans une sphère très-limitée. La clarinette, instrument aigre, difficile à manier, et souvent désagréable, l'était bien davantage avant l'invention des clefs qui en facilitent l'usage. Le *trombone* ou sacquebute, que les Hébreux et les Romains employaient dans leurs triomphes et leurs cérémonies religieuses, était tombé depuis fort longtems en désuétude, lorsque l'on découvrit un de ces instrumens dans les fouilles d'Herculanum. L'embouchure était d'or, et l'ouverture d'airain. Le roi de Naples donna cette curiosité à Georges III; sur ce modèle, le roi d'Angleterre fit fabriquer des trombones de cuivre, que toutes les armées d'Europe ont adoptés depuis et qui produisent un si admirable effet dans la musique militaire.

La trompette, instrument dont peu de personnes savent tirer parti, est devenue chez les Russes un instrument de concert. Le célèbre Baillot, se trouvant à Moscou, fut conduit par le prince Potemkin dans une galerie obscure, où devait avoir lieu un concert de trompettes.

« Que pensez-vous de cela, demanda le prince au virtuose, après l'exécution du morceau ?

— Cela ne ressemble à rien de ce que j'aie jamais entendu; c'est là musique d'un autre monde, et il m'est impossible de deviner par quel moyen de tels effets sont produits. »

On apporta des torches; Baillot aperçut, rangés sur une seule ligne, deux cents soldats, tenant chacun une trompette, dont la forme était à-peu-près celle d'un éteignoir, et dont la dimension variait de vingt pieds à un pouce de longueur. Chaque trompette ne donnait qu'une seule note; il en fallait deux cents pour exécuter le concerto de Haydn, et les deux cents instrumentistes-machines

avaient si bien jeté leur note, si bien respecté la mesure, que l'exécution en avait été parfaite, supérieure même à ce que l'on pouvait attendre de musiciens consommés. Un orchestre ordinaire n'aurait pas donné à chaque son la même puissance, la même netteté, le même volume.

Le type de l'orgue et de tous les instrumens à vent que nous employons, est dans ces vastes cavernes où le vent s'engoufre, et dont les immenses tuyaux jettent de si formidables harmonies. La côte de Cornouailles est garnie de rochers creux et caverneux qui, avant la tempête, donnent un son lamentable et profond, absolument semblable aux sons de l'orgue. Ne vous attendez pas à ce qu'un seul pêcheur lance sa barque en mer lorsque ces voix lugubres gémissent; le matelot, sur le pont du navire, frémit en les écoutant, et celui que le canon ennemi n'épouvante pas, tremble à ce présage bien connu. On sait de quelle terreur les habitans des campagnes sont saisis, quand l'orfraye fait retentir son cri déchirant, ou même quand le corbeau croasse sur les vieux chênes. Ce n'est point sans motif que des sons aussi affreux à entendre sont le partage des oiseaux de proie et de nuit; et si l'on doutait de l'harmonie générale qui régit les œuvres du créateur, il suffirait, pour se convaincre que cette harmonie existe, de comparer le gémissement tendre de la colombe blanche et inoffensive, avec le râle du vautour à l'œil rouge et au corps décharné, le chant léger de la linotte innocente, avec la clameur victorieuse de l'aigle.

L'homme a imité toutes les espèces de sons que produisent la percussion des métaux, la vibration des cordes, le mécanisme de la glotte et du larynx. Les effets du vent à travers le feuillage lui ont appris à faire retentir les cordes de la lyre; et l'expérience des échos lui a enseigné comment, en disposant convenablement sa table harmonique, on peut

donner plus de force et de moelleux au son qui s'y concentre et en rejaillit. La harpe, la guitare, le piano sont les résultats de cette découverte.

Le piano-forté a deux défauts graves : celui de ne s'accorder que par tempérament, c'est-à-dire d'être toujours et nécessairement faux, et celui de ne pouvoir pas prolonger les sons. Comment voulez-vous que les chanteurs chantent juste? Leur instrument d'accompagnement ordinaire les habitue à chanter faux. Un jour viendra sans doute où les oreilles plus délicates et plus exercées, ne souffriront plus le tempérament du piano; où tout un système d'harmonie ne reposera pas sur des accords dont la fausseté est reconnue et avouée; où les leçons de tous les maîtres ne seront plus des leçons de discordance et de désharmonie. Quant au *pizzicato* continuel du piano-forté, un bon exécutant le corrige et produit des effets *sostenuti*, à-peu près comme le peintre qui, au lieu de peindre en vert l'intérieur d'une coupole, le couvrit d'un échiquier de petites cases jaunes et blanches; nuances qui, aperçues d'en-bas et se confondant à l'œil, produisaient l'effet de la couleur verte. Obtenir des touches du piano des *sostenuti*, c'est le comble de l'habileté.

La guitare, si méprisée des musiciens, est un orchestre en miniature. Un guitariste habile joue le trio et le sextuor sur son instrument. Sans doute la faiblesse des sons, le peu de retentissement et d'énergie qui les caractérisent, ne sont pas de nature à produire une vive impression, aujourd'hui surtout que les compositeurs introduiraient dans leurs partitions, si cela leur était permis, la foudre, le canon et le bruit des tremblemens de terre. Mère du violon moderne, fille du luth de nos aïeux et de la lyre grecque, la guitare est facile à monter et facile à construire. Tout homme organisé pour la musique en ti-

rera des accords et saura s'en servir, sans qu'un maître lui en indique la tablature. Si vous briguez les applaudissemens d'un public nombreux, il vous faudra sans doute un instrument plus sonore, dont la portée soit plus vaste, dont l'essor soit plus grandiose. Mais, pour l'exécutant solitaire, la guitare a un charme indéfinissable. Elle vibre sur la poitrine de l'homme; elle lui appartient tout entière; les doigts du musicien interrogent ses cordes, sans l'intervention d'un clavier. En général, plus le contact de l'exécutant avec l'instrument qu'il emploie est immédiat, plus les accens qui en émanent ont de sensibilité et de puissance. La cornemuse, parmi les instrumens à vent, la mandoline, parmi les instrumens à cordes, n'ont aucune expression; dans la première, le souffle échappé de la poitrine a un trop long espace à parcourir : on connaît l'aigreur de ce *pizzicato* éternel de la mandoline, que le doigt ne pince pas, mais qu'un bout de plume fait vibrer. La harpe, au contraire, le violon, la flûte qui se trouve tout entière sous les doigts et qu'anime le souffle de l'exécutant, répondent à son ame, et s'inspirent de ses intentions. La guitare, expressive comme ces instrumens, et placée comme eux sous l'inspiration immédiate de l'homme, a des soupirs, des lamentations, des accens de joie, de triomphe, d'amour et d'orgueil, dont le piano est privé; ces accens sont faibles sans doute; la force et le bruit leur manquent; ce ne sera pas dans l'arène tumultueuse d'un théâtre que vous en sentirez le prix et le mérite. Suspendrez-vous aux murailles d'un vaste salon, les émaux de Petitot, les miniatures de nos artistes, ou même les petites toiles de Miéris? Non certes; vous les rapprochez de vous; vous en jouissez de près; alors seulement vous les comprenez. Il faut, pour que la guitare produise son effet, un certain choix de circonstances et de localités,

une soirée d'automne, un bocage obscur, une chambre à peine éclairée, un profond silence. C'est alors que la voix humaine, le ténor délicat des cordes du milieu, et la basse-taille des grosses cordes, malgré leur douceur imperceptible, vous pénètrent d'émotion : alors cette frêle machine trouve non-seulement des sons mélodieux, mais des accens héroïques et des marches guerrières, mais des hymnes religieux et de tristes réquiems, des rondes rustiques et joyeuses ; toute la musique enfin, toute l'harmonie, mais sur une échelle diminutive. Sans concentrer son attention, si l'on n'applique pas à cette jouissance, à cette audition, toutes les facultés de son ame, on ne goûtera pas même les duetti de Huerta, ce lieutenant espagnol qui a préféré sa guitare à ses épaulettes, et qui a abandonné la cause de Ferdinand pour se livrer à ses fantaisies musicales. Les hommes de la péninsule ibérique, celui de tous les peuples du monde qui se concentre le plus dans ses émotions, qui en jouit avec la plus intime volupté, n'ont jamais perdu leur culte pour la guitare. Les historiens nous parlent d'une armée portugaise qui, forcée de battre en retraite, laissa sur le champ de bataille onze mille guitares. Pendant la guerre de la succession, un cavalier envoyé en reconnaissance, surprit la vedette ennemie au moment où ce soldat, qui s'ennuyait, accordait sa guitare. Le cavalier trouva que l'ennemi s'y prenait maladroitement, saisit la guitare, la mit en état, et la lui rendit en disant : *Ahora es templada.* « Maintenant elle est d'accord. » Certes, au sein du petit instrument qui agit ainsi sur les ames, quelque puissance secrète se trouve cachée.

Quant au violon, c'est la merveille de l'art musical, son dernier perfectionnement : instrument admirable, véritable invention de l'homme, il a fallu pour le créer un effort du génie humain ; la nature n'en donnait pas le type.

Un archet armé de crin, froissant une corde qui retentit, et dont la longueur, augmentée et diminuée tour-à-tour par la position des doigts, détermine la valeur et le son, crée ces prodiges d'harmonie, d'expression et de grâce que les Paganini, les Rode, les Baillot nous ont fait admirer. L'histoire du violon est celle d'un art tout entier : dans ses proportions étroites, il est aux instrumens à corde ce que l'orgue est aux instrumens à vent : le roi et le modèle.

Lorsque le violon parut pour la première fois dans les concerts, on le méprisa : de graves et mélancoliques instrumens occupaient la scène et monopolisaient le domaine musical; le luth, le théorbe, la viole, régnaient. L'inhabileté des exécutans ne tirait encore du violon que des sons criards et aigus, dont le contraste avec les sons doux et suaves des instrumens à la mode fut tout-à-fait au désavantage du nouveau venu.

On peut regarder le violon comme le résultat définitif des expériences successives de plusieurs siècles; il réunit les avantages, sans avoir les défauts de la lyre, de la mandoline, du luth et de la viole. Comme la lyre, il a des cordes sonores, appuyées sur une table d'harmonie qui en augmente la vibration; comme la mandoline, il doit son retentissement à la percussion d'un *plectrum*, bien plus doux et bien plus brillant que le bec de plume qui arrache à la mandoline de si aigres *pizzicati*; comme le luth et la guitare (perfectionnement du luth), il a un manche, sur lequel la position des doigts augmente ou diminue les sons. Mais le doigt, au lieu de s'arrêter sur des lignes tracées, ainsi qu'il arrive pour la guitare, glisse le long du manche et ne reconnaît pour guide que l'oreille de l'artiste. Soit que le *crwth* des anciens Gallois, espèce de guitare dont un archet faisait vibrer les cordes, ou que la viole, citée par Jérôme de Moravie parmi les instru-

mens du treizième siècle, aient servi de prototype au violon : c'est à la France que l'on doit attribuer l'adoption définitive de cet instrument, qui sembla d'abord aigre et trop difficile à employer; les Italiens le perfectionnèrent. Baltazarini, sous la régence de Catherine de Médicis, ouvrit la carrière des violonistes célèbres. Corelli, dont les mélodies pures et originales survivent à toutes les variations de la musique, Geminiani, Tartini, Giardini, dont la réputation n'a pas diminué depuis cent ans; Pugnani, maître de Viotti et surpassé par lui; enfin Paganini, le plus étonnant de tous les exécutans, ont porté le violon à un degré de perfection et de puissance qu'on n'eût jamais pu attendre d'un instrument si faible et si méprisé dans l'origine.

Il est difficile de savoir où s'arrêteront non-seulement les difficultés musicales, mais cet exhaussement progressif du diapason qui rend chaque jour nos orchestres plus criards et casse la voix de nos cantatrices. Sor et Caralli jouent des ouvertures sur leur guitare. Paganini, au moyen des sons harmoniques, fait de son violon une espèce d'harmonica. Autrefois, quand il s'agissait d'attaquer l'*ut* d'en haut sur le violon, tout l'orchestre était en émoi; on criait *Gare l'ut!* Aujourd'hui, les quatuors de Pleyel sont abandonnés aux écoliers de cinquième ordre : du tems de Giardini, ils passaient pour si difficiles, que cet exécuteur ferma le livre, et les déclara impossibles à jouer. Voici deux cents ans que le diapason des orchestres va toujours en montant; toute la musique devient d'année en année plus bruyante; notre *ut* est le *sol* du tems de la reine Élisabeth et le *mi* du tems de Cromwell; on tend les cordes des harpes et des violons aussi fortement qu'il est possible; les sons rendus par ces cordes sont plus clairs et plus nets, leurs vibrations sont plus faciles à percevoir; mais la suavité harmo-

nique y perd assurément, et, au lieu de faire de la musique, on commence à ne plus faire que du bruit.

Depuis quelques années, on a fait de nouvelles expériences; la vibration du verre, celui des métaux frappés par un corps solide ou agités par le vent, ont servi de base à des instrumens nouveaux, dont quelques-uns, entre autres l'harmonica de Franklin, produisent des effets presque magiques.

Le *rhythme* que le tambour marque si vivement est une partie importante et négligée de l'art musical. L'*accent*, qui n'est pas tout-à-fait le rhythme, a aussi son importance. Toute l'énergie, toute la puissance du *tambour* sont dans le rhythme et dans l'accent. Une sonate exécutée en mesure sur le tambour offre le squelette de la composition; vous y trouvez l'accent et le rhythme, mais seuls, isolés, dépouillés d'harmonie et de mélodie. Pour peu que vous réunissiez les deux facultés de l'analyse philosophique et de l'inspiration d'artiste, ce sera pour vous une étude pleine d'intérêt.

A des intervalles inégaux, et dont l'inégalité est soumise à une loi générale, vous frappez des coups tantôt pressés et rapides, tantôt lents et majestueux. Vous partagez la masse entière de ces bruits en divisions égales. L'égalité de ces divisions donne la *mesure*. Mais vous pouvez imprimer plus d'énergie à l'une ou à l'autre des notes que vous émettez; c'est l'*accent*. Ainsi, quand le forgeron bat l'enclume, on entend trois coups successifs, égaux de valeur, mais inégaux de puissance: « UN, deux, trois — UN, deux, trois; » l'accent est placé sur la première note. La marche que l'on nomme le *rappel* du tambour, et qui est commune à toute l'Europe, se compose aussi de trois coups successifs, dont les petits enfans ont imité le bruit, en inventant cette onomatopée vulgaire: *Ran-tan-plan*. L'ac-

cent appartient aussi à la première syllabe RAN. La *générale*, au contraire, se bat deux coups par deux coups; l'accent toujours sur le premier coup. Le système entier de la mesure musicale repose sur ces simples bases; la mesure est paire ou impaire. Ou vous pouvez partager en deux les notes qui la composent, ou vous ne pouvez les diviser qu'en trois parties. Si prenant une mesure à deux tems, vous portez l'accent sur les notes impaires, le caractère de l'air se trouve entièrement changé; si vous allez plus loin, et que conservant seulement les notes d'une walse, vous mesuriez ces notes deux à deux, au lieu de trois à trois, et trois à trois au lieu de deux à deux, c'est un nouvel air que vous créez. L'accent et le rhythme décident du caractère spécial de la musique; et chaque nation a son rhythme qui lui est propre. On reconnait encore les longues et molles ondulations de la musique grecque dans nos chants d'église, qui en ont conservé la trace. La musique polonaise procède par trois et par cinq; la musique écossaise par quatre; la musique allemande par deux; toutes les barcarolles procèdent par trois, C'est le mouvement de la rame qui frappe l'eau : « UN, deux, trois; » l'accent sur la première syllabe. *La-Bion-din'* est un exemple trop connu de cette gracieuse et triple ondulation pour que nous ajoutions ici un plus long commentaire.

Ne donnez aucun accent aux notes; qu'elles se suivent toutes indistinctement et privées de nuances : vous n'aurez plus qu'un long gémissement harmonieux, toute expression s'évanouira. Aussi les orgues, les tabatières à musique, et les serinettes, que des moyens mécaniques font mouvoir, sont-ils des instrumens monotones, et dont on se fatigue aisément. L'enseignement de la musique est encore si peu avancé, qu'en démontrant aux élèves les principes de la mesure, on oublie de leur parler de l'*accent*.

Il est évident toutefois que dans la mesure à deux tems, composée de deux noires ou de quatre croches par mesure, l'accent n'est pas le même que dans la mesure 2/4, où se trouve le même nombre de notes, mais diversement accentuées, et groupées deux par deux, au lieu d'être groupées quatre par quatre. Le 6/8 diffère aussi du 3/4, non par la valeur des notes, mais par la position de l'accent. Dans le 6/8, les grandes divisions de la mesure sont en nombre pair, qu'il faut partager en groupes impairs; dans le 3/4, les divisions de la mesure sont en nombre impair, et les groupes ou subdivisions en nombre pair. La musique notée à 6/8 doit donc porter quatre accens par mesures, et celle qui est écrite en 6/8 doit en porter six ou trois. C'est le nombre douze partagé par moitié; puis cette moitié partagée en trois; ou bien le même nombre douze partagé en trois, et donnant trois fois le nombre quatre, qui se partage ensuite en deux.

Mesure 6/8 — 1, 2, 3, / 4, 5, 6: /— 7, 8 9, / 10, 11, 12.

L'accent se trouve sur 1, 4, 7 et 10.

Mesure 3/4 — 1, 2, / 3, 4: /— 5, 6, / 7, 8: /— 9, 10, / 11, 12.

L'accent est placé sur 1, 3, 5, 7, 9 et 11.

Les walses sont toujours en 3/4, et les gigues en 6/8. La différence de ces ondulations est saisie par les exécutans habiles. Mais il est bon de remonter aux principes philosophiques des arts. Non-seulement les notes accentuées et les notes non-accentuées ne produisent pas le même effet; mais dans les mesures en nombre pair, la première moitié de la mesure est toujours plus forte, la seconde moitié toujours plus faible. Dans les mesures impaires, le premier tiers est fort; le second plus faible; le dernier plus faible encore.

La langueur ravissante des barcarolles est due à cette subdivision par trois. C'est en vain que l'exécutant voudrait lutter contre la nature de la musique qu'il reproduit; le *diminuendo*, quant à l'accent, est inévitable dans chaque mesure. C'est toujours la première note attaquée qui reçoit l'impulsion nommée *accent*.

Le tambour, dont le roulement monotone ne semblait susceptible d'aucune nuance, s'élève aujourd'hui dans les orchestres, agrandis par Rossini et Beethowen, jusqu'à une dignité singulière : battu pianissimo, il ressemble au murmure d'un écho lointain et donne l'idée d'une étendue vaste et mystérieuse. Cet instrument si borné a trouvé en Angleterre un amateur fanatique, le comte de Sandwich; c'était toujours lui qui se chargeait de la partie du tambour dans les concerts qu'il organisait. Il fit tendre de parchemin tout un côté de la salle de Hinchinbrook, pour exécuter un oratorio de Hœndel, et quand le moment fut venu de frapper ce parchemin sonore, les sons qui en sortirent parurent si inattendus et si terribles, que plusieurs dames s'évanouirent.

Rossini a employé les clochettes et les triangles : nous ne doutons pas que plus tard on ne perfectionne ces instrumens de percussion métallique aujourd'hui très-bornés dans leur effets. Les cymbales, le chapeau chinois et le triangle ne donnent que quelques notes d'accompagnement. Si l'on réfléchit que huit cloches ou sonnettes, formant l'échelle diatonique, suffisent pour fournir trois cent vingt passages différens, on reconnaitra qu'il est possible de tirer de cette partie de l'art musical aujourd'hui négligée, un parti nouveau et très-remarquable. Dans les morceaux joués en plein air devant un grand nombre d'auditeurs, la percussion métallique, variée et disposée par un compositeur habile, serait d'un effet puissant : témoin

l'effet actuel des cloches, qui cependant n'ont aucune harmonie, et que l'on n'a soin ni d'accorder entre elles, ni de modérer dans leurs vibrations, ni de soumettre aux lois d'une mélopée.

Mais quelques instrumens nouveaux que l'on invente, quelque perfectionnement que l'on apporte dans la fabrication et la mise en œuvre des instrumens anciens, aucun d'eux n'égalera jamais la voix humaine. Qui veut connaître le dernier degré de volupté dont la combinaison et la succession des sons peut énivrer l'homme, doit aller en Allemagne, et voguer sur le Danube, de compagnie avec ces bandes de concertans nomades, si nombreux et si habiles en Germanie. Il faut se laisser entraîner au cours du fleuve pendant que la fraîcheur du soir tempère la chaleur d'un jour d'été; que les étoiles commencent à briller faiblement; que le radeau glisse avec lenteur; que tout est repos, grandeur, silence; que les exécutans, debout, chantent en chœur, et laissent échapper ces flots d'harmonie majestueuse, noble, simple et suave, qui s'accordent si bien avec le calme du lieu, la beauté de la soirée et les ombres qui s'étendent sur les flots.

(*Monthly Review.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° XIII.

LE FORGERON DE SHEFFIELD.

L'Histoire de Balaam et de son âne me semble admirablement prophétique. Ce brave Madianite, vénéré des siens, homme de bon conseil, et regardé comme un excellent sorcier (le sorcier était l'homme de lettres de ce tems-là), s'avançait gravement avec sa monture. Il ne se doutait pas que sa considération fût compromise. Gagnant sa vie honorablement, bien vêtu, bien nourri, bien logé, aristocrate des tems antiques, il n'est ni bon, ni méchant; la malédiction et la bénédiction s'échappent à-la-fois de sa main indolente; il aime les convenances, il les ménage, sa robe est attachée avec soin et il l'a payée au tailleur. Il va donc, il marche, entouré d'un peuple admirateur, et comptant bien sur la docilité de l'animal qui le sert. Et de quel étonnement dut-il être frappé, quelle griffe d'airain s'enfonça dans cette poitrine orgueilleuse, quel frisson glacial s'empara de lui, lorsque l'*âne parla* : l'âne, cet animal méprisé, ce vil esclave, ce plébéien fait pour être utile aux riches, cet instrument vivant, cette bête de somme ? De quel droit s'avisait-il d'être éloquent ? De quel droit gourmandait-il le prophète qui l'avait si souvent

(1) Voyez les articles précédens dans les Numéros 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 17 et 20 de la Revue Britannique (nouvelle série).

gourmandé? D'où venait une si étrange révolte, un si incroyable bouleversement de tous les usages, une révolution si imprévue ?

La bête de somme a parlé, la brute s'est révoltée, l'âne s'est fait homme; Balaam n'est plus prophète. Adieu, crédit acheté à si peu de frais, considération publique, renommée, empire, influence! Voici le peuple qui retrouve la voix et qui prophétise. Long-tems muet et battu, il dit ses besoins et ses malheurs, il révèle ses peines, non-plus d'une manière indistincte et vague, par des hurlemens qui blessent l'oreille, mais en très-éloquent langage, en phrases très-bien faites, en mots effroyablement sonores, en métaphores très-claires, voire même en poésie. Car un forgeron du comté de Sheffield, tout noir encore de ses travaux cyclopéens, bronzé par les vapeurs ardentes de son foyer, teint de suie, à peine couvert, le dimanche, d'un gros habit de drap gris-de-fer, vient de faire retentir trois fois sa voix poétique, et ni Montgomery, ni Moore, ni mistress Hœmans, ni M. Polwhele, ni M. Bulwer n'ont produit autant d'effet. Le forgeron a chanté d'un ton assez rude, sur une lyre à cordes d'airain, les misères du peuple, le paupérisme qui devient colosse, le fléau des mauvaises lois enfantant les mauvaises mœurs; il a prophétisé comme l'âne de Balaam, et beaucoup mieux que son maître. Partie des ateliers fuligineux de Sheffield, où le travail, armé de mille marteaux, se bat avec la nécessité et transforme à-la-fois le fer en acier, l'acier en pain, cette voix pleine de raison et de force, mâle, vigoureuse, nullement caressante, a fait le tour de l'Angleterre; les mots troisième édition sonnent déjà à l'oreille du lecteur des *Vers sur les Lois des Céréales.* « Vers sur les lois des céréales! (1) » Quel titre! Il était le seul possible. Notre

(1) *Corn-law-rhymes.*

poète chante en effet le pain, la cherté du pain, l'horrible détresse des classes forcées de s'en passer quand les législateurs ne mettent pas le pain à leur portée. C'est le poète de la famine.

Sans doute, vous ne trouverez pas là le génie poétique dans tout son développement, un Homère, un Tasse, même un lord Byron ; ces météores intellectuels sont rares, surtout aujourd'hui que la menue poésie pleut de toutes parts, que le ciel en est obscurci, que les vers médiocres tombent sur vous en larges gouttes ; que l'horizon tout entier est devenu leur conquête. Ce qu'on nous offre maintenant chez les libraires sous le beau titre de *Poésies*, c'est je ne sais quoi : un songe, un rêve, un fantôme de livre, renfermé entre deux couvertures de papier ou de carton, un *rien*, qu'il faut payer de bon argent. Ici au contraire, c'est un auteur bizarre, qui a quelque chose à dire au public, qui sait ce qu'il veut dire, articule sa pensée et ne jargonne pas, bien qu'il écrive en vers. Quelle nouveauté ! Un poète qui a une ame : un écrivain qui s'est consulté, qui s'écoute, qui croit, qui cherche à communiquer sa croyance !

Ce qui étonnera surtout le vulgaire, c'est que le forgeron ou chaudronnier de Sheffield (je ne sais trop lequel) n'a pas fait ses études et ne possède pas un denier de capital : cet étonnement me semble insensé. Je n'aime pas cette fatuité intolérable, qui, pour avoir été élevée à Oxford, se croit en possession exclusive du génie et s'émerveille d'en trouver ailleurs que chez elle. Vous la voyez, trônant sur un amas de lexicons, de grammaires, de billets de banque et de parchemins, jeter au loin les yeux et s'écrier : « Mais ceci n'est pas mal pour un poète du peuple ! cela est très-surprenant pour un homme sans éducation ! » Comme si l'on ne pouvait parler et penser qu'après avoir

fait ses classes; comme si dans le tems étrange où nous vivons, d'autres écoles plus instructives ne s'ouvraient pas devant nous.

Telle est l'éducation absurde qui règne depuis longtems sur l'Europe, que moins on reste soumis à son influence, plus on a de chances pour conserver son jugement sain et sa pensée active. Au lieu de ne voir le jour qu'à travers des lunettes de toutes les formes et de toutes les couleurs, à facettes, à prismes, rouges, vertes, violettes, convexes et concaves, l'homme sans éducation se sert de ses yeux. Sont-ils naturellement sains, ils vaudront infiniment mieux sans le secours factice qu'on leur prêterait et dont on les surchargerait inutilement. Myopes, employez ces remèdes, mettez des lunettes; laissez-nous vivre, le front nu et l'œil au ciel, nous que la nature a mieux doués.

Prenez deux hommes médiocres; soumettez l'un à la routine ordinaire des gens comme il faut. Donnez-lui des professeurs, des maîtres de danse, des maîtres de musique et d'escrime, des complaisans et des maîtresses. Laissez l'autre dans sa stupidité native; qu'il soit ouvrier, artisan, commissionnaire. A son entrée dans le monde, le gentilhomme sans esprit paraîtra fort supérieur au manœuvre imbécille; vous reconnaîtrez chez le premier plus de grâce, plus d'élégance, une meilleure et plus aimable manière de dire et de faire des sottises, un nombre infini de connaissances superficielles qui manquent à l'autre, enfin un avantage manifeste. Mais qu'il s'agisse au contraire d'un de ces caractères rares, dans lesquels un germe de puissance cachée doit se développer tôt ou tard. Dieu qui lui a fait ce présent, lui donne aussi la volonté, la force, l'occasion d'en user, à moins qu'une aveugle destinée n'écrase sur sa route et ne tue ce génie, comme la foudre frappe un enfant. La question est donc de savoir si pour

une chance contraire que vous offrent les caprices du sort, les maladresses de l'éducation n'en présenteraient pas mille toutes également funestes au développement des capacités; si l'homme supérieur, qu'une mauvaise culture rabaisse au niveau de la médiocrité, n'eût pas conquis son rang assigné par la nature, sans les soins dangereux que vous avez pris et la peine que vous avez dépensée pour altérer ses qualités naturelles.

Les Rousseau, les Shakspeare, les Byron, ont-ils eu beaucoup à se louer de leur éducation ? Leur véritable école, leurs études les plus réelles n'ont-elles pas été la peine, la misère, l'isolement, la calomnie, la faim, la douleur ? N'est-ce pas dans ce sol ingrat qu'ils ont prospéré et fleuri, comme ces grands arbres des forêts, dont la semence jetée au hasard sur le granit, brave les saisons et le tems, lutte, souffre, s'ouvre un passage dans les interstices du roc, croit au milieu des tempêtes, oppose à la bise et à la chaleur un tissu qui devient plus serré, plus puissant, en proportion de la résistance qu'il doit offrir et de la stérilité de la sève, se développe enfin, renverse de sa racine triomphante le berceau qui l'a nourri, et devient chêne. « Il n'y a, comme le dit très-bien un homme qui a écrit sur l'agriculture, il n'y a que l'artichaut qu'on ne puisse faire pousser ailleurs que dans un jardin; le chêne pousse seul, en tout lieu, et trouve sa substance dans le plus maigre sol. Si vous l'environnez d'engrais; il dépérit, abandonnez-le à lui-même, vous le verrez croître et s'élancer, son tronc noueux faire jaillir mille rameaux et sa tête royale se couvrir d'une couronne de feuillage. « De même, si j'avais besoin d'un homme de cœur et de résolution, d'une tête saine et forte, d'un jugement dégagé de préjugés, d'un ami qui connût les hommes et le monde, dont l'utilité fût réelle et qui fût fréquemment,

facilement applicable ; ce serait un homme du peuple que je choisirais, quelqu'un de ces êtres forts, dont l'éducation s'est achevée en voyageant à travers l'Europe et l'Asie, qui ont appris à comparer les individus entre eux et à juger les événemens ; non un de ces esprits débilités et contournés par le luxe du savoir et des jouissances, pleins de rêveries inapplicables et dangereuses, de petites ruses inventées par la vanité, d'adresse à simuler toutes les vertus, de babil sans grandeur d'ame et de hauteur sans courage. Oui, celui qui gagne chaque jour ses alimens quotidiens à la sueur de son front, en sait plus que le fat bien élevé qui court de concert en concert, de salon en salon. Les ressources sans nombre dont notre siècle abonde, apportent au riche trop de jouissances, sont trop complaisantes pour la sensualité, trop faciles au vice, pour ne pas favoriser les mauvais penchans : ce que l'éducation semble faire, la mollesse, le luxe, les habitudes sociales le détruisent ; et tandis que le jeune apprenti, devant son étau ou son établi, conserve l'énergie de sa pensée avec la puissance de son corps, le jeune pair, auquel toutes les jouissances intellectuelles sont prodiguées, devient incapable de les sentir : en dernier résultat, l'homme le mieux élevé des deux est celui qui n'a pas reçu d'éducation.

Mais il est faux que l'éducation n'existe pas pour le peuple. Les livres sont partout, les livres où se trouve le grand mystère du passé, où la pensée de l'homme se déploie avec les mille conquêtes dont elle s'est rendue maîtresse. La plus étroite hutte est un lieu d'éducation, pourvu qu'il s'y trouve un livre. La civilisation, c'est l'alphabet ; symbole universel et impérissable de ce que notre race a inventé, appris, deviné, fondé, transmuté, senti, accompli, imaginé depuis qu'elle est au monde. Où est l'expérience des siècles ? comment les découvertes et les instruc-

tions des tems passés arrivent-elles jusqu'à nous? De mille manières ; dans les livres, les tableaux, les traditions, les mœurs, le langage. La roue d'une machine à vapeur communique au paysan un savoir plus profond que celui de Socrate. La force des tems antiques se survit et se perpétue, embaumée pour ainsi dire, non-seulement dans les écrits, mais dans les usages. Savoir, comme le disaient admirablement nos ancêtres, c'est *pouvoir*. *To ken* (1), connaître, n'était qu'un seul et même mot, identique avec *to can*, pouvoir. Qu'est-ce donc que cette science, sans puissance et sans utilité, science de lettre morte, science de mots et de formes, que vous préconisez si haut et qui n'embrasse point la nature, ne la pénètre et ne l'approfondit pas, ne dévoile pas un mystère de la vie, et que cependant vous osez, téméraires et pédantesques trompeurs, appeler exclusivement et emphatiquement la *science*? Il y a bien plus de science dans une machine à filer le coton, résultat de tant de combinaisons et de découvertes nécessaires ; le vrai maître d'école c'est la pratique, et le savoir appartient à tous.

Le pouvoir n'est plus le savoir aujourd'hui ; toute la culture intellectuelle de l'humanité repose sur cette fausse distinction, et le monde a oublié la vérité fondamentale : c'est qu'avant tout l'homme est né pour agir ; c'est qu'il doit *faire* quelque chose. De là cette supériorité incontestable des classes laborieuses sur les classes oisives. Les premières ne reçoivent d'autre éducation que celle du travail. Le travail! quelles sources incalculables de progrès et de science sont renfermées dans ce mot, dans cet acte, dans cet effort! Le travail, qui s'empare de l'homme tout entier, non de son raisonnement seul et de ses facultés argumen-

(1) Mot encore usité en Écosse.

tatives, mais de toutes ses facultés d'action, de souffrance, de persévérance et d'entreprise; le travail qui, à chaque pas, éveille une force endormie et déracine une erreur. Qui n'a rien fait, ne sait rien. Inutiles sont les théories imaginaires et les hypothèses plausibles. Debout! A l'œuvre! Si ton savoir est réel, déploie-le; lutte avec la nature, essaie la force de tes théories, vois si elles soutiendront l'épreuve. Agis! A peine auras-tu *fait* une chose, mille clartés jailliront autour de toi. En vérité, le sens de ce mot : *travail*; est immense. Il donne au plus humble artisan des ressources que la plus haute intelligence n'atteindrait pas, éloignée de la pratique. Dans le creuset de l'expérience, la vérité se sépare de l'erreur. Grâce à vos systèmes, vous avez pour résultat une impossibilité, une chimère, ce que l'algébriste appellerait *la racine carrée d'une quantité négative*; essayez donc d'extraire cette racine, reconnaissez la base solide de votre argumentation, (si elle a une base) ou le vide sur lequel elle est suspendue. Comment s'évanouissent toutes les apparences illusoires? Par la pratique.

Deux hommes qui, dans le cours de leur vie, auront pour moteurs, l'un le principe théorique et spéculatif, l'autre le principe du travail et de la pratique, atteindront les résultats les plus différens. La distance qui doit les séparer, s'élargira, pour ainsi dire, si l'un n'a besoin de rien, si, en tirant le cordon d'une sonnette, il peut vivre, boire, manger et dormir; tandis que l'autre, pour obtenir les premières nécessités de l'existence, sera forcé d'agir continuellement, de beaucoup travailler et de beaucoup apprendre. Il est vrai que l'homme de génie, né dans le luxe et élevé pour l'inaction, peut triompher des obstacles; mais le paysan privé de toute instruction classique, peut vaincre aussi sa situation. Burns, né sous

le coutre d'une charrue; Byron, dont le berceau portait d'antiques armoiries, ont été les premiers poètes de leur tems. Choisissez deux intelligences moins hautes, moins éclatantes : deux hommes doués de talent. Placez l'un dans une mauvaise imprimerie, où on le battra et où il faudra travailler de huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Renfermez l'autre dans l'enceinte d'un collége, de Cambridge ou d'Oxford, avec leurs dotations, leurs professeurs célèbres et leurs belles bibliothèques; l'un de ces hommes sera Franklin, l'autre Scaliger ou Saumaise. Lequel préférez-vous des deux? lequel des deux est le plus utile à ses semblables?

Notre forgeron de Sheffield sait ce qu'il vaut. Armé de son instrument de fer, déjà endurci lui-même et bronzé par une longue épreuve de la vie et du travail, il s'estime à sa valeur, et pour dire ce qu'il pense, il ne prend ni précautions ni circonlocutions timides. Nulle préface préparatoire et suppliante ne sert d'exorde à sa poésie. Il ne vous prie pas, lecteurs, de lui pardonner ses vers et de considérer que l'auteur est un pauvre homme qui n'a pas fait ses classes. Il est là devant vous, athlète robuste, prolétaire hardi, donnant l'essor à sa pensée, et cette pensée est menaçante. Il n'a pas besoin de vous; et vos éloges ou vos critiques ne changeront rien à l'état réel de la question. Ce qu'il dit, en sera-t-il moins vrai, si vous le blâmez? ou moins faux si vous le louez?

Soit que l'on partage ou que l'on réprouve ses opinions, il faut l'écouter, cet homme, dont les opinions sont senties, dont les paroles jaillissent de son expérience, qui a vu avec ses propres yeux et non par l'entremise de ses maîtres; qui n'est ni sentimental ni romanesque, ni romantique, ni kantiste, ni puritain, ni attaché à une secte quelconque; mais un penseur sérieux, un de ces gens

rares, qui ne croient qu'à ce qu'ils savent et qui disent tout ce qu'ils croient. Vous êtes las enfin, ainsi que moi, de ces demi-penseurs, demi-raisonneurs, demi-poètes, qui poursuivent l'ombre d'un système, n'ont que des fractions de croyance et des scintillations de foi, tantôt mystique, tantôt philosophique; sont portés à croire le pour et le contre, et vous laissent plongés dans une atmosphère de sophismes, de contradictions, de conjectures, de déclamations et d'hallucinations vaines.

Il y a dans cette demi-philosophie, dans cette production incomplète de la pensée, plus de mensonge et d'improbité qu'on ne le suppose communément; plus de lâcheté qu'on ne le croit. Il faut du courage pour avoir une foi et pour la professer sans crainte. On n'est pas un homme ordinaire, quand on sait approfondir ses idées, quand on ose être sincère envers soi et les autres. C'est ce caractère que nous remarquons avec joie chez le forgeron de Sheffield. Sans croire aveuglément à la vérité de ses doctrines, nous sommes persuadés de la sincérité de son langage et de l'honnêteté de ses intentions : une inspiration de colère, mais de probité, anime sa poésie. On y retrouve l'homme fort, l'homme assez énergique pour n'attendre de secours que de lui et de sa vertu : élevé au milieu de la détresse, pour une vie de peine, de sueur et d'anxiété; sensible cependant, accessible aux affections, connaissant des passions humaines, ce qu'elles ont de plus tendre et de plus viril; courageux, entreprenant, ne s'arrêtant pas à l'apparence et à la surface, mais pénétrant dans la réalité des choses. Aussi est-ce un poète.

Toutefois si vous le jugez bien, vous trouverez que sa donnée principale est fausse. Homme populaire, il ne conçoit qu'une sorte de fléau politique, il ne prévoit qu'un danger, c'est de manquer de pain. « *Du pain pour ses en-*

fans ! Du pain à bon marché ! » donnez-lui en ; et il ne vous poursuivra plus de ses clameurs. Toute l'âpreté de son Dithyrambe est dirigée contre les *lois sur les céréales*. Il ne voit pas que ces lois font la fraction infiniment petite d'un système immense ; et qu'alors même que l'on parviendrait à les corriger, à cicatriser cette plaie, à guérir cette blessure, mille autres plaies saigneraient encore. Il n'est frappé que de ces mesures législatives qui, entravant l'importation des grains et leur exportation, lui semble menacer de disette sa pauvre famille. Erreur naturelle ! Mais il ne voit pas que ce motif de plainte une fois supprimé, la sève amère et bouillonnante du mécontentement et de la révolte sociale, trouverait encore des milliers d'issues, s'échapperait et jaillirait par tous les pores, soit qu'elle attaquât les lois relatives au paupérisme ou aux élections, ou à la dîme, ou aux taxes locales, ou aux taxes sur la bière. Le mal est plus profond, hélas ! Il est plus fortement enraciné, il s'étend plus loin. Quand nous lui opposons un palliatif ou un remède, il change de forme et se présente d'un autre côté. Nous ressemblons à ce bon M. *Shandy* (1), qui se *reboutonnait à gauche pour se déboutonner à droite*. Et quel régime suivre, quelle panacée choisir, quel docteur consulter, pour guérir l'atrophie universelle du corps social, sa paralysie, sa désorganisation, sa fièvre irrégulière ; pour porter remède à la maladie d'un tems bizarre et infortuné, où les principes privés et publics ont croulé ; où l'intérêt personnel marche, agit et se débat comme il peut ; où les difficultés de gouvernement et les contradictions de doctrine s'augmentent et s'enveniment avec les années ; où les riches qui voient la tempête approcher, sont prêts à quitter le

(1) *Tristram Shandy*, de Sterne.

gouvernail; où les pauvres, qui encombrent le navire et voient les provisions sur le point de manquer, s'apprêtent à débarrasser le pont de toutes ces bouches inutiles : moment critique, fatal, épouvantable ! où d'un côté les puissans, assiégés par une multitude mécontente, et, d'un autre, la classe inférieure, assiégée par ses besoins, restent en face les uns des autres, pleins de défiance, de crainte et d'irritation mutuelles !

Le poète populaire, sur lequel notre attention s'est fixée et qui la mérite à plus d'un titre, n'est pas un radical pur, un républicain forcené. Ce qui me le rend vénérable, c'est qu'il ne veut pas tout détruire; c'est qu'il croit encore, c'est qu'il y a de la loyauté dans sa révolte. Ennemi des abus de l'église, il conserve intact ce sentiment religieux sans lequel il n'y a pas de poésie; rien n'est plus beau que sa description du dimanche de l'ouvrier. Comme ce pauvre homme est heureux de sentir la fraîcheur de l'air ! Qu'il jouit pleinement et fortement de sa liberté d'un jour ! Quelle piété profonde dans cette action de grâces rendues à Dieu, qui sur cette vallée de larmes a répandu à pleines mains des plaisirs que tout homme peut savourer ! Il serait difficile de trouver dans aucun sermonnaire, un morceau où la piété se montre plus éloquente; dans aucun poète, un fragment plus énergique. On voit que notre forgeron croit à quelque chose, respecte quelque chose au monde, et que le mal qu'il aperçoit, celui qu'il souffre, ne le rendent pas inaccessible à cette admiration du beau, à cette vénération sublime sans lesquels il n'y a pas de génie.

Il se rapproche de Crabbe(1), pour la sévérité, l'âpreté,

(1) Voyez une appréciation de ce poète bizarre dans notre ancienne série.

la bilieuse réalité des portraits ; mais il a plus d'énergie, de passion, de flamme native. Il écrit comme un artisan plein de verve ; Crabbe écrivait comme un vicaire mécontent. Malheureusement la contagion des cabinets de lecture s'est répandue jusqu'à Sheffield. Notre forgeron a lu les ballades de mistress Hœmans ; il a imité mistress Hœmans. Il a lu Byron ; il a imité lord Byron, et n'a pu s'empêcher de copier de tems à autre les vociférations passionnées de ce maniaque sublime, énervé par le jeu, les femmes, la vanité, l'aristocratie, l'ennui et les voyages. Le forgeron a tort. Il a tort aussi de répéter sans cesse, qu'il est homme du peuple, ignorant, prolétaire, né dans la fange, et qu'il s'estime en dépit de tous ses désavantages. C'est à nous de l'estimer, à nous de le placer à son rang, à nous de railler l'impertinence de ces gens qui ont encore la naïveté de croire à un titre et de s'imaginer que le forgeron est moins qu'eux. Mais c'est à lui, roturier, artisan, de conserver dans son rapport avec les hommes, cette politesse naturelle que les hommes se doivent réciproquement. Il ne s'agit pas des convenances d'un salon ; il s'agit de ne pas croire que l'insolence soit de bon goût, et de se souvenir que les égards pour nos semblables, sont, dans quelque rang que le sort nous ait placés, un hommage rendu à notre propre dignité.

En définitive il marquera dans son époque. Une seule chose lui reste à faire, c'est d'apprendre à lire dans les livres, avec autant de soin et d'attention qu'il en a mis à consulter le livre du monde. Sa destinée sera courte et son avenir poétique borné, s'il se contentait de ces invectives véhémentes, lancées par lui contre les gens qui le privent de son pain. Sa pensée s'élargira, son horizon s'étendra, s'il compare à son expérience personnelle les spéculations des hommes. Qu'il sache ce qui s'est passé

avant lui ; qu'il s'instruise de ce que l'on a cru, imaginé, senti, deviné. A moins que son intelligence ne soit une de ces intelligences malheureuses qui se pétrifient avant la maturité; il verra combien de richesses nouvelles ce travail lui fera conquérir. A l'homme de salon nous dirons : agissez, marchez, travaillez! Au forgeron de Sheffield : lisez, instruisez-vous!

Le paysage choisi par notre forgeron n'est pas une Arcadie, c'est tout bonnement le comté de Sheffield ; des côteaux décharnés, des bruyères à perte de vue, le genêt semé sur le désert, et la fumée de la forge tourbillonnant çà-et-là ; au milieu de cette scène, les fils de Tubalcaïn se meuvent et s'agitent. La population rurale, qui se mêle aux forgerons, n'est pas plus douce, plus pastorale, plus civilisée qu'eux. C'est le braconnier, le petit fermier dont les produits soutiennent l'existence ; l'artisan attaché à la forge, soit pour réparer, soit pour fabriquer les outils. Quelques-uns de ces métiers sont si pénibles, que l'homme qui les exerce est certain d'avance de ne pas vivre au-delà d'un petit nombre d'années. Écoutez le poète : il décrit l'habitation de l'un de ces artisans dévoués à la mort par le métier même qu'ils exercent.

« C'est là qu'il demeure, dans ce moulin que les vieilles forêts embrassent de leur étreinte, au milieu de ces arbres qui semblent s'admirer dans l'eau murmurante. Dirigez-vous vers cet endroit où la roue tourne, environnée d'une écume mobile, où l'acier siffle plongé dans le feu. Vous entendez l'haleine pénible du maître de ce pauvre logis, et sa toux mortelle, symptômes d'une fin prochaine et d'une santé détruite. Il travaille pourtant, il achève sa tâche, et prédestiné à périr jeune, dédaigneux de l'avenir, dépensant tout ce qu'il a gagné, voué à la débauche, il marche vers sa tombe, sans craindre ni les hommes ni

la mort. A-t-il des vertus ? Oui certes. Il sait reconnaître la dignité humaine ; il se sent libre, il n'ignore pas ce que peuvent des volontés fermes. La menace du riche ne le force pas d'abaisser sa paupière. Mauvais sujet sans doute ; mais ce n'est pas un mendiant ; la paroisse ne fait rien pour lui. Il se hâte de vivre, de travailler, de boire, de mourir ; et, vieux à trente-deux ans, il succombe. »

Le portrait du braconnier Jem n'est pas moins vivement tracé :

« C'est un honnête homme que Jem ! l'aristocrate du canton, le chevalier errant de ces parages ! Jem croit au droit du plus fort ; les doctrines du torysme n'ont pas de plus zélé défenseur. Son état est noble ; le fusil sous le bras, il sort vers la brune, ne mendie jamais, vole le mendiant qui passe, a le coup-d'œil juste et la main assurée, boit comme un seigneur, abat une hirondelle au vol aussi bien que lui, et comme lui se nourrit de perdreaux, parce que le pain est cher. Père de six enfans que son exemple instruit et qu'il élève pour le gibet et la prison, avec eux il s'énivre, avec eux il conspire le pillage d'un poulailler, la dévastation d'une forêt. Admirez la majesté de sa démarche, la gravité de son ton, la noblesse de son encolure ; avec quelle audace il vous toise, combien son sourire et son dédain ressemblent à ceux du seigneur suzerain. Dès que la lune est levée, il paraît sur l'horizon. Dès qu'elle se retire, il s'éclipse, les poches gonflées de ses larcins ; Jem ne lit pas, ne pense pas, ne sent rien, ne prévoit rien. Il vole ; c'est sa gloire et sa vie ; le produit de ses vols est l'aliment des vices qui l'entraînent à des vols nouveaux.

» Tristes résultats d'une civilisation excessive et d'une société mal pondérée. Jem le braconnier vit plus heureux et plus libre que l'artisan modeste et laborieux. Ce dernier, lorsque la nourriture de sa famille est assurée, lors-

que pendant six jours, il a poursuivi sa pénible conquête sur la matière brute, trouve enfin un jour de repos. Il a son dimanche ; il sort de son antre et revoit la lumière. »

« La lumière! si douce, si pure! Preuve de la bonté de Dieu, toujours la même, toujours bienfaisante, elle sourit aux vices et aux fragilités de l'homme ; draperie détachée du trône éternel, enveloppant de ses plis des mondes innombrables, jetés dans l'océan de l'espace; elle ne change pas; elle ne changera jamais : et même dans les journées d'hiver, elle étincèle, consolante et magique.

» Qu'elle semble charmante, surtout lorsque vient le jour du repos, quand la cloche qui rappelle Dieu au peuple, fait retentir sa voix du sein de cette tour, que le doigt du tems a touchée! Une douceur solennelle se glisse dans l'ame : un sentiment religieux vous pénètre, vous tous qui savez que l'homme est une poussière vivante, que Dieu c'est l'amour; que cette terre est son jouet passager ; que, riches et pauvres, nous sommes frères dans ce rapide pélerinage, et que rien n'a de prix dans ce monde, si ce n'est la vertu, l'obéissance aux lois du grand maître, et la charité pour ses enfans.

» Salut, jour du repos! jour de bonheur et de paix! Les villes se taisent ; le marteau, la roue, la scie, la lime, ne fatiguent plus la pensée ; le commerce n'a plus de combats ni de clameurs; fatigué d'une semaine laborieuse, l'homme de la ville cherche la campagne. Il est donc libre! Pas une odeur qui, émanée de la fleur des champs, ne soit un délice pour lui. Il porte envie au vautour lointain, qui se balance sur les nuages et est libre comme eux. Il aime ces aspects du ciel, dont les vapeurs changeantes ouvrent un Éden à ses regards. Ses petits enfans sont avec lui, cherchant des fleurs, chassant devant eux le papillon aux ailes d'or. Il renoue alliance avec la nature, il retrouve une joie

dans les bourgeons de ces arbres, une volupté dans ces fleurs épanouies, un bonheur profond dans le regard de ses enfans heureux. Puis il offre sur cet autel sublime, au milieu du vrai temple de Dieu, sa joyeuse reconnaissance à l'Être éternel, créateur de cette harmonie, conservateur de cet univers; et les larmes dans les yeux, il oublie que l'homme, à force d'injustice, a changé ce paradis en enfer ! »

Tels sont les accens du forgeron de Sheffield. L'énergie, la simplicité, la grandeur, la beauté ne leur manquent pas. Au lieu de l'athéisme de nos salons, vous trouvez là une profonde et noble croyance, une confiance admirable en Dieu. C'est cet homme écrasé par la société telle qu'elle est, cet artisan placé au milieu de la manufacture de misère, créée et entretenue par nos institutions; c'est ce pauvre cyclope qui fait entendre une voix si sage, si pieuse, si mâle, si résolue, si puissante.

On ne peut méconnaître dans cette publication curieuse, un double symptôme : l'un chargé de terreurs, l'autre rempli d'espérances. L'odieuse situation des classes pauvres et industrielles, non-seulement en Angleterre, mais en Europe, se révèle manifestement dans ces pages. L'auteur les a écrites, l'œil fixé sur cet asile de désolation, sur cet enfer du prolétaire, la *Maison de travail* (1), objet d'épouvante, pays d'où l'on ne revient jamais dès que l'on y a mis le pied, région d'infortunes et de douleurs. Les trois quarts des Anglais passent leur vie et épuisent leur force dans une lutte qui n'a pour but que d'éloigner ce fléau qui les menace toujours. Certes, il est affreux que dans la contrée la plus civilisée de l'Europe, un homme laborieux ne soit jamais sûr d'avoir du pain : que des bras

(1) *Work-house*, maison de travail, de réclusion et de correction.

vigoureux, une ame honnête, un esprit industrieux ne l'empêchent pas de mendier sa vie; qu'un cheval, en travaillant, gagne son avoine; et que nos semblables, en travaillant, ne puissent la gagner. O jeunes imitateurs de Byron, dédaigneux, orgueilleux, prétentieux misantropes, réfléchissez donc un peu, dans votre soie et votre velours, sous votre costume de fête et de bal; vous qui trouvez la vie mauvaise et le ciel injuste, voilà ce que c'est que du malheur; c'est là que sont l'iniquité et la misère!

Et remarquez que les années en s'écoulant aggravent l'une et l'autre. L'artisan anglais est infiniment plus malheureux qu'il ne l'était il y a vingt-cinq ans. L'accroissement de la population jette dans les ateliers une foule affamée; chaque nouveau co-partageant de la masse iudustrielle, est une calamité pour ses camarades. Chaque nouvelle boutique abaisse le prix de la main-d'œuvre. Des cœurs se brisent, des familles s'éteignent, de nobles êtres tombent, le vice s'accroît, et la population la plus active, la plus courageuse de la terre, se transforme en une armée de pauvres, couverts de haillons, prêts à broyer sous leurs massues sanglantes, toute la machine sociale qu'ils accusent et détestent!

Que faire donc? quelle digue opposer à ce torrent funeste? imprimer à cette foule malheureuse toute la vertu et toute la force dont elle a besoin : apprendre à ces parias à être hommes, à réclamer leurs droits sans fureur, à soutenir leur dignité sans meurtre, à ne répudier la servilité et l'hypocrisie que pour se montrer plus grands, plus braves, plus actifs, plus raisonnablement pieux. De la moralité ou de l'immoralité des classes inférieures dépendent aujourd'hui les destinées des royaumes et des républiques. L'Amérique n'est heureuse que parce qu'elle n'a pas de *canaille*. Effaçons-la donc s'il est possible. En des circon-

stances telles que le sont celles qui nous pressent, le peuple ne saurait avoir trop de résolution, d'héroïsme et de persévérance. A quoi servirait une réforme purement politique, une réforme matérielle, qui se contenterait de nettoyer le terrain, si les mêmes germes s'y trouvaient tous réunis, si la réforme morale et intellectuelle ne venait pas rajeunir le sol et lui confier des semences d'héroïsme et de vertu? Les lois ne font pas les hommes. C'est l'exemple, c'est le sentiment moral, c'est la contagion d'un bon principe qui les crée. Tout homme vertueux est un centre mystique autour duquel viennent se grouper les ames prédestinées à la vertu : son œuvre est incalculable; une seule de ses actions est douée d'une influence sans limite. Elle donne la vie à des millions d'autres vertus; elle est créatrice, elle est divine. Telle est la grande leçon de la philosophie pratique, leçon trop négligée. Homme, tu n'as de pouvoir que sur un seul être, sur toi. Ta vie est courte; le tems ne t'appartient pas; Dieu ne t'a pas donné de sauver un monde perdu de vices. Mais tu t'appartiens; et ce sera beaucoup faire que de te sauver, de t'épurer, de te racheter.

Les hommes du peuple qui, semblables au forgeron de Sheffield, n'ont pas perdu, même au milieu de leur mécontentement et de leur révolte, le sentiment du bien, l'amour de la vertu, la foi en Dieu, sont ceux sur lesquels toute l'espérance de l'Angleterre repose. Le germe de la régénération est là, dans ces hommes rares. C'est à eux d'élever une voix hardie, comme l'a fait notre poète. Ils trouveront des échos. Ils empêcheront des milliers de citoyens de s'abandonner à ce désespoir farouche qui tue les nations comme les individus.

Considéré comme poète et sous le rapport de l'art, l'écrivain singulier qui nous occupe, atteint jusqu'à une su-

blimité incomplète sans doute, mais originale et grandiose. Il est épique sans le savoir. Ainsi, la principale figure de ses poèmes est un personnage vraiment épique, un de ces personnages qui révèlent un monde : un *vieillard aveugle,* « Enoch Wray » débris d'un autre siècle, entouré lui-même de ruines : création simple et admirable, si l'auteur l'avait terminée dans toutes ses parties.

Ce pauvre Enoch Wray, symbole d'un passé poétique que l'on aperçoit à l'horizon, ce patriarche du village, qui a vu tout un siècle finir et s'ensevelir devant lui ; ancien témoin d'une situation où le labeur n'était pas récompensé par la misère ; chronique vivante de ces générations industrieuses et disparues ; cet Enoch Wray est largement conçu. Il parle, il agit peu ; son front blanchi s'élève sur la scène comme la tour en ruines des tems féodaux, au milieu des constructions nouvelles. Nestor de cette autre Iliade ; sage, brave, éloquent, il n'a pas renversé ni construit de villes ; mais le moulin du village, le pont rustique jeté sur le torrent, l'école maintenant fréquentée par une foule de petits villageois ; voilà ses œuvres. Et lui aussi, il a forcé le désordre à faire place à l'ordre ; il a détruit une portion du vieux chaos ; il a servi les grands desseins de Dieu sur les hommes. Voilà pourquoi le poète a fait vivre son souvenir. N'était-ce pas Enoch que tout le monde s'empressait de consulter sur les matières difficiles ? N'était-ce pas lui qui conservait les traditions du hameau, et gravait sur la pierre des tombes le nom de ses camarades morts ? Héros obscur, qui, dans la simplicité de sa vie, n'a pas cessé de livrer la guerre à ces mortels ennemis de notre bonheur, l'ignorance et l'orgueil ; armé non comme Achille et Énée, de glaives et de cuirasses fabriqués par les dieux, mais de quelques instrumens vulgaires et méprisés, de la pioche, de la bêche et du marteau.

Une conception de ce genre pouvait entraîner le poète dans plusieurs dangers. La muse lacrymale des uns, la muse philosophique des autres auraient donné à l'ensemble du poème un tour sentimental et faux ou pédant et sententieux, dont l'effet eût été déplorable. Mais non. Le forgeron de Sheffield a su éviter ces dangers, imprégner son œuvre d'un pathétique vrai, le mêler d'une gaîté naïve et un peu rude, et accomplir, non, sans doute, un tableau parfait, mais une esquisse franche, émanée d'un pinceau nerveux, où se retrouvent la suie, la vapeur, l'horizon large des plaines de Sheffield, et que le lecteur consultera, dans une époque éloignée, lorsque tant de fresques, de miniatures prétentieuses et de détestables essais seront le déshonneur des galeries splendides où on les aura suspendues, et des cadres d'or qui feront ressortir leur pauvreté.

Le forgeron aurait pu exprimer en prose ce qu'il a exprimé en vers. La leçon donnée par lui à deux classes d'hommes puissans n'aurait pas été moins frappante. Que ne dit-on pas en prose? Le Coran et la moitié des ouvrages de Gœthe, l'Émile de Jean-Jacques, et les romans de Scott sont en prose. Peut-être même sa pensée se serait-elle développée avec une majesté plus complète, s'il n'avait monté cette jument souvent boiteuse, souvent rétive, que les anciens appelaient Pégase, et qui pour nous n'est autre que la *Rime*. S'il s'était débarrassé d'elle, il aurait peut-être suivi une route plus directe : il aurait adressé des conseils et des prières plus faciles à comprendre à ces deux classes dont j'ai parlé, l'une composée des riches qui se croient nés pour jouir, l'autre des riches et des puissans qui se croient nés pour travailler, souffrir et partager le commun fardeau.

Les premiers, les mauvais riches, s'épouvanteront : un

artisan qui parle ainsi doit jeter l'alarme dans leurs rangs. Les seconds, au contraire, recevront avec compassion et avec joie, ce message de leur frère pauvre. Ils verront avec bonheur que la vieille barrière élevée entre l'intelligence et la force physique, peut enfin s'abaisser. Ils interpréteront sans colère ce document curieux, témoignage d'une émancipation imprévue. Ils chercheront à corriger et à adoucir ce qu'il y a d'âpre et de violent dans l'expression de ces sentimens long-tems étouffés; ils encourageront et développeront avec soin l'amour de l'ordre, du bien, de la vertu, du travail, qui respire au milieu de ces accens douloureux. Pour eux, cet homme aux mains calleuses, au front noirci, aux cheveux brûlés, à la voix rude, sera l'ambassadeur de millions d'hommes, endurcis et bronzés comme lui par le travail, et demandant par son entremise à sortir de cette misère, de cette dépendance, de ces ténèbres d'ignorance et de crime, où les masses languissent aujourd'hui. C'est à ces hommes honnêtes de la classe haute, qu'il appartient de cultiver les germes heureux dont cet écrit remarquable leur prouve l'existence. C'est aux hommes populaires, et au forgeron de Sheffield lui-même, de quitter l'œuvre de destruction pour embrasser un travail de régénération. Qu'ils pensent que des hommes inférieurs pourraient tout aussi bien qu'eux déclamer contre la taxe des pauvres et les lois sur les céréales, éternels sujets de discussion qui, dans six siècles, ne seront pas réglés; mais que les plus nobles ames, les plus belles intelligences peuvent seules prendre en main la cause de l'ordre et de la vertu dans des tems difficiles, et répandre la foi, la persévérance et la charité parmi les hommes que le malheur des tems et la longue imprudence des lois écrasent, et que le malheur dégrade en les opprimant.

(*Edinburgh Review.*)

Voyages.

SCÈNES DE LA JAMAIQUE

ET

DES PARAGES DE CUBA.

Je servais, en qualité de sous-lieutenant, à bord du *Brandon*, vaisseau de guerre à trois ponts. Au mois d'août 1823, nous nous arrêtâmes à la Jamaïque; l'un de mes oncles, propriétaire fort riche, y était mort en 1820, laissant deux filles et sa veuve, héritières de ses plantations et de ses domaines. A peine eûmes-nous débarqué, je me fis conduire à l'habitation que ma tante et mes cousines occupaient à Kingston.

Je traversai une galerie aérée et plusieurs appartemens meublés avec élégance; mais une fois introduit dans le salon où mes parentes s'étaient réunies, je me trouvai plongé dans une obscurité profonde. En vain le nègre qui m'avait annoncé, cherchait à me servir de guide dans les ténèbres qui m'environnaient. Je ne distinguai ni ma tante ni mes cousines. Si vous n'avez pas vécu dans ces régions brûlantes, quelques mots d'explication ne seront pas déplacés, et vous feront mieux comprendre mon récit.

Pour échapper aux feux du jour, on a soin, dans ces climats, de s'enfermer dans une solitude ténébreuse que les rayons les plus ardens ne sauraient pénétrer. Les femmes surtout doublent ou quadruplent les draperies de leur boudoir et vivent sous la protection de ces rideaux

immenses laborieusement accumulés. Au fond d'un salon élégant, mais dont mes yeux ne pouvaient distinguer les ornemens ni les habitantes, mes deux cousines et leur mère reposaient sur des coussins moelleux disposés à quelques pieds du parquet d'acajou, frotté et ciré avec le plus grand soin. A peine eus-je posé le pied sur cet acajou plus glissant que le cristal, je perdis l'équilibre, et, au lieu de saluer, je tombai. Les éclats de rire féminins que cet accident excita, déconcertèrent ma gravité : mon pantalon de matelot, déchiré par la violence de ma chute, ne me permettait pas de me relever. Je ne voyais personne; un petit épagneul, que l'une de mes cousines tenait sur ses genoux, s'élança, tourna en aboyant autour de moi et compléta par ses soubresauts et ses cris, le désagrément de ma position.

Il fallut, le dirai-je? que ma jeune cousine Marie, la plus jolie créole à qui le ciel et le soleil des Antilles aient donné des yeux noirs et des cheveux de jais, allât chercher dans une pièce voisine, un jupon qui appartenait à sa mère; jupon qu'elle daigna jeter sur ma personne et que je ceignis autour de mes reins, pour cacher ma mésaventure. Imaginez combien cette première visite était bizarre et quelle figure devait faire un jeune homme de bonne famille, en uniforme et en jupon, au milieu d'un salon fort riche qui m'apparaissait de moment en moment, et dont la demi-obscurité, s'effaçant à mes yeux qui s'y accoutumaient, me permettait de voir mes deux cousines et ma tante, encore livrées à la joie folle que mon entrée avait fait naître. Peu-à-peu nous nous accoutumâmes à l'étrangeté de mon costume. Mille questions bienveillantes, mille tendres amitiés me rendirent le sang-froid et la bonne humeur. Un nègre qui, posté sur le pas de la porte, avait fait beaucoup d'efforts pour ne pas éclater

de rire, fut chargé de me conduire dans une autre salle et de veiller à la réparation de mes *inexpressibles* (1). Après une assez longue causerie sur les plaisirs et la société de Kingston, nous convînmes que je serais le guide de mes deux cousines et que je les accompagnerais dans un bal donné le soir même. Je me retirai, d'autant plus content de ma visite, qu'elle m'avait d'abord causé plus de honte, de crainte et d'ennui.

Des nègres à la face stupide, abrutis par le travail, la misère, la mauvaise nourriture, et soumis à des tyrans à la face safranée, vêtus de calicot, le chef couvert d'un parasol de paille, les jambes flottantes dans des caleçons ridicules ; le cigare toujours à la bouche, le bâton toujours à la main : telle est l'idée que l'on se fait assez communément de la double population qui se trouve à la Jamaïque ; idée fausse, comme tant d'autres. L'hospitalité des habitans est extrême ; les créoles sont jolies et aimables : et quoique de tems à autre il y ait bien quelques exemples d'esclaves battus, de querelles d'ivrogne, de crimes affreux et prémédités, je ne pense pas que les Indes-Occidentales soient, sous le rapport de la civilisation, fort audessous des autres contrées que l'on habite sans déplaisir et sans regret. La société à Kingston est presque parfaite : je n'y ai trouvé ni la malveillante inquisition de nos villes de province, ni le tourbillon de nos grandes villes, où tout le monde est ami sans se connaitre, intime à la première vue, au risque de ne se revoir jamais. Cependant Kingston et la Jamaïque ont été pour moi le théâtre d'assez

(1) Note du Tr. L'une des nombreuses expressions que la décence britannique donne pour synonymes au mot *culotte : Unmentionables*, *unspeakables, small cloths, inexpressibles, necessary garment, tight cloths, unutterables*, etc.

étranges aventures, et je me prépare, lecteur, à vous en donner le détail complet.

Le commerce de Kingston était alors au comble de la prospérité; la situation sociale de la ville se ressentait de cette prospérité qui depuis a diminué si étrangement. C'était plaisir de voir ce hâvre admirable, tout couvert de vaisseaux arrivés des cinq parties du monde, s'étendre en demi-cercle, fermé par la terre de tous les côtés, barricadé par un labyrinthe d'écueils et de bas-fonds, protégé par les tonnerres de bronze qui couvrent toute la ligne de l'ancrage. Plus de trois millions de livres sterling, fruit du commerce de Terre-Ferme, de Saint-Domingue, de Cuba, de Lima et de San-Blas, traversaient chaque année l'isthme de Darien, pour s'arrêter un moment dans ce beau port et se déverser ensuite dans les caisses de la banque d'Angleterre.

Aucune ville au monde ne ressemble à Kingston: les maisons n'ont ordinairement que deux étages. Peintes en vert et en blanc, vous diriez des maisons de cartes. Les toitures qui avancent beaucoup, forment tout autour de chaque édifice des galeries extérieures qui, dans un pays si chaud, offrent un délicieux abri: grâce à cet arrangement, les passans peuvent continuer leur route dans la ville basse, protégés par ces longues arcades. Dans la ville haute, les maisons ne sont pas contiguës. Chaque propriété isolée a son petit jardin, ses palmiers, ses vignes, ses cocotiers, et au centre la résidence du maître, tenue avec une merveilleuse propreté: plus loin sont les bâtimens habités par les nègres, les cuisines, les écuries; une cour au milieu, et dans cette cour un puits patriarchal, ombragé d'un tamarin magnifique. Les balcons du premier sont ordinairement fermés par des jalousies à la vénitienne, qui, dans les

ardeurs de la canicule, ne laissent qu'un faible demi-jour arriver jusqu'aux habitans de l'intérieur. Les rues, qui ne sont point pavées, ressemblent plutôt au lit desséché d'un torrent, qu'à ce que nous nommons communément une rue. Dans ces avenues inégales et irrégulières dont les ornières sont, comme on doit le penser, nombreuses et profondes, vous voyez des nègres traîner des charrettes, pousser des brouettes chargées de marchandises de toute espèce, et qui vont du hâvre aux magasins, des magasins au hâvre. Vous reconnaissez à leurs yeux étincelans, à leurs nez pointus, à leurs figures sagaces et fines, les marchands de Kingston, groupés sous les galeries dont j'ai parlé; les uns conversant à voix basse; les autres, perchés sur leurs ballots, ont les bras croisés. Arrivent ensuite les acheteurs, gentilshommes espagnols, qui ont échangé contre une teinte roussâtre, le cuivre originel de leur visage, et contre un habit de guingans la cape et l'épée de leurs ancêtres : superbes *Dons* que suivent une douzaine d'esclaves nègres chargés d'or. Amusant spectacle et dont on chercherait vainement à se faire une idée, si l'on n'a pas résidé quelque tems à Kingston.

J'étais porteur d'une lettre, adressée à M. Callaloo, l'un des principaux négocians de la ville; je profitai, pour la lui remettre, du tems qui me restait jusqu'à l'heure du bal. Au milieu d'une grande salle blanche, où l'on n'entendait que le froissement des plumes, agitées sur le papier par une douzaine de commis, mon homme était assis; il ne se dérangea pas quand je lui donnai ma lettre : il la lut sans sourciller, sans m'inviter à m'asseoir, et j'étais prêt à tourner les talons à ce *gentilhomme* silencieux, lorsque le capitaine du *Brandon* et ses officiers entrèrent dans la salle. L'accueil que mes camarades me firent et le ton d'amitié avec lequel le capitaine me parla, produi-

sirent apparemment quelque impression sur le petit négociant taciturne. Ce ne furent que sourires, salutations, offres de service. Je le remerciai; et sans trop m'embarrasser de savoir si c'était bien à moi ou à mon capitaine que ces politesses étaient réellement adressées, j'acceptai l'offre obligeante qu'il me fit d'aller visiter ses habitations.

Nous montâmes dans son *ketarine*, sorte de tilbury fort léger, qui nous conduisit en peu de tems, mais non sans danger, de son magasin où nous nous trouvions alors, jusqu'à la maison où nous devions dîner ensemble. Nous fûmes arrêtés dans notre marche par une procession nègre, la plus étrange du monde. Armés de bâtons dont ils frappaient un tambour de six pieds de long et d'un très-petit diamètre, une douzaine de nègres ivres, sautaient en dansant, devant un ou deux hommes de leur couleur qui portaient sur leurs têtes un cercueil : la tête d'un nègre est l'instrument universel qui lui sert à porter tout ce que les autres hommes tiennent dans leur main ou placent sur leur dos. Nous fûmes fort surpris de voir ces chanteurs et ces danseurs s'arrêter tout-à-coup devant nous, les gens qui soutenaient le cercueil tourner sur eux-mêmes, faire semblant de le laisser échapper de leurs mains, et toute la noire escouade pousser de longs hurlemens.

« Voici, me dit mon guide, des funérailles nègres; comédie que vous n'avez sans doute jamais vue. Ces esclaves prétendent que le cadavre recule à notre aspect et refuse de passer outre; c'est une manière de nous demander l'aumône : nous n'en serons pas quittes à bon marché. »

En effet, les véhémentes évolutions des noirs continuaient, et toutes les fois qu'ils approchaient de nous,

c'étaient des hurlemens plus terribles et des contorsions plus affreuses.

« Allons, allons, toi passer, frère, toi passer, » disaient ceux des nègres qui faisaient semblant d'engager le cadavre à continuer sa route.

— Non, reprenaient dans leur langage les porteurs du cercueil; lui voulé pas; lui avé querelle avec les hommes blancs! »

Puis ils répétaient les mêmes gestes et lançaient le cadavre loin de nous.

« Mossé, s'écria enfin celui qui tenait en main le plus long tambour, un dollar pour boire! Un dollar, et nous le forcer de nous suivre! N'est-ce pas, Bediacko (en s'approchant du cercueil), tu passeras si ce gentilhomme donné à nous quelque chose. »

Je crois que, pour nous débarrasser de ces démons, nous leur aurions accordé ce qu'ils demandaient, si une troupe de taureaux n'était venue à notre aide. Effarouchés par les vêtemens et les ceintures rouges des nègres, ces animaux se mirent à courir, chassant devant eux les membres de la procession funéraire, blessant un ou deux traînards et faisant rouler dans la poussière le cercueil, dont les ais, en se brisant, découvrirent aux regards du public, la figure noire et le linceul blanc du défunt. A peine cette échauffourée fut-elle apaisée, on ramassa le cercueil, on y replaça le corps, les chants et les danses recommencèrent et la procession continua.

Je dînai chez le marchand, avec plusieurs planteurs de ses amis, gens sociables et gais, s'ils n'étaient pas fort spirituels et fort brillans. La soupe à la tortue, les vins de toutes les espèces avaient déjà satisfait aux demandes et aux désirs de la sensualité la plus exagérée, quand un M. Fayal, mon compagnon de table et chargé d'affaires

de plusieurs propriétaires riches qui font exploiter leurs terres, mais qui redoutent le climat des tropiques, m'adressa l'invitation suivante :

« Seriez-vous assez bon pour me tenir tête, à la *grande manière?*

— La grande manière? » répétais-je mentalement, et j'essayais en vain de me rendre compte de ce singulier cartel. Je répondis au hasard : oui ; un nègre m'apporta un verre de petite bière. Telle était la grande manière de boire à la Jamaïque. Au moment où nous nous levions, une fourmilière d'insectes noirs et ailés s'abattit sur les bougies qu'ils eussent éteintes si elles n'avaient été garnies de globes de cristal : c'étaient des fourmis ailées, qui n'eurent pas plutôt couvert la table du repas, que leurs ailes tombèrent ; nos fourmis eurent l'air de se déshabiller ; et les insectes, réduits à marcher au lieu de voler, regagnèrent les trous qu'ils habitent.

Quand sept heures sonnèrent, j'allai chercher mes cousines. J'étais sous les armes ; la graine d'épinard étincelait sur mon épaule, mon épée frappait ma cuisse ; un pantalon de matelot d'une blancheur immaculée tombait sur des bas de soie bien tirés, et je me regardais comme un être peu ordinaire, comme un *mangeur de cœurs*, si je puis emprunter cette expression à M. Crébillon fils. En montant les marches de l'escalier, nous aperçûmes une salle magnifique, dont la voûte était embellie de feuillages verts, les pilastres ornés de fleurs rares et odorantes, et dont le parquet reflétait comme dans un vaste miroir, les beautés de Kingston, aux formes souples, aux noirs cheveux, et leurs partenaires, vêtus à l'européenne, en frac noir, en culotte courte, ou tout éclatans sous l'uniforme anglais et espagnol. Rien de plus brillant ni de plus gracieux que ce spectacle. La salle, ouverte à tous les vents

comme une lanterne, était d'une fraîcheur délicieuse. Au moment où escorté de mes cousines, j'essayai de pénétrer dans le sanctuaire, un commissaire du bal m'opposant la baguette noire, insigne de son grade et de sa puissance, me dit :

« Je vous demande pardon, monsieur, mais vous ne pouvez entrer; vous n'êtes pas en costume.

— Pas en costume, mille babords! » Et je regardais mon uniforme, dont le plus léger grain de poussière n'altérait pas l'éclat. Le commissaire vit mon humiliation et ma colère.

« Personne, reprit-il, n'est admis en pantalon large. »

Une nouvelle exclamation m'échappa.

« Voici, dis-je à ma cousine Marie, un pays où le pantalon m'est fatal.

— Que n'allez-vous chercher, me répondit-elle, le jupon qui vous a été si utile ce matin ? »

Je confiai à un homme grave, qui heureusement portait des culottes, le soin de mes cousines, et je me hâtai d'aller échanger contre le vêtement nécessaire, ce beau pantalon large, que je regrettai un peu : ce fut l'affaire de quelques minutes. A mon retour, le désordre régnait dans l'assemblée. Les officiers de marine, invités comme moi, à changer de costume, mais moins accommodans que je n'avais été, s'étaient révoltés contre l'injonction des commissaires : un vieux capitaine de vaisseau espagnol, manchot, mais vigoureux, s'était mis à la tête de la sédition. Il avait intimé aux rebelles l'ordre de l'imiter et de relever leur pantalon en le roulant jusqu'au genou, puis de l'attacher à cet endroit avec une jarretière. Imaginez l'effet que devait produire ce bataillon de marins, dont les braguettes, boursoufflées comme les canons du tems de Louis XIV, se trouvaient liées et retenues par des jarretières de toutes les

couleurs. En vain les commissaires voulurent remplir bravement les devoirs de leur charge; ils avaient affaire à trop forte partie; et repoussés, battus, forcés de chercher un refuge parmi les femmes qui se pressaient comme des colombes timides, au fond de la salle, ils cédèrent enfin à l'ascendant de nos officiers. Des cartes furent échangées, d'assez gros mots lâchés, plus d'un coup de poing reçu et rendu : bref, jamais bal d'Europe n'a offert l'aspect d'une mêlée de ce genre, et je doute que l'on puisse en retrouver l'équivalent ailleurs que dans les régions ardentes où le bon ton et sa froideur compassée luttent avec désavantage contre la violence des caractères et la vivacité des tempéramens.

Le bal fut charmant, d'ailleurs, et nous ne le quittâmes que sur les quatre heures du matin. M. Fayal, que je rencontrai dans cette réunion, me demanda si je voulais l'accompagner le lendemain, et aller visiter avec lui quelques propriétés situées à deux lieues de Kingston, et dont la surveillance lui est confiée. J'acceptai volontiers. Une pluie violente, un de ces orages des tropiques, qui descendent en larges cataractes, et dont nous autres Européens nous n'avons que la miniature insignifiante, nous arrêta dans notre voyage. L'un des domestiques noirs de Fayal fut tué d'un coup de foudre, à dix pas de nous; je n'oublierai jamais le choc électrique, le fracas étourdissant qui signalèrent la chute du tonnerre : plus de vingt secondes se passèrent entre le moment de l'explosion et le retentissement du son que les collines et les nuages roulèrent et promenèrent ensuite en terribles et lointains échos. A peine fûmes-nous arrivés, M. Fayal fit servir le dîner: ses deux autres convives étaient un Écossais, son commis et son factotum, à la figure rubiconde, au nez arqué, aux cheveux roux, et un autre employé de M. Fayal, nommé, au-

tant que je puis me rappeler son nom, Peregrine Whiffle. Le repas était abondant et peu délicat; le maître de la maison avait placé à sa droite un petit nègre, auquel il donnait toutes sortes de mets, et qui, grâce aux nombreuses libations qu'il était obligé de faire, se trouva bientôt dans une ivresse complète. Ajoutez à ce beau spectacle, les plaisanteries grossières de l'amphitryon, les manières non moins brutales de ses hôtes, les longues histoires que M. Fayal nous racontait, et qui toutes n'avaient qu'un seul héros, lui-même; si je n'avais assisté au bal de la veille, si j'eusse voulu juger par cet échantillon les mœurs générales de l'île, j'aurais écrit que la Jamaïque était habitée par des demi-sauvages : c'est ainsi que la plupart des voyageurs portent leurs sentences.

Quand M. Fayal eut gravement débité son cinquième ou sixième récit, écouté patiemment par ses deux acolytes, je ne pus retenir un mouvement d'impatience, et je m'écriai à l'anglaise : « *Par Jupiter!*

— Que voulé monsieur, demanda un vieux nègre aux cheveux blancs et à la face ridée; que l'on avait placé derrière moi.

— Rien.

— Mais, monsieur avé appelé Jupiter; *Jupiter*, c'été moi.

— Jupiter c'était moi, m'écriai-je en partant d'un grand éclat de rire. Très-bien; et cet autre grand garçon qui se tient si droit, près de M. Fayal.

— Bonhomme *Cupidon*, répondit le nègre sans sourciller. C'été le premier fils de *Mère Vénus*, que vous voyez là dans la galerie du rez-de-chaussée, et qui lave la vaisselle.

— Ah! très-bien. *Ombre d'Homère!* voilà ce qu'on fait de vos dieux! »

A cela Jupiter ne fit aucune réponse : il appuya seulement son index sur son menton. Un nègre touche son menton, quand il est embarrassé, inquiet, joyeux, étonné, curieux ou attentif.

Après un repas plus solide qu'agréable, toutes les divinités de l'Olympe nous présentèrent des bougies, et nous allâmes nous coucher.

Une nuit de la Jamaïque! c'est un tumulte que vous auriez peine à imaginer, à supporter ou à décrire! Sifflemens, hurlemens, bruissemens de toute espèce; insectes qui bourdonnent, oiseaux de nuit qui lancent leur cri lugubre dans l'obscurité; habitans des marais qui coassent sans relâche; reptiles, volatiles qui prennent part à ce concert; chauve-souris qui dansent à travers votre chambre, en frappant votre visage de leur aile immonde; énormes frêlons qui heurtent vos carreaux et viennent walser au milieu du quadrille de chauve-souris; c'est un assemblage de tous les êtres, sinon malfaisans au moins déplaisans, et de tous les bruits qui choquent l'oreille et la déchirent. Les vers luisans scintillent sur vos rideaux de mousseline, qu'ils bigarrent d'étoiles nombreuses; et pour vous achever, les nègres endormis et étendus sur les pavés de la cour, ronflent à qui mieux mieux, et donnent la basse continue de cette abominable symphonie.

Nous partîmes le lendemain matin pour des propriétés plus éloignées, dont Fayal avait aussi la surintendance. Une troupe de nègres marrons, athlètes noirs, les hommes les plus braves et les plus remarquables de ce pays d'esclaves, passa près de nous sans nous attaquer, sans nous adresser la parole. Leur costume est beaucoup mieux approprié au climat que celui de nos cipayes indiens et de nos soldats coloniaux, armés de mousquets pesans, chargés d'habits doublés, de ceinturons, de buffleteries et de cha-

peaux écrasans. Des caleçons larges, une chemise flottante rattachée et maintenue par un ceinturon qui supporte d'un côté la poire à poudre, et d'un autre le coutelas à poignée de sabre, composent tout leur uniforme. Plus nous avancions dans les terres, plus la manière de vivre devenait barbare, plus Fayal se montrait sévère et dur envers ses inférieurs. Pour la première fois de ma vie je mangeai du mouton-chèvre : c'est un mouton de nos contrées qui, transporté à la Jamaïque, perd sa toison cotonneuse, et l'échange contre les longues et dures soies de la chèvre ; ses enfans héritent de ce singulier apanage, et sa race ne recouvre la laine originaire de ses ancêtres, que lorsqu'on la fait émigrer de nouveau vers les régions occidentales.

Je n'entendais parler que de béliers et de taureaux, de moutons et de mules, de cannes à sucre, de rum et de maïs; la population qui m'entourait me semblait bien la plus idiote et la plus misérable qu'il m'eût jamais été donné de contempler. Nos repas étaient des orgies ; nos promenades, des courses furieuses, nos parties de chasse des massacres. Je ne retrouvais plus les gens si polis, si bienveillans de Kingston, mais une race particulière, profondément abrutie et misérable. Deux jours après mon arrivée dans la dernière de ces plantations, un nouveau convive vint s'asseoir à la table de M. Fayal ; homme bizarre que je voudrais présenter à mon lecteur dans ses véritables proportions, sous ses couleurs véritables, mais dont le portrait moral et physique présente plus d'une difficulté.

Imaginez une tête longue et pâle, des épaules plates recouvertes par une forêt de cheveux raides et jaunes ; puis tout-à-coup et au-dessous de la tête, deux jambes grêles, longues, s'étendant comme un compas ouvert, et portant cette tête extraordinaire à laquelle le corps, la poitrine, le ventre et les hanches manquaient.

« Bonjour, Jonathan, lui dit Fayal, bonjour, loup de mer, bonjour *Obadiah l'Américain.* »

Il s'appellait Obadiah l'Américain.

Je regardais attentivement ce bizarre gentilhomme. Fayal frappa la table de ses deux poings, et deux de nos convives, attentifs au signal que leur maître leur donnait, disparurent. L'intendant de Fayal, Irlandais tout aussi grossier que lui, resta seul avec le maître, l'Américain et moi. Les autres, chargés de surveiller diverses parties de l'établissement, sont des subalternes, qui portent à la Jamaïque le nom de *teneurs de livres.* Je doute que pendant tout le cours de leur vie ils aient tenu un livre, une plume, ou déchiffré une seule page d'écriture. Obadiah s'assit, et l'orgie recommença de plus belle. « Fais-moi raison, » lui criait Fayal, qui se versant à lui-même de fréquens verres de vin, avait soin de remplir l'énorme coupe de son convive, non de vin, mais d'eau-de-vie et de rum. Quoique matelot, j'observais cette bacchanale avec une inexprimable pitié; l'Américain, à mesure que l'ivresse le gagnait, ressemblait davantage à un démon; ses yeux étincelaient, ses grands cheveux jaunâtres se raidissaient; il finit par tomber sous la table, sans connaissance.

« Enfans, dit alors Fayal à ses nègres (ces enfans étaient vieux comme Mathusalem), apportez vite un baquet, une corde et un sac. »

Les nègres, qui riaient, et dont les grosses dents blanches apparaissaient entre leurs lèvres rouges, apportèrent le sac, la corde et le baquet. On placa le baquet sous une poutre qui soutenait la toiture de la salle; Obadiah fut jeté dans le sac, où l'on fit entrer tout son corps, sa tête exceptée; et on serra ensuite, au moyen d'une coulisse et d'une ficelle, le sac autour de son col. Le pauvre homme, ivre-mort, ne s'apercevait d'aucun de ces préparatifs. Deux

trous pratiqués dans le sac et à travers lesquels on fit passer la corde, permirent d'enlever à-la-fois le sac et l'homme; deux nègres robustes s'emparèrent de l'un des bouts de la corde, jetée par-dessus la poutre transversale, et la tirèrent de manière à lancer jusqu'au plafond le sac qui contenait notre héros. Puis, lâchant prise tout-à-coup, ils laissaient retomber le sac dans l'eau du baquet. Deux ou trois de ces immersions dégrisèrent Obadiah. Pendant que l'ivresse du malheureux Obadiah se dissipait, l'intendant, qui buvait toujours, avait soin d'augmenter la sienne. L'impitoyable Fayal profita de cette circonstance pour enchaîner l'intendant à son fauteuil, avec le bout de la corde qui restait libre. Obadiah, en s'agitant dans son sac, fit remonter vers le plafond l'intendant et le fauteuil; et bientôt ces deux corps se balançant l'un l'autre et se servant de contre-poids mutuel, se trouvèrent au même niveau. L'Américain, furieux, à force de se démener, finit par dégager l'un de ses bras; et trouvant à sa portée l'intendant qui comme lui était suspendu dans l'air, il déchargea sa colère sur son compagnon d'infortune. L'intendant de se défendre vigoureusement. A l'aspect de ces deux pendus qui se battaient avec fureur, Fayal riait aux éclats.

Tels sont les amusemens féroces et brutaux de ce pays et de cette classe d'hommes; j'avoue que malgré le dégoût réel que tout cela m'inspirait, il y avait, dans cette lutte des deux antagonistes, qui se servaient de contre-poids et se dandinaient en s'assommant entre le plafond et le sol, quelque chose de burlesquement original qui m'arrachait des éclats de rire. Quant aux victimes, elles ne riaient point; Obadiah, plus fort et plus maître de lui que son adversaire, l'aurait assurément assommé, si nous n'avions pris le parti d'éteindre les lumières, de nous sauver, de

nous barricader dans nos chambres, et de crier aux noirs :

« Détachez ces messieurs. »

J'avais, comme je l'ai dit, coopéré à cette plaisanterie, et Obadiah s'en était aperçu; il m'avait plusieurs fois adressé la parole pendant les courts intervalles de repos que lui laissaient les impulsions données à la corde, les soubresauts qu'elle lui faisait faire et le bain dans le baquet. Je fus étrangement puni d'avoir trempé dans le complot; on verra toute cette scène grossière à laquelle j'ai craint de donner l'énergique coloris d'une vérité que le lecteur aurait repoussée avec mépris, se terminer tragiquement.

Le lendemain matin, comme j'allais chasser avec l'intendant sur les rochers qui bordent la mer, j'aperçus, assis dans une chaloupe qui venait de gagner au large, notre *Obadiah*, la principale victime de la soirée. Il nous reconnut, et se levant lentement, ôtant sa pipe de sa bouche, il se tint debout dans la barque, les deux jambes éloignées l'une de l'autre; et nous menaça de son poing fermé.

« Bonjour, oiseau d'Amérique, bonjour, la paire de ciseaux, » lui dit l'intendant.

Obadiah toussa, voulut rire, et je crus entendre le hennissement d'un cheval.

« Maître Thomas! maître Thomas! dit-il alors, et toi, l'Anglais, si je ne me venge pas de vous, et si vous ne me payez pas un peu cher le rhume que vous m'avez procuré, je veux que l'on me pende. Vous entendez comme je tousse, hem! hem! Ne me tombez pas sous la main.

— Bah! qu'est-ce que cela, vieux Satan? Tu ne dois craindre ni l'eau ni le feu.

— Prenez garde à vous, reprit l'Américain en s'éloignant; je ne plaisante pas, morbleu! »

Et, ramassant dans la chaloupe un de ces longs fusils espagnols qui portent si bien et qui demandent une si grande justesse de coup-d'œil, il nous visa; nous n'eûmes que le tems de nous jeter par terre; ses chevrotines sifflèrent à quelques pieds au-dessus de nous. Il se mit à rire plus fort que la première fois, et regagna paisiblement son schooner, ancré derrière un petit bois. Deux coups de fusil, que nous tirâmes sur lui, ne l'atteignirent point; il fumait d'un air fort tranquille, et ne dérangea pas le moins du monde ces deux longues et maigres jambes écartées dont la forme lui avait valu des sobriquets si divers.

La nuit suivante, au moment où j'allais m'endormir, je fus éveillé par un singulier bruit, une espèce de claquement qui ressemblait aux pas d'un chat dont les pieds armés de noix frapperaient le parquet. Je l'avoue, j'ai cette race en horreur. Je me hâtai de descendre du lit; mais au moment même où mon pied touchait terre, une étreinte cruelle me fit pousser un cri. Mon orteil se trouvait serré entre deux tenailles dont la pression me faisait beaucoup souffrir. Je portai la main à l'endroit blessé; quel fut mon étonnement lorsque ma main se trouva clouée à ma jambe, mordue par le même ennemi invisible. Je ne savais plus où j'en étais et j'appelai de toute ma force au secours. Un nègre éveillé par mes cris apporta de la lumière. Un crabe qui avait saisi de sa double pince ma jambe et ma main s'amusait à me tenir ainsi pied et poing liés. La souffrance avait été vive; mais elle dura peu; je fus bientôt en état de reprendre mes courses dans la campagne et d'explorer les environs.

Les anciens villages bâtis par les nègres sont presque tous situés au milieu d'admirables paysages : l'un d'eux, exposé au soleil levant, se trouvait précisément en face de ma fenêtre. Vous eussiez dit un verger entremêlé de huttes:

ici l'oranger pyramidal dont les fleurs en bouton ou épanouies, dont les fruits verts, murissans ou jaunes comme l'or, surchargent à-la-fois les rameaux : plus loin le citronnier, le limonier, le grenadier, tous les fruits du tropique avec leurs larges feuilles lustrées, leurs écailles ou leurs écorces d'argent, d'ébène, de cuivre; le cachou, dont la noix odorante accompagne une pomme rouge et brillante, mais d'une âcre saveur; l'*avocado,* dont la poire immense équivaut à quinze de nos poires européennes; l'arbre à pain, au fruit noir, crépu et rond comme la tête d'un nègre, à la feuille immense, sous laquelle vous trouverez un abri contre la chaleur du jour d'été le plus ardent; les pois et les haricots de toute espèce enlaçant le tronc des arbres de leurs bras souples, de leurs attaches flexibles, auxquelles sont suspendues en longues guirlandes les fleurs les plus suaves; l'ananas, le manguier, population d'arbres et d'arbrisseaux que la plus belle et la plus riche verdure pare de son luxe, s'abaissent pour ainsi dire sous la grandeur majestueuse et les immenses tiges du cocotier, du palmier et du cotonnier, qui planent sur cette mer de feuillage comme les minarets sur les divers édifices d'une ville asiatique.

J'aimais à m'égarer le matin dans ces labyrinthes obscurs, au-dessus desquels tous ces branchages variés forment des arceaux magnifiques et sombres, et où des convolvuli de couleurs diverses tapissent le sol mousseux et moelleux. Le long des haies vives, la fleur de la passion déployait ses riches et sanglantes couleurs, et suspendait ses cornets de toutes les grandeurs, depuis la dimension d'un dé, jusqu'à la largeur d'un chapeau. Parmi ces groupes d'arbres majestueux, s'élevaient quelques rares cabanes, tissues comme des paniers que l'on aurait recouverts d'argile, peintes à l'huile du haut en bas, très-sèches

et très-propres. Elles se composent toutes d'une salle au milieu et de deux chambres parallèles de chaque côté. Des chaises, des fauteuils, des verres à boire, quelques tables d'acajou ornent ces réduits, plus agréables assurément que les cabanes de nos Irlandais. Devant une maison, une vieille femme était souvent assise ; une demi-douzaine de petits noirs dont chacun occupait le centre d'un large vase de bois en forme d'écuelle, vase destiné à les garantir de l'humidité du sol, formaient autour de la vieille une assemblée fort bizarre. Aux heures du repas, j'entendais la trompette retentir et convoquer tous les habitans du hameau : hommes et femmes, les uns vêtus de sarreaux et de caleçons bleus, les autres de robes de calicot imprimé et rayé, se précipitaient joyeusement à travers ces allées tortueuses et ombragées, qui leur offraient pour perspective un dîner solide et succulent, et une heure de repos. Ces esclaves qu'on juge si misérables ne sont-ils pas, me demandais-je, plus heureux que nos paysans. Leur vie est une richesse pour le propriétaire qui la conserve et la soutient avec soin ; leur existence n'est pas précaire ; elle ne dépend point des variations du salaire, ni des caprices de la saison, ni du tumulte des révolutions, ni du bouleversement des empires : je me surprenais aimant leur destinée, moi qui avais l'honneur de servir sur les vaisseaux de Sa Majesté Britannique.

Un des principaux esclaves nègres venait de mourir ; ses funérailles, cérémonie solennelle chez ces peuples, devaient avoir lieu pendant la nuit ; Fayal et l'intendant me parlèrent avec emphase des incantations magiques, des rites singuliers de l'orgie nocturne, qui dans ces occasions sont les honneurs pieux rendus à l'ame, ou, comme disent les nègres, au *duppy* du défunt. Ils ajoutèrent que jamais

Européen n'avait eu la témérité d'assister à ces cérémonies mystérieuses, que les noirs attachent une extrême importance à les tenir secrètes, que l'on ne pourrait, sans s'exposer à leur vengeance, essayer de les épier et de les surprendre, et que les esclaves, malgré leur avilissement, ne pardonneraient pas cette audace même à leurs maîtres.

Le résultat de ces avertissemens réitérés fut la ferme résolution que je pris de ne rien négliger pour connaître par moi-même ces rites nègres, si soigneusement cachés aux gens d'Europe. C'est ainsi que la plupart des avis atteignent le but. Tous les employés de l'établissement essayèrent de me dissuader; et mon dessein s'ébruita.

Mais je n'étais pas homme à m'effrayer si aisément. A minuit, je me laissai glisser doucement de ma fenêtre fort basse. Un tambour retentissait dans l'éloignement: guidé par ce bruit, je m'engageai dans les sentiers sinueux dont j'ai parlé plus haut, et je parvins jusqu'au lieu où s'accomplissaient les cérémonies funèbres. Imaginez une douzaine de femmes, assises en cercle; trois nègres demi-nus, causant et gesticulant autour de ce cercle; au centre, quatre joueurs de *gombies* (grands tambours oblongs dont j'ai parlé); enfin, derrière ces musiciens, un autre noir, debout, tenant une conque marine; le cadavre, sur deux tasseaux, une branche de tamarin enflammé à sa tête, une autre à ses pieds, une troisième, également enflammée, et plantée sur sa poitrine. Tout cela composait un assez lugubre spectacle; le fossoyeur, à demi nu, creusait la dernière habitation du cadavre, pendant que les hommes entonnaient le chœur suivant, auquel répondaient tour-à-tour les femmes, le joueur de conque marine et les tambours. On trouvera dans cet essai grossier, je ne sais quels élémens de poésie lyrique; la disposi-

tion des strophes et des antistrophes est précisément celle des drames grecs : tant il est vrai que les principes des arts sont ceux de la nature, et que leurs bases sont les mêmes dans tous les pays. Nous conservons à l'idiome anglo-nègre toute sa rudesse anti-grammaticale, et au rhythme, sa singularité :

LE CORYPHÉE DES HOMMES.

Pas encore, pas encore, frère ;
Non, non, vous pouvé pas partir.

CHŒUR DES HOMMES.

Pas encore, etc.

UNE FEMME.

Patience, attendre donc frère ;
Vous aller dans la maison noire,
Lorsque l'étoile (1) étinceler.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Patience, etc.

UN HOMME.

Vous voir l'Afrique tout-à-l'heure,
Voir vos amis et le fétiche consacré.

UNE FEMME.

Vous vivre là dans l'abondance,
Sous les palmiers, sous les palmiers,
Les beaux palmiers !

LE CHŒUR.

Vous vivre, etc.

UN HOMME.

Maître ne plus venir vous dire :
Coquin, morbleu ! travaille, allons !

LE CHŒUR.

Non, non !

(1) L'étoile du matin.

UNE FEMME.

Plus esclave! toi être une ame!
Maître pouvoir plus t'attraper.

LE CHŒUR.

Non, non, non!

Ces derniers mots furent accompagnés d'une grande explosion musicale. Je m'étais caché derrière un cotonnier géant, et pas un des mouvemens de l'assemblée ne m'échappait. On déposa sur un petit banc qui se trouvait placé à l'angle droit de la tête du cercueil, trois calebasses remplies de riz, d'eau et de rum, destinées au *duppy*, ou à l'ame pendant son voyage pour l'Afrique; puis, trois cris violens, épouvantables... et tous les assistans se précipitant à-la-fois loin du lieu de la scène, laissèrent seul le fossoyeur, qui s'assit sur le bord du fossé, avala le rum dont il pensait apparemment que le cadavre n'avait pas besoin, confisqua tour-à-tour le contenu des deux autres calebasses, et se remit à creuser la tombe de son confrère. Je m'étais un peu trop avancé pour l'observer; au moment où il se retournait pour reprendre son travail, il m'aperçut et poussa un cri; les nègres qui s'étaient retirés dans leurs huttes, accoururent alors, et m'entourèrent; trois matelots armés et vêtus d'un uniforme particulier, qui n'était ni américain, ni anglais, ni espagnol, se trouvaient parmi eux.

» Voilà long-tems qu'on te cherche, jeune homme, s'écria l'un d'eux en me mettant la main sur le collet. Pas de résistance; le canon de ce pistolet va te tenir en respect. Allons, marche! »

Je luttai quelques intans, et leur appris mon nom et mon grade.

« C'est précisément cela, me dit-il; ah! tu vas troubler

les funérailles de messieurs les noirs ! nous le savions d'avance ; Obadiah l'Américain nous remerciera de la capture ; et je regrette seulement que l'intendant du diable n'ait pas été aussi curieux que toi. »

Un grand bâton, passé sous mes bras, les retenait derrière mon dos, et rendait inutiles tous les efforts que j'aurais pu tenter. Dans le tympan de mon oreille gauche, je sentais le canon du pistolet ; une corde attachée au bâton lui imprimait des secousses qui semblaient prêtes à me briser les deux épaules. Si je prononçais une parole un peu trop haut, si je me détournais le moins du monde du sentier tracé par ces messieurs, on me ramenait cruellement au devoir, à la ligne directe, et au sentiment de ma situation. Parvenus près du rivage, nous y trouvâmes une petite barque oblongue, plate et pointue, montée par deux rameurs qui nous hélèrent.

« Qui vive ?

— Obadiah l'Américain.

— *La Vague-Bleue,* répondirent les deux hommes qui rendaient le mot de passe. »

On me jeta dans la barque, et les cinq hommes qui la guidaient se mettant à ramer tour-à-tour, ne tardèrent pas à atteindre le schooner, qui, voiles déployées, n'attendait que le moment du départ. A travers la brume assez épaisse dont les objets étaient couverts, je reconnus encore sur le pont, les grandes jambes d'Obadiah.

« Quel est ce gaillard que vous m'amenez ? cria-t-il à ses gens.

— L'espion anglais. L'intendant n'y était pas.

— Diable ! vous n'avez pas trouvé l'intendant ! Peu importe ; la moitié de la prise est à nous. Vite, le tems nous presse. Amenez-moi cet homme. »

On me fit monter dans le petit schooner où on me plaça à fond de cale, sans écouter aucune de mes réclamations; et me voilà parti, entraîné par *la Vague-Bleue*; ainsi se nommait le vaisseau d'Obadiah.

Le *crib*, ou *trou d'enfer* où j'étais si misérablement plongé, sans espoir de rédemption, avait six pieds de large et six pieds de hauteur : comment en sortir? Quelle situation! Qui donnera des nouvelles à ma pauvre mère et à ma jeune cousine Marie? J'avais déjà vu la mort de près, mais sur le pont d'un beau navire, à la face du ciel, non dans cette obscurité maudite, loin de mes compagnons d'armes. Les rats venaient essayer sur mes bottes la force de leurs dents; deux ou trois gros insectes, aux ailes noires et dures, au corps recouvert d'immondices, au vol lourd et bruyant, battaient mon front de leurs longues antennes; tout était fermé. Pour échapper à la suffocation, je remontai l'échelle qui m'avait conduit dans ce triste cachot, et je tâchai de respirer un peu d'air frais, qui pénétrait à travers les interstices des planches. *La Vague-Bleue* filait lentement le long de la plage, comme si elle eût voulu se cacher sous l'ombre des buissons qui tapissent les rochers de la côte. Le vent baissait; la bonnace semblait prête à endormir les flots; Obadiah, dont j'entendais la voix, maudissait dans un langage mêlé d'espagnol, de français et de mauvais anglais, le calme qui le menaçait, et se promenait en sifflant sur le pont.

« Paul Brandywine! s'écria-t-il tout-à-coup, que diable signifie cette fumée que j'aperçois au nord-nord-ouest?

— Ce sont des nègres qui mettent le feu aux buissons,» répondit Brandywine le lieutenant. Je reconnus la voix de l'un des hommes qui m'avaient fait prisonnier.

« Bah! des buissons; c'est la fumée d'un coup de canon.

Vois-tu comme elle se courbe et se recourbe avant de se dissiper. Les scélérats d'Anglais pourraient bien nous donner la chasse. Holà! mon télescope!

— Il est suspendu à l'entrée de la cale, reprit Brandywine. »

Obadiah détacha l'anneau qui fermait la trappe, poussa la planche, et saisit le télescope. Je me trouvais posté tout à côté de l'ouverture, et je profitai de l'occasion pour passer ma tête au travers, avant que le capitaine eût repoussé la planche dans la coulisse. Brandywine asséna sur mon épaule un vigoureux coup de poing, qui m'empêcha de remonter sur le pont comme je l'aurais désiré; et Obadiah, sans s'inquiéter davantage, fit glisser la planche de la trappe assez adroitement pour prendre au piége ma tête qui paraissait sur le pont. Ce pilori ne me convenait guères; à force de supplications, j'obtins que l'on me délivrât de ce supplice; Obadiah, toujours muet, désemprisonna ma tête, et je me replongeai tristement dans les profondeurs de ma caverne.

Mon pied heurta contre une boîte; je la ramassai, l'ouvris, et j'y trouvai un briquet et de l'amadou. C'était une heureuse découverte. Je battis le briquet, et quand l'allumette flamba, sa lueur me fit apercevoir une bouteille dans laquelle on avait placé une bougie, et qui se trouvait sur une petite table. Je l'allumai, et fis la reconnaissance des lieux : un banc, une écuelle où l'on avait déposé des fragmens de porc salé, du fromage de Chester dans un panier, un pain, une jarre à demi pleine de rum, une autre jarre pleine d'eau, et un tonneau peint en rouge, composaient mon ameublement et ma cuisine. A quoi m'aurait servi le désespoir? Je commençai par avaler un peu de rum; puis le porc salé, le fromage, le pain, disparurent tour-à-tour. Je transvasai dans la jarre

d'eau ce qui me restait de rum, et pour achever gaîment mon repas, j'entonnai cette vieille chanson des matelots anglais :

Bons matelots de la vieille Angleterre,
Bravez le vent, l'orage et le tonnerre,
Vive la mer! au diable soit la terre,
Le séjour des oisifs!
C'est la prison de quelques inutiles;
Au diable soient leurs allures serviles,
Leurs froids plaisirs et les murs de leurs villes
Qui les tiennent captifs!
Vive, vive la mer, et la vieille Angleterre,
Et ses vieux matelots!...

« Qui chante là? interrompit une voix.

— Maître Obadiah, c'est l'espion.

— Impossible! »

Le capitaine r'ouvrit la trappe, aperçut ma lumière, ma jarre de rum que j'achevais de vider, et ma figure enluminée.

« C'est curieux! dit-il. Voilà un garçon qui n'a pas peur.

— Tu as cependant une vilaine figure, l'Américain, répondis-je, en lui lançant ce qui restait encore dans la jarre de rum. »

Il s'essuya tranquillement, et descendit l'échelle.

« Tu te crois donc chez toi, l'Anglais?

— Oui, coquin (je crois que j'étais un peu ivre), et si bien chez moi, que si tu veux voir sauter en l'air ton scélérat de schooner, tu n'as qu'à m'approcher. Voici une bougie allumée; ce tonneau rempli de poudre, c'est ta sainte-barbe, n'est-il pas vrai? Dis un mot, et je t'envoie au diable, ton honoré père. »

« Allons, pas de mauvaise plaisanterie, jeune homme. Tu n'es pas une poule mouillée, à ce que je vois. Sors de ta

cage!... Je te remettrais à terre, si je le pouvais, mais, ma foi! il n'est plus tems. Aperçois-tu cette voile sous le vent? je veux être pendu, si ce n'est pas quelque vaisseau de ton pays qui va nous serrer de près. Tiens, en voilà un autre! »

Les traits du capitaine s'alongèrent, son œil devint fixe et terne; il braqua son télescope et resta long-tems en observation. J'étais remonté sur le pont, et je ne tardai pas à reconnaître la croix rouge du *Brandon*, et les mâtures de la corvette *le Chasseur*.

« Ah! frère Obadiah! m'écriai-je, vous courez mauvaise chance; voici deux dénicheurs de pirates qui m'ont bien l'air de ne pas vouloir vous ménager. Mon enlèvement aura fait du bruit, et j'ai peur que vous ne payiez un peu cher votre fredaine.

—Nous verrons... Ah çà! continua-t-il d'un ton fort dégagé, le premier vaisseau marchand que je rencontre, je te mets sur son bord. Si nous n'en rencontrons point dans notre route, je te débarquerai sur les parages de Cuba.

— Soit! Eh bien, sur mon honneur, je reconnaîtrai ta politesse. Suppose que ces deux voiles, dont l'une à gauche et l'autre à droite, vont donner la chasse à ta *Vague Bleue*, finissent par t'attraper (c'est probable, Obadiah!), un bon témoin, qui ne te desserve pas, dans une cour martiale, te sera utile, qu'en dis-tu? Eh bien! je serai ce témoin-là!

— Convenu, me dit Obadiah, en serrant mon poignet, de cinq doigts de fer dont les ongles aigues entraient dans ma chair. Je suis un pirate, et peut-être quelque chose de pis; mais je tiens ma parole. Je te pardonne la farce infernale de l'autre jour : oublie ta captivité.

— C'est arrangé. Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. »

Je ne croyais pas que la *Vague Bleue*, avec ses petites voiles, et poursuivie par deux ennemis redoutables, parvînt à leur échapper. Un premier coup de canon nous avertit du danger qui nous menaçait, un second pénétra dans la cale, un troisième, suivi d'une décharge de mousqueterie, siffla dans les cordages d'Obadiah. Je distinguai à l'œil nu tout l'équipage du *Brandon,* les jaquettes bleues et blanches, les mousquets brillant sous le soleil, les bouches des canons qui vomissaient sur nous leurs balles d'airain : déjà Obadiah avait perdu deux hommes, entre autres Paul Brandywine le lieutenant. Obadiah, pensif, s'était assis, les pieds pendans, sur l'échelle de la calle, la tête appuyée sur le mât, la main sur le gouvernail; comme la nature l'avait créé à-peu-près sans épaules et sans buste, on n'apercevait que cette énorme tête et ces gigantesques bras, dont les veines et les muscles se dessinaient à travers la peau. Les lèvres serrées, un œil fermé, le front plissé, la figure contractée, Obadiah l'Américain donnait ses ordres d'une voix aiguë, perçante, qui se faisait entendre clairement et que le bruit de la manœuvre et des flots n'étouffait pas.

« Parbleu! lui dis-je, vous êtes fou : tout votre équipage et vous, sans me compter, vous irez à fond. »

Comme j'achevais ces mots, un éclat de bois, enlevé par un boulet, le frappa au visage : il détacha sa cravate, entoura sa figure de ce bandage improvisé, et me dit :

« Je vous assure que je ne me rendrai pas. Je ne le veux point, je ne le puis pas : quand je le voudrais, entendez-vous? je ne le puis!

— Ne voyez-vous pas dans quel état est votre schooner? Il ne tiendra pas la mer une heure, si cela continue. Votre entêtement coûtera la vie à tout ce qui est sur son pont. »

Il ne répondait pas.

« Si vous voulez nous sacrifier tous, vous n'êtes qu'un brigand, Obadiah, et non un homme de cœur.

— Je te dis, jeune homme, reprit l'Américain, que si tu prononces encore deux ou trois mots de cette espèce, tu verras qui je suis. Ne me harcèle plus, n'épuise pas ma patience. Va-t'en ! »

Le sang ruisselait de sa joue sur sa poitrine. Une grêle de balles tombait sur le pont ; je descendis dans l'entrepont, où je trouvai le reste de l'équipage : des figures sombres, résolues, immobiles, sur lesquelles je ne découvris aucune trace d'effroi. Les Américains, quoi que l'on ait pu dire, sont braves, et ne le sont jamais plus réellement que dans l'extrême danger. Le sort de ces malheureux me toucha. Je me mis à leur représenter combien la conduite de leur capitaine était absurde et fatale. Malheureusement, mes paroles, prononcées d'une voix trop élevée, parvinrent jusqu'à lui.

« Ah ! s'écria-t-il, vous voulez faire sortir de leur devoir les hommes de mon équipage. Très-bien. Qu'on me donne mes pistolets ! »

Obadiah prit des mains d'un mousse une paire de pistolets d'arçon, m'ajusta, et ne me manqua pas. Je tombai baigné dans mon sang. Heureusement la balle n'avait fait qu'effleurer mon col, l'hémorragie ne fut pas violente, et j'en fus quitte pour bander ma plaie avec un morceau de toile que je déchirai. Cependant le vent avait faibli. La corvette et la frégate, chargées de voiles, perdirent peu-à-peu l'avantage qu'elles avaient pris sur nous, et, à mon grand étonnement, *la Vague-Bleue* s'échappa toute criblée de blessures, toute fracassée, mais capable encore de voguer et de tenir la mer.

C'était un étrange homme que cet Obadiah : paresseux et lourd dans les momens ordinaires ; énergique dans les

grandes circonstances ; assez doux et même généreux, puis féroce jusqu'à l'atrocité, quand on osait réveiller le mauvais génie qui couvait dans son sein : il m'avait enlevé à ma carrière pour me punir d'avoir trempé dans la mystification que Fayal lui avait fait subir : puis, frappé de ma gaîté et de mon sang-froid, il m'avait permis de quitter ma prison et promis la liberté ; enfin, quand il crut que je pouvais m'opposer à l'accomplissement de ses desseins, il avait essayé de me fracasser la tête, avec une balle. A peine *la Vague-Bleue*, favorisée par la brise légère qui continuait à souffler, eut-elle bravé la poursuite de ses deux ennemis, notre homme, tout blessé et tout sanglant qu'il était, reprit sa pipe, fuma d'un air nonchalant, s'étendit auprès d'une caronade et siffla un air espagnol, dont un matelot qu'il avait à son bord s'amusait à répéter les paroles ; j'appris dans la suite que ces paroles mêmes avaient été composées par le matelot qui les chantait ; que cet homme avait vu le jour à Saragosse ; et que le terrible Obadiah était le héros de la cantilène.

Quand la mer profonde
Reçoit dans son onde
Un sillon d'argent ;
Tant que la nuit dure
Dans la rade obscure
Le pêcheur attend !

Il attend ; l'aurore
Renaît et colore
Ses légers agrès.
Il chante avec joie.
Une belle proie
Charge ses filets.

Quelle est sa capture?
Ce n'est, je vous jure,

Nul hôte des mers.
C'est l'or du Mexique,
L'arbre du tropique (1),
Le fruit des déserts (2).

Mais de l'Angleterre
La voile légère
Monte à l'horizon.
Fuis, sauve ta tête,
Fuis, la vergue est prête,
L'abîme profond (3).

Obadiah, blessé comme moi, daignait à peine jeter les yeux sur l'homme qu'il avait été si près d'envoyer dans l'autre monde. Les gens de son équipage, dont les balles et les boulets de l'ennemi avaient diminué le nombre, travaillaient à la réparation du navire, avec une admirable activité. Que l'on ne tourne pas en raillerie la lenteur et le calme des Américains : dès qu'ils sentent que le labeur le plus constant leur rapportera quelque avantage, ce sont gens à tout faire et à tout oser. Obadiah disait un mot ; aussitôt on exécutait non-seulement ce qu'il avait ordonné, mais plus qu'il n'avait ordonné. Brandywine, le lieutenant tué pendant le combat, se trouvait étendu au pied du cabestan ; un éclat de mât avait frappé l'épine dorsale de ce malheureux. Le capitaine se leva, s'arrêta devant ce débris d'homme, joignit les mains, s'assit sur un coffre en face de Brandywine, et lui parla.

« Eh bien ! oui, je vais te rejoindre ; tu ne m'attendras

(1) Le café. — (2) La datte.

(3) On chante encore dans les parages de Cuba cette chanson espagnole :

El pescador del puerto
Escondido
Pesca, mas qué pescado, etc.

pas long-tems ; c'est fini, Brandywine, je prévois que c'est fini. »

Puis il toucha ce corps défiguré, et plaça la main gauche sur son cœur. Il y a de tout : du vice, de la vertu, des affections, de la férocité, du crime, de la sensibilité, non-seulement chez l'homme civilisé, mais chez le barbare, le brigand, le pirate. Je contemplais le capitaine et son lieutenant mort ; l'agonie de Brandywine avait été affreuse : il avait fallu pour forcer son bras à se coller sur ses côtes, de manière à laisser le pont libre et à ne pas gêner la manœuvre, lier ce bras autour de son corps, avec un câble ; mais le nœud fait à la hâte, n'était pas assez solide, et au moment où Obadiah retira sa main, la corde se détachant tout-à-coup, laissa le bras du mort se détendre, se soulever lentement et rester droit comme si le lieutenant eût fait un signe. A cet aspect, je ne pus m'empêcher de frémir et je poussai un cri. Le capitaine ne sourcilla pas.

» Tu as raison, reprit-il, et je te comprends. »

Alors il rattacha lui-même le bras, se fit apporter le hamac de Brandywine, l'y déposa soigneusement, l'assujétit avec des cordes, et secondé par deux matelots, lança le cadavre dans la mer. Puis il redescendit dans sa cabine, où je le suivis, demanda du rum, plaça ses deux coudes sur la table, et me dit :

« Buvez.

— Ah ça ! m'écriais-je, vous souvenez-vous de votre promesse ? Vous deviez me protéger ; parbleu ! votre protection s'est changée en une bonne balle de pistolet.

— C'est vrai, répondit le capitaine, dont la main osseuse s'étendit sur sa poitrine. C'est vrai. Vous m'avez poussé à bout ce soir, jeune homme : si jamais le diable a eu pleine et entière puissance sur un mortel, c'est sur moi ; je ne vous demande pas de me pardonner, vous ne le pouvez

pas, vous ne le voulez pas... Buvez... Je vous débarquerai sain et sauf sur les parages de Cuba. Mon dernier ami est là-bas, au fond de l'eau ; peu m'importe ce que je deviendrai. »

J'étais jeune ; la vie et la gaîté surabondaient en moi ; l'étrange figure de cet assassin mélancolique m'aurait fait rire, si je n'avais su à quel redoutable rêveur j'avais affaire.

« Allons, lui dis-je, on vit, on meurt, c'est peu de chose. Un morceau de plomb, la dent du requin, une entorse, une indigestion, vous enlèvent ; capitaine, mon ami, je vous pardonne de tout mon cœur cette petite égratignure. »

Il me regarda d'un œil terne et fixe.

« Oui, sur mon honneur et sur mon ame, je vous pardonne. Allons, du rum, l'Américain, et nargue la tristesse ! Relevez-moi ces belles manchettes de mousseline que vous avez pêchées je ne sais où, et versez à boire.

— Je ne suis pas le pauvre pirate que vous pensez, entendez-vous ? Je ne suis pour les hommes de mon équipage qu'un écumeur de mer, né en Amérique : il y a autre chose dans ma vie, autre chose pour mon malheur, pour celui de mon ame, jeune homme !

— Miséricorde ! il va prêcher, si je le laisse continuer sur ce ton. Fi donc ! Obadiah ! est-tu quaker de la Pennsylvanie ? »

Il me regardait, les coudes toujours appuyés sur la table.

« As-tu vu le bras de mon lieutenant ? » reprit-il.

Il répéta le signe que le bras de Paul Brandywine avait fait en se dressant. La lumière rougeâtre de la chandelle qui nous éclairait, la clarté blanche de la lune qui s'était levée, tombaient à-la-fois sur les grands traits de cette figure, sur sa blessure saignante, sur son front haut et

irrégulier, sur ses pommettes saillantes, son menton couvert de poils fauves et son cou nu, dont les attaches nerveuses se gonflaient pendant qu'il parlait.

« L'avez-vous remarqué? répéta-t-il une seconde fois.

— Oui, certes.

Eh bien! croyez aux paroles du capitaine Obadiah! Je ne vivrai pas dans huit jours.

— Misères! folies! »

Il se leva, dit à un mousse de me préparer un hamac et de laver ma blessure, et remonta sur le pont où il se promena long-tems en sifflant. Ma lassitude ne tarda pas à se résoudre en un profond sommeil; et le lendemain matin, à cinq heures, nous étions en vue de Cuba. Je fus éveillé par une voix gutturale.

« *Como estamos, capitan; que hay de nuevo? Hay algo de bueno, para los pobres pescadores?* (Comment cela va-t-il, capitaine? Qu'y a-t-il de nouveau? Avez-vous quelque chose de bon pour les pauvres pêcheurs?

Un homme robuste, en sarrau bleu, pantalon blanc, armé d'un grand couteau de chasse, suspendu à une écharpe rouge et flétrie, se tenait debout, au milieu d'un grand canot de pêcheurs, monté par six rameurs : c'était lui qui adressait la parole au capitaine Obadiah. Dix autres canots de même forme, nous environnaient. L'Espagnol, qui s'intitulait *pauvre pêcheur*, et qui avait toute la tournure d'un de ces pêcheurs qui ne recueillent dans la mer ni anguilles, ni morue, monta sur notre bord et causa long-tems à voix basse avec Obadiah. Je venais de quitter le hamac; un mousse me donna mon habit d'uniforme qu'il venait de brosser. L'interlocuteur du capitaine n'eut pas plus tôt aperçu cet habit chargé de boutons à ancre et de paremens bien connus; il ne l'eût pas plus tôt vu passer des mains du mousse dans les miennes, que me lançant

un regard furieux, il se jeta dans la mer, regagna son canot à la nage, et fit signe à ses gens de faire force de rames.

« *Picaro traïdor*! criait-il, en tirant son coutelas et menaçant Obadiah ! *Ingleses hay abordo; quieres enganarnos* (Coquin ! traître! tu as des Anglais à bord! Tu veux nous tromper)! »

Tous les canots glissent, fuient, se dirigent vers le centre et le fond de la baie, où comme par miracle ils se perdent et disparaissent à-la-fois. Du même point où les canots se sont évanouis, sort une chaloupe armée d'une grosse couleuvrine, montée sur un pivot, remplie d'hommes à demi nus, le sabre et la dague au poing, et qui ont bien l'air des plus farouches et des plus déterminés bandits que l'on puisse imaginer. Ces terribles hôtes que la chaloupe nous apporte, montent sur notre bord au nombre d'environ vingt-cinq, s'emparent d'Obadiah, se précipitent sur ses matelots, leur mettent le pistolet sur la gorge, et obéissent sans répliquer aux ordres de ce *pauvre pêcheur*, que la vue de mon uniforme avait fait fuir si lestement. Obadiah, que les agresseurs traitent encore avec respect, ne se déconcerte pas.

« Francisco, dit-il au chef de la bande, est-tu en délire? Ce jeune homme n'est pas un espion; lâche-moi vite, et dis à tes hommes de nous lâcher.

— Gare au poignard ! » répondit la bête féroce.

Alors il voulut se jeter sur moi; je l'esquivai. Je laissai mon habit entre ses mains, et je descendis dans l'entrepont, où il se mit à me poursuivre malgré les cris d'Obadiah, et finit par saisir le collet de ma chemise. Son coutelas me menaçait. Il allait me tuer sans doute, quand le capitaine, qui s'était délivré de ses acolytes pendant notre

course et notre lutte, s'avança sur lui, armé de deux pistolets et d'un couteau de chasse.

« Laisse ce jeune homme, laisse-le, ou, par l'enfer, je ne te donne pas deux minutes à vivre. »

Francisco promena ses regards sur les bandits, mais le capitaine avait reconquis son autorité sur eux. Furieux de ce changement survenu dans l'état des esprits, le bandit me traînait sur le pont, et allait me frapper. Je vis briller quelque chose et un coup tomber; Francisco, tout sanglant, lâcha prise; le coutelas d'Obadiah venait de lui couper la main gauche, et cette main qui serrait encore le collet de ma chemise, s'y balança horriblement, jusqu'à ce que les nerfs se détendissent; alors la main coupée se détacha.

Obadiah s'avança vers ses gens :

« Vous ai-je trompé? avez-vous rien à me reprocher? leur dit-il. Vous ai-je jamais manqué de parole?

— Non, non, vive le capitaine!

— Eh bien! mes enfans, à la manœuvre. »

Il me prit à part ensuite, et me dit :

« Vous voyez à quelle espèce d'hommes j'ai affaire. On va vous bander les yeux. Tenez-vous tranquille et taisez-vous. »

En effet, deux de ces messieurs vinrent s'asseoir à mes côtés, nouèrent une écharpe autour de ma tête, et chacun d'eux s'empara de mes mains. Le schooner, traîné à la remorque par la felouque, suivit une route que le bruit des vagues, tantôt retentissantes, tantôt faibles et sourdes, indiqua facilement à mon oreille exercée. Je reconnus que nous approchions du rivage, puis que nous entrions dans un étroit canal, et que nous en suivions les détours.

« *Palanca!* » s'écrièrent une trentaine de voix. On

s'arma de perches, au moyen desquelles on fit avancer le petit navire. Une odeur de végétation putréfiée venait jusqu'à moi; nous traversions quelque lagune infecte, mère de la fièvre jaune si commune dans ces parages. Enfin, l'on s'arrêta, et j'entendis le mouvement ordinaire d'un équipage qui jette l'ancre; câbles que l'on roule, voiles qu'on replie; Obadiah me permit enfin de me servir de mes yeux. On détacha le bandeau qui les couvrait.

Nous nous trouvions au centre d'une espèce de marais immense, tout couvert de joncs, entouré d'une boue noirâtre, et que des collines boisées protégeaient au loin comme un rempart circulaire. Une langue de terre, en face de notre poupe, était seule abordable : on y avait construit une longue et étroite maison, si toutefois le nom de maison convenait à cette charpente informe, que nulle maçonnerie ne recouvrait; deux autres schooners, dont l'un était plus petit que l'autre, se trouvaient à l'ancre dans le même marais, à droite et à gauche du bâtiment d'Obadiah.

Je montai avec lui dans une petite barque, et nous abordâmes. On ne pourrait comparer l'étrange habitation des brigands de mer, qu'à un vaisseau construit sur terre. Le rez-de-chaussée, plein de cordages, de voiles en réparation, de planches, de débris, de clous, d'armes et de mâtures; la cave avec ses tonneaux de poudre; le premier étage, divisé par des cloisons grossières et garni de hamacs suspendus, donnaient à ce palais du pirate l'aspect le plus pittoresque et le moins confortable du monde. Quarante ou cinquante sujets d'Obadiah, blancs, noirs, olivâtres, cuivrés, jaunâtres, crépus, blonds, canaille ramassée au hasard dans tous les coins du globe, interrompirent leurs travaux pour nous accueillir et saluer le capitaine. Leurs physionomies n'étaient pas très-rassurantes : et s'ils saluaient Obadiah avec respect, ils jetaient sur moi

des regards plein de haine et de colère. Ainsi qu'il arrive souvent, la peur me rendit brave; je me mis à rire avec mes acolytes, à bégayer le peu de mauvais espagnol que le hasard m'avait appris, et à répondre d'un air de gaîté aux plus infâmes coquins dont jamais peintre ait copié ou inventé les haillons et les traits sinistres. Mon cœur dont le sang battait plus vite, ma tête qui brûlait, mon courage qui faiblissait, démentaient assez mon prétendu courage, et me reprochaient à-la-fois mon mensonge et ma faiblesse.

« Vous êtes mon prisonnier, me dit Obadiah, quand nous eûmes traversé toutes les chambres des forbans, occupés à forger des ancres, à réparer des voiles, à tisser des cordages, à remettre les armes en état. Voici votre chambre. Vous savez que je ne vous veux pas de mal, et je vous en ai donné des preuves. En faisant de Francisco un cadavre, je me suis aliéné plus d'un de ses amis. Je perdrais mon poste si je n'étais pas sévère pour vous. Adieu. Du vin blanc dans cette armoire, de la viande froide dans ce panier, quelques livres dans ce coffre, vous aideront peut-être à passer le tems... Mais j'oubliais; une sentinelle est placée au-dessous de votre fenêtre; une autre est de garde au pied de l'échelle qui conduit à votre appartement; songez-y et ne vous avisez pas de sortir. Au revoir. »

Ma nouvelle prison, ornée d'un hamac et de deux banquettes avait à-peu-près dix-huit pieds de large et une seule fenêtre, oblongue comme une meurtrière, percée à dix pieds du sol. Un paysage couvert d'une verdure fraîche et humide, s'étendait à perte de vue. Ma résignation m'avait jusqu'ici porté bonheur; je me confiai à ma destinée, j'interpellai les bouteilles au goulot étroit et aux bouchons immenses, que ce brave bandit avait mises à ma disposition; je parcourus quelques bouquins espagnols qui

m'ennuyèrent ; je dormis, j'écoutai les chansons d'argot répétées par les brigands, et je tuai le tems de mon mieux.

Le lendemain, à huit heures du matin, le capitaine vint m'éveiller ; il m'apportait des provisions, un excellent déjeûner, qu'il partagea avec moi. Déjà un *guana*, ou lézard des bois, et d'excellent jambon avaient été sacrifiés à notre appétit, lorsque Obadiah, qui mangeait sans prononcer une parole, appuya le doigt sur son sourcil, et me dit :

« Entendez-vous ?

— Rien, mon brave capitaine. Vos lubies vous reprennent ; faites-moi le plaisir de déjeûner et de me servir une tranche de ce jambon. »

Obadiah, la fourchette et le couteau à la main, allait exécuter mes ordres, quand un vrai coup de canon se fit entendre, frappa tour-à-tour tous les échos de la lagune, et vint mourir lentement à mon oreille.

« Diable ! c'est le canon du *Brandon*, Obadiah. Qu'en dites-vous ? Si vous acheviez votre repas ? Vos ennemis ne seront pas ici avant une demi-heure. »

Obadiah, toujours plus calme quand le danger approchait, et qui d'ailleurs s'était laissé prendre pour moi de je ne sais quelle amitié capricieuse, ne se mit pas en colère.

« C'est peut-être le canon de ma chaloupe, que j'ai envoyée en reconnaissance.

— Peut-être... Mais voici un second coup de canon. Il me semblait que la chaloupe n'était armée que d'un seul canon, et elle n'a pas eu le tems... »

Il ne répondit pas, s'élança comme la foudre, descendit l'échelle et s'adressa à la sentinelle.

« *Pedro, qué hay ?* (Qu'est-ce, Pedro ?)

— *Aqui viene la felucha, perseguida por dos lanchas canoneras llenas de gente.* (C'est la felouque, pour-

suivie par deux chaloupes canonnières remplies de monde.)

— *Abordo entonces !* cria le pirate, qui retrouva ces accens aigres, vibrans, sonores, que j'avais déjà entendus avec surprise. *Abordo todo el mundo, a las arma ! a las arma ! A qui viene los Ingleses !* (Vite à bord, à bord, tout le monde ! Aux armes ! aux armes ! les Anglais arrivent !)

Les tambours battent, la grande cloche sonne, on court. Le drapeau noir, signal de mort et d'un combat acharné, se déploie au haut des mâts du pirate. « Battez-vous bien, ou vous serez pendus. » Telle fut sa brève et éloquente exhortation. Les trois schooners levèrent l'ancre ; j'entendais confusément un bruit de mousqueterie, des malédictions, des cris de manœuvre, quand une voix vieillotte et tremblotante, qui partait du rez-de-chaussée, parvint jusqu'à moi.

« Monsié l'Anglais, holà, gentilhomme maître, la place été libre ; voulez-vous partir ? — Vite ! ajoutait une voix de femme, descendez ! »

Je me hâtai de descendre, et je ne trouvai dans la salle inférieure qu'un vieux nègre et sa femme, tous deux esclaves des forbans, à ce qu'ils me dirent, et qui m'offraient un moyen de m'échapper avec eux. Ils avaient un canot amarré sous une roche et comptaient s'en servir pour atteindre la corvette anglaise, stationnée à peu de distance. Je partis aussitôt ; le noir nous indiquait la route ; nous enfoncions jusqu'à la ceinture dans la vase du marais ; la négresse, dont l'âge et la faiblesse ralentissaient la marche, ne pouvait se dépêtrer du bourbier dont nous étions forcés de la retirer à chaque instant et non sans peine. Les joncs épineux nous déchiraient : couverts de sang, de boue, épuisés de fatigue, vêtus

de quelques lambeaux flottans que les roseaux aigus du marécage nous avaient disputés, nous finîmes par nous jeter dans le canot, que nous avions à peine la force de diriger. Ce fut dans cet état que *le Brandon* nous recueillit à son bord. Quelle que fût l'inquiétude du capitaine dans ce moment de crise, notre tournure et notre costume étaient trop bizarres pour ne pas exciter l'involontaire risée de tout l'équipage. La négresse était munie d'un caleçon de matelot, seul vêtement qui n'eût pas été complétement lacéré pendant notre traversée. Son mari, absolument nu, à l'exception d'un lambeau qui entourait ses reins et de deux fragmens en écharpe qui tombaient sur ses genoux, avait imaginé d'employer son chapeau de paille, rattaché par une ficelle, en guise de pantalon, de jupon ou de robe. De longs sillons de sang tatouaient mon corps; et la cravate qui servait de bandage à ma blessure, s'étant dérangée, avait rouvert la plaie qui commençait à se fermer. Les officiers s'efforçaient de garder leur sérieux; les matelots riaient à gorge déployée; et un mousse en grimpant à une vergue se mit à dire: « J'ai l'honneur de saluer M. le lieutenant Gasket et sa queue. » Oh! ce fut alors un rire inextinguible, un accès violent et général auquel le capitaine lui-même ne put résister.

Cependant les meilleurs marins de la frégate s'étaient embarqués sur les deux chaloupes et avaient poursuivi la felouque dans son repaire. Séduits par cette ruse d'Obadiah, ils s'étaient laissés engager dans un défilé limoneux dont ils ne connaissaient pas les parages et où les trois schooners les attendaient pour les écraser. Lorsque le capitaine connut le piége, il fut au désespoir. Toutes les circonstances d'ailleurs se réunissaient contre nous; le vent fraîchissait; et pendant une semaine entière nous gardâmes avec beaucoup de peine notre position près de la côte. Aussitôt que la brise se

fut apaisée, nous levâmes l'ancre et nous partîmes pour cette expédition assez hasardeuse; nous nous orientâmes de notre mieux, à travers l'étroit canal qui conduisait à la tanière d'Obadiah : mais à mesure que nous avançions, le canal se rétrécissait, de grands arbres en bordaient les rivages, et le paysage devenait plus sombre. Tout était silencieux. Plus de vent, plus de courant; le soleil brillait sur le limon noir du marécage, et une vapeur humide et chaude s'exhalait de ces eaux croupissantes. Quelques lézards, l'alligator, détachant ses anneaux de quelque branche élevée, et tombant dans la fange, un ou deux oiseaux de mer, animaient seuls cette scène lugubre et monotone. A un mille ou environ de l'entrée, une grosse poutre armée de liens de fer nous arrêta au passage : il fallut briser cet obstacle, qui céda enfin à nos efforts. Nous fîmes encore un mille dans le canal; alors un petit drapeau rouge pavoisa tout-à-coup le sommet d'un vieux palmier qui couronnait la cime d'un roc; le vent le fit flotter quelques instans et il disparut. Plus nous avancions, plus les cavernes des deux rives se rapprochaient de nous et rétrécissaient le canal de leurs masses irrégulières. Nous aperçûmes un petit promontoire, et nous nous trouvâmes en vue des deux schooners et de la felouque. Sur cette dernière étaient les matelots et les officiers capturés par Obadiah, envoyés à la chasse de la felouque; le pavillon espagnol flottait sur un schooner et sur la felouque; le pavillon américain pavoisait l'autre schooner. On avait placé la felouque en travers, de manière à protéger les deux autres bâtimens; nous reconnûmes nos hommes sur le pont; il ne nous était pas possible de tirer sur l'ennemi sans atteindre nos compagnons d'armes. Cette ruse habile nous déconcerta.

Enfin les pirates commencèrent le combat, qui fut horrible; Obadiah, réduit à une douzaine d'hommes pour

toute armée, se tenait auprès de la couleuvrine de la felouque. Les deux schooners pris, la felouque déjà désemparée, l'Américain ne se rendait pas. Je me rappelais la bienveillance que ce personnage extraordinaire m'avait montrée, et je lui criais d'amener son pavillon. Quand il me reconnut, il devint furieux, et quoique la felouque fût déjà pleine de nos matelots, il chargea et pointa encore contre nous, ou plutôt contre moi, le grand canon qui lui servait de défense. On se précipita sur lui : il monta sur la couleuvrine, s'élança dans l'eau et nagea vigoureusement. Un des prisonniers qu'avait faits Obadiah le voyant s'échapper, l'ajusta; le coup allait partir quand je frappai sur le fusil, dont la balle, détournée de son but, tomba loin du pirate. Le matelot se retourna fort courroucé.

« Pourquoi, lui dis-je, tuer un homme sans défense ?

— Je le tuerai, je le tuerai. »

Le matelot avait peine à contenir sa colère.

« Que vous a-t-il fait ?

— Il m'a forcé de laver son linge, le monstre! répondit l'Anglais en rechargeant son fusil.

— Il m'en a fait autant, reprit un autre de nos prisonniers, qui, prenant mieux son tems et visant juste, fracassa le crâne du pirate.

Obadiah étendit les bras, se retourna lentement sur le dos, et jeta sur moi un regard qu'il m'est impossible d'oublier. Sans doute j'avais fait de mon mieux pour le protéger et le défendre; mais Obadiah n'en savait rien.

Ses compagnons de brigandage furent pendus au Port-Royal de la Jamaïque, sans autre forme de procès. Leur nombre était fort peu considérable, la plupart avaient teint de leur sang et enrichi de leurs cadavres les marécages qui environnaient leur repaire. C'est ainsi que fut

détruite l'une des plus célèbres de ces petites flottes de forbans qui infestent les mers des Antilles. Obadiah, que sa présence d'esprit, son habileté et son courage, avaient élevé en deux mois à cette espèce de royauté patibulaire, n'était point un Américain ainsi qu'il le prétendait. Fils d'un ministre anglican du comté de Surrey, déporté à Botany-Bay pour je ne sais quel crime, il trouva moyen de se sauver et de passer en Amérique. Après avoir fait quelque tems le commerce pour son compte et gagné quelque fortune, il fut reconnu sur mer par un de ses anciens camarades, qui eut la barbarie de le faire prisonnier et de le ramener en Angleterre, où la rigueur des lois l'attendait. Il trouva moyen de s'échapper une seconde fois, tua d'un coup de pistolet l'homme qui l'avait trahi, et commença la vie de brigandage qui lui valut tous les honneurs du métier et la mort violente dont je fus témoin. On peut croire que ces tragiques scènes, dont le prélude avait été si burlesque, laissèrent quelques traces dans mon esprit; que le bal de la Jamaïque et les plaisanteries de Fayal ne se représentèrent jamais à mon imagination sans évoquer la longue et pâle figure du déserteur anglais et le regard de son agonie, regard plein de reproches et de douleur.

(Blackwood's Magazine.)

—



ASMODÉE A LONDRES.

Lecteur, ne me demande pas comment Asmodée entra dans ma chambre un beau soir sur les dix heures, après avoir fait un petit voyage en France; ni pourquoi ce diable me traitait avec une familiarité pleine de charme. Si je m'avisais de te répondre, tu sauterais à pieds joints par-dessus mes pages, et tu me reprocherais d'abuser de ton tems.

Ce diable entra donc dans ma chambre, au moment où je buvais lentement mon café, comme tu le fais lorsque le tems s'appesantit sur toi, et que tu cherches à prolonger une légère et sensuelle jouissance, pour échapper au fardeau des heures?

« D'où viens-tu? dis-je au diable.

— De France, où j'ai vu les républicains, Sainte-Pélagie, les Tuileries, l'Opposition, et où ce mauvais drame confus m'a donné la nausée.

— En effet, diable, vous bâillez d'une manière assez peu équivoque.

— Ah! oui, répondit Asmodée, en comprimant ses lèvres avec effort, de manière à contenir l'expiration de son haleine; oui, c'est un pays fort peu amusant. Il veut être politique et n'est que spirituel. Les penseurs y sont rarement des hommes d'action; et les hommes d'action s'y avisent rarement de penser. La multitude des brouillons y trouble tout; et l'apathie des hommes de bon-sens leur donne beau jeu. »

Le diable tomba dans une profonde rêverie ; je l'arrachai de cette stupeur impolie pour le prier de m'apprendre le sujet de ses méditations.

« Je pense à Henri Brougham.

— C'est un grand honneur pour lui.

— Voilà un homme comme la France n'en possède pas : profond penseur et homme actif ; savant et positif ; se mêlant au cours rapide des événemens qui entraînent le monde, et sachant les dominer ; enfin un véritable homme politique ; c'est-à-dire un mélange de l'acteur, du héros, de l'homme de cabinet et de l'homme intrépide. Cette race n'existe pas parmi les Français ; ou du moins les individus qui réunissent par hasard ces caractères, sont-ils excessivement rares dans ce folâtre, absurde et ridicule pays ; le peuple et les grands ne manquent pas de les méconnaître, de les injurier et de les calomnier.

— Laisse-nous Brougham, mon cher Asmodée. Il nous est nécessaire. Avocat de la réforme et de la liberté, il contient cette réforme et cette liberté dans leurs limites naturelles. Que pourrait-il faire de plus à Paris ?

— Oh ! c'est bien différent. Brougham à Londres est avocat. Il faut qu'il s'asseie sur le sac de laine ; qu'il joue le grand-chancelier ; qu'il se perde dans les sinuosités infinies de la loi anglaise. Sans ce malheur, il serait déjà premier ministre. »

Je vis que le diable s'élançait dans un sujet dont mes oreilles sont rebattues ; je l'arrêtai :

« Si nous faisions une petite excursion, lui dis-je, ne serait-ce pas un moyen de passer le tems ? »

Il accepta ma proposition. Le premier objet que nous rencontrâmes fut le cercueil du colonel Brereton.

« Parbleu ! s'écria-t-il, ceci n'est pas fait pour nous rendre moins mélancoliques ni pour animer notre conver-

sation. Voici le cercueil d'un pauvre colonel, victime de la dernière révolution de France et du chaos d'idées disparates qu'elle a jetées dans toute l'Europe. Il se nommait Brereton. On lui a donné l'ordre de tirer sur le peuple dans les dernières révoltes de Manchester. Il a refusé d'obéir. Une cour martiale allait s'assembler, le juger, le dégrader sans doute ; sa fierté d'officier s'est révoltée contre une telle humiliation : homme d'honneur et soldat, il a préféré se donner la mort de sa propre main. Heureusement l'enquête a déclaré qu'il s'était suicidé dans un accès de délire. Son cadavre n'eût pas été enseveli sur la grande route, ni traversé du pieu aigu dont une loi barbare perce la poitrine des suicides, s'il eût obéi aux ordres de ses chefs ; mais on l'eût stigmatisé comme un assassin ; les journaux ne l'eussent pas épargné. Que devait-il faire, dans ce dilemme ? Il a désobéi et s'est tué. Demain on n'en parlera plus. Pauvre monde ! Pauvres humains ! »

Je trouvai qu'Asmodée raisonnait de fort bon-sens : nous approchions du palais Buckingham à Pimlico (1). Tout Anglais du dix-neuvième siècle a éprouvé à l'aspect de ces constructions blanches, fraîches et modernes, un sentiment d'orgueil ; il ne manque pas de retrouver Athènes dans sa patrie, et se croit bien au-dessus des autres nations de l'Europe.

« Pourquoi ces fameuses portes d'or (ou dorées) dont vos journaux charlatans ont fait tant de bruit, ne sont-elles pas encore à leur place ? me demanda l'esprit familier.

— Vous devez le savoir. La nation a déjà payé assez de palais ; elle a soldé les comptes des maçons de Brighton et ceux des architectes de la place de Waterloo. Elle a dépensé

(1) Les constructions de ce palais, qui n'est pas encore achevé, ont coûté jusqu'à ce jour plus de 700,000 liv. st. (17,500,000 fr.).

tant de schelings et de guinées pour orner ses places publiques, et ses résidences royales d'un faux marbre qu'il faudra réparer dans dix ans, que ses poches sont vides. Au surplus, c'est un assez beau palais. Qu'en dites-vous ?

— Véritable architecture anglaise : un palais qui durera deux jours ; une bonbonnière de carton sur des proportions colossales. Vous autres Anglais, vous avez en architecture des idées sublimes et qui n'étaient venues à aucun peuple ; vous bâtissez pour le lendemain. Pourvu que cela soit grand, il vous importe peu que ce soit durable. Ne trouvez-vous pas digne d'admiration cette coupole en forme de bonnet de nuit ou d'éteignoir ; et ces proportions gigantesques données à des matériaux éphémères.

— Quelle colère, Asmodée, vous anime contre la nation anglaise ?

— Ce qui me déplaît en elle ; c'est qu'elle n'a rien de complet. Dans tout ce qu'elle crée, il y a de l'incohérence et un mélange de mensonge. Voyez ses palais ; c'est un mensonge d'architecture ; votre constitution, c'est un mensonge de liberté ; votre religion, c'est un mensonge de piété ; vos mœurs, un mensonge de pruderie.

— Les Français, qui commencent tout et ne finissent rien, nous sont-ils préférables ?

— Non ; leurs rues sont semées d'édifices inachevés, monumens d'inconséquence et de folie, comme leurs éternelles et innombrables constitutions. Mais il s'agit de vous aujourd'hui. Croyez-vous que je prenne votre hypocrisie pour de la décence et de la vertu ? Non ; vous avez bien un sentiment de pudeur et de moralité, mais tellement mêlé à une immoralité, à une grossièreté profondes, que c'est un phénomène curieux. Vous êtes prodigues et avares ; indépendans et bas ; démocrates et aristocrates ; quelque chose d'indéfinissable et d'inouï.

— Allez toujours, lui dis-je.

— Vous êtes gouvernés par la mode. Autrefois tout roman populaire sentait la boue et le mauvais lieu. Vous n'aviez dans vos poèmes, sur votre théâtre et dans vos œuvres historiques, rien que misantropie, fureur, violence, inceste. Aujourd'hui vous voilà moraux et philantropes à faire peur. Cette décence exagérée qui vous a rendus la risée de l'Europe, vous l'exagérez encore. Vous allez bientôt porter des éventails, des corsets et des voiles. On met la théologie en romans et les *Psaumes de la Pénitence* en tragédie. En êtes-vous meilleurs pour cela? Non. J'ai vu, je vous assure, tout autant d'Anglais que de Français et de Napolitains parmi les habitans de l'enfer. Sous ces modestes voiles, vous cachez un étrange cynisme; vous ne pouvez souffrir l'ordure imprimée, la licence in-octavo, le cynisme in-douze. Mais si vous ne les lisez pas, vous les dites. Après dîner, quand vous avez un peu bu, quels étranges discours retentissent à vos tables! Vous avez, tous tant que vous êtes, deux caractères et deux moralités : votre moralité des dimanches et votre moralité de chaque jour. Pour comble de malheur, votre hypocrisie se répand chez les autres nations; et grâce à vous elles ne conservent pas même la franchise de leurs vices.

— Vous avouerez que nous l'emportons sur elles, sous quelques rapports. Nos arrangemens domestiques ne sont-ils pas plus habilement combinés, plus favorables au bien-être et à l'aisance de la vie? N'est-ce pas en Angleterre que se trouvent les recherches les plus heureuses d'élégance et de luxe et les plus comfortables habitations ?

— Je ne vous enlèverai pas cette supériorité. La civilisation matérielle est fort avancée chez vous : vous excellez en cela; vos meubles et vos tapis n'ont pas de rivaux.

Voici, par exemple, la merveille de ce genre, le palais du duc de Nothumberland; tout y est parfait, rien n'y manque, c'est l'idéal de la tapisserie, de l'ébénisterie et du comfort, c'est le sublime de la mesquinerie. On a versé quelques centaines de mille livres sterling pour réunir sous le même toit de petits miracles d'industrie; un escalier d'acajou sans jointures, et qui parait être d'une seule pièce, une porte cochère invisible et qui simule, à s'y méprendre, une façade avec des fenêtres; un cabinet de curiosités disposées sur les degrés d'une bibliothèque couverte de velours violet; des glaces sans défauts d'une dimension colossale et telles que bien peu de palais en Europe peuvent en montrer; bref, il n'y a au monde que le palais de l'empereur de la Chine qui puisse rivaliser avec l'hôtel de Nothumberland. Mais quelle gloire!

—Si ce n'est de la gloire, c'est du bien-être, Asmodée; et vous ne disconviendrez pas que le bien-être n'occupe dans la vie une place importante.

—Est-ce par respect pour ce bien-être, nommé *comfort* dans votre langue, que vous exagérez jusqu'au ridicule la minutie de vos soins domestiques? Vos quatre chemises par jour, vos quarante cravates par semaine, figurent très-bien sur un mémoire de blanchisseuse; mais ce n'est pour moi qu'une affectation fort gênante et un excès fort incommode, qui doit vous enlever le tems nécessaire à vos pensées et à vos travaux?

—Dans quel pays, mon cher Asmodée, les fashionables s'avisent-ils de penser? »

Nous devisions ainsi *de omnibus rebus et quibusdam aliis;* le carrosse du duc de Wellington roula non-loin de nous.

« Voilà un homme, s'écria mon diable espagnol, dont je voudrais bien lire les pensées secrètes; il me semble

que j'y verrais ceci en fort gros caractères : *mépris de l'humanité.* Quel cas peut-il faire de l'opinion publique ? Il s'est vu adoré ; on le siffle ; on l'avait fait idole, on le lapide aujourd'hui. La nation lui a donné un palais ; elle en brise les fenêtres à coups de pierres.

— Le mot de l'énigme est fort simple cependant : on le regardait comme le libérateur de l'Angleterre, on lui a donné un palais ; on le hait comme anti-réformateur, et l'on se courrouce contre lui.

— Les fous ! ne voient-ils pas que Wellington est conséquent à ses principes ? Chef des armées anglaises, il servait l'aristocratie de l'Europe liguée contre Bonaparte. Le généralissime de la sainte-alliance pouvait-il avouer la réforme ? Devait-on s'attendre à ce que le serviteur des princes confédérés favoriserait les intérêts du peuple ? Wellington sait bien qu'il n'a pas changé, il doit dire : « Voilà des hommes qui de l'enthousiasme le plus aveugle passent à une exécration furibonde et insensée. Pauvres gens ! Girouettes d'absurdités, qui ne font qu'échanger une folie contre une autre folie diamétralement opposée à leur première extravagance ! »

— Reviendra-t-il au ministère ?

— Ce n'est pas impossible.

— C'est difficile du moins.

— Non. Si la réforme parlementaire s'accomplit, vous aurez une réaction ; et le seul homme qui puisse alors diriger le cabinet, c'est Wellington. »

Le diable a raison, pensais-je intérieurement, et j'allais rêver à la bizarrerie du flux et du reflux politiques dans les pays qui se croient libres, quand Asmodée me montrant du doigt un homme vêtu de noir et fort maigre qui sortait d'un théâtre, s'écria :

« Voyez-vous ce cadavre ?

— Non.

— Un cadavre littéraire, un cadavre de gloire, un bel esprit de l'ancien tems. C'est Jeffrey. Oh! quand il dirigeait la *Revue d'Édinbourg*, quelle puissance il exerçait! Aujourd'hui quel néant! Je ne connais rien de plus triste que de survivre à une réputation bien ou mal acquise. On erre comme une ame malheureuse sur les ruines de sa gloire. Dans la rapidité de nos révolutions littéraires et politiques, une foule d'hommes de lettres, jadis éclatans, aujourd'hui obscurs, offrent ce spectacle plein d'un intérêt mélancolique. Le sol a fui sous leurs pieds. Leurs bons-mots, leurs spirituelles préfaces, leur vernis si admiré, sont devenus tout-à-coup surannés et antiques; comme les malades que le choléra spasmodique frappe, il sont devenus cadavres avant d'expirer. Ce ne sont plus que des ombres; ou plutôt vous diriez des débris de papillons qu'une gelée subite a détruits, et dont les ailes privées de leur poussière veloutée, de leurs nuances prismatiques, sont étendues sur la terre.

— Les véritables hommes de génie bravent ces mutations.

— Oui, mais elles tuent l'homme d'esprit. L'esprit est chose mobile et variable. Ce qui vous paraît commun et trivial, c'était de l'esprit de l'année dernière. Le persifflage qui vous amuse, la forme brillante ou incisive que vous admirez maintenant, sera surannée dans vingt ans. Les gens d'esprit ne sont que des danseurs de corde. Heureux s'ils meurent assez jeunes pour ne pas se voir éclipsés par une génération nouvelle dont les nerfs plus souples et les muscles plus vigoureux et plus agiles font oublier les tours de force de leurs prédécesseurs.

— Je vois clair et je suis désintéressé.

— Don Asmodée, vous êtes sévère. Mais, démon mis-

anthrope, ne pensez-vous pas que les arts se sont étrangement perfectionnés en Angleterre, depuis un demi-siècle?

— Témoins ces étranges tableaux qui veulent être des paysages, des portraits ou des marines, et qui ne ressemblent absolument à rien : imitation de la nature, dont l'équivalent et le modèle ne se rencontrent nulle part; des vaches et des maisons, si savamment noyées dans la lumière et dans l'ombre, que vous les prendriez pour des nuages : des portraits surchargés de velours et de diamans, dont la physionomie et les traits n'offrent rien de reconnaissable. Wilkie avait du talent. On s'arrête avec délices et pendant long-tems devant les œuvres de sa bonne époque; son *Paiement des Fermages*, sa *Lecture de la Gazette*, sont des chefs-d'œuvre. Mais il a voulu changer son style. Il a prétendu se faire *épique* : les éloges des journaux et l'encens des flatteurs lui ont monté à la tête, et le voilà qui lance dans le public deux pages détestables dans le style héroïque et ennuyeux. Je ne connais pas un seul bon tableau d'histoire sorti du pinceau d'un habitant des Trois-Royaumes. Demandez-leur des scènes de la vie privée, des intérieurs et des effets d'ombre et de lumière, ils y excellent; mais la grandeur, la majesté, la simplicité de l'histoire leur échappent. Les beaux tableaux de Martin ne sont eux-mêmes que des décorations à effet, des jeux sublimes de clair-obscur et de coloris, un emploi nouveau et gigantesque des lignes architecturales. En fait de peinture et de musique, j'ajouterai en fait de bon ton et d'élégance sociale, les prétentions des Anglais sont immenses et ont peu de fondement réel.

— Lisez donc, mon cher diable, les six cent soixante romans à la mode, composés chacun de trois volumes et qui sont destinés à peindre les manières du grand monde.

— La formalité, la froideur et l'empesé de ces romans prouvent que mon accusation ne ressemble en rien à une calomnie. Frivoles ouvrages ; le pédantisme et la niaiserie ont une part égale à l'inspiration qui les a dictés. Ce n'est pas aux classes élevées qu'ils s'adressent, mais à ces hordes nombreuses dont les bataillons avides se pressent sur les limites du bon ton : gens plus communs en Angleterre que partout ailleurs, qui se persuadent encore qu'un baronnet, appuyé sur une ottomane du salon d'Almack, est quelque chose d'inouï et de grandiose. Dans les pays où la politesse est généralement répandue, où l'esprit de caste est étouffé ou amorti, ces choses-là n'arrivent pas. Parmi vous, certaines coteries, à force de s'emprisonner et de s'enfermer dans un cercle étroit, de s'imposer des restrictions gênantes et de repousser le vulgaire, loin des palissades du prétendu bon ton, sont parvenues à s'entourer d'une auréole aristocratique. Je connais vos exclusifs, et je n'ai eu sur le globe entier rien de plus fatigant à observer. Leur domaine à Paris, à Florence et à Londres, ne dépasse pas une ou deux rues; leur nombre est fort peu considérable ; ils ont en général peu d'esprit. Quelques femmes de pairs affectant une délicatesse ultra-superfine ; quelques fades messieurs ensevelis dans l'étude de leur toilette et du beau langage; quelques variétés pompeuses ou impertinentes de ces deux espèces : tantôt l'insolence entée sur la fatuité, tantôt la causticité sur la bêtise ; des mères qui manœuvrent pour marier leurs filles à un titre; des héritiers de haute fortune, incapables de sentiment ou de passion, et se laissant prendre dans les filets de quelque douairière rusée ; ce sont là les êtres nuls et fastidieux qui peuplent les sommités dont vous parlez. Leurs manières sont toutes conventionnelles, leurs mœurs dénuées de cette politesse du cœur qui s'élève au-dessus des

formes extérieures, et indique la bonté, la générosité de l'ame.

— Vous voilà bien animé contre notre Grande-Bretagne, ô diable mon ami!

— Si vous me permettez de philosopher à mon tour et d'imiter en cela les dix mille personnes qui se mêlent, dans chaque ville d'Europe, de concourir à la réformation du monde, je vous dirai mon avis sur votre situation présente.

— Dites.

— La vieille Angleterre a dit son dernier mot. La ville de Londres, embellie par Nash, avec ses larges places, ses énormes avenues, ses jardins babyloniens, ses théâtres où le public ne cherche que l'éclat des costumes, est l'expression définitive de la vieille civilisation britannique, telle que des siècles l'ont faite. Maintenant commence la nouvelle civilisation de votre pays : une ère toute différente de celle qui, datant d'Élisabeth et fininissant avec le règne de Georges IV, fera l'étonnement de l'avenir. Voyez-vous, dans ce vaste fauteuil, le sinécuriste à l'agonie; c'est l'Angleterre actuelle : le doigt des Brougham et des Grey a touché cette momie cadavéreuse; elle est tombée en poussière. Le combat désormais aura lieu entre les radicaux et les hommes de la liberté rationnelle. L'opération chimique que votre état social subit aujourd'hui offre de grands problêmes. La haine, l'envie, les mauvaises passions domineront-elles? Ou verra-t-on la forme populaire prévaloir sans étouffer la liberté?

— C'est à vous, doué d'une prévision et d'un instinct surhumains, qu'il faudrait adresser une question pareille.

— Je refuse d'y répondre. Si le monde m'attribue quelque esprit, je suis loin de prétendre au don de prophétie. Prenez-garde toutefois. Votre Angleterre n'est qu'une

serre-chaude, dont les produits magnifiques s'évanouiraient comme la neige s'écoule aux feux du soleil, si une fois le mécontentement général enfantait une révolution parmi vous. En France, une révolution est bientôt réparée. Que la guerre dévaste ce pays, saccage ses moissons, déracine ses vignobles, abatte la moitié de sa population; en deux années, il n'y paraît plus. De nouveaux épis se balancent sur ses guérets, des grappes nouvelles mûrissent au soleil. Mais le sol de l'Angleterre doit tout à l'art, presque rien à la nature. Votre prospérité agricole, artificielle et factice comme votre prospérité financière et industrielle, peut tomber et s'anéantir en peu de jours. La fièvre morale qui dévore la France ne la tue pas; elle s'est propagée jusqu'à vous, et si elle continue, vous tomberez de votre trône commercial au rang d'une puissance de cinquième ordre. Comment soutiendriez-vous plus long-tems cette excitation qui détruit la confiance, ruine le crédit, ébranle le commerce, rend les créanciers exigeans; l'argent rare, l'inquiétude universelle, les riches parcimonieux, les pauvres exigeans, les agriculteurs misérables et le besoin de changement aussi violent que général? Un siècle ne guérirait pas les plaies que la crise actuelle de l'Angleterre lui fera, si cette crise s'augmente et se prolonge. »

(*New Monthly Magazine.*)

—

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Gaz hydrogène sulfuré natif. — L'exhalaison des gaz inflammables à travers le sol de quelques territoires, est un des phénomènes les plus curieux qu'offre la nature. Quoiqu'on sache à quelles causes en attribuer l'origine, il n'est pas moins surprenant de voir certaines contrées recevoir des mains de la nature ce que d'autres ne parviennent à obtenir que par des efforts long-tems soutenus, qu'elles se trouvent encore dans les mêmes conditions de climat et d'atmosphère. Les *terrains ardens* de *Barigazzo* et de *Pietramala* dans les Apennins, jouissent d'une grande célébrité ; mais l'ignition permanente qui existe sur le territoire d'*Ateschjah,* près Bakou, en Perse, quoique moins connue, offre peut-être des particularités plus remarquables. Voici la description qu'en donne M. Goodenough dans son voyage sur les bords de la mer Caspienne.

« J'avais entendu parler de l'embrâsement spontané et continu qui existe sur une petite portion du territoire des environs de Bakou ; je connaissais les mille prodiges attribués à ce phénomène par les Parsis et les superstitieux Hindous ; aussi, me trouvant sur les lieux, je voulus par moi-même éclaircir tous mes doutes. Voici les faits que j'ai recueillis pendant mon exploration : à une dizaine de werstes environ de Bakou, on découvre un petit bourg

appelé *Ateschjah* (demeure du feu); au fur et à mesure qu'on en approche on sent une odeur sulfureuse qui devient bientôt insupportable. Cette odeur qui provient des émanations qui s'exhalent à travers les fissures du sol, règne dans un rayon d'un demi-werste; au centre de cet espace, quand le tems est sec, on voit s'élever une longue flamme d'un blanc bleuâtre très-peu perceptible le jour, mais dont l'intensité augmente pendant la nuit.

» A quelque distance du feu, mais sur le terrain sulfureux lui-même, des Hindous de la secte des *guèbres* (adorateurs du feu), se sont construit de petites maisons de pierre. Le sol de leurs cabanes est recouvert d'un lit d'argile et de chaux, de l'épaisseur d'un pied, afin de préserver l'intérieur des habitations des exhalaisons de la vapeur. De distance en distance, à la surface du sol, sont pratiqués des trous qui ont deux pieds et demi de profondeur, mais qui sont bouchés par des tampons en bois. Quand un des habitans a besoin de feu, il enlève un des tampons, il présente un brandon allumé à l'orifice du trou, et la flamme s'élève aussitôt. Si l'on place la main sur l'une de ces ouvertures, avant que l'embrâsement se soit opéré, on sent une grande chaleur; la peau rougit et s'enfle; on éprouve en un mot tous les effets que produisent les bains de vapeurs sulfureuses. La nuit, pour obtenir une lumière qui soit à la hauteur des objets auxquels ces pauvres gens travaillent, ils enfoncent dans l'une des ouvertures pratiquées dans le sol, des tubes en roseau, dont l'intérieur a été préalablement enduit d'une couche de chaux. Par ce moyen ils se procurent, partout où il leur est convenable, un courant d'air inflammable qui donne une lumière très-vive et toujours égale.

» Les tisserands hindous qui habitent ce bourg éclairent ainsi les deux côtés de leurs métiers, et n'ont aucune peine

pour entretenir ou renouveler leur lumière. Tout autre feu leur est inutile, car la chaleur de celui-ci est si grande, qu'elle les oblige à tenir leurs croisées et leurs portes ouvertes. Il serait même dangereux d'allumer auprès un grand feu de bois. Des accidens déplorables ont déjà eu lieu par l'inflammation soudaine de la vapeur.

» Les habitans d'Ateschjah emploient ce gaz non-seulement aux usages domestiques, mais encore à brûler de la chaux, et à consumer les cadavres des morts. Ils en font aussi un objet de commerce assez lucratif. Ils recueillent le gaz dans des bouteilles ou des vessies, et puis l'expédient dans les provinces éloignées de la Perse. Comme il conserve très-bien pendant long-tems sa propriété inflammable, cette espèce de prestige entretient la superstition des adorateurs du feu dans le même degré d'exaltation. Ainsi, l'application du gaz inflammable aux divers besoins de la vie dont l'usage se propage de jour en jour en Europe et en Amérique, était connue de tems immémorial sur les bords de la mer Caspienne; avec cette différence que là il est le produit spontané de la nature, tandis qu'en Europe et en Amérique sa production est le résultat du travail et du génie de l'homme. »

Sciences Médicales.

Moyens de prévenir les effets de la morsure des animaux venimeux ou enragés. — Dans la 47e livraison de la première série de la *Revue Britannique*, nous avons consigné le résumé sommaire des expériences curieuses faites par M. Coster, pour s'assurer si, par l'emploi du chlorure de soude, on parviendrait à arrêter les effets du virus rabique et des diverses variétés de venins. M. Coster avait été amené à tirer des inductions favorables des essais

qu'il se proposait de faire, parce que la propriété désinfectante du chlore dépend de son affinité pour l'hydrogène, affinité telle qu'il l'enlève à presque tous les corps pour se combiner avec lui. Or, quelle que soit la nature du virus et des venins, ce sont des produits organiques dans lesquels l'hydrogène entre toujours comme un des élémens constitutifs; les autres étant l'oxigène, le carbone, et de plus, si ce sont des matières animales, l'azote. D'un autre côté, quelles que soient les proportions de ces divers élémens, la nature et la propriété du composé doivent changer par la soustraction partielle ou totale d'un seul d'entre eux; d'où il résulte que le chlore, enlevant une partie de leur hydrogène aux virus et aux venins, leur composition, et conséquemment leurs propriétés se trouvent changées. Depuis l'insertion de notre article, de nombreuses expériences n'ont fait que corroborer la justesse de la théorie du savant praticien : l'emploi du chlorure a constamment arrêté les progrès des venins et du virus rabique.

Cependant comme il n'arrive pas toujours qu'à la campagne on trouve du chlorure de soude convenablement préparé, et que c'est surtout là qu'on est le plus exposé à la morsure des animaux venimeux ou enragés, nous croyons faire une chose utile en reproduisant ici deux faits rapportés par le *Courrier des États-Unis* qui constatent l'efficacité du sel ordinaire, pour arrêter les effets de la morsure d'animaux venimeux ou enragés. Durant le cours du mois de janvier, deux hommes ayant été mordus par un *cobra,* l'un au bras et l'autre à la jambe, furent traités par le docteur W. Kennedy de Terhoot, qui n'ayant à sa portée aucun agent thérapeutique, ne fit usage que de frictions saumurées et de compresses imbibées d'une très-forte solution de sel.

» Les symptômes mortels ordinaires en pareil accident, dit ce praticien, avaient déjà fait quelques progrès avant l'essai du remède ci-dessus mentionné ; mais à peine l'eus-je employé, que le mal céda à de vigoureuses frictions sur les parties mordues, et les deux hommes furent sauvés. Depuis je me suis convaincu par d'autres exemples qu'il ne fallait pas différer d'un seul moment à appliquer la solution de sel, surtout dans les morsures de serpens dont le poison est actif. Plus la solution est forte, plus elle est efficace et mieux elle vaut; on ne doit cesser de frotter la partie blessée que lorsque la circulation est bien rétablie. En cas de morsure d'un chien enragé, j'ai obtenu les plus grands résultats de l'emploi du sel. Je frictionne alors la blessure pendant plusieurs heures avec la solution, puis j'étends une couche épaisse de sel sur un linge de toile, que je place sur la morsure en l'assujétissant par un bandage solide. J'ai soin de tenir en outre la partie blessée dans un état d'humidité pendant au moins vingt-quatre heures en pressant au-dessus une éponge trempée de tems en tems dans la solution. Après cela je mets une nouvelle compresse de sel qui doit rester intacte pendant deux jours. Si cette manœuvre bien simple est commencée de suite après la blessure, on peut répondre de la vie de la personne mordue, car quel que soit le venin du serpent, sa morsure ne sera jamais mortelle. Je sais bien qu'il existe des moyens de guérir l'hydrophobie, etc., quand la maladie est prise à tems ; mais ce n'est toutefois que d'une manière cruelle pour le patient, car il faut d'ordinaire cautériser la plaie, en sorte qu'il arrive que les personnes qui sont auprès du malade n'osant pas faire usage du fer rouge, attendent l'arrivée du médecin, et laissent ainsi le virus faire des ravages que l'art ne peut plus maîtriser. Le remède que je présente est donc préférable par sa simplicité. »

» La méthode de M. Kennedy paraît se rapprocher de celle dont John Wesley parle dans sa *Médecine Primitive*. « Mêlez, dit-il, une livre de sel dans un quart d'eau. Baignez, lavez et épongez la blessure avec cette mixture pendant au moins une heure, et attachez ensuite dessus un bandage de sel que vous laissez sans y toucher pendant douze heures. » M. Wesley ajoute : « L'auteur de ce remède fut mordu six fois par des chiens enragés, et se guérit toujours lui-même en suivant les préceptes indiqués.

Voyages.

Habitations d'hiver des Esquimaux. — C'est au voyage du capitaine Franklin dans la mer polaire que nous empruntons le récit suivant : « Réduits à l'inaction la plus complète par les glaces qui tenaient notre vaisseau captif, nous ne songions même pas à faire la moindre manœuvre pour nous en dégager; en revanche nous parcourions à pied la côte pour tuer les ours blancs ou les renards, que quelques provisions déposées exprès attiraient dans nos piéges. Mais il arrivait souvent que les sauvages habitans de cette terre glaciale enlevaient nos appâts, et rendaient ainsi inutiles nos fatigantes excursions. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir de leurs larcins, et nous résolûmes d'en tirer satisfaction. Comme le produit de notre chasse était distribué entre tout l'équipage, et que cette viande fraîche lui procurait une agréable diversion, il fut inutile de recommander à nos matelots de faire bonne garde, et d'empêcher que nos ennemis ne compromissent plus longtems par leur maraudage le succès de notre chasse.

» Depuis plusieurs jours nos matelots exerçaient une surveillance sévère, mais infructueuse, car nos appâts étaient toujours enlevés, et notre chasse devenait de jour

en jour moins productive. Fatigué de cet ennuyeux contretems, un de nos jeunes lieutenans se décida à faire une irruption dans le camp ennemi, dont nous n'étions séparés que par une faible distance. Suivi de deux hommes décidés et bien armés, il pénétra non sans peine à travers des monceaux de glace péniblement entassés jusqu'aux huttes des sauvages. Et là, après des explications échangées de part et d'autre, et quelques libations copieuses de rum et d'eau-de-vie, notre lieutenant-diplomate obtint la cessation complète des hostilités. A son retour, la description merveilleuse qu'il fit des huttes de ces sauvages, construites, nous disait-il, en glace, m'engagea à me rendre sur les lieux pour m'assurer par moi-même de la véracité de son récit.

» Je savais bien que les grands seigneurs russes faisaient construire, pendant les hivers très-froids, des palais en glace, édifices magiques qui ne servirent jamais à garantir l'homme des rigueurs de la saison (1); mais je ne pouvais croire qu'un peuple chasseur, pourvu de peaux et de fourrures de toute espèce, choisît des matériaux si peu confortables pour ses habitations d'hiver. Enfin l'occasion de satisfaire ma curiosité se présenta : je pus voir de près ces monticules de glace sous lesquels l'homme de ces contrées boréales s'ensevelit, et poursuit sans inquiétude le phénomène de la vie.

» Divisés en bandes de cinquante personnes : hommes, femmes ou enfans, les Esquimaux choisissent en général pour leur station d'hiver la rive des fleuves ou les bords de la mer. Ils ont ainsi toute facilité pour surprendre les

(1) En 1740, on construisit à Saint-Pétersbourg, avec des glaces retirées de la Néva, un édifice qui avait 52 pieds de long, 17 de large, et 20 de hauteur.

poissons qui se présentent à l'orifice des trous qu'ils pratiquent dans la glace et pour tuer les ours blancs qui, en hiver, deviennent ichtyophages. Chaque bande reconnaît pour chef le plus âgé et obéit à ses lois. Aussitôt que celui-ci a fixé le lieu de la station, chacun se met à l'œuvre: les uns déblaient l'endroit désigné, tracent de petits fossés circulaires destinés à recevoir les premières assises de la construction. Ils aplanissent ensuite la surface intérieure du sol de la hutte, qui a ordinairement 12 pieds de circonférence, et y incrustent de la mousse, en attendant que les matériaux propres à l'érection de l'édifice arrivent. Les autres se transportent sur les fleuves, choisissent les endroits où la glace est à-la-fois polie et épaisse, tracent des lignes circulaires de la même circonférence que les premières, et en détachent avec de larges couteaux des tranches qui ont 6 pouces de large, 3 pieds de long et 2 pieds d'épaisseur. On transporte ensuite ces matériaux sur le terrain destiné au campement de la peuplade. Là ils sont disposés en assises circulaires, cimentés avec de l'eau tiède, qui, se congélant aussitôt, lie entre elles ces pierres de glace. Dès que les murs ont atteint deux pieds de haut, l'épaisseur de chaque assise est légèrement diminuée à l'intérieur pour qu'insensiblement la partie supérieure de l'édifice s'arrondisse en dôme. Deux ouvertures seulement ont été ménagées pour le service et la commodité des habitans : l'une qui a 2 pieds 1/2 de haut sur un pied 1/2 de large, sert de porte; l'autre, taillée en forme de meurtrière, est destinée à laisser pénétrer dans la hutte, au gré des habitans, l'air extérieur ou la lumière. Ces ouvertures sont fermées par des peaux d'ours et de renard.

» Le feu, comme on le pense bien, ne pénètre jamais dans l'intérieur de ces singulières habitations : aussi les architectes ont-ils élevé une espèce de vestibule en avant de

la porte d'entrée construit en matériaux plus capables de résister à la chaleur. C'est là qu'est le foyer, là que se préparent et se cuisent les alimens de la famille, là qu'elle vient réchauffer ses membres engourdis par le froid et l'humidité. Dans l'intérieur de la hutte, s'élève à un pied et demi du sol une espèce de strade en glace, qui sert de lit aux résidens. Pour que la chaleur du corps ne le fasse pas fondre, on a eu soin d'y jeter une couche assez épaisse de mousse et de jeunes pousses de pin. C'est sur un tel lit que ces malheureux habitans viennent pêle-mêle se livrer chaque soir à un sommeil de douze heures! Çà-et-là quelques portions d'assises sortent de l'alignement; elles sont destinées à recevoir la lampe, des ustensiles ou autres menus objets.

» L'impression que j'éprouvai en entrant dans une de ces huttes, fut pour moi très-agréable; la température extérieure était à 16° au-dessous de zéro; tandis que dans le réduit de mes Esquimaux, nous n'avions plus à endurer que 9 degrés de froid. La plus grande élévation de la voûte a 6 pieds et demi; à travers ses parois épaisses pénètre une lueur blafarde et équivoque assez désagréable: au reste une lampe toujours allumée remplace la lumière du jour. Dans quelques huttes je remarquai que le dôme était soutenu par quatre piliers; ces pauvres gens m'apprirent qu'il arrive parfois, lorsqu'ils font un feu trop vif dans le vestibule, que la chaleur, pénétrant dans l'intérieur, fait fondre la glace, et que sans cette précaution ils risqueraient d'être écrasés par la chute de la voûte. »

Statistique.

État de l'instruction en Angleterre, en France et aux États-Unis. — Les dépenses de l'instruction publique, en

Angleterre, ne sont pas, comme en France, prélevées sur le budget de l'état. Des dotations faites par des rois et des princes ont contribué à fonder les universités d'Oxford et de Cambridge, et à leur assurer un immense revenu, tandis que de simples particuliers ont élevé dans leurs districts respectifs des écoles de divers degrés. C'est sur le produit de ces dotations, consistant la plupart en immeubles, que sont prélevés les honoraires des maîtres, les frais d'enseignement et d'entretien d'un certain nombre d'élèves. Cependant il s'en faut que toutes les écoles de l'Angleterre soient pourvues de dotations; mais celles qui ne sont pas dotées, reçoivent une subvention de la paroisse, si le nombre des élèves n'est pas suffisant pour assurer l'existence du maître.

On compte en Angleterre 4,187 écoles jouissant de dotations, et 14,282 non-dotées. En 1818 ces écoles étaient fréquentées par 644,282 enfans, dont 322,518 payaient et 321,764 étaient élevés gratis. Depuis cette époque, le nombre des écoliers s'est successivement accru; d'après le dernier rapport présenté à la fin de 1830, au lord-chancelier, 952,849 enfans fréquentaient les écoles ordinaires, et 347,151 les écoles du dimanche, qui sont au nombre de 5,162. On comptait en outre dans les universités d'Oxford et de Cambridge, 3,347 élèves qui suivaient les différentes facultés.

En France, les dépenses de l'instruction publique sont en partie couvertes par des crédits ouverts au budget de l'état, et en partie par les droits universitaires que perçoit l'Académie. L'allocation annuelle est de 900,000 fr.

Les départemens où l'état de l'instruction est le plus satisfaisant, sont : le Bas-Rhin et la Haute-Marne, où l'on compte un individu dans les écoles sur 8 habitans, puis celui de l'Aube, où ce rapport est d'un 9ᵉ : ceux du Doubs,

de l'Oise, de la Côte-d'Or, des Ardennes, de la Meurthe, de la Meuse, du Haut-Rhin, où il atteint un 10ᵉ. Dans les Vosges, il n'est que d'un 11ᵉ; dans la Somme, la Haute-Saône, d'un 13ᵉ; et d'un 15ᵉ dans les Basses-Pyrénées, l'Aisne, le Pas-de-Calais et la Moselle.

Les départemens où l'instruction est le moins répandue, sont : la Seine un 48ᵉ, le Cher un 92ᵉ, la Haute-Vienne et l'Allier un 95ᵉ, le Cantal un 98ᵉ, le Morbihan un 99ᵉ, la Haute-Loire un 100, le Finistère un 112, le Puy-de-Dôme un 120ᵉ et la Corrèze un 152ᵉ.

Sur la population totale de 32,000,000 d'habitans, on compte 3,142,375 individus du sexe masculin de l'âge de 6 ans à 16. Les élèves admis sur ce nombre dans les établissemens de l'instruction publique sont ainsi répartis :

Colléges royaux.....	payans...	10,239	11,114
	gratuits..	875	
Colléges communaux.	payans...	26,480	29,786
	gratuits..	3,306	
Institutions.........	payans...	8,305	9,232
	gratuits..	927	
Pensions...........	payans...	19,840	20,528
	gratuits..	688	
Écoles primaires.....			1,244,579
Total des élèves.....			1,315,239

Si l'on rapproche le chiffre de la population de l'Angleterre, qui s'élève à 14,000,000 d'habitans, de celui de la France, et que l'on compare le nombre d'enfans qui, dans l'un et l'autre pays, fréquentent les écoles primaires, on verra combien il nous reste à faire pour porter chez nous l'instruction au degré où elle est dans cette partie du Royaume-Uni. Mais cette différence est encore bien plus frappante, lorsqu'on met en parallèle le rapport des écoliers à la population des États-Unis avec celui des principaux états de l'Europe.

Moyenne des enfans fréquentant les écoles dans divers pays par rapport à leur population.

	Écolier	hab.		Écolier	hab.
États-Unis	1 sur	4	Autriche	1 sur	13
Pays de Vaud	1	6	France	1	20
Wurtemberg	1	6	Irlande	1	19
Prusse	1	7	Pologne	1	78
Bavière	1	10	Portugal	1	88
Angleterre	1	11	Russie	1	367

Malheureusement le défaut d'ensemble qui existe dans les documens statistiques publiés aux États-Unis, ne nous permet pas de donner des renseignemens généraux sur l'état de l'instruction dans ce pays. Cependant comme ceux que nous possédons sur l'état de New-York sont à-la-fois très-complets et très-curieux, nous croyons devoir les consigner ici.

La population de l'état de New-York, sans contredit, le plus riche et le plus florissant de tous ceux de l'Union, s'élève à 2,000,000 d'habitans. Cet état dépense chaque année plus de 200,000 dollars (1,060,000 fr.) pour l'instruction de ses enfans, dont le nombre est de plus de 500,000, tandis que la France n'affecte que 900,000 fr. à l'instruction de ses 3,000,000 d'enfans. Voici les sources d'où proviennent les fonds destinés à l'entretien des maîtres et des écoles de l'état de New-York.

	Dollars.	Fr.
Trésor de l'état	100,000	530,000
Prélèvement sur les taxes immobilières	128,099	668,924
Produit de différentes allocations	16,786	88,965
TOTAL pour 1830	244,885	1,297,889

Ainsi, tandis que la France consacre à peu près 30 centimes par an à l'instruction de chacun de ses enfans, l'état de New-York destine à cette même dépense plus de 2 fr.

par tête. Aussi quelle différence y a-t-il entre le nombre d'enfans qui fréquentent les écoles dans les deux pays.

Nous avons vu plus haut qu'en France le tiers des enfans recevait seulement l'instruction primaire, tandis que dans le New-York le nombre des écoliers dépasse presque toujours le chiffre des enfans qui se trouvent dans l'état. Voici ce curieux relevé :

	Nombre d'écoles existant dans le New-York.	Nombre d'enfans de 5 à 16 ans.	Nombre d'écoliers fréquentant les écoles.
1830	8,872	468,257	480,041
1831	9,063	497,503	499,424
1832	9,339	509,967	507,105

L'explication de cette singulière anomalie est facile. Comme beaucoup de familles arrivent d'Europe avec des enfans qui ont plus de seize ans et qui ne possèdent aucun espèce d'instruction, leurs parens les envoient aux écoles pour jouir des bienfaits qu'accorde le gouvernement des États-Unis à tous ceux qui vivent sous ses lois, car c'est avec juste raison que l'on peut dire que c'est la faute d'un Américain s'il ne sait ni lire ni écrire. C'est de là que provient l'excédant des écoliers sur le nombre d'enfans de cinq à seize ans.

Frais de construction d'une maison à Londres et à Paris. — Les embellissemens dont on s'occupe en ce moment dans le quartier de Westminster, ont donné lieu à la publication de plusieurs mémoires relatifs à cet objet. Nous trouvons dans l'un d'eux des détails sur les frais de construction d'une maison, qui intéresseront sans doute quelques-uns de nos lecteurs. D'après l'auteur du mémoire, la somme totale des frais de construction d'une maison doit être divisée de la manière suivante : 54 p. % pour l'achat des matériaux ; 36 p. % pour la main-d'œu-

vre, et 10 p. °/₀ pour les droits perçus sur les matériaux. L'auteur se sert de ces calculs, fruit d'une longue expérience, pour déterminer la moyenne des frais de construction d'une maison qui aurait 24 pieds de front sur 45 de profondeur, et qui serait élevée de deux étages avec combles.

	Liv. st.	Fr.
Achat des matériaux....................	1,350	33,750
Droits perçus sur les matériaux...........	250	6,250
Main d'œuvre.........................	900	22,500
TOTAL.................	2,500	62,500

Comme on estime qu'une semblable construction aurait employé 280,000 briques, le droit perçu sur ces seuls matériaux s'élèverait à 82 liv. sterl. (2,050 fr.). Il est à regretter que l'auteur du Mémoire qui nous a fourni ces données n'ait pas fait connaître la valeur du terrain; car nous aurions pu établir un parallèle plus complet entre les dépenses de même nature qu'entraîne à Paris l'érection d'un édifice de même proportion. Quoi qu'il en soit, voici quelle serait, dans cette dernière ville, la moyenne des frais de construction d'une maison qui aurait 5 toises de face sur 6 de profondeur, et qui serait élevée de trois étages avec combles.

	Main d'œuvre.	Matériaux.	Total.
Maçonnerie.............	14,000	14,000	28,000
Charpente.............	2,200	8,800	11,000
Menuiserie.............	5,400	3,600	9,000
Serrurerie.............	1,200	4,800	6,000
Peinture...............	1,666	834	2,500
Couverture.............	103	647	750
Plomberie..............	77	673	750
Marbrerie..............	667	333	1,000
Vitrerie...............	50	450	500
Carrelage..............	100	400	500
TOTAUX......	25,463	34,537	60,000

Il résulte de ce rapprochement que les constructions, en France, quoique de meilleure qualité, sont bien moins coûteuses qu'en Angleterre. En effet, la superficie des deux maisons ci-dessus est absolument la même; mais la maison construite à Paris l'est en moëllons et a trois étages, tandis que celle de Londres est édifiée en briques et n'a que deux étages; cependant la construction de celle-ci coûterait 2,500 fr. de plus que la première.

Industrie.

De la production de la vapeur et du perfectionnement des machines locomotrices. — Nous avons toujours eu soin de tenir nos lecteurs au courant des diverses applications de la vapeur, et des modifications importantes qu'ont subies dans le cours de ces dernières années les machines locomotrices. Nous allons présenter d'abord le résultat des expériences récentes faites par M. Perkins, pour découvrir les causes qui déterminent les explosions si fréquentes des chaudières employées dans les machines à vapeur à haute pression, et les moyens d'empêcher ces funestes accidens. La solution de ce double problème était d'autant plus importante, que le système des machines à haute pression offre sur celles à basse pression un avantage immense. Supériorité de puissance avec la même quantité de combustible. Mais les accidens nombreux qui sont résultés de l'emploi de ce système, avaient porté le gouvernement britannique à défendre, pour cause de sûreté publique, la construction de machines à haute pression. Les Américains sont les seuls qui en fassent usage; et malheureusement les sinistres occasionés par l'explosion des chaudières ont été jusqu'ici trop nombreux pour recommander l'adoption de

cette méthode. Heureusement les découvertes de M. Perkins vont lever tous les obstacles, et il est probable que sous peu les machines à haute pression seront les seules employées.

» Avant de commencer mes expériences sur la manière de produire de la vapeur d'une grande élasticité et d'une haute compression, j'étais persuadé, dit ce savant ingénieur, que l'eau que l'on voulait convertir en vapeur devait être tenue en contact constant et immédiat avec le métal qui la contenait, et que ce point était fort important. En effet, j'avais remarqué que l'eau qui se trouve à la surface du fer en fusion est très-peu affectée par la chaleur; tandis que le même métal fluide, s'il vient à tomber sur l'eau, éclate avec une explosion beaucoup plus forte que ne l'est celle de la poudre à canon qui s'enflamme.

» Ce fait remarquable me semblait digne d'une méditation attentive et soutenue : c'est pour l'éclaircir et en tirer parti que j'ai tenté une série d'expériences modifiées de diverses manières. Je me contenterai d'en citer deux, qui donneront la preuve irréfragable que beaucoup reste encore à faire pour perfectionner les méthodes appliquées à la formation de la vapeur.

» *Première expérience.* — Je fis chauffer à blanc une coupe massive de fer fondu, que je retirai du fourneau; pendant qu'elle se refroidissait graduellement, j'y jetai, l'une après l'autre, plusieurs mesures d'eau, qui s'évaporaient dans un espace de tems plus ou moins considérable, et laissaient le vase à sec.

» Voici quels furent les résultats de cette opération.

La 1re mesure s'évapora en..................	90 secondes.
La 2e en..................................	80
La 3e en..................................	59

» Pendant cette troisième évaporation, je commençai à

voir *la vapeur* qui se formait; elle devint de plus en plus visible, pendant l'évaporation des mesures d'eau suivantes :

La 4ᵉ mesure s'évapora en......................	30 secondes.
La 5ᵉ en..	20
La 6ᵉ en..	12

» La septième mesure s'évapora tout-à-coup, en un nuage de vapeur épaisse. C'est ce que j'appelle le *point d'évaporation*. L'évaporation de

La 7ᵉ mesure dura............................	6 secondes.
La 8ᵉ s'évapora en...........................	10
La 9ᵉ en..	20
La 10ᵉ en..	32

» La onzième mesure cessa de bouillir.

» La première mesure d'eau, jetée dans le vase chauffé à blanc, ne touchait point le métal; on voyait la masse liquide, repoussée par l'extrême chaleur, se mouvoir horizontalement, changer de forme, et flotter au milieu de la coupe.

» Aussi, l'évaporation de cette mesure d'eau fut-elle lente. Mais la coupe venant à se refroidir par les évaporations successives qui eurent lieu et par le laps de tems, l'eau se trouva enfin, à la septième mesure, en contact immédiat avec le fer, et s'évapora tout-à-coup. A ce *point d'évaporation*, la vapeur qui, dans le vaisseau chauffé à blanc, ne s'était formée qu'en 90 secondes, ne mit plus que 6 secondes à s'évaporer; c'est-à-dire que l'eau mit quinze fois moins de tems à se convertir en vapeur.

» Le corollaire de l'expérience précédente est, qu'une quantité donnée d'eau se *vaporisera* quinze fois plus rapi-

dement si on lui donne un degré de chaleur médiocre, que si le degré de chaleur est très-élevé (1).

» *Deuxième expérience.* — Je fis préparer deux coupes de fer fondu, très-massives, jetées dans le même moule, pesant chacune à-peu-près douze livres. Au fond de l'une de ces coupes s'élevaient dix pointes aiguës, d'un quart de pouce à leur base, de deux pouces de longueur, et très-effilées.

» Ces deux vaisseaux furent également chauffés à blanc; et dans l'un, qui n'était point armé de pointes, on versa une mesure d'eau, pendant que l'on versait quatre mesures égales d'eau dans celui qui avait des pointes. L'évaporation de l'eau contenue dans les deux vases, bien que la quantité de cette eau fût très-différente, s'opéra au même instant.

» Quand on retira du feu la coupe garnie de pointes, les pointes se refroidirent tout-à-coup depuis leurs extrémités jusqu'au-dessous du point d'évaporation, tandis que leur base restait chauffée à blanc.

» Pendant le cours de ces expériences, des difficultés d'exécution se présentèrent. J'employai différens moyens pour les lever. L'observation suivante mérite d'être rapportée.

» J'avais remarqué que si l'on plaçait dans un vaisseau rempli d'eau un autre vaisseau également plein d'eau,

(1) Note du Tr. On sait que lorsqu'on jette des gouttes d'eau sur un métal échauffé au rouge-blanc, ces gouttes, au lieu de se vaporiser restent sur le métal, et que quand celui-ci se refroidit et arrive au rouge-brun, les gouttes d'eau s'aplatissent et se vaporisent avec une vive ébullition. M. Lechevallier a prouvé par ses expériences que la température de ces gouttes chauffées dans un vase incandescent était en effet moindre que 100 degrés.

celle qui se trouvait dans le vase intérieur ne bouillait pas, tandis que celle qui remplissait le vase extérieur bouillait dès le premier moment. J'imaginai d'abord que la colonne d'eau du grand vase absorbait toute la chaleur, et n'en laissait parvenir que fort peu jusqu'à la colonne d'eau du petit vase; mais c'était une erreur : la température de l'une et de l'autre colonne se trouva tout à-fait semblable, quand je plongeai le thermomètre dans l'une et dans l'autre.

» La chaleur nécessaire pour produire de la vapeur atmosphérique dans la colonne intérieure ne pouvait, comme on le voit, être communiquée par la colonne extérieure. Il fallait qu'il se trouvât une différence plus ou moins grande dans la pesanteur spécifique de l'eau des deux colonnes, et que cette différence fût proportionnée à la quantité de vapeur produite par la colonne extérieure.

» Afin de mettre à l'épreuve cette loi de la nature qui n'avait pas été observée, je fis faire un vaisseau cylindrique de fer-blanc, de douze pouces de diamètre et de six pouces de profondeur, avec un tube de trois pouces de diamètre et de dix-huit pouces de profondeur, attaché au centre et à la base du vaisseau cylindrique. Ce tube était fermé à son extrémité inférieure, et ouvert à son extrémité supérieure, qui aboutissait au centre et au fond du vase. Un tube intérieur, ouvert des deux côtés, fut placé dans le tube de trois pouces sur dix-huit, et soutenu par deux pattes à un pouce environ du fond du tube; entre les deux tubes régnait un vide d'un quart de pouce ou à-peu-près.

» Ces deux tubes furent remplis d'eau; et le vaisseau ayant été placé sur un fourneau très-ardent, dans lequel le double tube était complétement plongé : l'eau du tube intérieur et l'eau mêlée de vapeur du tube extérieur, ne tardèrent pas à circuler; ce qui produisit avec une rapidité et une puissance extrêmes, une quantité considérable de va-

peur : car l'eau de la colonne extérieure recevant la chaleur aussitôt que le feu la communiquait au métal, le courant poussait vers le haut, et chassait devant lui les bulles de vapeur, à l'instant même de leur formation. Telle était la puissance de ce courant continuel et circulant, qu'il entraînait et emportait avec lui des substances diverses, qui finissaient par être déposées sur le fond cylindrique du grand vaisseau, où l'eau restait immobile.

» Ces expériences ont prouvé d'une manière incontestable la nécessité de tenir l'eau que l'on veut vaporiser en contact immédiat et constant avec le métal échauffé qui la renferme, et de ne donner au métal que le degré de chaleur nécessaire pour produire la vaporisation la plus rapide : méthode exempte de tous les dangers et de tous les inconvéniens que le système actuel entraine après lui.

» Je n'ai point prétendu entrer dans les applications possibles de ce système, mais seulement expliquer les lois et les bases sur lesquelles il repose, et les circonstances qui m'ont conduit à cette découverte. Je laisse aux intelligences scientifiques le soin d'en tirer les conséquences qu'elle entraîne, et d'en déterminer les nombreuses et importantes applications. »

A la suite d'un article sur les *Routes à rainures et les machines locomotrices*, publié dans le 59e Numéro de l'ancienne série, nous annoncions que l'on s'occupait en Angleterre de remplacer la vapeur par d'autres agens. Voici des détails curieux extraits *New Monthly Magazine*, sur la machine à vide et à gaz, inventée par l'ingénieur Brown, et qui paraît, d'après les expériences qui viennent d'être faites, pouvoir être avantageusement substituée à la machine à vapeur.

Le 27 juillet dernier, M. Brown a fait fonctionner à *Old-Brampton*, devant une société composée de savans

et d'industriels, trois de ses nouvelles machines, ayant chacune un degré de puissance différent. L'ensemble de ce nouvel appareil diffère peu de celui des machines à vapeur ordinaires : on a seulement remplacé la chaudière par un cylindre dans lequel on introduit avec compression du gaz hydrogène, très-facile et surtout peu coûteux à obtenir. Le gaz soulève, en s'échappant du cylindre, un piston adhérent à une manivelle, et quand le piston est arrivé au point convenable, l'hydrogène s'enflamme, de même que la vapeur se condense dans les machines à feu actuelles. Aussitôt que le vide est opéré, le piston retombe, chassé par la pression atmosphérique, et se relève ensuite par l'effet d'un nouveau courant de gaz, de manière à produire le mouvement alternatif de va et vient.

La différence entre la machine de l'ingénieur Brown et la machine à vapeur ordinaire consiste dans la substitution du gaz à la vapeur. Dans le nouveau système, le vide s'opère par la combustion du gaz; tandis que, dans le second, il s'effectue par la condensation de la vapeur. Une des pompes qui a fonctionné *Eagle-Lodge*, avait 4 pieds 8 pouces et demi de diamètre. Les effets en sont surprenans : le piston montait cinq à six fois par minute; et chaque fois il élevait avec une force inouïe 750 gallons d'eau (3,375 litres). En sorte qu'une citerne de la capacité de 120 hectolitres environ fut remplie en trois quarts de minute! Celle qui, pendant les huit derniers mois, a fonctionné sur le canal *Croydon* pour opérer l'épuisement des eaux, avait 22 pieds de haut, et son cylindre 6 pouces de diamètre. Il a été constaté qu'elle fournissait 16,000 litres d'eau par minute. Pendant les huit mois qu'elle a fonctionné, elle a consommé 417 chaudrons de houille (5,425 hectolitres), qui ont produit 592 chaudrons de coke (7,702 hectolitres) et 4,800 gallons (21,600 litres) de bitume. L'emploi de

cette machine a occasioné une dépense totale de 666 liv. st. (16,650 fr.) ; mais on a retiré de la vente du coke et du bitume 769 liv. ster. (19,250 fr.), en sorte que le bénéfice a été de 103 livres (2,575 fr.), non-compris la valeur de l'ouvrage exécuté par la machine.

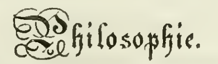
On voit donc que sa mise en activité, loin d'entrainer à des dépenses, procure un profit assez considérable. Si à ces avantages l'on ajoute : que l'emploi de cette nouvelle machine permettra de supprimer les chaudières , et les provisions d'eau si lourdes et si coûteuses , on concevra facilement le succès que doit obtenir la nouvelle invention M. Brown. La simplicité de son mécanisme, la rapidité avec laquelle on peut la mettre en action , et la sécurité qu'elle présente (la machine à vide et à gaz n'est pas sujette aux explosions), lui donnent en outre une supériorité incontestable sur la machine à vapeur.

Il y a quelques années, l'ingénieur Braitswaite eut l'idée de faire fonctionner, au moyen de la vapeur, les pompes à incendie : cette application eut les plus heureux résultats. Mais le tems qu'il fallait pour engendrer la vapeur, la pesanteur de la machine, et les frais considérables d'entretien ont bientôt fait abandonner ce procédé. La machine de M. Brown étant au contraire alimentée par le gaz, substance que l'on peut se procurer aisément dans toutes les rues de Londres , et à chaque instant du jour et de la nuit, et pouvant en outre fonctionner à la minute, pourra être employée efficacement à arrêter les progrès des incendies, malheureusement trop fréquens dans cette capitale. Il a été constaté qu'en 1831 il y avait eu 542 incendies à Londres.

JUIN 1832.

REVUE

BRITANNIQUE.



DE L'HISTOIRE,

CONSIDÉRÉE

SOUS LE POINT DE VUE RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE (1).

Un jeune étudiant de Cambridge, qui n'était encore que *cuiller d'argent* (2), me disait un jour : « Pardieu! ma cuiller d'argent pourrait être fière. Newton n'en savait pas plus que moi. »

Condorcet et Dugald Stewart ont fait la même remarque. « Dans le siècle dernier, dit Condorcet, il suffisait de quelques années d'étude pour savoir tout ce qu'Archi-

(1) Note du Tr. Dans le 21e Numéro de la nouvelle série de la *Revue Britannique*, nous avons consacré un article remarquable à l'examen de la doctrine philosophique et religieuse des historiens anciens; celui-ci est consacré à l'examen de celle des historiens modernes.

(2) *Silver spoon*, un des grades inférieurs de l'Université de Cambridge, où se sont conservés intacts les usages et les dénominations singulières des universités du moyen-âge.

mède et Hipparque ont pu connaître; aujourd'hui deux années de l'enseignement d'un professeur valent au-delà de ce que savaient Leibnitz ou Newton (1). »

Telle est, comme l'observe très-bien le philosophe écossais que j'ai cité plus haut, l'accumulation progressive de nos richesses scientifiques, que le trésor de ses connaissances devient accessible aux intelligences vulgaires, et que ces arcanes, dont les philosophes de l'antiquité n'avaient pas la clé, sont aujourd'hui, pour ainsi dire, un lieu-commun livré à la populace des gens du monde. Observation qui n'a pas échappé au sagace et lumineux historien David Hume : il en a tiré toutes les conséquences. « A mesure que les progrès de la philosophie augmentent, dit-il dans son *Essai sur les Philosophes et leurs Systèmes*, la gloire de ceux qui s'en occupent diminue; et, par un étrange phénomène, plus ils savent, moins leurs conquètes ont d'importance et d'éclat. »

Les hommes sont-ils plus heureux à mesure que le monde vieillit? C'est ce qui pourrait être l'objet d'un doute; mais que la masse des hommes s'éclaire, qu'elle sache davantage, qu'elle connaisse plus profondément et plus nettement, chaque jour, les rapports de la nature avec l'homme, les principes des gouvernemens, les lois physiques de l'univers; c'est ce que tout concourt à prouver.

Nos historiens ont dû à ce perfectionnement leur supériorité spéciale. Quel historien grec ou romain s'est montré aussi profond que Machiavel, aussi précis et aussi net dans sa narration que Hume? Que d'idées justes, ignorées des anciens se trouvent dans les récits de nos historiens secondaires! Combien d'erreurs accréditées dans

(1) *De l'Instruction Publique.*

l'antiquité ont disparu des œuvres de Gibbon, de Robertson et de Lingard! Voyez comment Aristote, Xénophon, Tacite, parlent des esclaves et des chrétiens. Ce dernier, qui sert pour ainsi dire de couronnement à toute l'histoire ancienne, et dont le travail est comme le diadème de bronze qui la termine, ignore les mœurs asiatiques, la géographie, l'astronomie; il regrette secrètement la vieille république, et ne voit pas que son cadavre, incapable de subir une palingénésie, a expiré sous ses propres coups. Génie grandiose et profond, il ne se doute pas même que le polythéisme va finir; comme ses prédécesseurs, il ne voit que Rome; elle est le monde pour lui.

Chez les anciens, l'histoire était drame. Pour nous, plus éclairés et moins ingénus, pour nous, vieux de civilisation, l'histoire est érudition et controverse. Nous savons davantage, nous comparons mieux les faits : les premiers nous avons connu la critique et la philosophie de l'histoire.

A cette supériorité même se rattachent un danger et une erreur. Si les Thucydide et les Plutarque écrivaient l'histoire en romanciers et en poètes, les Voltaire et les Gibbon l'ont écrite en avocats. Sans doute, ils n'ont pas adopté aveuglément des faits controuvés; ils ont employé leurs facultés critiques à l'édification de systèmes plus ou moins vrais; mais on doit souvent leur reprocher d'avoir jeté l'histoire dans le lit de Procuste et de l'avoir forcée de se plier à leur doctrine. Habiles dans leurs déductions, ils ont abusé de ces déductions mêmes. Plus coupables que leurs prédécesseurs : ce n'est pas la science, c'est la naïveté qui leur manque. C'est de propos délibéré qu'ils bâtissent leur théorie et déçoivent le lecteur. Vous ne les accuserez pas de mensonge : seulement ils colorent les événemens, ils nuancent les faits, ils interprètent les actions;

et dans ce mélange de bien et de mal, de vertu et de vice, dont l'histoire se compose, ils choisissent avec un art perfide tout ce qui peut favoriser leur argumentation. Si ce n'est point la mauvaise foi d'un imposteur, c'est du moins la subtilité d'un plaideur adroit, qui a soin de présenter tous les motifs qui appuient sa cause et de laisser dans l'ombre les raisons de la partie adverse.

Cette raison sophistique dépare un grand nombre d'histoires modernes. Grâce à elle, on peut tenter sans crainte le panégyrique de Néron et l'éloge du Bas-Empire. N'avancez pas un seul fait contraire à la vérité, mais exagérez un peu ce détail, supprimez cet autre détail, forcez cette nuance, effacez ce trait, fixez sur un seul point l'attention du lecteur, admettez comme prouvées les assertions qui vous plaisent, comme incontestables les traditions qui vous favorisent, soumettez à une investigation malignement laborieuse les traditions dont le témoignage vous embarrasse : et si vous savez en outre analyser un caractère assez curieusement pour associer le lecteur à votre étude, le flétrir ou le colorer d'une épithète, et conserver une apparence d'impartialité critique, vous ferez de Richard III un bon prince, de Henri IV un tyran : vous aurez donné l'idée la plus fausse de vos héros : cependant vous n'aurez pas ouvertement trahi la vérité.

Si l'on peut adresser ce reproche grave aux Gibbon et aux Voltaire, tel n'était pas encore le défaut des chroniqueurs qui servent de point de transition et comme d'anneau intermédiaire entre les historiens du paganisme et ceux des tems modernes. Pour eux l'art n'existait pas. Étrangers aux secrets de la rhétorique, incapables d'imiter la belle et éloquente narration qui nous séduit, la diction merveilleuse et presque oratoire, les tableaux sublimes que les anciens nous ont légués; les chroniqueurs n'a-

vaient pas encore atteint cette sagacité de vues et cette richesse de connaissances acquises dont les philosophes de l'histoire moderne ont tiré si grand parti. Les idiomes dont ils se servaient étaient peu développés; les tems où ils vivaient, orageux et livrés aux querelles de théologie, de politique et d'ambition. La pensée religieuse et catholique qui les dominait, leur défendait de marcher sur des traces païennes, d'imiter le style, la forme, l'art des païens. Mais quelques-uns d'entre eux, vivement émus des scènes terribles qui se passaient sous leurs yeux, les reproduisirent avec ingénuité, avec fidélité, avec bonheur. Rien de plus précieux que leurs récits grossiers. Chez eux seuls revivent les Croisades. Sans les œuvres de *Villani*, de *Malaspina* et de leurs émules, que saurait-on des républiques d'Italie? Sans Villehardouin, Joinville, Froissart, Holinshed, le moine Pàris, sans les chroniques espagnoles et portugaises; quelle trace survivrait des sentimens, des idées, du langage chevaleresques, en France, en Angleterre, dans la Péninsule Ibérique? Le mystère complexe de notre état social et de sa formation, où le trouver ailleurs que chez ces historiens, presque tous diffus, mais dont le coloris ingénu et facile a tout le charme de la vérité et de l'abandon.

Sur les dernières limites du moyen-âge mourant s'élève une figure calme et froide, pleine de force et de finesse, celle de l'historien *Comines*.

Comines est grand, mais il n'est pas complet. La moralité lui manque. Né dans une ère malheureuse où la chevalerie enthousiaste, et le christianisme exalté des preux cédaient à l'influence du machiavélisme de l'Italie, Comines essaya de mêler la foi catholique à la sagacité rusée de ce berceau de la civilisation moderne. Il voit toujours une excuse à un vice ou à un crime, dès qu'ils sont utiles. La pro-

fondeur et la pénétration de ses vues, la netteté rare de son style, le placent bien au-dessus des historiens de ce siècle, cependant il a conservé plus d'une trace de la confusion, de l'incohérence et de la prolixité qui déparent les chroniqueurs. Comme homme politique, il se rapproche de Tacite et de Polybe; mais ses tableaux sont peu colorés, ses groupes n'ont pas la vigueur et l'éclat dramatique que l'on pouvait attendre d'un homme qui, confident de Louis XI, avait à reproduire un pareil tems et un tel homme. Bien différent des chroniqueurs, il compare, il pénètre, il approfondit, il systématise. Déjà son regard d'aigle découvre, en Angleterre, les semences d'une grandeur politique que nous étions bien loin d'avoir atteinte. Ce n'est déjà plus un spectateur indifférent, un témoin qui ne sait que porter témoignage; c'est un appréciateur, un juge.

A cette époque était née en Italie une nouvelle école historique à laquelle Comines n'appartient pas, et dont l'influence a été forte en France, en Italie, en Allemagne. Née de la résurrection éclatante des études grecques, cette école, que l'on peut nommer savante, s'est surtout appliquée à commenter et à imiter la méthode et la manière des écrivains antiques. Un grand homme, *Machiavel* lui a prêté l'autorité de son génie. Dur, stérile, inexorable, sans entrailles, Machiavel voit l'humanité comme une matière morte et passive que la politique exploite et travaille; il n'étudie les annales romaines que pour y chercher les secrets de la domination, les ressorts de l'empire. Son élévation est grande; la nudité de son style en augmente l'effet majestueux; mais vous diriez la nudité du roc, sa hauteur, son aridité, sa solidité. Si le génie est la faculté de créer une œuvre tout individuelle, qui n'ait pas de modèle, qui émane spécialement d'un caractère isolé; si

les principaux attributs du génie sont l'originalité grandiose et l'expression complète, facile, ferme, de la pensée, personne plus que Machiavel n'a de droits au titre d'homme de génie. Le principe qui règne dans ses écrits, l'idée de l'empire qu'il faut conquérir sur les peuples et conserver par tous les moyens, sont empruntés à l'antiquité romaine; il les applique dans toute leur rigueur aux petites principautés de l'Italie : ce qui en fait ressortir l'injustice et l'atrocité. Qu'était Rome pour le monde? Un tyran armé de la force. Que faisaient Ezzelin, Borgia, Castracani? Ce que le sénat romain avait fait. Ils écrasaient sous leurs talons de fer, ils tuaient par le poison, ils jetaient dans leurs cachots les malheureux qui leur résistaient! Qu'étaient devenues Albe, Sagonte, Carthage? Tant de nations décimées, tant de tributs prélevés, tant de rois traînés en triomphe, n'étaient que les offrandes des citoyens romains, leurs horribles hécatombes, portées sur l'autel de la tyrannie romaine.

Après Machiavel, les historiens du même pays semblent hériter de sa finesse et de sa pénétration, mais sans retrouver son énergie et sa puissance : ils ne pouvaient soulever la massue d'Hercule. *Guicciardin*, trop célèbre, est prolixe dans ses récits et froid dans ses descriptions. L'étude des passions, la sagacité avec laquelle il distingue et détermine les traits caractéristiques d'un personnage, ont fait vivre son œuvre; mais il n'y a point de moralité dans sa pensée; l'indifférence qu'il montre pour le vice et la vertu, le défaut de grandeur et d'éclat qui le distingue, ne tardent pas à inspirer le dégoût. *Davila*, élevé à la cour des Médicis, mérite les mêmes reproches; l'intelligence de tous ces écrivains s'est rétrécie, s'est affaiblie dans les antichambres et les boudoirs des palais; ils ne voient de l'hu-

manité que les traits les plus minutieux et les plus puérils; ils sont à Machiavel, le Dante de l'histoire, ce que Marini, auteur de l'*Adone,* est au chantre du *Paradis* et de l'*Enfer*.

Avec Comines, Machiavel et Guicciardin, commence la série des écrivains raisonneurs, qui, tout en imitant les écrivains de l'antiquité, quant aux formes du langage, ont prétendu systématiser les événemens et réduire en théorie philosophique la narration des faits. Jamais Tacite ni Xénophon n'avaient pensé à cet arrangement systématique de l'histoire. Fra Paolo Sarpi, Vénitien, perfectionna, ou du moins poussa plus loin encore cette manière de considérer l'histoire. Il devint avocat : au lieu de présenter les annales humaines comme un mélange des chances de la fortune et des efforts de l'homme, il plaida pour Venise contre Rome; il entreprit de soutenir une cause et de la gagner. Ce n'était plus écrire l'histoire, mais agrandir le pamphlet. L'invention de l'imprimerie favorisait ce nouvel emploi de l'histoire; elle faisait de chaque lecteur un juge et du public un tribunal. On vit tour-à-tour la cour de Rome et ses ennemis, les catholiques et les protestans, citer leurs adversaires à la barre de l'opinion : et s'éloigner à-la-fois de l'ingénuité des chroniqueurs, de la haute impartialité des philosophes et de la grandeur dramatique des écrivains de l'antiquité. A la rapidité de la narration, à la beauté du coloris succédèrent la dextérité des subterfuges, l'adresse à grouper les faits; la justification habile des fautes, le panégyrique des actions équivoques, la ruse et le sophisme du plaideur adroit. Jamais l'histoire ne fut plus complétement faussée que par les Bellarmin, les Théodore de Bèze, les Buchanan, même par le grand Bossuet, dont les *Variations Protestantes* et l'*Histoire Universelle*,

admirables monumens, déploiement majestueux d'une énergie mal appliquée, survivront aux doctrines du sein desquelles ils ont surgi.

Un peuple isolé de toutes les nations de l'Europe, sut échapper à l'influence de l'imitation classique et à la controverse historique. Ce peuple avait sa grandeur spéciale, un langage mâle, de beaux souvenirs, un immense empire, des mœurs originales, et une puissance de foi, qui n'admettait ni compromis, ni discussion, ni critique. Ceux qui prétendaient discuter sa croyance, il les jetait dans les flammes. Les nations étrangères, il les méprisait. Vainqueur dans de nombreuses guerres, conquérant du Nouveau-Monde, il n'avait reçu de personne ni impressions, ni leçons, ni modèles. On ne l'avait vu ni se mêler aux habitudes et aux doctrines du reste de l'Europe, ni s'abâtardir dans les délices de l'Asie et de l'Amérique du Sud. L'Espagne et le Portugal ont dû à cette situation, à ce caractère, des historiens dignes de la plus haute admiration, mais que l'on connaît peu, que l'on consulte rarement; Sepulveda, Antonio de Solis, Zuniga, Mariana; les uns qui ont écrit dans leur langue maternelle avec une énergie et une simplicité dignes des anciens; les autres qui ont employé l'idiome romain, et (chose étonnante) sans que la force de leur pensée s'énervât. Témoin Mariana, dont les portraits sont si caractéristiques, dont la concision est si brûlante, et la narration si rapide. Ces écrivains marchent, comme de vigoureux athlètes, au but qu'ils se proposent : rien n'est plus étrange, rien ne prouve mieux la futilité de la critique littéraire et la frivolité du public, que l'oubli dans lequel ils sont tombés. Ils s'écartent il est vrai des habitudes raisonneuses et délibérantes de l'histoire moderne, mais en revanche ils

savent reconquérir la simplicité primitive et le caractère grave, majestueux de l'histoire antique.

Les Français, diamétralement opposés de caractère au peuple que nous venons de citer, sont loin d'avoir atteint dans leurs compositions historiques le degré de force et de mâle éloquence que nous admirons chez les Espagnols. Il y a même dans leur littérature très-peu d'ouvrages historiques remarquables. Demandez-leur des anecdotes, des mémoires personnels, des souvenirs auto-biographiques. En ce genre, ils n'ont pas de rivaux. Causeurs, spirituels, un peu vains, toujours prêts à dire le mal qu'ils savent d'eux-mêmes et des autres, ils prêtent à ce genre d'*égotisme* (1) pardonnable, un charme léger et un inimitable coloris. La bibliothèque des mémoires français se compose d'un nombre étonnant de volumes; c'est-là, bien plus que partout ailleurs, que se trouvent empreints le génie, la vivacité, la force réelle de la nation. Les uns offrent des leçons morales, des études de caractère, des aperçus profonds, des tableaux pleins de vigueur; les autres sont gais, d'un style facile et fin, d'une verve charmante, étincelans de saillies. Prétendre connaître la Fronde, sans avoir lu le cardinal de Retz, serait folie. Quant au siècle de Louis XIV, laissez de côté Voltaire; ouvrez Saint-Simon, méditez chacune de ses pages; le siècle est là, dans ses masses, dans ses groupes, dans ses derniers détails, dans ses curiosités les plus secrètes. Saint-Simon, que l'on a voulu faire passer pour un cynique, est éloquent comme Bossuet, peintre de mœurs égal à Labruyère, conteur aussi piquant mais plus profond qu'Hamilton. Cette supériorité des Français dans le genre des mémoires historiques date de loin: et même Brantôme,

(1) *Egotism*, qu'il ne faut pas confondre avec *selfishness*.

courtisan immoral et beau-parleur sans principes, sait donner à sa causerie une certaine grâce et l'agrément d'une faconde heureuse.

Les femmes, dont la position sociale était si extraordinaire en France, ont puissamment contribué à enrichir ce vaste panorama de la société française qui se déroule brillamment à nos yeux dans les mémoires dont nous parlons. La femme de Henri IV nous raconte sa vie et les intrigues de sa cour; puis la princesse de Condé, éprise du même monarque, nous redit les querelles du roi avec sa seconde femme, et le peint malheureux dans son ménage, soldat libertin que de nombreuses escapades exposent à la colère de sa jalouse moitié. C'est Mme de Motteville qui nous ouvre l'oratoire de Marie de Médicis; et ensuite cette étrange princesse, Mlle de Montpensier, qui nous dit fièrement les douleurs, les luttes, les intrigues de ses amours et de son ambition désappointés. Si Mme de Maintenon n'a pas écrit de mémoires, elle a laissé des lettres qui ne sont pas moins précieuses pour l'histoire et pour nous, que celles de Mme de Sévigné. C'est là que l'on est admis au triste mystère de la vieillesse de Louis XIV et à la situation inouïe d'une femme nécessaire à un grand roi qui la craint, ennuyée mortellement de ce grand roi qu'elle méprise, enviée de la France qu'elle domine, haïe de tous, à charge à elle-même, reine et prisonnière, comblée de grâces et de grandeurs. Il faut l'entendre se plaindre du vieillard glouton, blasé, taciturne et quinteux, qui l'avait enchaînée à sa vie défaillante. « Ma chère, dit-elle à la comtesse de..., je ne puis l'empêcher de se donner des indigestions de petits pois..... il faut que j'amuse un homme qui n'est pas amusable. » Et ce trait admirable, si souvent cité, mais dont on n'indique pas ordinairement la source : « Je regardais mes pauvres carpes,

captives, dans leur petit bassin de marbre rempli d'eau pure, et je pensais qu'elles étaient comme moi, qu'elles regrettaient leur bourbe. »

Les mêmes matériaux abondent chez Mme de Sévigné; Mme d'Épinay, Mme Roland, Mme de Staël ont donné sur la société française et ses révolutions, plus de documens utiles que les écrivains ex-professo qui ont élaboré son histoire. Certes, Garnier, Villaret, Velly, même l'âpre et rocailleux, mais sincère Mézeray, ne sont point aussi fertiles en détails de mœurs et en portraits frappans, que les femmes, auteurs de lettres familières et de mémoires sans prétention, que nous venons de nommer.

Plus la civilisation avançait, plus le besoin de la critique se faisait sentir. Appliquée à l'histoire, elle produisit une nouvelle modification que l'on pourrait nommer spécialement l'histoire sceptique. L'étude des causes et des effets, l'examen des pièces de ce grand procès qu'on nomme histoire, absorbèrent toute l'attention de ceux qui se livrèrent à ce genre nouveau. Les premiers modèles du style dont nous parlons, parurent en Angleterre. Robertson, Hume, Gibbon : le premier avec une plus large et plus franche impartialité; le second avec plus de finesse, mais avec une improbité secrète et voilée; le troisième, armé d'une érudition étendue, d'un talent de coloris fort rare, fondèrent l'école sceptique. Voltaire, qui appartient à la même école, jeta dans ses essais plus de gaîté, de légèreté et d'ironie, selon l'esprit de sa nation. Aux yeux de ces écrivains, si l'on excepte Robertson, le moyen-âge et le christianisme sont une époque fatale et un fléau qu'on ne peut trop amèrement flétrir; la résurrection du genre humain ne date pour eux que du dix-huitième siècle. Tous les siècles précédens sont barbares; ils immolent sans pitié leurs aïeux à leurs contemporains, et livrent au passé une guerre

acharnée. Accusateurs envenimés, narrateurs virulens, ils usent de leur talent d'analyse, de leurs ressources d'éloquence, de leur pénétration, pour faire triompher une opinion qui leur semble vraie, mais qu'ils défendent avec trop de partialité pour être crus sur parole.

Tel est le défaut général que l'on peut reprocher à ces plaidoyers nommés histoires par les modernes. Les anciens n'y sont pas tombés. Le crédule Hérodote nous livre une masse confuse de fables, de légendes, de folies, d'extravagances, de traditions, de vérités, de poésie, d'observations et de documens. C'est à nous de nous frayer un passage au milieu de tous ces ouï-dire, à nous de déblayer ces matériaux et de séparer la vérité du mensonge. Sa faute est d'ailleurs excusable; il se trompe, il confond, il s'embarrasse lui-même dans le récit des faits : vous diriez un de ces gens du peuple, appelés comme témoins devant les tribunaux, et incapables d'éclaircir les questions qui leur sont soumises. Hume et Voltaire, au contraire, ont une intelligence nette et prompte. L'imagination ne les entraîne jamais. S'ils vous présentent une question et un homme sous un aspect contraire à la vérité, c'est qu'ils le veulent et non qu'ils se trompent. Quand Voltaire se moque de Grégoire VII, il sait bien que Grégoire VII était un grand homme. Quand il exalte Catherine de Russie, il n'ignore pas la profonde immoralité de cette femme. Hume, plus froid et moins spirituel, mérite peut-être plus de reproches. L'impulsion vive qui entraînait Voltaire, précipitait ce dernier à la poursuite, à l'anéantissement d'un parti détesté. Il se présentait franchement comme un accusateur et un vengeur. Hume voulait passer pour un témoin véridique. Sans affirmer positivement plus qu'il ne peut prouver, Hume a soin de mettre en relief tout ce qui peut donner de la vraisemblance à son système, glisse légèrement sur

tout ce qui peut l'ébranler, convoque tous les témoignages favorables à sa cause, repousse les témoignages contraires, s'attache à prouver la confiance que l'on doit avoir en eux, explique et éclaircit ce que leurs dépositions ont d'équivoque, résume les faits dans le sens de la partie qu'il défend, affaiblit et rend douteux ceux qui militent contre elle, n'épargne ni invectives, ni déclamations quand une circonstance équivoque peut compromettre ses adversaires, détruit les explications qu'ils apportent, soumet leur récit à un examen malicieux, et ne semble leur faire quelques concessions que pour les perdre plus sûrement et cacher, sous une candeur apparente, l'immense masse de sophismes et de subtilités dont il a laborieusement élevé l'édifice.

Non-seulement l'histoire des tems modernes, mais celle des anciens, se sont teintes des couleurs du prisme que les Gibbon et les Hume ont su nuancer et disposer. Gibbon ne nous laisse entrevoir les événemens du Bas-Empire que sous un jour philosophique, sceptique, hostile à la religion du Christ. Mitford a soumis à sa révision toutes les annales grecques; il a instruit leur procès dans l'intérêt des monarchies; il n'a écrit leur histoire que pour faire valoir le gouvernement d'un seul.

Avant lui, les Barthélemy, les Rollin, les Crévier, s'étaient contentés de copier Plutarque et Thucydide, sans s'embarrasser des contradictions fréquentes de ces écrivains, sans tenir compte des lumières acquises depuis leur mort. Long tems les auteurs grecs et romains avaient passé pour des témoins authentiques et croyables; toutes leurs assertions étaient admises sans examen, tous leurs préjugés avaient droit de bourgeoisie. Le système planétaire tel que les anciens philosophes l'imaginaient; la fausse géographie qu'ils avaient créée; la fausse métaphysique qui leur servait de guide; expulsés du domaine

des connaissances humaines, se réfugiaient dans ces livres vénérés. On blâmait un meurtrier; on méprisait le vol. Mais le vol, le meurtre, le brigandage de Sparte ne répugnaient pas à nos habitudes de collége. On ne songeait pas à s'enquérir si Plutarque, séparé de Thucydide par plusieurs siècles, était aussi digne de foi que le contemporain de Thémistocle. Un mensonge imprimé en caractères grecs équivalait à une vérité. Le dernier des scoliastes du Bas-Empire obtenait une confiance entière. Dans l'immense perspective de l'antiquité, tous les âges, tous les écrivains et, pour ainsi dire, tous les plans se confondaient. Le rhéteur Longin semblait le contemporain d'Hérodote. Ainsi les gens qui ne connaissent pas la géographie de l'Inde, imaginant que Bombay et Calcutta sont limitrophes, chargent de leurs commissions pour la seconde de ces villes les voyageurs qui partent pour la première.

Voilà dans quelle situation Mitford a trouvé l'histoire grecque. Il a renversé ce système : il a prouvé que les écrivains grecs et romains pouvaient et savaient mentir. On avait jusqu'alors sacrifié la critique à une exagération singulière d'idées et de sentimens démocratiques; il se donna ouvertement pour l'adversaire de la démocratie; bannit de sa narration toute espèce d'emphase, toute déclamation théâtrale, et réduisit ces prétendues vertus républicaines à leur valeur. Mais sa critique n'était pas impartiale : la théorie à laquelle il se dévouait, et sur laquelle il construisait l'édifice de son histoire, l'entraînait dans d'autres erreurs. On le vit excuser toujours les rois; accuser toujours la multitude; rejeter les preuves qui militent contre les tyrans; aggraver les charges intentées contre les républiques. Dès-lors ce n'est plus un historien, c'est un libelliste; un ennemi de la liberté, qui va chercher des armes dans l'arsenal de l'histoire.

Où retrouver ce rapide et grave résumé des faits dont Thucydide a donné un si noble modèle! Le dossier de chaque nation se grossit de mille répliques, dits, contre-dits et dénégations. Dans cette arène de disputes éternelles, Lingard s'avance, prêt à se battre à outrance pour la foi catholique; Southey marche, armé de preuves en faveur du protestantisme. Brodie renverse et détruit le système de Hume. Mitford vient de gagner sa cause; mais bientôt un ami des républiques grecques, en appellera, et voudra la plaider en seconde instance. Au milieu de toutes ces plaidoiries, la gravité de l'histoire s'évanouit : les controversistes abondent : vous cherchez des juges.

Heureusement la lumière finit par jaillir du choc de ces opinions contrastantes; on compare, on balance, on pèse les sentences opposées; on équilibre ces argumentations plus ou moins erronées, et qui se corrigent mutuellement. Tant de partialités en opposition aboutissent enfin à une impartialité complète. Les hommes éclairés ne permettent plus à l'un des avocats de les égarer dans les détours de son éloquence : ils écoutent toutes les parties : ils se constituent, pour ainsi dire, cour de cassation et de révision. Ils savent que si Plutarque, rhéteur amoureux d'une liberté chimérique, a fait le roman de cette liberté, Mitford, Anglais et monarchique, en a fait la satire. On les soumet l'un et l'autre à une contre-interrogation qui ne permet pas aux exagérations de prévaloir.

Parmi les historiens allemands, Müller et Schiller ont su éviter jusqu'à un certain point les défauts inhérens à l'école philosophique. Schiller, passionné, nerveux, est trop souvent déclamatoire; Müller a plus de grandeur, de variété, de noblesse; mais il est diffus. Quant à la tourbe des historiens purement érudits que la Germanie a produits en si grand nombre, nous ne parlerons pas d'eux;

utiles compilateurs, commentateurs intrépides, ils ont éclairci beaucoup de points obscurs des annales humaines; mais nous ne pouvons accorder à la patience et au labeur, le rang qui appartient au génie.

Nous avons essayé de montrer par quelles gradations et quelles révolutions lentes l'histoire, de poétique et d'oratoire qu'elle était, est devenue sceptique, analytique et pour ainsi dire contentieuse. En quittant le caractère de l'épopée et du drame, elle a perdu beaucoup de son intérêt. Comparez les narrations de Robertson et de Hume à celles de Thucydide et même de Xénophon. Cherchez dans les pages des historiens modernes, des scènes comparables à celles de Tacite. L'art d'intéresser le lecteur, d'émouvoir les passions par le spectacle des événemens humains et de leurs variations soumises à la puissance de la fortune et à celle des caractères, cet art si bien connu des anciens, s'est perdu chez les modernes. Ils paraissent croire que *vérité* est synonyme d'ennui; Robertson lui-même est prolixe; Gibbon, malgré l'éclat de son style, manque de concentration et de concision; Lingard et Hume n'ont rien de dramatique; leur génie est froid; il rapporte, discute, analyse les événemens, sans les animer d'une vie réelle. Leurs écrits offrent des masses de faits, groupés avec talent et adresse, mais non des hommes, nos semblables, criminels ou vertueux, heureux ou misérables. Vous diriez que la décence leur défend de nous amuser; ils ne peuvent nous instruire qu'en supprimant tous les détails qui tempéreraient l'aridité de l'enseignement. L'histoire a son étiquette, aussi rigoureuse que celle de la cour d'Espagne; on la laisserait périr d'inanition et de froideur, comme ce monarque auquel personne ne portait secours, parce que l'officier chargé de ce service n'était pas à son poste.

On discute, mais on ne colore plus. On supprime tous

les faits secondaires, sous prétexte qu'ils ont peu d'importance! Comme si l'on pouvait supprimer la carnation et effacer les ombres d'un portrait pour le réduire aux simples linéamens. La majesté de l'histoire l'exige, à ce qu'on prétend. Prétention singulière! Tacite, en nous révélant l'intérieur du palais de Néron, manquait-il à la majesté de l'histoire et n'était-il pas toujours le plus grave des écrivains, σεμνωτατος (1)? Remplissez vos chapitres de récits de batailles, de traités de paix et de révolutions, vous ne m'apprendrez rien, si ces révolutions n'ont pas leurs acteurs, leurs héros, leurs phases et leurs actes caractéristiques. Babillez comme Boswéll, faites votre journal comme Saint-Simon, et les moindres incidens rapportés par vous auront un intérêt pour moi.

Clarendon a entassé dans ses pages toutes les pièces justificatives qu'il a pu recueillir; on y trouve le pour et le contre, le noir et le blanc, les assertions et les récriminations de tous les partis. Peu lui importe la fatigue du lecteur : il ne vous fera grâce ni d'une proclamation ni d'un lambeau de débats. Supposez qu'au lieu de travailler d'après cette méthode, il eût fait, de ses pages que nous trouvons mortes et arides, un miroir brillant et bigarré de ce tems aux milles nuances : qu'il eût fait revivre à nos yeux la grande et noble figure de Hampden : maître de lui-même, dirigeant son parti tout en ayant l'air de le suivre; proposant, avec une adroite modestie, des questions sans réplique dont la simple énonciation changeait le cours des affaires; qu'il nous eût montré Vane, esprit noble, ame élevée, déçu par une hallucination invincible; Cromwell, sous son enveloppe grossière, couvant la tyrannie dont il allait envelopper son pays;

(1) Pline le jeune.

ce génie fanatique mais profond, sortant peu-à-peu de son obscurité, déployant ses ailes, imposant à un peuple mutin et à une armée factieuse, forçant les drapeaux hollandais à s'humilier, le glaive suédois à rester suspendu, et tenant la balance entre les monarchies rivales d'Espagne et de France. Qu'il eût fait connaître au lecteur l'éloquence mêlée de jargon biblique qui distinguait Harrison; la verve licencieuse du prince Rupert et de ses cavaliers. Supposez qu'à la peinture des grands mouvemens de la société, il eût joint ces touches fines, ardentes et fortes que Walter Scott a prodiguées : son histoire ne serait-elle pas plus vraie? ne serait-elle pas plus intéressante?

Je ne sais comment un historien peut croire qu'il remplit sa tâche, lorsqu'il oublie de donner au lecteur le tableau de l'état social, et se contente de signaler les grandes catastrophes des empires. Ces catastrophes ne sont que l'explosion d'une mine que le tems a préparée, et vers laquelle l'étincelle fatale s'est dirigée lentement. Vous ne voyez pas cette révolution silencieuse, qui altère par degrés le fond et l'essence de la société, et qui, par une multitude de circonstances inaperçues, par une série de petites révolutions insensibles, fait passer les nations de la pauvreté à l'opulence, de la science à l'ignorance, de la barbarie à la civilisation. Vous n'apercevez l'aiguille qu'au moment où elle détermine, en se plaçant sur l'heure, la vibration de l'airain; sa marche progressive vous a échappé. Tandis que vous vous occupez de faits d'armes et de discussions parlementaires : des changemens bien autrement importans s'accomplissent dans l'ombre; le monde paraît suivre son cours ordinaire; et cependant, sous cette apparence trompeuse, mille contre-courans invisibles exercent leur influence et suivent une direction secrète. De grandes scènes

ont lieu sur les champs de bataille et dans les palais ; vous ne voyez que ce drame extérieur : il absorbe votre attention et ne vous permet pas de remarquer que toutes les places publiques, tous les salons, toutes les églises, sont des théâtres de scènes diverses, toutes dignes de remarques, pleines d'intérêt, douées d'une influence relative, oubliées par l'historien, négligées par l'observateur et dont le souvenir ne se conserve point dans les archives des royaumes, dont aucun traité ne ratifie l'accomplissement. Des armées sont victorieuses, et le peuple n'a pas de pain. D'autres armées sont taillées en pièces, et le peuple est heureux. Cette cathédrale où l'on chante le *Te Deum* est environnée de réduits où la misère invoque inutilement la pitié de Dieu et des riches. Un mauvais ministre s'assied sur les marches du trône ; il spolie le trésor et n'empêche pas le royaume de prospérer ; Malesherbes est premier ministre et n'empêche pas la révolution de s'accomplir. Cependant un historien, presque toujours trompé par les apparences, ne manque guère d'exalter les victoires et de pleurer les désastres ; il nous montre l'Angleterre misérable et dégradée après ses défaites de l'Amérique Septentrionale ; tandis qu'il nous l'a fait voir glorieuse et triomphante à la conclusion de la guerre de Sept Ans. Eh bien, cette dégradation et cette prospérité sont également illusoires. La Grande-Bretagne, épuisée par de dispendieuses victoires, était plus réellement malheureuse dans son triomphe, qu'elle ne l'était cinquante ans plus tard, lorsque ses colonies se détachèrent d'elle.

« Lorsque je vois, dit l'évêque Watson, un géologue essayer de scruter les profondeurs de la terre et d'analyser ce qu'elle renferme, je le compare à un ciron monté sur un éléphant, et tirant des phénomènes qu'il contemple, des inductions pour juger les phénomènes organiques du

vaste animal qui lui sert d'appui. » Si cette comparaison est injuste, quant aux géologues, n'est-elle pas applicable aux historiens? Les mouvemens intérieurs de la société ne leur échappent-ils pas? J'ai lu des histoires d'Angleterre dans lesquelles la naissance du Méthodisme n'était pas même indiquée. J'ai parcouru des histoires catholiques dans lesquelles l'apparition de Luther était signalée comme un événement passager. La plupart des historiens du règne de George II ont prêté à Wilkes une haute importance. Wilkes n'était rien qu'un mot d'ordre, un point de ralliement, un fantôme.

L'historien n'est après tout qu'un cicérone qui nous conduit à travers les faits et les tems; l'influence exercée sur notre intelligence par l'étude des annales humaines, est analogue à celle que les voyages exercent sur nous. Nous pénétrons dans une nouvelle sphère, dans une société nouvelle. Mœurs, langages, idées, tout ce qui nous entoure est original. Le cercle de nos pensées s'élargit; nous apprenons à juger l'homme et ses facultés dans leur diversité infinie. Mais choisissez un mauvais guide, il vous trompera; portez dans vos voyages les habitudes d'un esprit frivole, vous reviendrez chez vous tout aussi peu éclairé que vous l'étiez auparavant. Vous aurez classé dans votre mémoire des noms de bataille et des généalogies de princes, sans y avoir rien gagné.

Vous souvenez-vous de ces princes allemands qui débarquent à Douvres, au milieu des hourras de la canaille, descendent à Carlton-House, dînent avec le roi, chassent avec le grand-veneur, assistent à une réception de chevalier de la Jarretière et à une revue des gardes-du-corps, visitent St.-Paul, traversent le parc, et retournent chez eux, persuadés qu'ils connaissent l'Angleterre? A quoi se borne leur savoir? Quels ont été les objets de leur

observation ? Un ou deux monumens publics ; une ou deux scènes d'apparat. Mais le système complexe de notre société, mais ses mille ressorts, mais sa puissante et mystérieuse civilisation, mais nos lois aux mille sinuosités, mais nos mœurs énigmatiques, mais le tissu de nos préjugés et de nos coutumes, les connaît-il? Peut-il se vanter de les avoir étudiés et approfondis ? La solennité des palais et des cathédrales pouvait-elle lui donner ces renseignemens ? Non, certes. Il fallait, pour récolter cette moisson d'études précieuses, s'arrêter dans les cafés, descendre jusqu'aux tavernes, se mêler aux hommes ordinaires et aux occupations de la vie commune, pénétrer à la bourse et au spectacle, s'asseoir au foyer de la famille, à la table du festin, sur l'escabeau du pauvre, dans le salon du riche, écouter le jargon prétentieux des fats et le grossier dialecte des prolétaires, ne point reculer devant le vice même et le malheur ; c'est à ce prix qu'on étudiera l'espèce humaine et le pays qu'on vient observer. Historien, imitez ce voyageur : les guerres, les combats, les traités de paix ne sont que les symptômes publics, extérieurs et souvent fallacieux de l'état moral de la société. S'en tenir à l'observation de ces symptômes, c'est frivolité, ignorance et folie.

Le philosophe qui veut amasser un trésor de connaissances vraiment historiques, est forcé de consulter à-la-fois, pour comprendre la Rome de Tacite, non-seulement les écrits de ce grand homme, mais les obscénités raffinées de l'élégant Pétrone, mais les brillantes et sophistiques pages de Sénèque, et les pages efféminées de Pline le jeune, mais les médailles et les statues et les édifices contemporains. La comparaison de ces documens peut seule lui donner une idée, si ce n'est complète, du moins approximative, de ce qu'était l'humanité sous les empereurs. Un

historien parfait épargnerait cette fatigue à l'observateur. Il réunirait dans ses écrits le roman et l'histoire, l'intérêt des détails et les déductions philosophiques. Il évoquerait le génie d'une époque. Scrupuleux dans le choix de ses autorités, et doué d'un jugement assez ferme pour apprécier à leur valeur les doctrines et les faits controversés, il emprunterait au dramaturge et au poète, l'art de grouper les personnages et les faits, non-seulement sous leurs rapports réels, mais sous leurs rapports intéressans; disons mieux, il rendrait à l'histoire ce prestige que le conte et le roman ont usurpé : car le roman n'est qu'une imitation de l'histoire. Tout ce qui a influé sur la civilisation, tout ce qui l'a modifiée, tout ce qui peut éclairer sous quelque point de vue, l'étude de l'humanité, trouverait sa place et son importance relatives : au premier rang vous verriez se dessiner, non les princes et les rois, mais les faits significatifs, mais les influences majeures; puis de degrés en degrés vous descendriez jusqu'aux influences de second ordre, jusqu'aux résultats lointains, jusqu'aux anecdotes caractéristiques, jusqu'aux changemens survenus dans les arts, le langage et les habitudes de la vie privée. Vous traverseriez le camp, la cour, les villes, les hameaux d'un peuple inconnu; et l'intérêt d'un spectacle varié se joindrait pour vous à l'intérêt métaphysique et profond que nous offrent les révolutions successives de l'esprit humain.

Une telle histoire, à-la-fois intime et brillante, féconde en mouvemens dramatiques et en particularités piquantes, embrassant d'une étreinte rigoureuse et vaste l'ensemble et les détails, n'est, je le sais, qu'une idéalité difficile à réaliser : les facultés de l'homme n'ont pas encore accompli cette œuvre admirable. Jusqu'ici l'histoire ne s'est faite, pour ainsi dire, que de pièces et de morceaux. Mac-

kintosh et Hallam nous ont donné l'histoire de notre constitution : Clarendon, les votes et les intrigues, les combats et les discours des cavaliers et des têtes-rondes ; Lingard, l'apologie des papistes ; Hume le panégyrique des Stuarts ; Walter Scott la partie romanesque populaire et pittoresque de quelques époques de nos annales. Tous ces matériaux disséminés constituent l'histoire réelle. Il y a, dans l'histoire, deux histoires : celle des faits et celle des mœurs. Isolez ces fils d'une même trame, vous la brisez, vous détruisez la vérité de l'ensemble. Pourquoi faut-il que je cherche dans les pages de Nigel, le costume du tems de Jacques Ier et dans celles de Hume, les événemens de la même époque ? Pourquoi les puritains de Clarendon ne se dessinent-ils nettement dans mon esprit qu'après la lecture d'*Old Mortality* (1)? c'est par abus et contre toute raison que l'histoire s'est ainsi dédoublée.

Là se trouve le secret de cette vogue éclatante que Walter Scott a obtenue ; il remplissait une lacune que tous les annalistes avaient laissée derrière eux. Tout occupés de batailles, de siéges, de négociations, de séditions, de changemens de ministère, ils avaient négligé la partie dramatique de nos annales. Il est venu glaner après eux ; et de ces restes dédaignés, il a fait ses romans.

On voit encore dans la cathédrale de Lincoln un vitrage remarquable par la beauté des couleurs et la grâce de leur agencement ; s'il faut en croire la tradition, c'est l'ouvrage d'un apprenti, auquel son maître jaloux voulait ôter le moyen de faire connaître son talent et de rivaliser avec lui. A mesure que le maître rejetait quelques fragmens de verre, l'apprenti ramassait ces fragmens, dont il composait son vitrage. On trouva la mosaïque du jeune artiste infi-

(1) *Les Puritains d'Ecosse.*

niment supérieure à tous les autres travaux du même genre ; et le maître, dit-on, mourut de chagrin et d'envie. Walter Scott c'est l'apprenti ; les historiens qui l'ont précédé en lui laissant, par incurie, des matériaux si utiles, c'est le maître jaloux et vaincu.

Imaginez une histoire d'Angleterre, écrite par un homme de génie et fidèle au plan que nous avons tracé. Nos premières époques emprunteraient aux ballades, aux chroniques, aux contes chevaleresques, les plus vives et les plus bizarres couleurs. Nous marcherions de conserve avec les chevaliers de Froissart, avec les pélerins de Chaucer ; la caverne de Robin-Hood, le palais du légat, le monastère aux grandes dalles et au cellier bien garni, le château féodal retentissant du bruit des cors et des trompettes, l'arène du tournoi, s'ouvriraient pour nous. Tout en nous initiant à la formation mystérieuse et aux résultats moraux des institutions féodales, nous aurions le plaisir de vivre avec le bourgeois privilégié, doublément fier de son privilége et de sa richesse ; avec le mendiant assis sous le vaste abri de l'âtre hospitalier ; avec le vilain qui, sous ses chaînes et tout meurtri de son collier d'esclave, maudit ses maîtres et frémit de rage ; avec les héraults et les grandes dames, avec les pages et les rois. Quelle distance d'une telle peinture vivante à quelques froides et érudites invéstigations ! La science serait le fonds du travail : la philosophie et le drame ressortiraient à-la-fois de ce travail. Suffirait-il de reproduire au moyen de traits vagues et généraux, la renaissance des lettres ? Non : mais une foule de particularités, toutes dignes d'être observées, toutes fort amusantes, nous associeraient à la fermentation intellectuelle de l'Europe, à cet enthousiasme classique, à cette soif de savoir qui avait pénétré de son ardeur toutes les classes de ci-

toyens et qui précipitait le seizième siècle vers l'imitation idolâtre de l'antiquité.

La Réforme, dans une histoire bien faite, ne serait pas simplement un schisme qui a donné naissance à des guerres et fracassé des diadèmes. Ce serait un schisme de toutes les familles, pénétrant dans l'intérieur de chaque maison, armant les intérêts les uns contre les autres, opposant le fils au père et le frère à la sœur ; nous verrions toutes les ames émues de cette grande et redoutable passion, nous la retrouverions dans le salon du bourgeois, dans l'alcove de la princesse et dans la place publique. Ces tableaux réclameraient le talent de Walter Scott ; la peinture des caractères de Henri VIII, François Ier, Luther et Calvin, demanderait un Tacite. Nous suivrions Henri VIII, de son premier à son dernier âge, de ses prodigalités et de sa joie bruyante, jusqu'à cet égoïsme sauvage, jusqu'au règne absolu des passions les plus tyranniques sur une ame naturellement noble, sur des sens impétueux. Nous saurions par quel prestige ce roi-bourreau se fit obéir, aimer, respecter par un peuple qu'il écrasait, dont ses qualités généreuses avaient gagné le cœur et dont son irritable despotisme ne pouvait aliéner les affections. Le portrait d'Élisabeth ne serait pas moins intéressant ni moins digne d'un grand artiste : coquette, capricieuse, comme sa mère ; absolue et hautaine comme son père ; entourée de jeunes amans qui n'obtiennent pas sa confiance, et de vieux conseillers dont elle ne se défait jamais ; séduite par la beauté de ses favoris, mais inébranlable dans sa politique : roi et femme, pape et petite-maîtresse, être merveilleusement complexe et contradictoire, dont le *Château de Kenilworth* n'offre qu'une ressemblance légère et un profil incomplet ; et qui dans l'histoire réelle se montre mille fois plus singulière

que dans le roman. Cependant nous reconnaîtrions l'influence de cette femme sur les transactions de la politique européenne et sur la civilisation. La culture des arts, l'accumulation des richesses, le progrès des idées, l'amélioration de l'économie domestique frapperaient nos regards. Aux châteaux-forts des nobles succéderaient les manoirs embellis par une opulence paisible, les sculptures blazonnées de Longleat et les beaux domaines de Burleigh. Les villes s'élargiraient sous nos yeux, les déserts se changeraient en plaines fertiles, les hameaux de pêcheurs en havres populeux et riches, les tanières du pauvre en chaumières commodes et simples. Ensuite viendrait l'époque des guerres civiles; l'animosité contre les Stuarts ne surgirait pas de terre tout-à-coup comme la trombe sort de la mer : elle se développerait lentement dans les ames, avant d'éclater au grand jour; la révolte circulerait et couverait dans la famille avant de se déployer dans les débats parlementaires. Puis on assisterait aux premières escarmouches, aux combats qui ne sont que des accessoires, aux orgies des royalistes, aux austères cérémonies du sabbat presbytérien, aux prédications des enthousiastes indépendans, au dévoûment de la noblesse campagnarde, qui joignit tant d'héroïsme à tant de simplicité. Voici le puritain au costume bizarre, au ton sévère et affecté, avec sa phraséologie absurde et son éloquence bigarrée de lambeaux bibliques; mais vertueux, mais dévoué à sa patrie, mais brave, mais habile : voici le républicain platonique; et plus loin l'homme de la cinquième monarchie, l'homme des rêves politiques et religieux, celui qui de toutes les influences de son tems et de son pays, n'a recueilli que les germes du délire, et les fermens d'une exaltation insensée.

En écrivant l'histoire comme nous voudrions qu'elle fût écrite, et comme elle ne l'a jamais été, on pourrait tomber

dans le défaut des chroniqueurs, prodiguer les détails inutiles, et jeter avec gaucherie tous ces détails sur le même plan. Mais l'homme de génie qui accomplirait cette grande révolution dans l'histoire, l'homme plus grand que Shakspeare, Homère et Tacite, qui réaliserait notre pensée, se garderait bien de commettre une telle faute; toutes les particularités qu'il rapporterait ne feraient que contribuer et concourir aux déductions métaphysiques, aux grandes vues philosophiques qui résulteraient de son œuvre. Tel est le prodige intellectuel que les siècles n'ont pas vu éclore; la force de conception, la finesse de vue, la sûreté de jugement, l'énergie de labeur, l'ardente imagination, l'étendue de pensée, la variété d'exécution qui pourraient créer et achever une telle histoire, ne se sont encore trouvées réunies chez aucun mortel. On nous pardonnera sans doute d'avoir offert à l'esprit de nos lecteurs et à notre propre contemplation, un modèle imaginaire et sublime, dont rien n'atteste l'apparition probable, mais dont rien aussi ne démontre l'impossibilité matérielle. Cette contemplation d'un mieux idéal n'est pas inutile : elle nous apprend à ne pas vénérer aveuglément nos chefs-d'œuvre, à chercher les dernières limites de l'art, sans être injustes envers l'artiste.

(*Edinburgh Review.*)

LES ANGLAIS

ET

LES CHINOIS DE CANTON (1).

Sur la terrasse élégante de la factorerie anglaise, à Canton, deux officiers de la Compagnie des Indes Orientales étaient assis depuis une demi-heure sur leurs petites chaises de bambou. Ils causaient, si l'on peut appeler causerie quelques monosyllabes lancés par l'ennui, et auxquels l'ennui répondait. De leurs mains languissantes s'échappait le livre chinois qui leur servait de contenance, et qu'ils faisaient semblant d'étudier.

« Ah! s'écria l'un d'eux en bâillant, étendant ses bras et laissant tomber son livre... Hah!... yah!...

— A la bonne heure, répondit l'autre; ce que vous

(1) Note du Tr. On trouvera dans cet article, non-seulement la peinture délicate et fidèle des mœurs chinoises et de la situation du commerce anglais à Canton, mais un tableau philosophique des résultats funestes que de folles et absurdes restrictions commerciales exercent sur des populations nombreuses, et même sur des peuples tout entiers. Si l'on ne savait de quelle sagacité lumineuse et de quelle souplesse intellectuelle beaucoup de femmes sont douées, on pourrait s'étonner que cet article, qui développe avec clarté quelques-uns des principes fondamentaux de l'économie politique, soit sorti de la plume d'une jeune Anglaise, miss Henriette Martineau; elle a publié récemment, à Édinbourg, sous le titre de : *Illustrations of Politic Economy*, une série d'observations également remarquables par la finesse des vues, l'intérêt des détails et l'agrément répandu sur une matière épineuse et abstraite en apparence, mais qui repose sur des règles simples et éternelles : celles du bon-sens.

dites là ressemble à du chinois ; vous avez fait des progrès.

— Puissent les Chinois, la Chine, et tout ce qui s'y rapporte, s'engloutir dans la mer! Quelle vie, Jenkinson, quelle vie!

— C'est vrai, mon cher Graham, nous ne nous amusons pas ; et quand vous aurez, comme moi, passé dix ans dans la prison où ces Chinois nous ensevelissent, vous bâillerez plus savamment encore. Restons à notre poste, et combattons cette oisiveté, ce marasme et ce calme plat, qui nous tuent. Un jour nous aurons fait notre tems, et nous retournerons en Angleterre, riches, brillans, insolens, sûrs de notre fortune, vrais mandarins chinois. Tout le monde sera à nos pieds ; chevaux, maisons de campagne, parcs, loges à l'Opéra ; nous aurons tout ce qui charme la vie...

— Et nous ne pourrons plus en jouir. Quelle consolation! Nous sommes cloués au pilori, dans l'expectative d'une principauté.

— Saisissons du moins tout ce qui peut alléger le poids que notre situation nous impose ; à défaut d'une sœur, d'une mère ou d'une femme, essayons de trouver dans notre amitié assez de ressources pour faire face à cette tyrannique et absurde canaille.

— Ma foi! Jenkinson, tout ce que vous direz de plus éloquent ne parviendra pas à embellir la Chine à mes yeux. Quoi! ne pouvoir mettre le pied hors de chez soi qu'à des jours fixes, à des heures marquées ; trouver à tous les coins de rues une affiche où le gouvernement nous signale comme des scélérats et des misérables ; entendre les Chinois se moquer de nous, les voir nous rire au nez ; nous soumettre à tous les outrages ; sans parler de l'incarcération, de la solitude, de la nécessité de vivre loin du beau sexe, au milieu de ces marchands avares...

Morbleu! tout le thé de la Chine, tout l'or du Potose, ne m'offriraient pas une compensation suffisante!

— Avant de venir ici, que ne preniez-vous des informations? Résignez-vous, mon cher, résignez-vous; et si vous n'avez rien de mieux à faire, lisez.

— D'abord, je ne comprends rien à ces hiéroglyphes maudits; ensuite, si je parviens à en déchiffrer un seul, c'est pour moi le symbole fatal du pays où je meurs d'ennui, de cet abominable céleste empire, dont le nankin et le thé nous coûtent si cher. Je ne puis pas jeter les yeux sur un livre anglais, sans me rappeler aussitôt ma famille, ma mère, le comté de Derby, et ces collines vertes que je verrais encore, où je chasserais en liberté, si je ne m'étais pas follement soumis à la déportation et à l'incarcération, dans l'espoir lointain de rapporter de l'argent chez moi, quand tous mes parens auront cessé d'exister; quand je serai vieux, blasé, détruit et incapable d'employer cette fortune si misérablement gagnée.

— Du courage, mon cher; soyez patriote. Nous nous ennuyons sans doute; mais la théière de nos concitoyens se remplit grâce à nous. Nous sommes des héros, Graham, sans nous en douter.

— Quoi! ne pourrait-on acheter du thé sans s'avilir, sans monopole et sans bassesse? L'Amérique trouve moyen d'en avoir, et ne subit aucune des insultes dont on nous couvre tous les jours.

— Mais l'Amérique fait un très-petit commerce avec la Chine; on ne peut comparer avec le nôtre celui des Hollandais et des Américains.

— Tant mieux, mille fois tant mieux. Je ne sais ce que veulent dire vos journaux, lorsqu'ils nous entretiennent de la prétendue décadence du commerce américain. Américains et Hollandais font beaucoup moins de bruit, ont

moins de vanité et d'orgueil que nous. Ils ont quelque chose à vendre, et ils l'apportent; des marchandises à acheter, et ils les demandent aux vendeurs. Ils se donnent pour ce qu'ils sont : de simples négocians, qui n'ont pas d'autre prétention que de faire le commerce. Nous, au contraire, avec notre orgueil, notre singulière outrecuidance, les palais que nous bâtissons, les soldats que nous armons, les énormes navires que nous mettons à l'eau, quel résultat atteignons-nous? celui d'éveiller les soupçons d'un gouvernement ombrageux, qui nous entoure de piéges, de satellites et d'espions, qui nous isole et nous entrave, qui accumule les avanies sur les agens de l'Angleterre. Personne ne nous voit de bon œil; nos concitoyens nous maudissent, et nous accusent de faire renchérir le thé qu'ils consomment; les autres nations nous imputent les précautions gênantes que le gouvernement chinois rend plus sévères chaque jour. La Compagnie des Indes a soin de faire imprimer en grosses lettres et de publier le chiffre de nos émolumens; il ne tient pas à elle que l'on ne nous regarde comme les seuls auteurs de la cherté des denrées asiatiques (1). Est-ce donc là, Jenkinson, une politique fort

(1) Note du Tr. Les principaux agens du gouvernement anglais, à Canton, reçoivent 8,000 et 10,000 liv. st. (192,000 à 240,000 fr.) de salaire annuel, sans compter la nourriture et le logement. Parmi le douze subrecargues de la factorerie, le moins payé reçoit 1,500 l. st. (36,000 fr. par an). Ils passent trois ou quatre mois à Canton, le reste de l'année à Macao, et n'ont presque rien à faire. En 1828, la somme totale des salaires, inégalement partagés entre les vingt agens de la Compagnie, montait à 89,086 liv. st. (2,138,064 fr.). (*Gazette des Indes Orientales*, rédigée par M. Walter Hamilton.) « On croirait, dit à ce sujet la *Revue d'Edinbourg*, dans un excellent article sur le commerce de l'Angleterre avec la Chine, que la factorerie anglaise à Canton, n'est qu'un moyen commode d'enrichir, en peu de tems, les frères, les fils et les favoris des directeurs de la Compagnie, vrais

habile, et faut-il être bien savant pour en découvrir le défaut et le danger? »

Jenkinson, vieux partisan du monopole dont il était l'agent et le salarié depuis dix années, cherchait quelques argumens à opposer aux raisons trop solides de Graham, quand un jeune voyageur, fatigué d'une longue route, s'assit auprès de la grille qui sépare des habitations chinoises le terrain réservé aux hommes venus d'Europe, et admis par le céleste empire à cette espèce de demi-hospitalité barbare. L'attention des officiers anglais dont nous venons de rapporter la conversation, se porta sur ce jeune homme, dont la physionomie était plus intéressante que celle de la plupart de ses compatriotes. Le motif du voyage d'Haô-pi à Canton n'était ni le commerce, ni la cupidité, ni l'ambition. Pour mieux le faire connaître à nos lecteurs, nous les introduirons dans la famille même d'Haô-pi, et nous remonterons à une époque un peu plus éloignée que celle qui commence notre récit.

Leu-tse-pi, père d'Haô-pi, possesseur d'une petite plantation de thé, dans le Fokian, l'un des plus fertiles entre les quatre cents districts de la Chine, ou, comme les Chinois s'expriment, « du monde, » était un honnête paysan, qui élevait bien sa famille, et vivait en paix. Il vendait ses feuilles de thé, couvrait sa face ronde d'un vaste chapeau de paille, et, grâce à son industrie, échappait à l'oppression et à la misère, partage de cette population exubérante qui surcharge le céleste empire. Dans les grandes occasions, il était beau de le voir, paré de sa robe brodée, étincelante comme la peau du serpent; de ses pantoufles

sinécuristes qui reviennent dans leur patrie, après avoir, pendant une douzaine d'années, mené une vie de volupté et d'indolence, jouir en Angleterre d'une fortune de plusieurs millions, prélevée sur le thé que l'on vend. » (*Edinburgh Review*, janvier 1831.)

pointues, resplendissantes de carmin, et doublées de satin blanc; le teint frais et l'œil plein de feu. Mais vous eussiez surtout admiré sa fille Lou-king, instruite dans les arts du ménage par Mô-chi, sa mère; habile à chanter, d'après les meilleures règles établies par les mandarins, les vertus de la famille et le bonheur du coin du feu; également admirable quand elle assaisonnait pour le repas du soir, les nids d'oiseaux, si goûtés des gastronomes, le râble d'un jeune chat, mets estimé en Chine, le hibou que l'on sert avec des épices, ou le poisson doré du grand canal. Ses petits pieds, que l'on eût réduits à des proportions plus petites encore, si elle eût appartenu à des parens nobles; ses longs doigts délicats, armés d'ongles transparens et polis; le triangle de ses yeux obliques et scintillans, n'avaient pas besoin du secours de la toilette; mais qui aurait pu lui résister, quand vingt rubans de soie retenaient ses cheveux noirs, et les attachaient en petites touffes séparées; quand une ceinture de martre bleue serrait son jupon vert, semé de papillons de couleurs diverses! Déjà plus d'un adorateur avait, en l'honneur de Lou-king, accompli cette œuvre de patience, qui constitue toute la poésie chinoise, et qui consiste à réunir dans le même cadre six ou sept distiques consacrés, de tems immémorial, aux déclarations d'amour et au panégyrique de la beauté.

Avril naissait; la famille de Leu-tse-pi venait de commencer la première récolte des feuilles du thé. Dès le matin, Lou-king avait déposé aux pieds de son père, de sa mère, Mo-chi, et de son frère, Haô-pi, les paniers larges et peu profonds qui devaient contenir la moisson odorante. Déjà l'on arrachait les premiers bourgeons du thé noir, connus sous le nom de *pack-ho,* en Chine, et de *pekoe* en Europe. Lou-king, un peu éloignée de ses parens, détachait les jeunes pousses de l'olivier, qui, mêlées au thé

pekoe, lui communiquent une saveur si délicieuse. Elle achevait languissamment sa tâche ; son père, qui s'aperçut de cette langueur, et qui en soupçonnait la cause, la pria de chanter pour se distraire.

« Hélas! chanta Lou-king, dont l'éducation avait été fort soignée, et qui n'employa dans ses strophes improvisées que les métaphores nécessaires et le nombre de mots rigoureusement exigé par le code poétique : Hélas! le vent souffle dans les bambous; l'air murmure avec douceur, et j'ai cru, dans ce murmure, reconnaître la voix de mon frère, son souffle aimé, son pas rapide.

» Je me trompais. Voici trois fois neuf lunes qu'il est parti pour les régions barbares; ce ne sont pas ses larmes que j'aperçois sur l'arbrisseau : c'est la goutte de rosée. Ce n'est pas sa lanterne qui brille le soir sur la route : c'est le flambeau du pêcheur.

» Malheur aux langues des barbares qui ont dit à mon frère Yang : « Au-delà des mers, un paradis se trouve! » Mon frère les a écoutées : il est parti pour les régions barbares ; comme si le céleste empire ne contenait pas tout ce qui est beau et agréable dans le monde; comme s'il y avait rien de digne d'être vu loin du royaume du milieu!

» Vastes sont les salles des marchands anglais de Canton, magnifiques sont leurs demeures ; mais c'est l'argile bleue de notre empire qui a formé les briques de ces édifices; et le bambou qui les soutient et les orne, dans quelles régions pousse-t-il, si ce n'est dans notre divin empire?

» O mon frère Yang! mon frère Yang! reviens à nous avant que les fleurs du pêcher aient couvert le sol; reviens, et je prierai le dieu de la foudre, quand son char de feu l'emporte dans l'air, d'épargner le toit des barbares.

» Mais si je ne te revois pas, ô mon frère, l'orage dé-

truira de fond en comble le palais de leur orgueil, et ses ruines s'entasseront sur le sol : car entre les fils du royaume du milieu, le plus humble vaut davantage que le plus puissant roi parmi les barbares. »

Telle fut la chanson de Lou-king. Haô-pi, son frère, fut touché d'une vive douleur, et jura qu'avant l'époque où la fleur du pêcher se détache et tombe, il se rendrait à Canton, et demanderait aux marchands anglais des nouvelles de son frère Yang.

« Je te reconnais, mon frère, lui dit Lou-king, et ton dévoûment me touche; mais toi, ne te laisseras-tu pas séduire par les paroles de ces barbares?

» Ne le crains pas. De tous les millions d'hommes qui ont le bonheur d'habiter le céleste empire, répondit le jeune homme indigné, à peine s'en trouve-t-il un qui éprouve le désir insensé de quitter sa patrie; pourquoi serais-je moins raisonnable qu'eux? Certes, je n'ai rien fait qui pût t'inspirer un pareil soupçon. Grâce à la magnanimité de notre empereur, tout ce que produisent de désirable les régions lointaines, on peut le trouver à Canton. Quant à moi, je ne trouve rien de plus doux dans l'univers que la voix de ma sœur Lou-king, lorsqu'elle parle à son fiancé Taou-choung; et le bateau de ma sœur et de son fiancé, lorsqu'après avoir glissé sur les vagues, il s'arrête auprès du pont doré, que le vermillon embellit, me semble plus beau et plus splendide que le vaisseau immense des barbares, quand il a traversé la mer, et jeté sur nos côtes les marchandises des pays lointains. »

A cette adroite réponse, où le nom de Taou-choung se trouvait si habilement mêlé, la jeune Chinoise n'eut rien à répliquer. Leu-tse-pi, leur père, souleva plusieurs objections. Comment Haô-pi traversera-t-il un espace de deux cents milles, sans autres routes frayées que des sentiers

pierreux ou sablonneux; sans argent pour suffire à son entretien; sans porter suspendu le collier de pièces d'or et d'argent, qui doit orner la poitrine de tout homme qui fréquente les marchés de Canton ? Haô-pi répondit à son père : qu'il comptait offrir ses services au marchand de thé qui avait coutume d'acheter les produits de leur plantation; qu'il pourrait, en portant un ballot de thé sur son dos, non-seulement se procurer le riz indispensable à sa nourriture, mais économiser quelque chose, sur la somme de six sols par jour qui lui serait accordée; il ne désespérait même pas de rapporter à sa mère un morceau de satin jaune pour en faire une ceinture, et à sa sœur une aiguille d'argent pour orner ses cheveux le jour de ses noces.

« Mon fils, dit la mère au jeune Haô-pi, cette entreprise sera pénible; ce sera non-seulement une fatigue, mais une humiliation pour vous; vous trouverez dans les défilés des montagnes, une foule de pauvres gens affamés, des mères qui noient leurs enfans dans les canaux et des villageois qui se tuent faute de trouver de quoi vivre. Aurez-vous le cœur d'entrer au bazar pour m'acheter du satin jaune, quand vous verrez tant de malheureux périr de faim ? Non certes. Allez cependant, mon cher Haô-pi; que l'amour fraternel vous serve de guide. »

Le caractère chinois, puéril et matériel, attaché à l'étiquette et au cérémonial, ne se montre jamais plus grand et plus noble que dans les affections de famille. Il n'y a pas de nationalité en Chine, pas de vertus civiles; l'indépendance du citoyen, l'amour de la liberté, l'élan de la religion, le dévoûment du patriotisme, sont remplacés par un seul sentiment, celui de la famille; les liens domestiques n'ont, en aucun pays, la même puissance. Le foyer domestique est à-la-fois l'autel de la piété, le refuge du malheureux, le centre de toutes les affections et de tous les plaisirs. La

démarche du jeune paysan n'avait rien d'extraordinaire en Chine ; et ce que nous regarderions comme un acte héroïque passait pour le simple accomplissement d'un devoir. Il fut convenu que Haô-pi se rendrait au marché, le lendemain, avec la récolte déjà faite ; et que de là, il irait à Canton, si toutefois on daignait l'accepter en qualité de porteur, et le choisir parmi tant d'êtres humains, qui, pour un faible salaire, se résignent au métier de bêtes de somme, et s'estiment heureux de gagner ainsi leur pain.

A son arrivée à Chou-Fou, notre jeune paysan fut l'objet de mille politesses. Un Chinois est l'homme du monde le plus courtois, s'il attend de vous quelque service. Ceux qui recueillent le thé encore verd et le font sécher sous leurs hangars, s'empressaient autour de Haô-pi, fils d'une de leurs meilleures pratiques : l'un portait un parasol et faisait tomber l'ombre qu'il projetait sur la tête de Haô-pi ; l'autre le suivait complaisamment et lui offrait un tabouret pour s'asseoir ; un troisième lui présentait une aiguière pleine d'eau et le priait de se rafraichir. Tout en rivalisant de politesse intéressée, chacun faisait valoir l'excellente exposition de son magasin, le soin particulier avec lequel on y tenait enfermés et étendus les précieux produits des plantations voisines. Haô-pi leur rendait courtoisie pour courtoisie, saluait à droite et à gauche, aussi gracieusement que le lui permettait le fardeau sous lequel il ployait, les remerciait en termes choisis, et se dirigeait vers la demeure de *Go-wô*, ancien ami de son père, et dont le hangar bien aéré, dont l'habitation bien située, jouissaient d'une haute réputation dans la province. Go-wô avait quatre filles, fort jolies, et une dot pour chacune d'elles ; il voyait dans Haô-pi un gendre futur, dont la présence le combla de joie, et dont la cargaison fut bientôt placée

en lieu de sûreté. Leur rencontre fut presque pathétique et dépassa les limites ordinaires de l'étiquette chinoise; ils s'agenouillèrent; leurs fronts se touchèrent; ils s'embrassèrent fort tendrement le bout du nez; et tous les assistans convinrent de la vérité des paroles du poète, qui compare les yeux de deux amis aux bourgeons blancs du thé pekoe, et le souffle de leur bouche à l'haleine embaumée du *bohea*.

On procéda aussitôt à la dessiccation du thé; dans le hangar de Go-wô se trouvaient réunis le vieux propriétaire de la maison, le jeune frère de Lou-king, les quatre filles du maître, un groupe d'enfans et deux ou trois matrones expérimentées qui dirigeaient l'opération. Rien de plus caractéristique que cette scène, dont nos paravents chinois et les camaïeux de nos porcelaines ont pu nous donner quelque idée; tous les personnages qui la composaient se ressemblaient si complétement que vous les eussiez pris l'un pour l'autre, si la différence des âges n'eût mis entre eux quelque différence de proportion : d'ailleurs ils étaient tous jetés dans un moule identique, et formés sur un seul patron : mêmes touffes de cheveux, noués et rattachés sur le sommet de la tête; mêmes tuniques aux larges manches; mêmes pieds en forme de boules; même gravité; mêmes révérences; même immobilité de la physionomie chez les enfans de trois pieds et demi, et chez leurs parens, qui s'élevaient jusqu'à la hauteur de cinq pieds moins quelques pouces. Les uns et les autres secouaient, roulaient, étendaient les feuilles d'une main également prompte, sûre, exercée, en causant avec la même volubilité. Tantes, mères et grand'mères, parlaient de la lune, de l'empereur et de la moisson de riz; petits-enfans parlaient du souper et du nouveau joujou qu'ils espéraient; on n'aurait pu sans injustice accorder ni aux

uns ni aux autres, la palme du babil ou celle de la dextérité.

L'heure du départ sonna enfin; Haô-pi vendit avantageusement son thé; les filles de Go-wô et leur père s'intéressèrent au jeune ami de la famille, et lui procurèrent sans peine l'emploi qu'il désirait obtenir. On inscrivit sur le ballot que notre voyageur devait emporter la marque distinctive du canton d'où provenait le thé emballé, celle qui annonçait sa destination pour l'étranger, et celle qui appartenait spécialement à Leu-tse-pi. Les adieux des amis furent tendres; Haô-pi déclara que l'une des filles de Go-wô, dont les yeux brillaient d'un feu plus doux que l'étoile du matin, lui avait inspiré une vive tendresse, et que l'absence ne détruirait pas cet attachement; ou pour livrer à la critique européenne l'échantillon de la phraséologie chinoise et la métaphore consacrée dont notre paysan se servit : « Le vieillard de la lune ayant enchaîné d'une corde d'argent le cœur d'Haô-pi et celui de la belle Miliang, le jeune homme emportera cette chaîne par-delà les montagnes et rien ne pourra la briser. »

Le fils de Leu-tse-pi se mit en route. A travers des sentiers rocailleux, populeux comme les rues d'une grande ville, obstrués de misérables qui, pieds nus et tête nue, portaient sur leur tête des paniers pleins de terre, dans l'espoir de recouvrir et de fertiliser quelque roche oubliée, le jeune homme s'approcha de Canton : il vit avec horreur et avec chagrin les efforts que faisaient les habitans des districts sauvages, pour se procurer des alimens grossiers et dégoûtans; les uns soumettant à une longue cuisson les cadavres des animaux morts de vieillesse; les autres amollissant dans l'eau les chardons des montagnes et les joncs des marais; quelques-uns dévorant avidement les reptiles qu'ils parvenaient à recueillir. Ce spectacle inspi-

rait de tristes réflexions au jeune homme. Il se demandait pourquoi tous ces fils désolés du sublime empereur, n'avaient ni ouvrage, ni propriété, ni nourriture.

« Les barbares, disait-il, nous emportent beaucoup de thé; mais s'ils en emportaient davantage encore, ils nous donneraient en échange les objets que produisent leurs sauvages contrées, et nous serions forcés d'augmenter nos plantations; tous ces malheureux y trouveraient de l'ouvrage et un salaire. O sublime père des habitans de ce divin empire, si tu voyais cette misère, assurément tu permettrais aux hommes des pays lointains, de nous acheter autant de thé qu'ils en veulent; les mères ne craindraient plus de mettre au monde des enfans destinés à la détresse; les barbares qui aiment le thé, se chargeraient de les nourrir; les chansons joyeuses remplaceraient les cris de la faim; et les montagnes ne verraient plus leurs sentiers se remplir de cadavres et de squelettes. »

Ces réflexions fort raisonnables s'effacèrent de l'esprit sage d'Haô-pi, lorsqu'il aperçut Canton, l'une des plus magnifiques villes de l'empire du milieu. Le Pekiang, dont le vaste lit s'élargit encore en approchant de la ville; les nombreux vaisseaux qui le couvrent; ces grandes murailles qui entourent Canton et qui ont plus de cinq milles de circonférence, excitèrent l'admiration du jeune homme; il arrêta long-tems ses regards sur les *hongs* ou factoreries étrangères, où vivent emprisonnés les agens des nations que le gouvernement chinois qualifie de barbares; sur l'immense terrasse qui règne en face des hongs et domine le cours de la rivière, sur la grille qui protége cette terrasse et les nombreux magasins qui l'avoisinent. Aux yeux d'Haô-pi c'était une nouveauté singulière, que ce domaine exclusivement réservé aux barbares, dans le sein même du céleste empire. Dès qu'il eut déposé son ballot à l'a-

dresse qu'on lui avait donnée, il revint au *quartier des barbares;* et, fatigué de sa longue route, il s'assit au pied de la grille de la factorerie anglaise : c'est là que Graham et Jenkinson l'aperçurent au moment où leur discussion sur l'économie politique et les intérêts du commerce commençait à s'animer. Nous ne tarderons pas à les retrouver; suivons Haô-pi dans son Odyssée fraternelle et dans son voyage à travers Canton.

Il avait toute la curiosité d'un provincial, toute la naïveté d'étonnement qui caractérise un nouveau débarqué. Il se promena long-tems d'un pas grave à travers les petites rues pavées de Canton, faisant une pose devant toutes ces boutiques semblables, occupées par des personnages vêtus du même costume et dont la physionomie était uniforme. Ici un marchand énumérait d'une voix monotone, les articles à vendre que contenait son magasin; là, un autre calculait ses profits, les mains jointes sur la poitrine et les yeux levés vers le ciel; un troisième ajoutait une pièce de monnaie au collier de soie qui suspendait les autres pièces gagnées pendant la journée; un quatrième, armé d'un pinceau de poil de chameau, achevait ses comptes. De tems en tems la jaquette d'un matelot anglais ou l'uniforme d'un officier, attirait l'attention et faisait naître la surprise d'Haô-pi. Une tablette suspendue à l'entrée de chaque boutique portait ces mots écrits en chinois : *Pouh-hó* (pas de fraude). Cette déclaration édifiante de la probité chinoise énorgueillissait le jeune homme : mais, hélas! quand il vit quels marchés se passaient dans l'intérieur de ces boutiques, où la fraude n'avait pas d'accès; quand il vit les barbares acheter le sucre, le nankin, la nacre et les parfums, à un prix quadruple de leur valeur, son opinion changea et son orgueil s'éteignit. Le riz, dont la valeur commerciale était plus facile à connaître, était la

seule denrée que les détaillans n'osassent pas surfaire. Une petite paire de balances (*dotch-kin*), destinées à peser les monnaies, se trouvait placée à la droite de chaque marchand : et malheur au chaland trop crédule qui ne se méfiait pas de l'intégrité chinoise, ou qui ne connaissait ni la valeur des fragmens de dollar qui servent de petite monnaie, ni celle des poids usités en Chine! Malheur à celui qui ne surveillait pas de près son vendeur, et négligeait d'arrêter le doigt du marchand, toujours prêt à imprimer à sa balance une légère secousse, destinée à augmenter son bénéfice! La plupart des matelots anglais se laissaient duper avec une bonhomie et une nonchalance qui étonnait Haô-pi; groupés devant les boutiques, ils se livraient à une gaîté folle que le jeune homme ne pouvait comprendre. S'il avait su l'anglais, il n'aurait pu s'empêcher de la partager : en effet on lisait sur la devanture d'une boutique ces mots anglais tracés avec de l'encre sur une immense pancarte : *Ici demeure Jean Bredouille, le plus grand voleur de la terre*; et Jean Bredouille, qui avait commandé cette belle affiche, la montrait complaisamment à ceux qui passaient. Un gros marchand, étendu sur un coussin, ne bougeait pas et attendait la pratique. Son enseigne portait : *Bonhomme Stupide; faux poids; mauvais café; thé détestable.* Le négociant était convaincu que ces mots signifiaient en chinois précisément le contraire. Il fallait entendre les éclats de rire des marins à l'aspect de cette perpétuelle plaisanterie; éclats qui redoublaient quand ces pauvres Chinois, les accablant de politesses, redoublaient d'efforts pour prononcer quelques jurons épouvantables que leurs mystificateurs leur avaient enseignés. Cette scène grotesque était perdue pour Haô-pi; cependant à force de voir rire les barbares et même les Chinois qui les imitaient par civilité, notre aventurier se

prit à rire à son tour et de confiance, en attendant qu'une bonne ame vînt lui apprendre le motif de cette extravagante allégresse.

Mais quand Haô-pi fut las de contempler les scènes bizarres qui l'accueillaient à son entrée dans le monde, il devint triste; la difficulté d'obtenir des nouvelles de son frère Yang; et son isolement au milieu de tous ces étrangers, se présentaient à sa pensée. Avec quelle rapidité eût-il couru vers le rivage, s'il avait pu savoir que ce frère si désiré venait de mettre pied à terre! Yang, après une traversée pénible, touchait enfin le sol natal, qu'il embrassait avec transport. Il y avait dans ses manières et dans son langage un singulier mélange de paroles et de gestes anglais et chinois. A peine eut-il débarqué, le capitaine du vaisseau hollandais qui l'avait amené s'avança vers lui, et lui demanda s'il pouvait le recommander à l'un des *hongs*, ou marchands nommés par le gouvernement pour servir de caution aux commerçans étrangers : préliminaire indispensable. Ces hongs, dont le nombre est limité, trouvent leur compte à cet arrangement; les barbares qu'ils cautionnent leur achètent ordinairement beaucoup de marchandises. Mais aussi, quand le gouvernement croit avoir à se plaindre des barbares, ce sont les hongs qui subissent le châtiment; ils paient la faute de leurs protégés (1).

(1) Les marchands *hongs* ou *Colungs*, sont les négocians nominalement chargés de tout le commerce que les Chinois font avec les étrangers. *Hong* signifie *caution, garantie.* Cette institution n'est qu'une fiction qui tourne au profit des hongs. Un marchand étranger demande à l'un d'eux sa garantie; et, pour reconnaître ce service, il achète au hong pour une somme de 100 ou 200 liv. st. de marchandises; ensuite il fait, comme il lui plaît, le commerce avec tous les autres marchands, que l'on nomme marchands extérieurs et qui ne sont pas au nombre des hongs.

Les deux officiers anglais, Graham et Jenkinson, avaient quitté la terrasse de la factorerie, et se promenaient auprès de la grille, quand le capitaine hollandais adressa cette requête au Chinois Yang. Ils s'aperçurent de l'embarras de ce dernier, qui ne connaissant personne à Canton, se trouvait hors d'état de rendre au capitaine le service qu'il demandait. Graham connaissait l'un des hongs, nommé *Quang-tam,* négociant fort riche; il proposa au capitaine hollandais de le conduire chez cet homme, l'un des plus considérables de la ville, et qui, sur sa recommandation, ne manquerait pas d'accorder au Hollandais le patronage exigé par la loi. Le Hollandais, défiant comme tous les individus de sa nation, fit quelques difficultés et allégua qu'il serait beaucoup plus naturel que cette démarche fût faite en sa faveur par le consul de Hollande à Canton; mais ce consul se trouvait absent; et il fut convenu que Graham, le capitaine, un nommé Blake, agent d'affaires anglais, et Yang, trucheman des barbares, se rendraient ensemble chez Quang-tam. Ce Blake, que nous venons de citer, occupait à Canton une position bizarre. Sous le titre de consul pour deux ou trois petits états d'Allemagne qui ne font aucun commerce avec la Chine, il narguait le monopole de la Compagnie des Indes, prêtait son ministère aux commerçans libres des autres pays et prêchait dans les lieux publics une philosophie commerciale qui déplaisait souverainement aux agens dévoués du monopole.

Entrons avec ces messieurs chez le négociant Quang-tam, l'un des neuf hongs de Canton. Derrière ses magasins et sa boutique est située sa résidence demi-champêtre. Un saule pleureur s'abaisse mélancoliquement sur un petit étang de cinq pieds de diamètre, dont l'eau bourbeuse vous laisse apercevoir trois ou quatre poissons dorés; quelques canards chinois, graves comme des mandarins, se

promènent lourdement sur ses rives ; çà-et-là, quelques pierres bizarrement entassées, miniatures de rochers, supportent des vases de porcelaine peinte, d'où s'élèvent des arbustes en fleur ; trois petits ponts de bois, jetés sur trois fossés ; une grille de bois en zigzag, à hauteur d'appui, toute brillante de vermillon ; trois pavillons semblables, mais placés à des distances inégales, complètent la beauté artificielle d'un paysage que tout bon citoyen du céleste empire se garde bien de varier. En Chine, les jardins ont leur étiquette comme les hommes : maisons de ville et de campagne sont soumises à une invariable uniformité.

Dans l'un des pavillons se trouvait le marchand, armé de cet instrument ingénieux qui réduit à une opération mécanique les plus difficiles calculs de l'arithmétique : le *swan-pan*. Le second pavillon était occupé par son fils, jeune savant, qui copiait sur papier superfin, avec un pinceau d'ébène et de poil de chameau, les dernières strophes élégiaques composées par un mandarin célèbre. Enfin, un nuage de fumée épaisse sortait du troisième pavillon, et Graham pensa d'abord que le bois odoriférant dont ces constructions sont faites venait de prendre feu. Un cri lui échappa, et, à cette exclamation, deux figures riantes de jeunes filles, perçant le voile de vapeurs qui les environnait, lui apparurent tout-à-coup. Un long tube sortait de leurs bouches roses et fraîches, et répandait au loin ce nuage de fumée qui avait causé l'alarme du jeune officier. C'étaient les deux héritières de Quang-tam, assises l'une en face de l'autre, dans une attitude précisément semblable, et fumant paisiblement leurs gigantesques cigares. Plus d'une fois, pendant sa conversation avec le hong, Graham aperçut une figure voilée, boitant auprès du saule, s'appuyant sur la palissade rouge, et se glissant parmi les

rochers artificiels, avec cette lenteur et cette fatigue que l'on comprendra aisément, si l'on se rappelle que la mutilation des pieds est, chez les femmes chinoises, le premier symptôme, le stigmate indispensable du bon ton et du bon goût.

Quang-tam reçut les étrangers avec beaucoup de politesse, et accorda au capitaine le cautionnement qu'il désirait obtenir. Ensuite on parla des régions barbares que le jeune Yang venait de visiter : le hong pria le voyageur de lui donner quelques renseignemens sur les peuples qui les habitent, leurs usages et leurs mœurs.

« Les simples vertus des barbares, dit Yang, ont été vantées par nos ancêtres; on a souvent répété que parmi eux, la promesse et l'exécution de la promesse étaient inséparablement liées, comme le tonnerre et l'éclair. »

Un signe de tête approbatif fut la réponse du marchand.

« Eh bien, reprit Yang, il est cependant vrai que ces barbares ne sont pas toujours fidèles à leurs promesses; alors même que ces promesses sont inscrites sur des peaux de mouton desséchées, et sanctionnées par une marque distinctive et une signature, leur parole n'est jamais sûre. Une prison terrible, environnée de fortes murailles, renferme les nombreux coupables qui ont trahi leur serment, et que l'on y jette au nom du roi. »

Le hong regarda Graham, et lui dit :

« On a prononcé le nom de votre roi, et vous ne baissez pas la tête, en signe de respect? »

Graham sourit de l'indignation de Quang-tam, et laissa Yang continuer son récit.

« Terribles sont ceux que le roi des barbares charge d'administrer la justice et de châtier les hommes infidèles à leur serment. Leurs robes flottent majestueusement et à

longs plis; de vastes boucles de cheveux blancs (1) grossissent leur redoutable tête. Les villes de ce pays ne sont pas, comme les nôtres, construites sur le même modèle, uniformes et régulières. Non; ce ne sont que sentiers tortueux, chemins cachés, maisons hautes et basses, de brique, de bois ou de pierre; les rues y sont plus tortueuses et plus compliquées que les détours d'une forêt sauvage. Cependant les officiers du roi en connaissent tous les habitans; toutes les rues ont un nom; toutes les maisons de ces rues, un chiffre qui les distingue. Dans nos villes chinoises, l'étranger et le citoyen peuvent échapper aux recherches; mais chez les barbares, cela serait impossible ou difficile.

— Loin du céleste empire, interrompit Quang-tam, l'hospitalité doit être inconnue?

— Souvent, reprit Yang, mon cœur a été plein de tristesse, quand je me suis senti seul, au milieu de ces allées irrégulières et de ces figures étrangères. Toutefois les barbares professent une sorte de civilité; ils ont une espèce d'étiquette et de politesse à leur usage. S'ils entrent chez un ami : l'un place sa main dans celle de l'autre, et le visiteur s'assied. Si c'est une femme qui entre, les hommes baissent la tête, et approchent un siége. On sert du vin aux hommes et du thé aux femmes. Lorsque plusieurs d'entre eux s'assemblent, un grand repas a lieu; souvent je me suis arrêté dans la rue, devant la salle du festin, pour observer les usages des barbares chez eux. La de-

(1) Note du Tr. Les perruques des juges, en Angleterre, se sont conservées dans toute leur ampleur; le lord-chancelier, aujourd'hui Brougham, n'a point réformé la perruque de ses prédécesseurs; la sienne, extrêmement haute, poudrée, frisée et gonflée, descend jusqu'au milieu de sa poitrine.

meure d'un homme hospitalier et opulent n'est pas, comme dans le céleste empire, toujours la même; elle change d'aspect, non-seulement selon les saisons, mais suivant les heures du jour : car ces barbares sont les plus inconstans des hommes. Le matin, on n'aperçoit pas les maîtres des édifices; quelques jeunes filles se montrent à travers le cristal transparent des carreaux, soulevant les rideaux de pourpre, et enlevant avec soin la poussière amassée pendant le jour précédent. Sur les degrés de marbre, se tiennent debout quelques hommes payés pour garder la maison, et instruire de ce qui se passe au-dehors les riches encore endormis et fatigués du festin de la veille. Autour de chaque maison, sont placées de fortes grilles; les marchands de pain et de lait s'arrêtent devant ces grilles; et au-dessous de la maison, dans un caveau souterrain, une femme, chargée de ce détail, dirige l'achat des marchandises (1). A l'heure dont je parle, on n'entend que les cris du commerce et le bruit des marchés qui se passent dans la rue ou dans les boutiques; les chars qui roulent à travers la ville sont remplis de comestibles ou d'objets utiles. A mesure que la journée avance, tout change. Le soir, entre les édifices qui forment de longues allées, on allume peu-à-peu des lanternes à la clarté jaunâtre, semblables aux lampes étincelantes sur la proue de nos barques. A ce signal, les barbares se livrent à la joie : tout prend un air de fête. Des chars fermés de tous côtés, et peints de couleurs différentes, sont lancés dans toutes les directions; hommes et femmes s'assemblent, se groupent et se promènent dans les avenues, pour rendre hommage à la beauté,

(1) Note du Tr. Ces détails, comme on voit, ne sont applicables qu'aux villes de l'Angleterre, les seules que Yang paraisse avoir visitées en Europe.

à la richesse ou au pouvoir. Les jeunes filles, que la danse séduit, quittent leurs chars, et, aidées par leurs esclaves, mettent le pied sur le tapis velouté des degrés. Le cristal qui protége les appartemens, laisse scintiller au-dehors la clarté vive des bougies. Des voix et des instrumens joyeux retentissent; on laisse la misère et la douleur à ces misérables qui, les pieds dans la neige et le front sous la pluie, s'assemblent, en frissonnant, à la porte des palais splendides.

— Les filles des barbares sont-elles douées de beauté, demanda Quang-tam, dont le regard se dirigea vers le pavillon des femmes, attentives au discours du voyageur?

— Elles sont loin, sous ce rapport, s'écria Yang, qui avait interprété le regard du marchand, très-loin de la beauté qui caractérise les heureuses habitantes de l'empire du milieu. Leurs sourcils ne s'abaissent et ne se courbent pas vers le nez, comme les jeunes feuilles du saule au printems. J'ai trouvé rarement parmi elles ces petits yeux, dont l'étincelle oblique ressemble à celle du ver-luisant sous le gazon, ni ces joues grasses et roses, qui ressemblent, pour la rondeur et l'éclat, au globe éclatant de la pêche; encore moins ces petits pieds délicats, dont l'art modifie et diminue la forme.

— Je vois, interrompit le marchand, que les femmes de ces pays sont très-laides?

— La couronne de leur chevelure est blonde, flottante, soyeuse et agréable à voir, reprit le jeune homme; souvent les perles et l'or qu'elles y mêlent brillent comme les rayons de la lune sur le canal. Mais leurs figures sont pâles; leurs yeux et leurs sourcils sont droits; elles ignorent, pour la plupart, le grand secret de la beauté, l'art de peindre le visage avec le carmin et le béthel. Leurs grandes prunelles, qui sont aux yeux des filles de la Chine, comme

l'étoile matinale au ver-luisant, expriment des pensées douces et bienveillantes; mais leurs vêtemens sont moins riches, leurs cheveux ne sont pas rattachés en touffes isolées et élégantes; leurs pieds surtout sont hideux, car elles marchent comme des hommes, et la chaussure qu'elles portent est aussi large que l'aviron de nos nacelles. Mais qui pourrait, je le demande, chercher ailleurs que dans ce divin royaume, la perfection de la beauté? »

Un murmure approbateur émana de cette vapeur épaisse qui remplissait le pavillon. Quang-tam avertit ses hôtes que depuis assez long-tems on s'était occupé des barbares et de leurs coutumes; il invita son fils à réciter une nouvelle énumération poétique des vertus du sublime empereur; quand la déclamation du jeune homme fut terminée, il congédia Graham, le capitaine hollandais et leur interprête Yang, frère d'Haô-pi.

Le Hollandais devait causer de grands troubles dans la ville. Ses marchandises étaient avariées. Les négocians chinois, habitués à recevoir de la Compagnie des Indes des étoffes excellentes, et de se fier à la probité de cette Compagnie, n'ouvrirent pas les ballots avant de les acheter. Quelle fut leur indignation lorsqu'ils reconnurent que les cotonnades du Hollandais étaient couvertes de taches et d'une qualité inférieure; qu'elles étaient déchirées en plusieurs endroits. Le peuple se pressa en foule autour de la factorerie anglaise, aussitôt que le bruit de la fraude commise par un barbare se répandit dans la ville. Quang-tam, caution du Hollandais, se retira dans son pavillon, et déplora le malheur dont cette aventure le menaçait : il y allait de sa tête et de sa fortune. En sa qualité de hong, il était responsable de tous les méfaits que pouvaient commettre ses protégés.

Au milieu de la foule criarde et insultante, qui remplis-

sait l'air de ses menaces, se trouvaient à-la-fois Yang, le jeune voyageur, et son frère Haô-pi, venu de l'extrémité du Fokian, pour retrouver son frère. Leurs coudes se touchèrent, leurs yeux se rencontrèrent; ils se reconnurent, se saluèrent, et ne songèrent plus ni aux taches, ni à la mauvaise qualité des cotonnades vendues par le capitaine hollandais. Tandis que la populace emportait et déposait chez un magistrat les pièces de conviction, Yang, conduit par Haô-pi, soulevait le ballot de thé pekoe que son frère avait apporté du Fokian, reconnaissait le signe distinctif de son père, Leu-tse-pi, et cherchait quelque interstice à travers lequel l'odeur embaumée du thé paternel pût se faire jour jusqu'à lui, et flatter de ce parfum, symbole des joies domestiques, souvenir de la famille et de la patrie, son odorat filial. Il se livrait à cette investigation, avec toute la patience et toute la gravité d'un Chinois, quand un envoyé des marchands hongs vint dire aux deux frères que l'on réclamait leur présence. Les hongs s'étaient assemblés pour commencer une enquête sur la vente frauduleuse opérée par le Hollandais, et le témoignage d'Haô-pi et d'Yang n'était pas sans utilité. Graham demanda vainement la faveur d'être admis à cette discussion; Blake, l'agent ennemi du monopole, reçut la permission de l'écouter sans y prendre part.

Assis en demi-cercle dans une salle basse, les huit marchands hongs, solidaires de leur confrère, croisaient lugubrement leurs mains sur leurs poitrines et baissaient la tête. Un siége fut placé à quelque distance d'eux, et réservé à Quang-tan.. Il entra, la tête baissée, et s'assit tristement. On déroula les cotonnades; elles étaient souillées et froissées. Plus l'examen des pièces à l'appui s'avançait, plus la douleur du pauvre Quang-tam devenait vive. Ses larmes coulèrent à l'aspect de la perkale que les vers

avaient endommagée ; ses sanglots éclatèrent à l'aspect du calicot percé à jour ; quand un schall couvert de taches fut déployé, on le vit prêt à s'évanouir. Les yeux de ses confrères s'arrêtaient sur lui ; les uns se courrouçaient contre le malheureux qui les exposait à la rigueur des lois ; les plus généreux le contemplaient avec pitié.

« Par quel moyen, demanda l'un des marchands hongs, espérez-vous apaiser la colère du sublime empereur, et arrêter sa justice prête à faire rouler dans la poussière les têtes sanglantes de vos confrères et la vôtre ? »

Quang-tam prit la parole, et fit valoir l'impossibilité de soupçonner ou de découvrir une fraude aussi hardie et aussi inouïe que celle dont le capitaine hollandais s'était rendu coupable. Comment le regard pénétrerait-il à travers les ballots soigneusement recouverts et ficelés qui contenaient les marchandises ? Comment prévenir une telle et si criminelle audace? N'est-ce pas la chose du monde la plus digne de pitié que de voir un fils du céleste empire forcé de quitter violemment ce paradis des hommes, la Chine, parce qu'un barbare s'est permis de voler le marchand auquel il a vendu ses cotonnades ? Quant à lui, Quang-tam, il s'est porté caution du Hollandais, pour le paiement des droits d'importation et d'exportation que les barbares doivent au gouvernement. Il est responsable de ces droits ; mais ce serait une injustice palpable de le rendre solidaire de toutes les fautes que le capitaine ou ses hommes pourraient commettre. Il n'y aurait pas assez de supplices ni de bourreaux pour les infortunés hongs, si une telle jurisprudence venait à s'établir. « C'est bien assez pour nous, marchands qui servons de caution à ces barbares, de payer en leur lieu et place, les droits qu'ils doivent au gouvernement et au sublime empereur, et d'être exposés

aux pertes que leur perfidie ou leur folie peuvent nous causer.

Quang-tam avait défendu sa cause avec chaleur, avec éloquence. On fit avancer Yang, auquel on demanda des renseignemens sur le commerce des barbares, sur leur fidélité à remplir leurs engagemens, sur la manière dont ils procèdent dans leurs marchés.

« Apprenez-nous quels sont ces hommes, dit l'un des marchands hongs au voyageur; si leur fraude et leur perfidie n'éclatent qu'à de longues distances, comme les étoiles à longue queue apparaissent dans le ciel, ou si leur coutume est de tromper. Il est de notre intérêt de connaître sur ce sujet la vérité positive, entière et nue.

— Hélas! répondit gravement Yang, qui se tint debout en face des examinateurs, le manque de foi n'est pas aussi rare chez ces hommes des pays lointains que les étoiles flamboyantes dont vous parlez. Profondes furent ma surprise et ma douleur, quand j'achetai dans les rues de Londres un couteau d'acier, à ce que prétendait le vendeur, mais dont la lame de fer ne coupait pas. Grande fut mon indignation, lorsque je chargeai un passant de me procurer la monnaie d'un billet, ou promesse tracée en caractères du pays, sur une petite feuille de papier superfin (1). L'homme avait pris le papier, mais il ne revint pas. Je craignais que quelque accident ne lui fût arrivé; que la roue d'un char ne l'eût écrasé; qu'une chute n'eût causé sa mort. Mais lorsque je communiquai ma pensée à ceux qui m'environnaient, on me dit que sans doute cet homme avait reçu la monnaie du papier, mais qu'il l'avait gardée, et avait employé l'argent pour son usage. »

(1) Un *Bank-note*, ou papier-monnaie de la banque d'Angleterre, équivalant à vingt, trente, quarante liv. st. et plus.

Les marchands exprimèrent leur indignation, et demandèrent à Yang, si ceux des barbares qui avaient eu le bonheur d'entrevoir le céleste empire et de faire le commerce avec ses fils, conservaient leur habitude de dol et de fraude.

« Pendant que mon père et mon frère, Leu-tse-pi et Haô-pi, pleuraient mon absence et recueillaient le thé, dans la province de Fokian; pendant que mon ami Go-wô desséchait dans ses hangars de Chou-fou, les feuilles embaumées; pendant que les marchands de thé vous envoyaient de toutes les contrées de ce divin royaume les ballots que vous cédez aux barbares, ô princes du commerce; pendant qu'un million de vagues et des milliers de brises marines entraînaient ces marchandises sur la grande mer, j'observais, moi, le plus humble des enfans du divin empire, comment ces cargaisons de thé étaient reçues dans la région des barbares, et par quels moyens le contenu de vos ballots se répandait parmi le peuple. Chose surprenante réellement. Vaste est le pays des barbares; nombreuses sont les maisons des habitans; et dans toutes les maisons, les femmes préparent le thé. La reconnaissance de ces nations envers notre empereur doit être profonde; c'est lui seul qui permet à quelques hommes riches de préparer les énormes provisions de thé dont tout ce peuple a besoin. Au-dessus de ces hommes opulens (1), il y a un roi qui

(1) NOTE DU TR. Les membres de la Compagnie des Indes. La charte de cette Compagnie a été renouvelée, en 1813, par le Parlement britannique; mais une partie de son ancien monopole, celle qui lui donnait le privilége exclusif du commerce avec l'Hindostan, fut abrogée. Elle conserva le monopole du commerce avec la Chine; monopole qui lui assurait celui de Siam, de Tonquin, de la Cochinchine, de la Corée, de la Tartarie Orientale, des Iles Philippines, du Japon, etc., c'est-à-dire d'une étendue territoriale et

leur ordonne de ne jamais laisser manquer de thé ses sujets, et de le vendre à quiconque en a besoin pour un prix raisonnable.

maritime, occupée par le tiers de la population du globe. Par cet arrangement, les 2,500 partenaires de la Compagnie se trouvent seuls en possession de cet immense commerce, à l'exclusion de 25,000,000 d'hommes qui peuplent les Iles Britanniques. Cette exclusion n'a pas pu s'étendre jusqu'aux étrangers : Hambourg et New-York sont entrés en concurrence avec la Compagnie, ont vendu leurs thés beaucoup moins cher, non-seulement parce que leur gestion, l'équipement de leurs navires, les salaires de leurs agens, étaient moins dispendieux, mais parce que, n'ayant aucun monopole et pouvant craindre la concurrence, leur intérêt véritable était de ne pas exagérer leurs bénéfices. Voici le tableau des prix et de la quantité des thés vendus par la Compagnie anglaise, pendant l'année 1828, comparés avec les prix des mêmes thés sur les marchés de Hambourg.

Espèces de thés.	Prix de la livre de thé vendue à Londres par la Compagnie.	Prix de la livre vendue à Hambourg.	Excédant des prix de la Compagnie sur les prix de Hambourg.	Excédant des prix de Hambourg sur les prix de la Compag.
	s. d.	s. d.	s. d.	s. d.
Bohie	1 6 1/2	0 8 1/2	0 10	0 »
Cougon	2 4	1 2 1/2	1 3 1/2	0 »
Campoy	2 9	1 2	1 7	0 »
Souchong	2 10 1/4	1 1 3/4	1 8 1/2	0 »
Pekoe	3 9 1/4	4 6 3/4	» »	0 9 1/4
Twankay	2 5 1/2	1 2 1/4	1 3 1/4	0 »
Hyson-skin	2 4	0 11 1/4	1 4 3/4	0 »
Hyson	4 1 3/4	2 8	1 5 3/4	0 »
Poudre à canon	6 6 1/2	3 5 1/2	3 1	0 »

Le thé pekoe qui, comme on a pu le voir dans le texte de l'article de miss Martineau, est le thé des premières pousses et des bourgeons, le plus précieux et le plus estimé de tous, est accaparé par les hongs qui en disposent en faveur de la Compagnie des Indes, avec les agens de laquelle leurs rapports sont constans et intimes : les marchands étrangers se procurent difficilement cette espèce et sont forcés de la vendre cher ; mais cet excédant de valeur, exigé par les Hambour-

— Cela est sage, dirent les marchands.

— Malheureusement, la loi n'est pas toujours exécutée,

geois pour une seule espèce de thé, est loin d'égaler les excédans de prix demandés par la Compagnie pour toutes les autres espèces. Nous établissons ici le tableau des quantités de thé, vendues par la Compagnie, pendant la même année 1828. En déduisant du total la *valeur minus* du thé pekoe, débité par elle durant cette année, nous pouvons savoir combien la Compagnie a gagné dans cet espace de tems, au-dessus de ce que les commerçans de Hambourg eussent gagné par le débit des mêmes thés.

Espèces.	Quantités de thé vendues en 1828 par la Compagnie.	Excéd. de prix demandé pour la livre de chaque espèce (fractions omises).		Excéd. de prix total reçu par la Ce, pour les quantités vendues.
	livres.	s.	d.	liv. st.
Bohie............	3,778,012	0	10	157,417
Bougon............	20,142,073	1	3	1,258,878
Campoy............	284,187	1	7	23,673
Souchong............	601,739	2	8	37,607
Twankay............	4,101,845	1	3	273,456
Hyson-skin.........	213,933	1	4	14,261
Hyson............	1,014,923	1	5	71,887
Poudre à canon.....	645	3	1	98
				1,837,279
A déduire 131,281 livres de thé pekoe, à 9 d. la livre.				4,923

Il résulte de ce tableau, que, pendant l'année 1828, la Compagnie des Indes Orientales a vendu TRENTE MILLIONS CENT TRENTE-SEPT MILLE TROIS CENT CINQUANTE-SEPT LIVRES DE THÉ ; et qu'elle a reçu, en plus de ce que les marchands de Hambourg avaient reçu pour une quantité égale, la somme de........................ 1,832,356

ou qu'elle a vendu son thé, la livre, l'un portant l'autre, 2 schellings 4 d. ; c'est-à-dire 1 sch. 3 d. de plus par livre que le commerce de Hambourg ; excédant énorme qui équivaut à un peu plus de *cinquante-trois* pour cent. Tels sont les résultats d'un monopole gigantesque. La liberté du commerce abaisserait de *cinquante-trois* pour cent le prix des thés dont la Grande-Bretagne fait une si grande consommation.

et ces hommes riches trouvent moyen de s'y soustraire. Alors le thé manque; les pauvres gens, qui ne peuvent plus se procurer leur boisson accoutumée, s'enivrent avec une mauvaise liqueur extraite du grain, et meurent en grand nombre. Combien de fois, en les voyant se rouler dans la fange, ai-je chanté les louanges du thé, qui nourrit et qui entretient la santé de l'esprit et de l'ame! Quelles horribles actions se commettent dans ces contrées, lorsque l'on ne peut plus acheter le thé qu'à un très-haut prix! Alors les gens de la campagne arrachent les feuilles de leurs buissons, les font sécher, les jettent dans leur théière, et boivent cette infusion en guise de thé.

— Mais, dans ces circonstances, lorsqu'il y a disette de thé, reprit l'un des hongs, indigné de ce récit, les hommes riches qui ont le monopole du thé ne sont-ils pas forcés d'employer leurs gains des années précédentes, afin de suppléer à ce qui manque, et de faire venir de toutes les régions qui produisent cette denrée, le thé qu'ils se sont engagés à fournir?

— Non; c'est dans les momens de disette qu'ils réalisent les plus gros profits, profits que leur roi partage. Quatre fois par an, une grande vente de thé a lieu; le prix en est très-élevé. A la valeur même de l'article que vous leur livrez, les marchands barbares ajoutent non-seulement les droits qu'ils paient dans les ports de l'empire du milieu, mais les frais des magasins qu'ils occupent ici; le salaire des agens qu'ils envoient à Canton; le coût des navires qui traversent la mer, et même tout ce qu'ils perdent ou peuvent perdre par l'incendie, par les naufrages, par les avaries, par l'échange des monnaies. Le roi lui-même double le prix du thé, afin d'augmenter son revenu. Ainsi cette denrée se trouve portée à un prix quadruple de sa valeur primitive; valeur doublée d'abord par les

marchands, ensuite quadruplée par le roi et son impôt. Ce qui est étonnant, c'est que l'on puisse, dans ces contrées, boire du thé sans être extrêmement riche. Et qui le croirait, ce n'est pas seulement le peuple qui trouve cette situation insupportable : tout le monde est mécontent, tout le monde se plaint, même les marchands qui monopolisent, même le roi ? La part du roi diminue ; la richesse des marchands ne s'accroît plus dans la même proportion qu'autrefois ; le peuple boit de mauvais thé, qui lui coûte extrêmement cher. Les seules personnes qui gagnent beaucoup à tout cet arrangement, ce sont les agens et les serviteurs que les marchands envoient parmi nous, et qui ne tardent pas à s'enrichir avec l'argent du peuple.

— Pourquoi ne pas renvoyer ces serviteurs?

— Les vieux marchands font le commerce comme leurs pères le faisaient : ils ne sont pas assez sages pour commencer une réforme nécessaire. Grand est leur orgueil, parce que leur roi les protége ; grande est la confiance qu'ils ont en leurs propres forces. Aussi leurs oreilles se ferment-elles obstinément à toutes les plaintes que l'on peut adresser. Si le roi des barbares cessait de leur donner appui, leurs mains, qu'ils tiennent unies et serrées, se détacheraient ; ils feraient le commerce chacun pour leur compte ; et sortant de leur sommeil, ils songeraient à rivaliser avec les nations étrangères, renverraient leurs serviteurs oisifs et coûteux, vendraient le thé moins cher, en débiteraient davantage, et augmenteraient les bénéfices du roi. Nous-mêmes, nous agrandirions nos plantations de thé, et beaucoup d'enfans infortunés du royaume du milieu verraient leur situation s'améliorer (1). »

(1) NOTE DU TR. On voit que le jeune voyageur Yang a, sur le monopole, les mêmes idées que l'historien Gibbon. « Le génie du monopole, dit Gibbon, est un génie de paresse, d'oppression et de mesquinerie.

Yang, comme on s'en aperçoit, n'avait pas voyagé sans profit. On peut admirer la justesse de ses remarques, sa définition de la Compagnie des Indes-Orientales, sa description du monopole qu'elle exerce, ses réflexions sur l'influence malheureuse des restrictions commerciales, quelque simple que fût la forme sous laquelle il émettait ses opinions. Mais il oubliait qu'il s'adressait à d'autres monopolistes, aux marchands hongs, possesseurs exclusifs du droit de faire le commerce avec les étrangers. On imposa rudement silence au jeune philosophe chinois, et on le pria de se renfermer dorénavant dans les limites de son interrogatoire. Il commençait à esquisser la peinture animée de l'une de ces grandes ventes de thé qui ont lieu tous les trois mois à Londres, et cherchait à faire comprendre aux marchands étonnés cet arrangement bizarre par lequel la Compagnie des Indes a le droit de vendre des ballots avariés, sans que l'on connaisse l'état de ce qu'ils renferment, et sans que l'on puisse les échanger ensuite contre des ballots non avariés. Les hongs, accoutumés à reprendre toute marchandise de mauvaise qualité livrée par eux, et à l'échanger contre une égale quantité de bonne marchandise, se récriaient vivement contre l'injustice des barbares, quand on vint les instruire qu'un navire américain, chargé de cotonnades et d'étoffes de laine, avait jeté

Le monopole donne de mauvais produits qu'il vend cher, et que l'artiste indépendant termine avec plus de soin et donne à meilleur marché. Ces améliorations et ces découvertes, dont la concurrence s'empare avec tant d'ardeur, ne sont pour les corporations monopolistes que des épouvantails et des obstacles. Placées par leur situation au-dessus de tous les rivaux qui pourraient leur disputer l'avantage, au-dessous de cette noble franchise qui confesse une erreur, elles ne changent rien à leurs vieilles méthodes, ne profitent d'aucun perfectionnement et se renferment dans la conscience de leur pouvoir et dans la jouissance de leurs gains. »

l'ancre dans le port. Saisi d'une inspiration subite, Quangtam se leva, sortit, alla faire un achat considérable de ces marchandises américaines, dont la qualité est presque toujours excellente, supplia les acheteurs que le Hollandais avait trompés d'accepter une partie de ces étoffes en échange de leurs mauvais guingans et de leurs schalls, et revint s'asseoir dans son pavillon, plus heureux de faire apporter chez lui le mauvais ballot, sujet de tout ce tumulte, que s'il eût entassé l'or et l'argent dans ses magasins : il venait d'échapper à la mort.

Quant aux marchands hongs, voici la missive qu'ils envoyèrent au célèbre *Le*, gouverneur de la province (1).

(1) Note du Tr. Ce *Le*, le seul fonctionnaire important de l'empire du milieu avec lequel les nations étrangères aient des rapports, est encore aujourd'hui président du conseil militaire, ministre et gouverneur-général de Canton et de Kwang-se. C'est à lui que s'est adressé, en décembre 1831, le gouverneur de l'Inde anglaise, Sir William Bentick, dont la lettre, portée par le capitaine Freemantle, fut, après beaucoup de délais et de réponses évasives, remise par ce capitaine aux officiers délégués par le ministre : il s'agissait de demander justice à *Le*, des insultes de la populace et de la destruction de la factorerie anglaise à Canton par cette populace. La cérémonie eut lieu sur les degrés de Teën-tsze-ma-taou ; à peine le message fut-il déposé entre les mains des officiers chinois, le capitaine reçut l'ordre de partir. *Le* répondit à la dépêche de lord Bentick, par une lettre admirablement diplomatique, dans laquelle il disait que les barbares n'avaient à se plaindre de rien, puisque le magasin ou factorerie ne leur appartenait pas en propre, mais leur était loué par les gens du pays ; que la destruction de cet édifice était l'exécution d'un ordre secret du sublime empereur, lequel punissait ainsi avec justice les infractions de ceux de ses sujets qui avaient la propriété réelle de la factorerie. Cette lettre, qui se trouve en anglais dans le *Registre de Canton* (16 janvier 1832) et dans la *Chronique de Singapore* (19 janvier 1832), est un modèle de duplicité chinoise, et ne manque ni de clarté, ni d'enchaînement logique, ni d'éloquence. *Le* passe pour un politique habile. On jugera de son talent par le trait sui-

« Tous les marchands hongs se réunissent pour déposer
» aux pieds du gouverneur, dont la politesse et la géné-
» rosité sont constantes, la lettre suivante. Puisse, tel
» est notre ardent désir, le gouverneur boire toujours
» frais (1), et goûter en ce monde la félicité sous toutes
» ses formes.

» Quand le mal est arrivé, à quoi sert la colère? Déci-
» dément il vaut mieux prévenir le retour du mal que
» de s'en plaindre. Un barbare de par-delà les mers a
» chassé d'entre nous la paix et la confiance. Que notre
» frère Quang-tam n'était pas complice de ce fait, c'est

vant. Un marchand hong lui avait remis, en 1831, une somme de 30,000 taëls, pour qu'il plaçât son fils sur la liste des emplois civils. *Le* s'avisa d'un singulier moyen pour placer cette somme à un excellent intérêt. Il fit brûler son palais, répandit le bruit que cet incendie était causé par le hasard et la maladresse de ses gens, et apprit à ses amis qu'il venait de trouver, sous les décombres, une somme de 30,000 taëls, trésor déposé par l'un de ses prédécesseurs. Ensuite il fit religieusement verser cette somme dans les coffres du grand empereur régnant *Taou-kwang* (la Gloire de la Raison), qui l'accepta et qui combla *Le* de nouveaux honneurs. Dans ses rapports avec les Anglais, ce même *Le* a toujours agi de ruse. Il était convenu entre lui et les agens de la Compagnie des Indes, que la lettre de lord Bentick serait reçue par des mandarins de grade supérieur. On a découvert récemment que l'officier entre les mains duquel cette lettre avait été remise, n'était pas même initié au mandarinat. La missive de lord Bentick, traduite en chinois par les ordres de *Le*, fut placardée dans les rues de Canton ; mais la traduction très-différente de l'original, prêtait au gouvernement anglais non le ton menaçant qui régnait dans son épitre, mais toute l'humilité des soumissions et des supplications. (*Chinese Courrier.*)

(1) Tels sont le protocole et l'étiquette des dépêches chinoises. Il est difficile de parcourir les journaux anglais de Canton, de Singapore et de Java, sans y trouver dans les documens originaux, émanés des autorités du pays et de leurs subordonnés, les prototypes de cette requête.

» ce que prouve très-précisément son désir de nous rendre le repos, et de payer de ses deniers la faute du barbare. Que notre frère reçoive donc l'ordre clair et précis de brûler jusqu'à la dernière étoffe des marchandises qui ont causé ce trouble. A travers la flamme du bûcher, son intégrité éclatera, et son visage rayonnera d'honnêteté.

» De longues années se sont passées sans que les barbares se montrassent infidèles à leur parole. Au moyen de la bastonnade, que la bienveillance infinie du gouverneur fera administrer sur la plante des pieds du criminel, selon que la tendresse de son cœur le jugera convenable, bien des années s'écouleront encore sans que ce scandale se renouvelle. Très-précisément, cet acte indiquera la suprême sagesse du gouverneur; et, en outre, il faudra que le chef coupable, profitant du vent nord qui souffle, s'en aille.

» Les neuf hongs, et spécialement les yeux pleins de larmes de Quang-tam, attendent décidément (1), avec une grande inquiétude, le regard de bonté que le gouverneur voudra jeter sur eux et sur cette affaire.

» *Signé*, etc. »

Ce regard de bonté, si impatiemment attendu, tomba enfin sur les marchands. Le capitaine reçut la bastonnade, et se guérit très-radicalement de la goutte, qu'une longue vie de sensualité avait accumulée dans ses jointures martyrisées,

(1) *Décisivement, décidément, positivement, précisément,* sont les mots éternels, qui se reproduisent avec la plus singulière tautologie dans les écrits chinois; on ne peut que faire observer le rapport qui se trouve entre ces expressions dogmatiques, sacramentelles, d'autorité, et le caractère du peuple de la terre qui vit sous la loi de l'étiquette la plus rigide, des mœurs les plus précises, les plus positives et les plus impérieusement minutieuses.

que ses fatigues maritimes avaient rendue insupportable, que les médecins de toutes les régions avaient inutilement essayé de guérir, et dont le bambou chinois effaça jusqu'à la dernière trace. Il ne se vanta pas de ce mode de guérison, et se contenta de dire à son retour qu'il devait la santé à une recette chinoise, recette qu'il tenait secrète, comme on doit le penser. Quang-tam fit un feu de joie de ses laines et de ses cotonnades; l'heureux Haô-pi ramena son frère Yang dans la province de Fokian. Longues et tendres furent les conversations de la famille, lorsque le voyageur raconta à sa sœur et à son père les merveilles des pays barbares; grande fut la joie du *sécheur de thé*, Go-wô, quand Haô-pi lui demanda solennellement en mariage la plus jeune de ses filles. Le vieillard de la lune (tel est le nom bizarre et le rôle étrange que les Chinois prêtent à l'amour) n'avait pas permis à la corde d'argent qui unissait ces deux cœurs de se briser pendant l'absence; et les fleurs du pêcher jonchaient la terre, quand le double mariage de la jeune fille de Leu-tse-pi avec son fiancé, de la fille de Go-wô avec Haô-pi, s'accomplissait selon les rites de l'empire du milieu.

(*Asiatic Journal.*)

Artistes Célèbres de notre Age (1).

N° IV.

GEORGES ROMNEY.

Un écrivain nommé Hayley, que la rapidité de son style et la hardiesse de ses jugemens mirent un moment à la mode, fit paraître, dans le tems de sa faveur (en 1809), une vie du peintre Romney. Cumberland a conservé dans ses Mémoires plusieurs anecdotes sur cet artiste, et la plupart des dictionnaires biographiques parlent avec plus ou moins de justesse de son talent, de ses bizarreries, de ses erreurs.

L'auteur de la nouvelle biographie de ce peintre célèbre (2) remarque, avec raison, que dans tous ces ouvrages le caractère de Romney est présenté sous un jour peu favorable, et que Hayley, en particulier, attaque sa réputation d'une manière très-grave. C'est pour réhabiliter la mémoire de son père calomnié, que M. Romney fils a entrepris la publication de son ouvrage, fruit de vingt années de recherches. Écrit avec candeur et même avec impartialité, on peut dire qu'il est l'expression de tout ce qui se rattache à l'artiste célèbre dont nous allons, dans cet article, esquisser le caractère et le talent.

(1) Voyez les Numéros 18, 19 et 22.

(2) *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Georges Romney*, écrits par son fils John Romney. Londres, 1831.

Le père de Georges Romney, ébéniste très-habile, était propriétaire d'une petite ferme dans le comté de Lancastre. Ses connaissances en agriculture lui avaient mérité la considération de ses voisins, qui profitaient de ses lumières et de ses découvertes. Il perfectionna la charrue, inventa plusieurs instrumens aratoires, et introduisit en Angleterre l'usage du bois d'acajou pour l'ébénisterie; il en fabriqua le premier des commodes dont il fut l'inventeur. Des projets multipliés et quelquefois malheureux, une trop grande facilité dans les affaires, peu d'ordre dans la tenue de ses livres, empêchèrent Romney père d'acquérir la fortune que ses travaux auraient dû lui assurer. Il donna toutefois une excellente éducation à ses enfans, et légua à Georges, son fils aîné, la petite terre de Furness, dans laquelle il était né, en décembre 1735.

Romney fut mis très-jeune à l'école, où il resta jusqu'à onze ans sans y faire de grands progrès. Les dix années suivantes s'écoulèrent dans la maison paternelle à lutter contre les obstacles qui s'élevaient sans cesse entre lui et le but où son génie semblait déjà vouloir le conduire. On croit que la première impulsion qui le porta vers le dessin fut le désir d'imiter les ornemens d'architecture qu'il voyait exécuter par son père. Le goût du jeune écolier pour la musique se manifesta presque en même tems; et, à douze ans, il fabriqua un violon qui est conservé comme un ouvrage fort curieux. Un horloger de Dalton, nommé Williamson, lui apprit à se servir de cet instrument, pour lequel sa passion devint si vive, après avoir entendu Giardini dans un concert à Whitehaven, qu'il fut près d'abandonner la peinture pour se livrer entièrement à l'étude de la musique; mais la lecture du *Traité* de Léonard de Vinci rappela Romney à ses premiers sentimens. Cet ouvrage, orné d'un très-grand nombre d'excellentes gravures, et

augmenté par le traducteur d'une biographie du célèbre peintre, était bien fait pour remplir d'admiration le jeune enthousiaste. Il lut ensuite deux ouvrages élémentaires : *les Passions* de Lebrun et *le Chef-d'OEuvre de l'Art*, qui lui donnèrent des connaissances théoriques et pratiques qu'il s'appliqua à mettre en usage.

Après plusieurs essais, qui prouvaient d'une manière évidente ses dispositions pour un art qu'il cultivait sans aucun secours, son père lui permit de suivre sa vocation. Un engagement de quatre ans fut stipulé entre lui et un peintre voyageur, nommé Steele, élève de Carle Vanloo, très en vogue dans le comté de Kendal, connu plus généralement par le sobriquet de *Comte*, que ses manières affectées et son costume français lui avaient fait donner.

Quoique d'abord employé à broyer les couleurs, et, en quelque sorte, à servir de domestique à son maître, notre héros fit de grands progrès pendant la première année de son séjour avec le Comte. Au milieu de ses études, et à peine âgé de vingt-deux ans, Romney devint passionnément amoureux de Marie Abbos, jeune fille de Kendal, dont la mère était sans fortune. Steele partait pour York ; son élève devait le suivre. Incapable de supporter la pensée de se séparer de sa maîtresse, le jeune peintre l'épousa secrètement, l'emmena avec lui, puis usa de tous les moyens que lui suggérait son esprit ingénieux pour réconcilier son père avec cette union prématurée. « Si vous considérez les choses de sang-froid, lui écrivait-il, vous conviendrez que mon mariage est l'événement le plus heureux dans l'intérêt de mon avenir : car le besoin que j'ai maintenant de travailler pour deux excitera mon émulation ; et mon esprit, heureux et calme, fournira à mon pinceau des sujets mieux conçus et plus mûrement composés qu'il ne l'aurait fait au milieu des erreurs et des folies de la jeu-

nesse. » « Il est hors de doute, ajoute ici le biographe, que cette union contribua beaucoup aux progrès de mon père et à la perfection de son talent; ses affections et ses désirs une fois satisfaits, il se dévoua entièrement à son art, et marcha avec constance à la fortune et à la réputation. »

L'humeur errante de Steele, l'irrégularité de sa vie, son goût pour la dépense, engagèrent son disciple à lui proposer de rompre l'engagement qu'il avait contracté. Le Comte y consentit, et ils se séparèrent, après avoir demeuré ensemble un peu plus de deux ans. Romney se rendit à Kendal, où il s'annonça comme peintre de portraits. Son premier ouvrage dans cette ville fut une main tenant une lettre, qui servit long-tems d'enseigne au maître de poste. Il trouva beaucoup d'occupation dans le voisinage, mais sans en tirer un grand profit, car ses portraits ne lui étaient payés que deux ou trois guinées.

Le manque de bons modèles engagea le jeune artiste à copier à l'huile des gravures qu'il avait achetées à York. Il fit aussi quelques tableaux originaux qui commencèrent sa réputation. Cette collection lui rapporta une somme assez considérable, au moyen d'une loterie composée de quatre-vingt-dix billets d'une guinée chacun, qui fut promptement remplie. Voici la fin d'un prospectus que Romney fit paraître à cette occasion.

« Le tirage de la loterie aura lieu aussitôt après le place-
» ment de tous les billets; les tableaux seront exposés tous
» les jours, d'une heure à quatre, dans la salle de l'Hôtel-
» de-Ville; en voici le nombre et le sujet :

1. * Le roi Léar éveillé par sa fille Cordélie.
2. * Le roi Léar pendant la tempête, déchirant ses vêtemens.
3. * Un paysage avec figures.
4. * Une Querelle.
5. * Une scène de Cabaret.
6. Un paysage d'après le Poussin.
7. Une Moisson.

8. Sainte Cécile.
9. Une Sainte Famille.
10. * Un groupe de têtes éclairées par la lampe.
11. Une scène de Rochers
12. Une Madeleine.
13. Colebrook-Dale, paysage.
14. Un paysage d'après Wouvermans.
15. Une Pêche.
16. Une Maison hollandaise avec figures.
17. * Un Arracheur de dents à la lampe.
18. Un paysage d'après Berghem.
19. Un groupe de maisons avec figures.

N. B. Les tableaux marqués d'une astérisque sont originaux, les autres sont des copies des grands maîtres.

Le biographe de Romney n'a pu constater l'existence actuelle que d'un très-petit nombre des tableaux originaux qui faisaient partie de cette loterie; il est lui-même possesseur du paysage avec figures (n° 3), qui est très-estimé.

La variété des sujets indiqués dans ce catalogue montre une grande facilité de composition, ce qui est d'autant plus remarquable que Romney, lorsqu'il fit ces ouvrages, avait au plus six ans d'exercice dans la peinture, et qu'il était absolument sans guide.

L'assiduité du peintre à son atelier ne lui fit point abandonner la musique; il y consacrait le peu d'instans de loisir que lui laissaient ses occupations; et même, lorsque quittant un moment sa palette, il s'éloignait de quelques pas pour juger l'effet d'un tableau, il prenait son violon, qui l'aidait à attendre une inspiration nouvelle ou à trouver une correction ingénieuse; alors le violon cédait à son tour la place au pinceau, et les deux arts contribuaient à l'envi à enflammer le génie de l'artiste.

Un peintre, quelque médiocre qu'il fût, rougirait aujourd'hui de recevoir deux guinées pour un portrait en buste, et d'en livrer un en pied pour la modique somme de cinq guinées; c'est cependant à ce prix que Romney travaillait encore, lorsque déjà son Tatius annonçait l'heu-

reux rival de Sir Josué Reynolds. Il est vrai que la rapidité de son exécution le dédommageait en quelque sorte du peu de générosité des gentlemen de Kendal, et que sa famille n'eut jamais à souffrir de son désintéressement.

Les succès de Romney en province durent naturellement lui faire jeter un regard ambitieux vers la capitale; le peu d'argent qu'il avait amassé, le manque total de protecteurs à Londres, rendaient ce projet difficile à exécuter, et l'empêchaient surtout de se faire accompagner de sa famille, avant d'avoir pourvu à son établissement. Son fils le justifie d'ailleurs pleinement du reproche qu'Hayley lui fait d'avoir, dans cette circonstance, agi contre le gré de mistress Romney, qui, dans le désir de coopérer à l'avancement et à la fortune de son époux, fit le sacrifice de ses sentimens personnels et consentit à une séparation momentanée. En réunissant leurs économies, les deux époux se trouvèrent riches d'un peu plus de cent livres sterling; Romney en prit soixante-dix, et laissa le reste à sa femme, en attendant qu'il pût lui envoyer d'autres secours. Peu de tems après le départ de son mari, Mrs. Romney perdit sa fille et se retira avec son fils unique chez son beau-père, qu'elle ne quitta plus jusqu'au moment où la mort le lui enleva.

« A peine Romney avait-il commencé à se faire une clientelle à Londres, que ses deux frères vinrent l'y joindre; cette arrivée dérangea le plan d'économie qu'il s'était tracé, et empêcha sa réunion avec sa famille. Le désir de se perfectionner dans son art, l'engagea ensuite à faire le voyage de Paris et de Rome; d'autres obstacles s'élevèrent successivement après son retour en Angleterre, et ajournèrent malgré ses promesses sa réunion avec sa femme, jusqu'au moment où le tems et l'absence devinrent eux-mêmes des empêchemens presque insurmontables. A son arrivée à

Londres, Romney, lancé dans la société des jeunes artistes, leur cacha son mariage, qui aurait pu lui attirer quelques plaisanteries; et chaque année en s'écoulant rendit plus difficile pour lui l'aveu d'un mystère que rien ne semblait justifier. Son amour de l'indépendance, le besoin de fortune, qui en est la suite, durent aussi lui donner quelques regrets d'avoir si jeune lié son sort à celui d'une femme pauvre, tandis qu'il voyait deux de ses amis, Nathaniel Dance et John Askey, moins distingués que lui par leurs talens, unis à des femmes qui leur avaient apporté une riche dot. Le premier, en épousant Mrs. Drammer (1), était devenu maître d'un revenu de dix-huit cents livres sterling, et lady Daniel de Duckfield avait donné au second une fortune plus brillante encore. Parmi toutes ces causes, qui contribuèrent à tenir Romney éloigné de sa femme, la plus puissante sans doute, fut sa liaison avec son accusateur, M. Hayley, qui avait sur lui une extrême influence dont il se servit pour l'entraîner dans des habitudes peu compatibles avec la vie de famille. Le soin qu'eut d'ailleurs Romney de pourvoir constamment au bien-être de sa femme et de son fils, doit le mettre à l'abri d'une censure trop sévère, et il serait bien injuste que cette malheureuse circonstance pût jeter une ombre défavorable sur le caractère d'un homme, illustré par son génie et estimé pour les qualités de son cœur. »

En revenant à Londres en 1762, Romney gagna un prix de 50 guinées, proposé par l'académie de peinture pour le meilleur tableau historique. Les concurrens étaient maîtres du sujet, il choisit la mort du général Wolfe, qui réunit toutes les voix du comité. Mais à peine cette décision eut-elle transpiré qu'un grand nombre d'intrigues

(1) On doit à cette femme artiste des sculptures très-remarquables.

s'ourdirent pour la faire révoquer. Les antagonistes de Romney soutinrent d'abord que le tableau présenté n'était point son ouvrage, mais celui d'un vieil artiste retiré depuis long-tems en province. La fausseté d'une telle allégation était bien facile à démontrer; aussi les ennemis du vainqueur employèrent-ils bientôt d'autres argumens contre lui; les uns disaient que son tableau ne pouvait être considéré comme historique, puisque aucun historien n'avait encore raconté la mort du général Wolfe; d'autres objectaient que l'uniforme des personnages n'était point exact, que le général était en bas de soie, que sa figure était trop pâle, qu'enfin toute cette peinture n'était qu'un amas d'habits et de manteaux; comme s'il eût été possible que nos soldats, tels que les Scots et les Picts, combattissent tout nus en Amérique... Les efforts de l'envie prévalurent un moment sur la justice; le prix fut accordé à Mortimer; mais la crainte du blâme public ramena les juges au sentiment de leur devoir, ils en décernèrent un de même valeur au tableau de Romney. C'est avec peine que l'on voit sir Josué Reynolds figurer, dans cette circonstance et dans plusieurs autres, parmi les ennemis les plus acharnés de son rival; cette conduite n'est au reste que la conséquence exacte d'une maxime que Reynolds ne craignait pas d'énoncer comme l'expression de sa conviction : « Il est impossible, disait-il, souvent, que deux peintres qui ont adopté le même genre ne deviennent pas ennemis à l'instant même où ils acquièrent de la célébrité. »

En 1764, Romney fit un second voyage à Paris, où le célèbre paysagiste Vernet, avec lequel il se lia intimement, lui procura l'accès des galeries de tableaux et des ateliers les plus célèbres. De là il se rendit en Italie avec Osias Humphrey, peintre en miniature. Sa réputation prit un

grand accroissement à son retour en Angleterre, et son tableau de la mort du roi Edmond remporta, sans contestation, le prix de 1765. C'est ici l'occasion de remarquer à quel point la peinture historique est peu recherchée en Angleterre. Malgré le mérite réel de ce tableau, reconnu par tous les amateurs du tems, il a été impossible de le retrouver et de lui assigner une place parmi les productions des artistes nationaux.

Romney ne resta pas long-tems à Londres après ce nouveau succès; il repartit pour l'Italie et fit pendant ce voyage un journal très-curieux dans lequel il a décrit avec une chaleur inexprimable les principaux sites de ce délicieux pays. Sa plume conserve avec fidélité tous les détails qu'il voulait faire revivre sur la toile, et rend cette lecture on ne peut plus attrayante et surtout très-utile pour les jeunes peintres qui n'ont point fait le voyage du continent.

Arrivé dans la ville immortelle, notre artiste se livra exclusivement à l'étude; retiré du monde, il ne vivait qu'avec l'antiquité au milieu des ruines sublimes qu'elle a laissées comme modèles à tous les siècles et à tous les arts.

Hayley attribua cette retraite absolue à une faiblesse d'esprit qui, selon lui, portait Romney à croire qu'il était sans cesse entouré d'ennemis occupés à conspirer contre ses succès. Le biographe donne un démenti formel à cette imputation : « les faits, dit-il, prouvent jusqu'à l'évidence que mon père eut des ennemis, et que ces ennemis agirent contre lui avec toute la ténacité de l'envie la plus acharnée; mais il est faux que l'expression pénible que leur haine fit sur son esprit, dégénérât jamais en faiblesse. Son amour pour son art le tint souvent séquestré de toute société pendant des mois entiers; mais il retrouvait avec plaisir son cercle habituel, lorsqu'un peu de repos lui était devenu nécessaire. Les liaisons qu'il forma dans ses

voyages, le haut patronage qu'il obtint dans sa patrie, sont la preuve de la sociabilité de son caractère. »

Le duc de Richmond, appréciateur éclairé des arts, employa le pinceau de Romney à enrichir sa galerie de plusieurs portraits de personnages connus. Ce fut pour lui qu'il peignit, en 1775, époque où son talent était arrivé à son apogée, l'amiral Keppel, Burke, Mrs. Dramer et plusieurs autres. Il allait commencer le portrait de Garrick, lorsqu'une maladie grave le priva d'un travail qui, par la réputation du modèle, eût encore ajouté à celle de l'auteur.

Ce fut à cette époque, si brillante pour Romney, qu'Hayley lui adressa son épître sur la peinture. Cet hommage est l'origine de l'amitié qui exista plusieurs années entre le poète et le peintre, amitié dont le fils de Romney se plaint souvent dans le cours de son ouvrage, comme ayant eu des conséquences très-fâcheuses pour son père.

La différence des prix accordés successivement aux portraits de Romney peut servir à juger le degré d'estime que son talent acquérait dans l'opinion. En 1762, un portrait en buste ne lui rapportait, comme nous l'avons dit, que 2 à 3 guinées, il en valait 10, en 1768; 15, trois ans plus tard, et enfin 35, en 1775.

Le pinceau de Romney fut un des plus féconds que l'on connaisse, et le nombre de portraits que l'on a de lui est incalculable. Trois ou quatre séances d'une heure chacune lui suffisaient pour un portrait en pied, et souvent six personnes différentes posaient pour lui dans la même journée. L'intervalle de ces séances, si rapprochées, était le seul tems qu'il employât à la composition ; aussi paraissait-il enchanté lorsqu'un modèle annoncé lui manquait de parole. Cette manière de travailler explique facilement pourquoi Romney laissa tant de tableaux non terminés ; d'autres raisons contribuèrent encore à en accroître le nombre.

Le fils d'un soldat aux gardes, enfant d'une beauté remarquable, qui lui servit de modèle pour *Shakspeare élevé par la Tragédie et la Comédie; les Passions guidant Shakspeare enfant; Alope*, etc., etc., mourut lorsque plusieurs de ces ouvrages n'étaient qu'ébauchés. Un, entre autres, représentant un *Groupe d'Enfans dans un bateau entraîné vers la mer*, offrait, par l'insouciante gaîté de l'enfance au milieu du danger et par l'anxiété d'une bonne sur le rivage, un contraste très-frappant qui, avec la magie de ce coloris que Romney donnait à ses ouvrages, aurait sans doute rendu ce tableau digne de rivaliser avec ceux où l'Albane et le Titien ont exprimé la même pensée. Cette ébauche fut achetée par M. Hoppner, peintre digne d'en sentir tout le mérite.

Un autre enfant, que Romney avait pris à son service, posa pour un *Berger endormi, veillé par son chien, à l'approche d'un orage.* Le renvoi subit du modèle, qui se rendit coupable d'une grave infidélité, empêcha le peintre de finir ce tableau, qui annonçait une grande perfection de dessin, et une étude approfondie des effets de l'ombre et de la lumière dans les montagnes.

A dater de son retour d'Italie, Romney gagna plus de trois mille guinées (75,000 fr.) par an. Son ambition était d'arriver à une fortune assez considérable pour se passer de tout travail rétribué, voulant alors ne plus penser qu'à la gloire, en créant une suite de tableaux qui, portant son nom à la postérité, lui assurassent la célébrité qu'il enviait à ses prédécesseurs.

Le moyen même qu'il employa pour arriver à son but l'empêcha d'y parvenir; l'excès du travail détruisit sa santé, et le rendit incapable de toute application soutenue. Romney avait médité avec soin les différentes scènes du *Paradis Perdu* de Milton, et y avait choisi une série de

sujets, dont plusieurs, d'après les notes qu'il a laissées sur ce travail projeté, offraient de l'analogie avec les savantes compositions que Martin (1) a fait paraître avec un si grand succès. Il écrivait à son fils, en 1795 : « J'ai conçu un projet qui, s'il se réalise, assurera ma réputation. Mon plan est sans contredit un des plus vastes qui aient jamais été formés ; personne n'est dans la confidence de ma pensée. Pour la mettre au jour, j'ai besoin de me retirer dans la solitude ; car je commence à sentir que mon esprit ne peut plus supporter aucun trouble. » Cette retraite, combinée avec le mauvais état de sa santé, produisit un fâcheux effet sur l'imagination de Romney, qui se livra à des chimères, et inventa les systèmes les plus faux et les plus dispendieux. Il érigea à Hampstead, où il s'était retiré, une magnifique galerie dans laquelle il fit transporter tous ses tableaux avant que le bâtiment fût suffisamment sec ; quelques-uns disparurent dans le transport qu'il ne surveilla pas, l'humidité des murs détruisit une grande partie du reste. De ce malheur vient la difficulté qu'ont les amateurs à se procurer les ouvrages d'un des peintres les plus laborieux qui aient jamais existé.

Romney retourna à Kendal, auprès de sa femme et de son fils, en 1798, après une attaque de paralysie qui le priva d'une partie de ses facultés. Le mal empira bientôt, au point de le faire tomber dans une espèce d'enfance dont il ne sortit plus jusqu'à sa mort, arrivée le 15 novembre 1802.

On a souvent mis en parallèle le talent de Romney et celui de sir Josué Reynolds, sans réfléchir que la différence de leurs caractères et de leurs habitudes devait nécessairement

(1) Dans notre Album Britannique, nous avons donné une appréciation du talent de ce peintre remarquable.

se faire sentir jusque dans leurs ouvrages ; jamais deux hommes ne furent plus dissemblables que ces deux rivaux.

Lorsque Reynolds avait fini le travail qu'il s'était imposé pour la journée, il cherchait avec empressement la société des littérateurs et des hommes distingués en tout genre ; Romney, au contraire, par l'extrême irritabilité de ses nerfs, était obligé, après un travail assidu, de chercher une nouvelle force dans le calme et la tranquillité. Il faisait de longues promenades solitaires au clair de lune, et souvent, dans la belle saison, il allait dîner hors de Londres. Ces excursions n'étaient point sans utilité pour ses études. Son livre d'esquisses à la main, il y jetait, tout en marchant, ce qui frappait ses regards : un groupe d'enfans, un aspect particulier du ciel, un ruisseau, un arbre, une fleur même, qui ensuite prenaient place dans une composition. Il avait surtout grand plaisir à observer les effets du crépuscule, et il laissa quatre tableaux d'apparitions de spectres et de scènes de féerie au clair de lune qui comptent parmi les plus estimés de ses ouvrages.

Les deux peintres suivirent, comme l'on voit, une route bien différente pour arriver au même but : la célébrité, qu'ils atteignirent également. Romney, en s'éloignant de la société, rétrécit nécessairement le cercle de ses connaissances, et la plupart de ses partisans admiraient ses tableaux sans en connaître l'auteur ; tandis que Sir Josué, aimé et recherché dans les cercles les plus brillans, voyait la réputation de l'homme aimable égaler celle du peintre célèbre.

(*Polar Star.*)

Voyages.

SÉJOUR

DANS LES ILES DE TRISTAN D'ACUNHA

ET DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

L'intrépide voyageur à qui nous devons les documens les plus exacts qu'on ait donnés jusqu'ici sur ces deux îles, M. Augustin Earle, peut revendiquer le premier rang parmi nos plus infatigables touristes.

En 1815, il visita la côte septentrionale de l'Afrique, Malte, la Sicile et l'Espagne; il se rendit ensuite aux États-Unis, et il passa deux ans à parcourir ses villes, ses montagnes, ses prairies et ses forêts. De là, nous le voyons explorer tour-à-tour l'intérieur du Brésil, du Chili, du Pérou, y vivant en artiste passionné pour l'étude de la nature, insouciant du lendemain, et conservant toujours sa gaîté au milieu des fatigues et des périls. De retour à Rio-Janeiro, l'idée lui vint de solliciter de l'emploi dans nos possessions de l'Inde, et il s'embarqua sur un vieux caboteur de Margate, qui portait un chargement de pommes-de-terre. C'était en février 1824; la mer était si mauvaise, et ce misérable sloop si exposé, que force fut au capitaine de chercher un port dans la tempête. Le sort le jeta sur l'île de Tristan d'Acunha, située au sud de Sainte-Hélène, et au sud-ouest du cap de Bonne-Espérance. Rien d'aussi effrayant que l'aspect de cette île, composée d'une masse de rochers volcaniques dont les nombreuses dentelures

forment autour d'elle une ceinture noirâtre, que l'écume des vagues vient blanchir par intervalles.

C'est sur cette terre de désolation que M. Earle se vit forcé de faire un séjour de quelques mois. Le capitaine du sloop voulant augmenter sa cargaison de pommes-de-terre, et informé que les habitans de l'île en avaient une ample provision, leur en fit acheter quelques sacs. Comme le transport de ces acquisitions à bord devait durer trois ou quatre jours, notre voyageur voulut profiter de ce tems pour parcourir une île qu'aucun artiste n'avait encore visitée. Espérant enrichir son portefeuille de quelques points de vue pittoresques, il prit son album, ses crayons, son chien, son fusil, son manteau, et dirigea ses pas vers un petit hameau composé de cinq ou six maisons propres et commodes. Quels ne furent pas son étonnement et sa joie de trouver dans ses habitans des compatriotes, des Anglais! Il en reçut l'accueil le plus amical. Après avoir passé trois jours à grimper sur des rochers et à faire des croquis, il songea à retourner à bord; et il était déjà dans le canot qui devait l'y conduire, quand il s'aperçut que le sloop n'était plus en vue. Supposant qu'il ne tarderait pas à se montrer, il resta quelques heures à l'attendre sur le rivage... Il ne devait plus le revoir.

C'est le 29 mars 1824 qu'il se vit ainsi abandonné sur ces tristes bords avec un des hommes du sloop, sans autres vêtemens que ceux qui le couvraient; et, pour comble de malheur, l'approche de la mauvaise saison lui laissait peu d'espoir d'en sortir bientôt. Résigné à son sort, il s'attacha à cultiver l'amitié des habitans. Ils avaient pour chef ou pour gouverneur un nommé Glass, originaire d'Écosse, ci-devant caporal dans le train d'artillerie au Cap, et du reste un fort bon homme. Ses subordonnés, ou plutôt ses camarades, étaient au nombre de trois, tous anciens

marins. Ils s'étaient fixés dans l'île pour y fabriquer et vendre l'huile de baleine et d'autres poissons. C'étaient de bons et honnêtes marins à l'écorce rude, vrai goudron britannique. Habitués à braver dans leur frêle baleinier les récifs les plus dangereux, les brisans les plus terribles, ou, couverts de sang et de graisse, à tuer et à dépecer les animaux marins qui fréquentent ces parages, leurs manières ne pouvaient être fort élégantes. Cependant ce n'était pas sans un vif intérêt que Earle les écoutait raconter, dans leur style énergique, leurs aventures et leurs combats contre les géans des mers. Glass était marié et possédait une nombreuse famille. White, l'un de ses compagnons, avait ramené de Bombay une femme d'origine portugaise. Ces deux couples avaient une conduite exemplaire, et donnaient tous leurs soins à leur famille.

L'histoire de ce petit établissement n'est pas sans intérêt. Glass faisait partie de la garnison que le gouvernement, il y a quelques années, avait envoyée du Cap à Tristan d'Acunha. Lorsqu'elle fut rappelée, peu de tems après, il obtint la permission d'y rester. A l'arrivée de ce détachement, la population de l'île ne se composait que d'un vieil Italien, nommé Thomas, et d'un misérable métis portugais. Ils racontèrent qu'ils étaient les seuls qui eussent survécu à un corps d'Américains qui avaient formé un établissement dans l'île, sous la conduite de Lambat (nom inconnu dans le martyrologe des navigateurs), et que leurs compagnons, en se rendant en canot dans une île voisine, avaient tous péri dans la traversée. Cette histoire trouva beaucoup d'incrédules; et certaines variantes dans les détails, entre la version du Portugais et celle de l'Italien, firent soupçonner qu'ils s'étaient défaits de leurs camarades. Le Portugais s'échappa sur un des bateaux qui avaient amené la garnison; quant à l'Italien, il ne manquait

pas d'argent; et tous les jours il venait à la cantine régaler nos soldats. Dans ses momens d'ivresse, il lui arrivait fréquemment de s'attrister sur le sort de l'infortuné Lambat, et de commettre sur ce sujet délicat des indiscrétions dont il s'abstenait dans ses heures de sobriété. Il possédait, disait-il, de grands trésors enfouis dans un endroit connu de lui seul. Cette révélation lui fit beaucoup d'amis dans la garnison, et lui valut même des flatteurs, préoccupés de l'idée de figurer un jour au nombre de ses légataires. Il mourut subitement, à la suite d'une orgie, sans avoir dévoilé le lieu où son trésor était caché. On eut beau faire des recherches, on ne trouva ni argent ni papiers. « J'ai moi-même, dit M. Earle, fouillé toutes les excavations, toutes les fissures des rochers voisins des habitations; tout ce que j'ai découvert, c'est un vieux chaudron rempli de hardes en lambeaux, que Glass reconnut pour appartenir à Thomas, dans les mains de qui il l'avait vu. »

Les motifs qui déterminèrent Glass à rester dans l'île, après le départ de la garnison, caractérisent parfaitement l'esprit prévoyant de nos compatriotes. « Que ferai-je, disait-il, quand je rentrerai en Angleterre avec mon congé? Je ne sais aucun métier, et je suis trop vieux pour me créer une industrie. J'ai une jeune femme, qui me donnera sans doute une nombreuse famille; puis-je mieux faire que de rester ici? » Les officiers lui firent quelques dons; ils lui abandonnèrent en outre un bœuf, une vache, deux moutons et quelques brebis, et il leur promit qu'en peu d'années, avec de l'ordre et de l'économie, il serait possesseur d'un superbe troupeau.

Son second était un nommé Taylor, appartenant à l'escadre stationnée au Cap. Il avait visité l'île pendant

qu'elle était occupée par les Anglais, et vint ensuite avec un de ses camarades rejoindre Glass. Quant à White, c'était le domestique d'un nabab. Échappé à un naufrage où son maître avait péri, il fut jeté sur la côte avec une des filles de service du bâtiment, qu'il épousa. Les circonstances qui avaient rassemblé cette petite colonie cimentèrent la paix qui ne cessa de régner dans son sein, et en firent le peuple le plus heureux du monde.

L'île abonde en volailles, dont certaines espèces, s'étant trop multipliées, sont retombées dans l'état sauvage; on y trouve aussi beaucoup de chats, auxquels s'applique la même observation, bien qu'ils y foisonnent moins qu'autrefois. On rencontre aussi beaucoup de chèvres; mais si farouches et si rapides dans leur course, qu'il est très-difficile de les tirer. Les montagnes, qui occupent une grande partie de l'île, sont presque à pic. A leur base, en descendant vers la mer, règne une vallée ayant trois-quarts de mille de largeur sur cinq à six milles de long. Toute la partie qui a été conquise sur les broussailles est d'un bon rapport, et produit entre autres choses d'excellentes pommes-de-terre. Du haut du pic le plus élevé, situé au centre de l'île, jusqu'à la mer, les flancs des montagnes sont déchirés par des fondrières creusées sans doute par les torrens. Celles qui sillonnent la vallée s'ouvrent en droite ligne sur la mer. Deux d'entre elles, situées dans le voisinage de la petite colonie, ont cinquante pieds de large et autant de profondeur, et sont encombrées d'une masse informe de laves noirâtres. Telle est du reste la teinte uniforme des montagnes; aussi rien de plus sombre que l'aspect général de l'île.

Ce qui rend si dangereuse la côte de Tristan d'Acunha, c'est que souvent, sans aucune cause apparente, la mer

devient houleuse et lance avec fureur les vagues contre les rochers. Ce caprice des flots est le précurseur ordinaire de l'ouragan.

Voici quelques fragmens du journal de M. Earle durant son séjour dans cette île, qui nous ont paru les plus intéressans.

« Les maisons de notre champ d'asyle, dit-il, sont toutes empreintes de nationalité anglaise, et révèlent surtout notre passion pour le coin du feu. Quoique sous un climat tempéré, on a pratiqué dans chaque chambre une cheminée commode. Nous passions toutes nos soirées dans la maison du gouverneur, et là, autour d'un feu pétillant, nous attendions gaîment l'heure du sommeil, en causant de nos voyages, et en chantant nos airs nationaux.

» Au reste, hors de nos habitations, rien de plus affreux que l'aspect de l'île, surtout dans une nuit d'orage. Le fracas des vagues, le sifflement des vents engouffrés dans les flancs perpendiculaires des montagnes rocheuses, dont les crêtes dentelées s'élèvent à près de neuf cents pieds, produisent le plus effroyable des concerts. Dès la chute du jour, les champs de l'air se peuplent d'oiseaux nocturnes, dont le monotone gémissement laisse dans l'ame une indéfinissable tristesse. C'est alors que je pense avec désespoir à cet abîme de l'océan qui me sépare pour jamais peut-être de tout ce qui m'est cher, et à la cruelle incertitude de ma destinée, qui afflige plus encore ma famille que moi-même. Mais en jetant les yeux sur les bonnes gens qui font tout ce qu'ils peuvent pour me consoler, je tâche de bannir ces désolantes idées, je cherche à leur dissimuler ce que je souffre; je prends place à leur foyer, et je paie leur hospitalité par mes récits.

» Heureusement pour moi, en mettant le pied sur le rivage, je portais un album et ma boîte de dessin; je dois

à cette heureuse circonstance mes délassemens les plus doux, et les progrès d'un talent d'ailleurs fort modeste.

» 20 mai. Depuis dix jours un tems humide et froid m'a retenu sous le toit hospitalier de mes amis, mais toujours aux aguets, et fort inquiet de ne voir poindre à l'horizon aucun bâtiment. Par malheur voici venir la mauvaise saison; et si quelque navire était en vue, les vents le feraient échouer sur nos côtes, ou lui en interdiraient l'approche.

» Il y a quelques jours que, par un grand vent d'est, Glass et moi nous nous rendîmes à la pointe orientale de l'île, pour y brûler les hautes herbes et les broussailles dont l'excessive épaisseur empêche le bétail de pâturer. Nous mîmes le feu en plusieurs endroits, et la flamme, poussée par le vent, courut avec une inconcevable rapidité sur toute la montagne, roulant avec elle des nuages de fumée, et signalant ses progrès par un bruit semblable au feu de file le mieux soutenu. C'était un magnifique spectacle.

» 28 mai. Avant-hier, par une belle matinée, nous gravîmes la montagne pour faire la chasse aux chèvres et aux albatros. La montagne s'élève presque à pic jusqu'à deux cents pieds de hauteur. Au-dessus, elle est couverte de bois dans lesquels on peut marcher sans danger. Jusques-là, nous sautions d'écueil en écueil : ici un terrain dur et glissant; là des rochers grisâtres dont les fragmens se détachaient sous nos pieds, et roulaient avec fracas; çà-et-là, quelques herbes auxquelles on s'accrochait avec précaution, car le moindre faux pas nous aurait lancés dans l'éternité. Enfin, après une heure de fatigue et de mortelle anxiété, l'œil constamment fixé en haut, nous atteignîmes, en nous aidant des mains et des pieds, la partie boisée. Elle forme un plan légèrement incliné de quel-

ques milles de tour, au centre duquel s'élève le pic de la montagne. Le trajet, sans être aussi dangereux, n'en est pas moins pénible : car il faut passer à travers une fourrée de hautes herbes, de fougères, de lianes, qui dérobaient à notre vue des fondrières où nous disparaissions tour-à-tour, et dont il n'était pas ensuite aisé de sortir.

» Un silence de mort planait sur ces hautes régions; nos voix avaient un étrange retentissement, un écho plus bizarre encore, et l'imagination prêtait à nos personnes des proportions gigantesques. L'admirable coup-d'œil! D'un côté, un immense horizon formé de nuages d'un blanc d'argent, nuancés de teintes plus sombres, dont la vapeur nous enveloppait quelques instans, et qui s'entr'ouvrant tout-à-coup, nous laissait voir une partie du paysage; et au-dessus de nous le pic volcanisé, couronné de nuages, et étalant à sa surface de larges monceaux de cendres rouges ou de laves mêlées aux masses de rochers dont l'entassement désordonné attestait les convulsions de la nature. Tout cela formait le site le plus imposant et le plus sombre qui ait frappé mes regards. La présence de l'albatros, ce géant ailé des parages du cap de Bonne-Espérance, vient seule animer cette affreuse solitude; nous en vîmes une compagnie entière errer tranquillement; les plus jeunes couraient çà-et-là sous la surveillance de leurs mères. L'albatros est le plus grand des oiseaux de mer; son plumage, d'un blanc délicat, est semé de taches grises sur le dos et les ailes. Chaque ponte n'est que d'un œuf, que les femelles déposent dans un trou creusé en terre. Leurs petits restent un an sans prendre leur volée. Le duvet qui les couvre est d'un blanc uni et extrêmement fin. A notre approche, ils firent avec leurs becs un bruit singulier, en signe d'effroi. Nos deux compagnons en tuèrent beaucoup à coups de pierres. Ces oiseaux perdent

tous leurs avantages sur la terre; leurs longues ailes les empêchent de s'élever dans les airs, et ne leur servent qu'à voler de haut en bas. Sur le plateau où nous étions, ils se trouvaient à notre merci : aussi en fîmes nous un grand abatis.

» Le lendemain 29, j'aperçus un brick à l'horizon. Que l'on juge des transports de joie dont je saluai son approche! Par malheur, le tems, qui jusque-là avait été fort calme, changea subitement, et un coup de vent m'empêcha de lui faire le moindre signal. La semaine suivante, la violence des ouragans me retint au logis.

» C'est à cette époque que les éléphans de mer viennent s'agglomérer sur la côte, où on en fait une prise abondante. Ce poisson, ou plutôt ce monstre marin, n'a de commun avec son terrestre homonyme que l'énormité de sa masse. Sa tête offre une grossière ébauche de la figure humaine. Ses yeux sont grands, noirs et vifs; il a sur le dos deux petites pattes ou griffes, et son corps se termine par une queue assez semblable à celle du dauphin. Sa peau, gris de souris, est trop huileuse pour être employée à autre chose qu'à faire des *mocassins* (1) pour les habitans de l'île.

» On ne conçoit pas comment ces animaux vivent sur la grève. Dès qu'ils y sont jetés, ils restent des mois entiers sans rentrer dans l'eau, et sans prendre de nourriture. Ils vivent de leur propre substance, qui, en effet, diminue tous les jours. Aussi, comme leur graisse a une grande valeur, et que c'est pour elle qu'on fait la guerre à ces animaux, on les attaque dès qu'ils ont été jetés sur le rivage. Ils ont, parmi les poissons, des adversaires redoutables, entre autres le dorque, qui en dévore un grand

(1) Espèce de brodequins.

nombre; mais leur ennemi le plus terrible, c'est l'homme. La guerre qu'il leur fait présente de grands dangers, car ils se tiennent de préférence sur les points les plus inabordables de la côte, où les pêcheurs courent grand risque d'échouer. Quand la pêche est abondante, le prix qu'on retire de l'huile d'éléphant de mer est un puissant encouragement pour la continuer.

» Le pingouin est un des palmipèdes les plus curieux que l'on rencontre dans ces parages. Il a la taille du canard d'Inde; son dos est d'un noir luisant; son cou, son ventre et ses cuisses d'un beau blanc; sa tête est ombragée d'un joli plumage jaune qui retombe gracieusement des deux côtés sur son cou; ses yeux sont ronds, brillans et assez gros, et son bec remarquable par sa longueur et sa dureté. Deux palmes lui servent de nageoires, et l'aident aussi à courir sur le bord. Sa chair est fort grasse, mais elle a un goût de marée trop prononcé; aussi n'est-elle pas recherchée. Les œufs du pingouin sont délicieux : on en trouve dans le sable, mais plus souvent dans les hautes herbes et les joncs qui croissent sur le versant de la montagne du côté de la mer. C'est là que, sur un espace d'un mille de circonférence, ces amphibies ont établi leur colonie; on les voit par centaines sur les roches grisâtres qui se montrent par intervalle au milieu de cette végétation.

» Ils marchent à la file dans un ordre parfait; et tel est l'ensemble qui règne dans tous leurs mouvemens, qu'aucun d'eux n'ouvre le bec sans être imité par toute sa bande; le même instinct se retrouve au reste chez presque tous les palmipèdes. Les pingouins ont une sorte de coassement qui ressemble aux articulations de la voix humaine. Les marins prétendent que leurs cris reproduisent distinctement les trois mots : *Cover 'em up*. Quelque incroyable

que cela paraisse, dit M. Earle, il est très-vrai que j'ai entendu les mêmes mots sortir de leur bec, avec une grande variété d'intonations, et telle a été ma surprise, que je me suis arrêté, croyant voir arriver un homme auprès de moi. Malgré leur aggrégation apparente, les pingouins ont aussi leurs guerres intestines. Toutes les fois qu'une femelle, pendant qu'elle couve, a la fantaisie d'aller faire un plongeon dans la mer, la bande entière vient la harceler de ses coups de becs.

» A part le régal que nous trouvons dans les œufs de ces amphibies, notre nourriture est des plus grossières; jamais de pain; pour tout ordinaire, des pommes-de-terre et du lait, à moins que le tems nous permette de mettre à la mer un bateau pêcheur, ou que nous soyions assez heureux pour abattre une chèvre à coup de fusil, ce qui est fort rare. Pour me procurer un dîner comfortable, je vais chasser dans les montagnes dès le point du jour; et l'exercice violent que je fais dans la journée, me dispose si bien au sommeil, que dès huit heures je suis dans mon lit, où je ne fais qu'un somme jusqu'au lendemain.

» Malgré tout ce que ma position a de triste et de décourageant, je n'ai jamais éprouvé autant de calme d'esprit, et joui d'une santé aussi parfaite : ce qui provient sans doute de ma vie laborieuse et frugale. L'épreuve de quatre mois passés à Tristan d'Acunha, m'a mieux convaincu des bienfaits de la tempérance, que tous les livres qu'on a pu écrire sur cette matière.

» Je commence à croire que la vie de l'anachorète n'est pas aussi misérable qu'on le suppose, dans ce monde de folles dissipations, et que ses paisibles jouissances et la sérénité de ses nuits valent bien les plaisirs bruyans des salons et l'agitation fébrile qui s'ensuit. L'homme sobre en toutes

choses jouit du bonheur de sentir qu'il n'use pas sa constitution, et qu'il parviendra sans souffrances à une vieillesse avancée, tandis que les insensés qui font un culte de leurs sens, perdent bientôt le goût de toute autre jouissance, et sont punis des vices de leur jeunesse par les honteuses infirmités d'une vieillesse précoce. Ils ne trouvent plus aucun appui en eux-mêmes; ils sont sans cesse poursuivis par l'humiliante réflexion, qu'eux seuls sont les artisans de leurs maux, qu'ils ont résisté aux inspirations de leur conscience, aux conseils de leurs amis et qu'aucune main protectrice ne peut les sauver. Le souvenir de leurs plaisirs si rapides, aggrave les misères de leur condition actuelle; et sur le seuil de la tombe, ils n'ont d'autre escorte que le remords et le désespoir. »

Ces idées philosophiques étaient loin de consoler M. Earle de sa captivité au milieu des rochers de Tristan d'Acunha. Le passage suivant peint bien son anxiété, lorsqu'il apercevait à l'horizon un bâtiment que les vents contraires repoussaient de la côte.

« Le 26 juin, à dix heures, j'aperçus un vaisseau dont les feux me parurent un signal de détresse. C'était à la fin de l'ouragan; mais un vent impétueux battait encore les vagues. Le navire jeté sous le vent de l'île, y resta en panne, dans le but évident de communiquer avec nous. Mais les courans ne permirent pas à nos barques de l'aborder, et après quatre heures d'attente, il s'éloigna, et nous le perdîmes de vue. Il avait filé si près de la côte, que nous distinguions l'équipage nombreux qui garnissait le pont. Nous conjecturâmes qu'il appartenait à Botany-Bay. Dans ce cas, il devait être en destination pour le Cap, où je voulais me rendre. Qu'on juge de mes angoisses! c'était la seconde et la plus belle chance de liberté qui m'échappait. Je n'ai pas d'expressions pour peindre le désespoir qui vint

m'accabler! Passer des semaines entières sur les rochers, l'œil fixé sur l'horizon, croire apercevoir un navire dans tous les objets qui paraissaient se détacher du sein des flots; et lorsqu'enfin ce n'est plus une illusion; quand ce cri : « Un vaisseau! un vaisseau! » poussé d'une commune voix, a réveillé l'écho de la montagne; quand on a vu les feux de ses signaux, quand on a distingué ses agrès, son équipage, etc., lutter en vain contre les flots pour l'aborder, le voir disparaître, et ne plus rencontrer qu'un abîme entre sa solitude et le reste de l'univers : je ne connais pas de supplice plus cruel. »

Ce supplice dura jusqu'au 29 novembre. Ce jour-là, le vaisseau *l'Amiral Cockburn*, ayant paru en vue de l'île, M. Earle, fut assez heureux pour l'aborder. Ce bâtiment faisait voile pour Van-Diémen; il fallut se résigner à le suivre, sous peine de rester encore des mois entiers confiné sur les rochers de Tristan d'Acunha. De Van-Diémen, M. Earle se rendit à la Nouvelle-Galles du Sud; c'est là qu'il se lia d'amitié avec M. Shand, et le détermina à l'accompagner dans une excursion à la Nouvelle-Zélande. Tout autre que notre intrépide coureur d'aventures eût été effrayé d'une entreprise qui le livrait aux mains des peuplades féroces dont le nom seul est pour nos matelots un objet de terreur; mais il n'est pas de ces hommes dont la peur amortit la curiosité.

Accompagné de M. Shand et de quelques missionnaires wesléyens, il partit, en octobre 1827; et après neuf ou dix jours de navigation, il aborda cette nouvelle Tauride de l'Océanie.

Les îles connues sous le nom de Nouvelle-Zélande furent découvertes par Tasman, qui supposa qu'elles faisaient partie du continent de la Nouvelle-Hollande que nous appelons aujourd'hui Nouvelle-Galles du Sud. Le célèbre Cook

signala le premier la méprise de Tasman, et depuis cinq ans on a constaté que plusieurs portions de ce prétendu continent forment autant d'îles séparées. L'île principale a son entrée à l'embouchure ouest du Ke-Anga, qui, sans la barre qui en gêne l'accès, offrirait l'une des plus belles rades du monde. Dès qu'on l'a passée, on entre dans un fleuve magnifique bordé par une double chaîne de montagnes couvertes jusqu'au sommet d'une admirable végétation, dont les rameaux pittoresques s'inclinent en lignes paraboliques sur le lit du fleuve ou se perdent en tiges élancées dans l'azur de l'horizon.

Les naturels de la Nouvelle-Zélande ont en général une taille plus imposante que les Européens; leur poitrine est large, leurs muscles sont saillans, et leurs membres aussi nerveux que s'ils les exerçaient sans relâche aux plus rudes travaux. Leurs traits sont réguliers, leur teint plus clair que chez les indigènes de l'Amérique; leur chevelure est longue et naturellement bouclée, tandis que celle de l'Indien est courte et laineuse. Leur humeur railleuse et gaie contraste avec l'esprit lourd, réservé, défiant de ce dernier. De ces observations, M. Earle conclut qu'ils ont une autre origine que la race indo-américaine. Ils sont d'ailleurs beaucoup plus industrieux; et ce qui les distingue encore, c'est leur dégoût pour les liqueurs énivrantes, bien qu'ils aient la passion du tabac. Ils marchent presque tous armés de fusils, leur cartouchière agrafée à une ceinture de peau. Ils saluent l'arrivée d'un vaisseau étranger en se précipitant tout nus à l'abordage, pour venir danser et gambader sur le pont. Ils ont pour vêtement une espèce de natte appelée *kak-hoos*. Leurs villages se composent de huttes grossières groupées sans ordre, dont la plupart ne s'élèvent pas à plus de quatre pieds au-dessus du sol, et où

l'on pénètre par une baie de deux pieds de haut. Dans la belle saison, ils vivent en plein air.

Il n'est que trop vrai que les naturels de la Nouvelle-Zélande sont anthropophages. Pour la moindre faute, le maître n'hésite pas à tuer son esclave. Après l'avoir immolé, il le fait rôtir ou bouillir, et sert à sa famille cet horrible festin. M. Earle cite plusieurs exemples de cet épouvantable usage, dont il a été témoin oculaire, et dont nous ferons grâce au lecteur. Leur ancien penchant au vol a singulièrement diminué, depuis qu'ils ont compris le tort qu'il faisait à leurs relations commerciales avec nos colonies. Pour mieux le déraciner, leurs chefs n'ont établi qu'une peine contre ce délit, c'est la mort.

Le sol de la Nouvelle-Zélande produit en abondance des pommes-de-terre et du maïs. Ses habitans joignent à leur génie industrieux une frugalité et un esprit d'ordre remarquables. Bien qu'ils soient fort ignorans en agriculture, ils cultivent le *tabou* comme la plupart des insulaires de la mer du Sud; et il leur suffit de faire la déclaration de cette culture pour assurer l'inviolabilité de leurs plantations. Ils travaillent le bois avec beaucoup de talent; on remarque même dans leurs bas-reliefs des groupes de grandeur naturelle, aussi curieux que ceux que l'on admire dans les antiques monumens de l'art égyptien. Les Nouveaux-Zélandais ont un goût prononcé pour la sculpture et la peinture. Toutes les maisons de quelque importance offrent ces deux genres de décoration, et leurs canots sont doublés de boiseries sculptées sur tous les points avec un fini précieux.

Des marchands du port Jackson ont établi sur les bords du Keanga, à l'endroit appelé Racky, qu'ils ont baptisé du nom anglais de Deptford, un chantier où ils ont con-

struit et lancé à la mer un navire de commerce, et où un second bâtiment, du port de 150 tonneaux, était en construction à l'arrivée de M. Earle.

« Je fus charmé, dit notre auteur, du mouvement industriel que m'offrit le New-Deptford, avec ses jolies maisons, ses ateliers, ses magasins peuplés d'ouvriers comme dans nos villes de commerce; je fus surpris surtout du plaisir que les indigènes semblaient prendre à observer les progrès des travaux. Ils étaient là, offrant à l'envi leurs services, et prêts à mettre la main à l'œuvre au moindre signal. Cet empressement justifie l'opinion où je suis que l'exemple du travail et de ses fruits est le meilleur moyen de civiliser les peuplades sauvages. Or, rien ne prouve mieux que l'aspect d'un chantier maritime l'importance des arts mécaniques. On les y exerce tous; aussi Deptford est-il pour les habitans de la Nouvelle-Zélande un magasin encyclopédique. J'appris de nos ouvriers que, depuis le tems où l'ouverture du chantier y réunit des nuées d'insulaires, ils avaient à peine commis un ou deux vols sans importance; et que leurs chefs, dans le vif intérêt qu'ils prennent aux travaux, puniraient sévèrement quiconque chercherait, en les troublant, à nuire à leurs plaisirs. »

En remontant le fleuve on trouve un second établissement fondé par des Anglais occupés à abattre des bois, à faire de la planche, et à construire des canots pour le port de Sidney. Les missionnaires wesleyens ont établi leur résidence dans le voisinage, au centre des peuplades indigènes que leurs soins assidus ont déjà colonisées. C'est là que débarquèrent M. Earle et son compagnon de voyage. Ils s'engagèrent dans les terres, à travers d'épaisses forêts et de nombreux ruisseaux, sur lesquels les insulaires avaient jeté des troncs d'arbres en guise de ponts. Le pays est couvert de montagnes escarpées, dont la montée et la

descente sont également périlleuses. Des arbres gigantesques, enlaçant leurs rameaux, y forment un dôme impénétrable à la clarté du jour. Quelques indigènes, en chantant leurs sauvages refrains, servaient d'escorte aux voyageurs. Ils rencontraient parfois des habitans complétement nus, courant sous d'énormes fardeaux, et faisant chorus avec leurs camarades en signe de reconnaissance. Ils arrivèrent bientôt auprès de l'établissement de la mission, fondé à l'instar d'un village anglais.

» La fumée s'élevait en colonnes grisâtres des cheminées qui dominent les toitures en planches de ces maisons. Les vitrages des croisées réfléchissaient les rayons du soleil couchant, tandis que les troupeaux descendant de la montagne cheminaient lentement vers la ferme. La vue de ce tableau, qui retraçait si bien à mes yeux l'aspect de nos campagnes au déclin du jour, plongea mon ame dans une délicieuse rêverie.

» Suivant l'usage, nous tirâmes quelques coups de fusil pour prévenir les habitans de notre arrivée. Aussitôt nous vîmes surgir une foule de créatures, qu'à leur approche seulement nous reconnûmes pour des insulaires. Leur bizarre accoutrement faisait peu d'honneur au goût des missionnaires. Leur *désinvolture* était ensevelie sous les larges vêtemens de nos matelots; des enfans de quinze ans portaient, boutonnées jusqu'au menton, des vestes qui leur descendaient aux genoux, par-dessus une chemise de grosse toile, dont le col dépassait leurs oreilles, et le luxe de leur superbe chevelure disparaissait sous un bonnet écossais.

» Ces pauvres diables à demi convertis et à demi couverts, après avoir échangé quelques mots avec nos guides, nous conduisirent chez leurs maîtres. Nanti d'une lettre de recommandation pour l'un des missionnaires, je comp-

tais sur un bon accueil. On nous reçut dans une maison où tout était propre, commode, parfaitement ordonné, mais triste, silencieux, et peu en harmonie avec la vie sociale. Le grave personnage à qui je remis ma lettre passa dans une pièce voisine, et vint quelques instans après m'inviter à prendre une tasse de thé. Pendant qu'on le servait, avec tous les accessoires d'usage, les missionnaires tenaient conseil à quatre pas de nous, et j'entendis fort distinctement la lecture de ma lettre et la discussion qui la suivit. L'austérité de leur réception m'étonna. Pas un sourire, pas une question, pas le moindre signe de sympathie. Était-ce là l'accueil que devaient attendre des Anglais reçus par des Anglais aux antipodes? Ils nous avaient invités froidement à passer la nuit chez eux; mais notre suite étant trop nombreuse, ils n'insistèrent pas, et se bornèrent à nous prêter leur barque pour aller à la Baie des Iles, située à vingt-cinq milles de distance.

» Quelques jours après mon arrivée dans la Baie des Iles, je fus visiter un autre établissement de missionnaires, situé sur la rive opposée, et fondé, sous le nom du Val de Marsden, dans un site magnifique. J'avais aussi une lettre de recommandation à leur remettre; mais ils nous donnèrent à entendre qu'ils n'avaient aucun désir d'entrer en rapport avec nous; j'avoue que leur impolitesse me blessa.

» L'objet de leur mission, la propagation de l'Évangile, pouvait être un grand bienfait pour la Nouvelle-Zélande. Malheureusement la manière dont ils l'accomplissent, ne saurait donner de bons résultats. Il est évident, en effet, qu'un homme vivant dans l'état sauvage, qui entend sans préparation préliminaire de beaux sermons sur nos saints mystères, ressemble parfaitement à cette terre inculte dont parle l'Évangile, et sur laquelle la semence ne peut germer. Tel est cependant le mode d'instruction adopté par

ces prédicans enthousiastes; les meilleures raisons seraient impuissantes pour les détourner de cette méthode insensée.

» L'observation m'a prouvé que ces hommes étaient pour la plupart d'intrépides machines, que, sur la foi de leur zèle, les souscripteurs anglais, représentés par leurs comités, avaient envoyées pour faire connaître aux naturels du pays la pratique des arts utiles, l'importance du commerce et de l'agriculture. Ce devrait être là, en effet, la base de toute mission religieuse chez les sauvages. Quoi de plus intéressant, pour un Européen, que de les rassembler, le marteau ou la scie à la main, autour des constructions solides et commodes qui doivent leur servir d'abri; de les initier par degrés à la connaissance et à l'appréciation des bienfaits d'un travail utile et paisible; et puis, lorsque leur reconnaissance pour les services reçus aurait disposé leurs ames aux sentimens affectueux, de leur expliquer, dans leurs momens de loisir et dans les termes les plus simples, les préceptes de l'Évangile?

Dans la Nouvelle-Zélande, le missionnaire-machine ne fonctionne que lorsqu'il a autour de lui toutes les aisances de la vie européenne; sa maison terminée, meublée convenablement, son jardin en pleine culture, le tout clos de bonnes palissades qui défendent l'inviolabilité de sa propriété. Cela fait, il commence son métier de prédicant. Il réunit quelques enfans appartenant aux indigènes, et leur apprend à lire et à écrire le zélandais. Lorsque ces enfans rentrent dans leurs familles, ils y sont méprisés, et on les considère comme n'étant bons à rien.

» J'ai visité plusieurs établissemens de missions catholiques; leurs prêtres suivent une toute autre méthode. Ils se montrent affectueux et bons pour les sauvages qu'ils ont

à convertir, affables et polis pour leurs frères d'Europe. Ils savent se faire estimer des indigènes, et leur enseignent la langue qu'ils parlent eux-mêmes, afin de faciliter leurs communications avec les étrangers. Aussi, leur mission, il faut en convenir, a eu le plus grand succès sous le rapport religieux. Ils ont fait entrer dans le giron de leur église presque toute la population indienne de l'Amérique du Sud. Ainsi, dans les provinces les plus populeuses du Pérou, on trouverait à peine un indigène étranger au culte catholique, tandis que je n'ai vu que très-peu d'Indiens convertis par les nombreuses missions anglicanes ou presbytériennes que l'Angleterre a envoyées aux Indes-Occidentales.

» Si les insulaires de la Nouvelle-Zélande ont fait quelques progrès dans la civilisation, on doit plutôt les attribuer à leurs rapports commerciaux avec nos baleiniers et nos marchands qu'à l'influence des missionnaires. »

Le témoignage de M. Earle est fort important; il ne manquera pas d'éveiller l'opinion publique sur la stérilité des travaux de ces missions, que l'on envoie à grands frais conquérir à la civilisation et à l'Évangile les peuplades sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de la mer du Sud, et dont les apôtres gagnent si mal l'argent des souscripteurs.

« Les danses des insulaires de la Nouvelle-Zélande offrent le tableau le plus horrible qu'on puisse voir. Les hommes et les femmes s'y livrent pêle-mêle à d'effroyables contorsions; au reste, leurs mœurs sont loin d'être aussi atroces qu'on le suppose. » M. Earle parcourait souvent leurs villages sans prendre les moindres précautions contre leurs attaques, et il n'eut jamais à s'en plaindre. La zoologie de l'île, remarquable par une absence totale de quadrupèdes indigènes, offre une quantité et une variété prodigieuses d'oi-

seaux, dont plusieurs ont un délicieux ramage. Le gazon y est fort rare ; le sol est presque partout couvert de chanvre et de fougère, qui servent de pâture au bétail que les missionnaires y ont transporté.

Le bourg principal de l'île, nommé Ty-a-My, est situé sur une jolie colline, au centre d'une plaine couverte de plantations de maïs et de pommes-de-terre. Quoique sous la même latitude que Sidney, le climat de la Nouvelle-Zélande est bien préférable. L'air y est plus pur, l'été moins ardent. On n'y est pas exposé aux fièvres, aux épidémies, et à l'insalubrité des longues sécheresses qui désolent souvent nos établissemens d'Australie. La température y est telle, que M. Earle recommande au gouvernement la Nouvelle-Zélande comme le lieu le plus favorable pour une colonie.

Les insulaires ont un talent particulier pour le tatouage ; leur Thomas Lawrence, dans cet art singulier, est un nommé Aranghie, ancien esclave, que son habileté a élevé au rang des personnages les plus éminens.

Il est douteux que le pays soit soumis à une forme générale de gouvernement : chaque chef dirige sa tribu comme il l'entend. Le seul lien qui les unisse consiste dans l'arbitrage spontané de quelques hommes qui passent leur vie à parcourir les diverses tribus pour apaiser leurs mutuels ressentimens, négocier leurs pacifications, cimenter leurs alliances : ces missionnaires de paix sont entourés de l'estime et de la vénération générales. Au reste, le peuple ne connait ni prêtres ni systèmes religieux ; les sculptures, que les étrangers prendraient pour des idoles, ne sont pour lui que des objets de décoration. Il croit à un être invisible, immense, qu'il nomme *Atna* ; mais il craint plus sa colère qu'il n'aime ses attributs. Il a aussi des charlatans dont les prophéties spéculent sur ses terreurs. Dans les

grandes occasions, le peuple tient des assemblées où l'éloquence de l'orateur est toute puissante : on l'écoute avec une attention religieuse. Avant d'entamer son exorde, il se couvre et se drape de sa natte; puis il se lève, et verse ses torrens d'éloquence sur les spectateurs, en se promenant avec agitation dans l'espace ovale qui sert d'arène à ces luttes de la parole. Ses gestes sont animés, son débit rapide; et sa physionomie pittoresque et pleine de feu retrace involontairement ces informes rudimens de l'éloquence antique, précurseurs des chefs-d'œuvre d'Isocrate et de Démosthènes.

Après avoir passé quelque tems dans la Nouvelle-Zélande, M. Earle revint à Sidney, où, livré sans réserve à ses travaux d'artiste, il fournit à M. Burford les dessins du panorama de cette colonie, qu'il a récemment exposé à Londres. Il visita ensuite l'archipel indien, Manille, Madras, l'île Maurice, et y exécuta une foule de dessins avec un talent remarquable. A son retour en Angleterre, il a été attaché, comme interprète, à l'expédition du vaisseau de sa majesté *le Basset*, capitaine Fitzroy, qui est parti, il y a quelque tems, pour un voyage de découverte.

(*Monthly Review.*)

—

JOURNAL D'UN MÉDECIN (1).

N° X.

LE BOXEUR ET LA JEUNE FILLE.

Vers la fin de l'été de 1824, un orage violent éclata sur Londres. Je n'oublierai jamais cet orage auquel se rattachent des circonstances bizarres et des souvenirs pleins d'intérêt et de douleur pour moi. J'essaierai de faire partager au lecteur des émotions qui vivent encore dans ma pensée.

A midi, je remarquai qu'un changement s'opérait dans l'atmosphère, et soumettait peu-à-peu la nature à une espèce de silence, de stupeur et d'attente; les nuages s'abaissaient, l'électricité s'amassait; le ciel jaunissait et semblait se rétrécir et se replier autour de nous. Les animaux frémissant paraissaient pressentir leur danger; ils tremblaient d'avance sous le choc que leur instinct devinait. Il y avait comme une menace suspendue dans le ciel. La chaleur redoublait à chaque instant; on voyait les chiens panteler, leur langue desséchée et brûlante tomber de leurs gueules ouvertes, les bœufs que l'on menait à la boucherie, rester immobiles et refuser de marcher. Quoique l'on étouffât dans les rues où le soleil dardait à-plomb, la foule s'y pressait. Il y avait beaucoup d'agitation dans les esprits. La *Fin du monde* et le *Jugement dernier,* que des enthousiastes et des fous avaient annoncés, devaient

(1) Voyez les articles précédens dans les Numéros 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11 et 15 de la REVUE BRITANNIQUE (nouvelle série).

arriver ce jour-là même. Le changement de température, l'aspect du ciel, l'approche de l'orage, ébranlèrent toutes les imaginations : j'en appelle aux souvenirs de ceux qui demeuraient alors à Londres ; ils se rappelleront comme moi cette journée, et la fièvre de terreur qui se propageait parmi le peuple, et le fanatisme des uns, et l'abattement des autres.

La religion a trop de puissance en Angleterre, pour que ces terreurs ne s'emparassent pas de la nation avec une extrême intensité : parmi les personnes que je visitai, dans ma tournée du matin, à peine un ou deux hommes, appartenant à la noblesse, avaient-ils échappé à cette influence. De famille en famille, je ne recueillais que paroles de terreur. Sur les bornes, au coin des rues, des prédicateurs, dont je n'entendais pas la voix, s'adressaient à une foule qui les écoutait avec effroi. Leurs gestes traduisaient clairement le texte de leurs Homélies. Moi-même je cédai à cette impression générale ; et quand je rentrai, fatigué de ma journée, couvert de sueur, j'éprouvai un frémissement, dont je ne fus pas maître, et qui ébranla tous mes nerfs.

Je trouvai dans le parloir, ma femme, mes enfans et une jeune personne, amie de notre famille, que sa mère nous avait confiée et qu'elle devait venir rejoindre dans quelques jours. Miss Hélène W***, fille unique de mistress W***, veuve d'un colonel de cavalerie, demeurait, avec sa mère, près de Windsor. Elle était toute imagination, toute poésie, mais aussi toute simplicité. On l'avait élevée avec soin dans la retraite, et rien n'avait altéré cette finesse de perception, cet enthousiasme et cette naïveté qui la distinguaient : nous la regardions comme notre enfant, et notre attachement pour elle augmentait chaque jour. On ne pouvait la connaître sans l'aimer.

Vous eussiez pu admirer la délicatesse de ses traits et la grâce de sa taille ; mais ce n'était pas tant sa beauté qui étonnait les yeux, que le charme de toute sa personne dont l'ame était pénétrée. Elle était petite, modelée sur le type de l'Hébé antique. Sa physionomie n'annonçait ni la mélancolie d'une femme romanesque, ni la vivacité de l'esprit, mais cette richesse de sentimens tendres, ce luxe intérieur de sensibilité, ces trésors de pensée, rarement unis, on doit le dire, à la beauté physique. Le son de sa voix, pleine, vibrante et moelleuse ; la flexibilité de sa démarche, la pensive ardeur de ses yeux, s'accordaient avec le caractère de sa figure. Elle semblait appuyer mollement plutôt que lancer le regard qui s'échappait d'un œil noir, pénétrant et velouté, brillant sous des cils déliés et longs comme des pinceaux. A peine eut-elle paru dans mon salon, les hommages, les politesses et les visites affluèrent chez moi. Les jeunes gens, que je n'avais vus qu'une seule fois, dans une maison tierce, se faisaient présenter par leurs amis, et ceux qui ne venaient ordinairement que tous les mois me rendre visite, devinrent assidus. On s'informait de ma santé et de celle de mes enfans, avec un soin admirable et une régularité touchante. Les mères et les tantes jetaient à travers la conversation quelques mots que le hasard semblait amener.

« Mlle W*** est très-aimable. A-t-elle de la fortune? »

Ou bien : « Votre jeune amie ne peut manquer de trouver un excellent parti. Songe-t-on à l'établir? »

Interrogations dont je pénétrais facilement le motif, et auxquelles je commençais à m'accoutumer comme à une nécessité de mon état. Que de jeunes gens embarrassés de leurs personnes, cherchaient péniblement de mauvaises excuses pour expliquer la fréquence singulière de leurs visites! Un favori, dont la main verse la faveur et les

grâces, ne se voit pas plus fêté, plus recherché que je n'étais alors.

Hélène avait fait son choix. De tous les prétendans, le plus calme, le plus paisible, et peut-être le plus digne, fut préféré par elle : un jeune ministre, qui allait recevoir les ordres, et qui ne ressemblait en rien à sa fiancée. C'était une de ces ames douces et pures, vertueuses par tempérament, capables d'un attachement grave et senti, mais qui regardent toute espèce d'enthousiasme comme folie, tout élan d'imagination comme funeste. Hélène et Frédéric Dalwer ne s'accordaient sur aucun point et s'aimaient beaucoup; chacun d'eux admirait chez l'autre, les qualités qui lui manquaient à lui-même. Après leurs longues discussions, il leur arrivait toujours de s'estimer davantage; et c'était chose curieuse que ce contraste de la poésie et de la prose, de l'imagination et du bon sens, de l'élan et de la froide raison.

Hélène, dont l'esprit ardent accueillait toutes les idées qui avaient de la grandeur et de l'éclat, fut très-frappée de cette croyance à la fin prochaine du monde, croyance que les théologiens de l'Angleterre ne repoussaient pas, et que les journaux, les prédications des orateurs sacrés, et même les livres de quelques savans, accréditaient. Frédéric était loin de penser comme elle. Avant de se rendre à Oxford, où ses devoirs ecclésiastiques l'appelaient, il eut avec elle une conversation très-longue; leurs idées et leurs sentimens différaient; et, par suite de cette dissidence d'opinions, leurs adieux furent moins tendres qu'à l'ordinaire. Hélène avait soutenu sa thèse avec une chaleur d'éloquence dont son amant avait souri, mais qui avait agi sur l'imagination de ma femme et de mes enfans.

Je restai quelques minutes seulement au parloir, et je

rentrai dans mon cabinet, où j'avais quelques notes à inscrire. Quand je m'assis, le ciel était jaune, et quelques nuances verdâtres et rousses ajoutaient à la tristesse de l'aspect qu'il offrait. La lourdeur insupportable de l'atmosphère ne cessait pas d'augmenter. Le coude appuyé sur ma table, et le regard fixé sur cette masse opaque, voile obscur du firmament, je réfléchis pendant quelques minutes sur cet étrange repos de la nature; pas une feuille d'arbre qui remuât dans mon jardin, pas un souffle de vent qui fît bruire l'objet le plus léger. J'étouffais; j'ouvris ma fenêtre, je détachai ma cravate, et j'allais tremper ma plume dans l'encre, lorsqu'une lumière vraiment infernale, fendant la nue, traversant l'espace, ouvrant le ciel, sembla, pendant six ou sept secondes, me révéler l'abîme de l'enfer. Deux ou trois larges gouttes de pluie tombèrent pesamment sur l'appui du balcon; un instant après, la foudre éclata. Quelle explosion! grand Dieu! Si j'essayais d'en donner une idée, mes expressions passeraient pour hyperboliques. Si le globe avait quitté violemment sa sphère; si les fragmens de notre terre eussent volé en débris à travers l'espace, cette destruction d'un monde n'eût pas causé je crois un fracas plus épouvantable. Dieu veuille que jamais mon oreille ne soit frappée d'un bruit pareil! Je m'élançai, renversant la chaise sur laquelle j'étais assis, incapable d'aucune pensée, les mains placées sur mes deux oreilles, et les yeux fermés, pour échapper à la vive lueur de cet éclair.

Stupéfait, et comme pétrifié pendant quelque tems, mon premier mouvement, lorsque je revins à moi, fut de sortir précipitamment de mon cabinet, et d'aller trouver ma femme et mes enfans. Ils étaient encore dans le parloir; ma femme évanouie, mes enfans autour d'elle, poussant de longs gémissemens, et croyant qu'elle avait cessé de

vivre. Je la relevai, la serrai dans mes bras; aussitôt un second coup de tonnerre, un second éclair, firent trembler et resplendir à-la-fois toute la maison. Mille volées de canon, vomissant à-la-fois leurs flammes, auraient peut-être rivalisé avec ce tumulte inoui. Tous les carreaux s'étaient brisés; ma femme, à genoux, m'entourait de ses bras. J'agitais vigoureusement la sonnette du parloir, et une femme-de-chambre, tout en désordre, descendit enfin. Je l'envoyai chercher des sels, et lui ordonnai de délacer ma femme. Elle se trouvait un peu mieux; je l'avais étendue sur le sofa, et les enfans abaissaient déjà le diapason de leurs cris aigus, lorsque la pensée me vint que miss Hélène W*** ne s'était pas montrée pendant cette scène de terreur. Un domestique passait devant la porte ouverte :

« Édouard, criai-je, où est Hélène ?

— Miss Hélène, monsieur ?... Je ne saurais vous le dire... Ah! si fait, reprit-il; je l'ai vue monter très-vite l'escalier, il y a cinq minutes. Depuis ce moment, je ne l'ai pas aperçue.

— Vous l'avez donc vue au moment où le premier éclair a brillé ?

— Précisément, monsieur.

— .....Ah! entrez dans le parloir, et prenez soin de madame. »

Je montai l'escalier, en criant : « Hélène! Hélène! où êtes-vous ? » Personne ne répondait. Parvenu au sommet de l'escalier, je frappai à la porte de la chambre à coucher qu'elle occupait. Cette porte était fermée, mais la clé se trouvait dans la serrure. Point de réponse.

« Au nom du ciel! Hélène, répondez, ou je vais ouvrir. »

Étonné, effrayé du silence qu'elle gardait, j'ouvris.

Décrire ce que j'aperçus est difficile ; communiquer et faire comprendre la terreur qui s'empara de moi, impossible.

En face de la porte, à trois pieds du seuil ou à-peu-près, Hélène était debout, immobile, les deux bras étendus, les yeux ouverts et fixes. Une partie de ses cheveux flottait sur ses épaules ; une expression de menace altérait la douceur de ses traits. Vêtue de blanc, elle était plus pâle et plus blanche encore que la mousseline qui la couvrait. Ses yeux, sans mouvement, étincelaient de je ne sais quel lustre surnaturel, dont la clarté sépulcrale me poursuit encore dans mes rêves, et sera toujours présente à mon imagination. Hélène semblait pétrifiée ; ses lèvres ne remuaient pas ; ses bras restaient suspendus en l'air ; et elle me regardait, elle me regardait !...

Mon pied restait comme attaché au seuil de la porte ; je n'osais ni parler ni avancer ; ma tête tournait ; un étourdissement involontaire me saisissait ; je perdais l'usage de mes sens : un nouveau coup de tonnerre vint me le rendre.

Alors je me reprochai ma puérile terreur, et je m'avançai vers la jeune fille, dont je saisis les mains : elles étaient froides.

« Hélène ! Hélène ! m'écriai-je. »

Elle ne répondait pas. Son corps était raide comme un cadavre, et ses deux bras étendus ne changeaient point de position. Je la saisis dans mes bras, la portai sur son lit, l'y étendis, abaissai ses paupières, forçai, non sans peine, les jointures de ses coudes et de son épaule à laisser retomber ses bras, et contemplai avec douleur cet étrange spectacle. Elle était là, privée de sentiment, mais non de vie ; de la faculté de se mouvoir et d'agir, mais non de respirer. Un souffle imperceptible sortait de ses lèvres bleuies ; un battement extrêmement faible annonçait que

la circulation n'était pas suspendue. Je l'appelai de toutes mes forces, je secouai violemment ses membres. Le tonnerre grondait toujours, l'éclair sanglant rougissait le ciel. Hélène n'entendait, ne voyait rien; elle ne bougeait pas; c'était une statue. En vain cherchai-je à découvrir sur elle une de ces traces que la foudre imprime sur ses victimes. Le feu du ciel ne l'avait pas frappée. Que lui était-il donc arrivé? Était-ce la mort? Mais elle respirait. Vivait-elle? Mais qu'était-ce donc que cette vie sans connaissance et sans mouvement, cette vie d'un cadavre?

Ma femme, étonnée de ne pas me revoir, accourut accompagnée d'une domestique, et ne fit qu'accroître mon trouble par ses questions multipliées.

« Est-elle morte? la foudre l'a-t elle frappée? » me demandait-elle, en se serrant contre moi avec terreur!

Sa présence ne pouvait que me gêner. Aussi, me dégageant tout-à-coup de ses bras qui m'enlaçaient, je la fis entrer dans une chambre voisine, où je donnai ordre à une domestique de lui obéir et de la soigner. Puis je retournai près du lit où le corps d'Hélène gisait étendu. Mais que faire? Comment traiter un mal dont j'ignorais la cause et l'influence? Mon savoir, mes études, ma pratique, ma longue expérience ne m'offraient aucun secours, aucune lumière. Je pressais mon front de mes deux mains, et interrogeais tous mes souvenirs, pour y chercher un exemple semblable à celui-ci, un cas dont la guérison pût me guider dans cette circonstance difficile. Ce n'était ni l'épilepsie, ni l'hystérie, ni l'évanouissement ordinaire. Si je saisissais un de ses membres, et que j'essayasse d'en changer la position, le membre cédait avec effort, conservait pendant quelque tems l'attitude que je lui avais donnée, mais ne tardait pas à reprendre sa première position. Remuais-je son bras? il obéissait à la pression de ma main;

puis il accomplissait lentement, progressivement l'évolution contraire. Je la plaçais sur son séant; elle y restait, l'œil fixe et hagard. Je relevais sa paupière; elle se refermait peu-à-peu. C'était une horrible chose que cet être animé, mais sans volonté, sans puissance; ces yeux vides d'intelligence et d'ame; ce corps où le sang circulait, et d'où l'ame semblait bannie.

« Ah! monsieur! s'écriait la servante épouvantée; elle est possédée! Satan l'a prise; c'est Satan! »

Enfin, une pensée me frappa. Ce mal bizarre ne pouvait être que la *catalepsie*, affection rare, mystérieuse, terrible, et qui semble porter dans la vie tous les caractères de la mort; dans la mort, les principales conditions de la vie. Jamais un cas de ce genre ne s'était offert à mon observation. Je compris comment cette imagination active et ardente, déjà préoccupée de toutes les terreurs que la crainte du dernier jour avait répandues dans le peuple et parmi les classes supérieures de la société, n'avait pu résister au mouvement d'effroi causé par ce coup de tonnerre qui m'avait si vivement alarmé. Elle s'était précipitée vers la porte de sa chambre; et tout-à-coup, le sang se coagulant dans ses veines, le cerveau comme frappé de paralysie, elle s'était trouvée arrêtée dans cette fuite rapide, elle était restée statue, telle que je la trouvai quand je me présentai à sa porte.

Mais le tonnerre avait-il déterminé quelque lésion organique? Était-elle aveugle? Ses prunelles dilatées avaient-elles perdu la faculté de percevoir des rayons solaires? Tourmenté de ces doutes, qui me laissaient apercevoir trop clairement les limites de la science et le cercle étroit où se renferme la puissance de l'homme, je ne savais quel mode de traitement employer. Cependant il n'y avait pas un moment à perdre; long-tems je me promenai en long et en

large dans la chambre d'Hélène : je résolus de m'en tenir au traitement anti-spasmodique. Une saignée abondante faite au bras, des vésicatoires derrière les oreilles, un bain de pieds à la moutarde ne produisirent aucun effet ; une petite dose d'opium et de l'éther que je forçai la pauvre malade d'avaler, n'eut pas plus de succès. Ses pieds, presque échaudés par leur immersion dans une eau bouillante et sinapisée, restaient blancs et sans chaleur. La détermination du sang vers la tête était si forte et si obstinée, que tous ces moyens, employés à-la-fois, n'avaient pas pu en triompher. Je me décidai à lui faire appliquer une ventouse entre les deux épaules.

Au moment où j'écrivais un mot à mon pharmacien, ma femme, qui se trouvait, comme je l'ai dit, dans la chambre voisine, éclata de rire. Je courus à elle ; une violente convulsion nerveuse causait ce rire spasmodique. Je la saignai ; j'envoyai mon valet-de-chambre chez le pharmacien, et je revins près du lit où Hélène se trouvait toujours sans mouvement.

Pendant que je lui prodiguais mes soins, on frappa très fort à la porte ; le domestique vint alors me dire qu'on avait besoin de moi dans une des maisons voisines, que le malade était à toute extrémité, et que les plus prompts secours étaient nécessaires. J'avais toute confiance dans l'habileté du pharmacien qui devait appliquer la ventouse, et je suivis l'homme qu'on m'avait envoyé. La pluie tombait encore par torrens ; l'orage continuait avec fureur. A trois portes de la maison que j'habitais, mon guide s'arrêta, et me fit monter à un troisième étage dont la porte était ouverte.

. . . .

J'avais vu cette jeune fille, si intéressante, si belle, frappée de léthargie par la foudre. Un nouveau spectacle,

bien différent de celui qui me pénétrait encore des sensations les plus douloureuses, m'attendait chez le malade que j'allais visiter.

C'était un boxeur de profession, nommé Billy Wedelkiff; homme athlétique, l'un des plus célèbres de sa confrérie, et qui souvent avait remporté le prix des combats sanglans dans lesquels il brillait. Le matin même, il avait assisté, comme juge, à une de ces solennités, qu'un grand repas avait couronnée. Pris de vin et incapable de se conduire, il était remonté en tilbury et avait regagné Londres; son cheval, épouvanté par l'éclair, avait pris le mors aux dents et renversé la fragile voiture qui, entraînant le boxeur dans sa chute, avait disloqué le coude-pied de sa jambe gauche. Quelques passans qui le trouvèrent dans cet état sur la grande route, le firent transporter dans sa maison, dont une taverne occupait le rez-de-chaussée. Dès les premières marches de l'escalier, j'avais entendu ses gémissemens, ou plutôt ses hurlemens, mêlés de malédictions effroyables.

Au fond d'une chambre en désordre, mais dont l'ameublement annonçait quelques prétentions à un luxe de mauvais goût, le boxeur était étendu sur un lit enveloppé de rideaux rouges. Sa jambe nue pendait jusqu'à terre. Il était d'ailleurs tout habillé; son frac bleu à boutons d'or, sa culotte courte de velours gris et plucheux, étaient souillés de boue et déchirés en plusieurs endroits. Rouge de vin et de colère, cette figure grasse et gonflée, grinçait des dents et blasphémait, livrée à une horrible agonie. Vous eussiez frémi de voir ce visage défiguré par la torture qu'éprouvait Billy, ce front et ces joues d'un bronze ardent, ces muscles tendus comme des câbles qui se tordaient, ces grosses dents qui se broyaient avec fureur; il fallait entendre ces anathèmes jetés sur l'orage, sur le tems, sur le

repas, sur l'ivresse, sur sa femme qui se tenait près de lui, sur lui-même, sur sa folie, sur son cheval, sur le tonnerre qui grondait, sur Dieu, qui faisait gronder le tonnerre. On ne peut rien imaginer de plus hideux. Je reculai d'un pas.

« Mais, ma bonne femme, dis-je à mistress Billy qui tremblait de tous ses membres, ce n'était pas moi, c'était le chirurgien qu'il fallait envoyer chercher.

— Il nous tuera tous! Soulagez-le, soulagez-le, monsieur, de grâce; faites quelque chose pour lui! » s'écria la pauvre femme éplorée et se tordant les mains.

Alors le furieux se retourna, et s'appuyant à demi sur son coude :

« Oui, docteur, me dit-il, faites *quelque chose* pour moi, comme dit cette coquine... Et que tous les diables vous bercent! Oh! que je souffre! Voyez-vous ce pied, cette jambe! Cheval maudit! Je le briserai, je le moudrai, je le mangerai, ce cheval infernal, aussitôt que ma chienne de jambe pourra marcher! »

En disant ces mots, il secouait ce pied qui pendait tout sanglant, et auquel un débris de bas bleu était encore collé par le sang caillé qui couvrait sa blessure. Cette force physique et brutale, luttant contre l'agonie et se débattant avec désespoir, cet athlète dénué de toute sensibilité morale et livré à sa fureur, cet homme sans Dieu, sans ame, en proie aux convulsions d'une douleur intense, éclairé de tems à autre par les sillons ardens qui se croisaient dans le ciel, donnaient l'idée de l'archange tombé, rugissant au fond du gouffre qui le renferme. Le bruit de la foudre se faisait toujours entendre; sa femme se mit à genoux près de son lit.

« Mon cher Billy, lui dit-elle, le docteur s'en ira si vous parlez ainsi. Mon Dieu! je vous en prie, calmez-vous; ou le docteur ne voudra pas vous soigner.

— Qu'il essaie, qu'il essaie, s'écria le boxeur en serrant ses poings ; qu'il s'en aille, s'il ose. Je suis boiteux, n'est-ce pas ! Eh bien ! tout boiteux que je suis... je le rattrapperai, le docteur... Je lui apprendrai la politesse au docteur... Voici ma jambe, monsieur le médecin, qu'y a-t-il à faire ? Répondez vite, docteur ; c'est le nom que vous vous donnez, je crois ? »

Mon premier mouvement fut de me retirer et d'abandonner à son sort l'homme brutal qui m'insultait. Mais je jetai les yeux sur sa femme ; ce fut d'elle que j'eus pitié. Sans répliquer un mot, sans regarder le malade, je me mis à genoux et j'essayai de détacher le bas qui était adhérent à la plaie. Quelque précaution que j'apportasse dans cette opération, elle était fort douloureuse : à mesure que le bas cédait à ma main, qui le tirait, le corps du patient tremblait, une fureur horrible contractait ses sourcils, la rage paraissait le gagner, ses lèvres écumaient ; enfin il éclata.

« Docteur, docteur ! misérable ! maladroit ! Vous ne savez pas votre métier ! Un enfant, un enfant, mordieu ! s'y prendrait mieux que vous ! Oh ! laissez-moi, laissez-moi, quittez-moi !... au diable ! je ne veux pas de vous ! »

Et il se leva, le poing fermé, prêt à m'assommer sur la place. Je rappelai tout mon sang-froid, et je dis à sa femme d'appeler quelqu'un. J'écrivis quelques mots au crayon, et j'adressai ce billet à un chirurgien de mes amis, qui demeurait dans le voisinage. J'allais sortir ; la femme de Billy se jeta entre la porte et moi, et me supplia de rester : son mari, disait-elle, avait bu ; il souffrait beaucoup ; je devais lui pardonner. Demain il me remercierait de tous mes soins.

« Prenez pitié de lui, s'écriait-elle ! prenez pitié de lui ; vous voyez qu'il est ivre.

— Viens ici, dit le boxeur à sa femme, d'une voix de tonnerre! »

Elle s'approcha; il la saisit par l'épaule; et sa main herculéenne la lançant avec la plus grande violence loin de lui :

« Va, va, descends vite, misérable!... Ah! je suis ivre!... Ah! tu prétends que je suis ivre!... Hors d'ici! A l'instant, hors d'ici, ou je te!... »

La malheureuse épouvantée descendit l'escalier avec précipitation, et me laissa seul en face de ce damné. Le seul motif qui put me retenir là, ce fut, je l'avoue, la crainte de le voir se lever, s'élancer de son lit, et user contre moi de cette force que la fureur augmentait encore. Je pansai sa plaie; elle devait le faire beaucoup souffrir; je fis une lotion d'eau tiède et j'attendis la venue du chirurgien, qui ne tarda guère à paraître. Je respirai plus librement; j'allais enfin sortir et retourner auprès de cette angélique créature qui réclamait mes soins.

« De grâce, restez ici, » me dit le chirurgien à demi-voix.

Il avait éprouvé la même crainte que moi.

Nous eûmes beaucoup de peine à poser l'appareil. Jamais une bouche d'homme ne vomit contre son semblable de plus sales, de plus grossières invectives. L'orage n'avait pas cessé; mais la pluie s'était un peu apaisée; les éclairs et les coups de foudre devenaient plus fréquens et plus rapprochés les uns des autres. Je pensai que cette clarté vive et terrible pourrait incommoder le malade; et j'abaissai l'une des jalousies.

« Voulez-vous relever cette jalousie, s'écria Billy? Relevez-la vite, morbleu! Dépêchez-vous! croyez-vous donc que je ressemble à mon cheval, et que j'aie peur d'un éclair? — Non, non, continua-t-il en jurant: je veux le

voir cet éclair qui m'a cassé la jambe... Je veux le voir... Ah! c'est cela; je veux le maudire, le maudire à mon aise, lui et le Dieu qui l'a fait. »

Le poing fermé, les lèvres couvertes d'écume, il levait la tête; un nouveau flot de clartés rougeâtres l'inondait pour ainsi dire, et il blasphémait toujours. Le chirurgien, homme très-pieux, fit un mouvement d'horreur et de dégoût, et le menaça de le quitter, s'il ne se taisait.

« ..... Faites votre affaire, mêlez-vous de ce qui vous regarde! » cria le boxeur.

Je plaçai alors mes deux mains sur mes yeux, pour les garantir contre la clarté trop vive d'un nouvel éclair. Quand l'explosion de la foudre se fut fait entendre, et que je regardai autour de moi, je vis le boxeur debout sur son lit, les mains en avant, la tête renversée; les yeux saillans et hors de leurs orbites, sa figure livide, les prunelles immobiles et dilatées; il rappelait Élymah le magicien, l'un des personnages d'un tableau de Raphaël. Ses lèvres fermées ne remuaient plus; il ne disait rien; il ne bougeait pas. Il était aveugle.

L'éclair qui s'était joué autour de nous, sans nous blesser, venait d'éteindre la puissance visuelle du blasphémateur. Le chirurgien et moi nous examinâmes ses yeux : leur immobilité, leur insensibilité étaient complètes; nous le questionnâmes, il ne répondit pas, et retomba sur son lit, comme une masse inerte et sans vie. Par intervalles, un sourd gémissement grondait au fond de sa poitrine haletante; murmure affreux, râle d'angoisse, de rage ou de repentir. Enfin il se retourna sur le lit, pressa de la main ses deux paupières; et après ce mouvement, pour ainsi dire, convulsif, il ne bougea plus. Dès-lors le chirurgien fit de sa jambe ce qu'il voulut. De furieux notre boxeur était devenu un être stupide, abattu, insensible

aux plus poignantes douleurs. On devine avec quel empressement je quittai sa chambre, où le chirurgien resta, pour me rendre auprès d'Hélène, dont la situation m'alarmait.

. . . .

Hélène se trouvait encore dans le même état qu'avant mon départ; un cadavre qui respirait. Les synapismes avaient rougi et brûlé la peau ; les vésicatoires avaient enlevé l'épiderme, sans réveiller la sensibilité de la malade, sans l'arracher à sa torpeur. Ses yeux étaient fermés, la pommette de ses joues était très-pâle, sa bouche s'entr'ouvrait comme pour parler. Ma femme, assise au chevet de la malade, était muette d'étonnement, et la domestique ne pouvait revenir de cet effroi qui rendait sa présence et ses services inutiles. Neuf heures venaient de sonner. Quelle journée ! Les prédictions des enthousiastes ; l'effet de cette électricité, dont la masse accumulée avait enfin déchiré les nues qui la contenaient ; cet orage plus violent que les orages du tropique ; la Catalepsie foudroyant la plus angélique des femmes, l'objet des affections les plus tendres de notre famille ; cet homme du peuple, aveuglé devant moi par un éclair qui semblait venger Dieu même; cette coïncidence d'événemens, ce mélange de toutes les terreurs, auraient abattu les plus fortes ames. Je sentais ma fermeté ébranlée ; il me restait à peine le sang-froid nécessaire pour consoler ma femme qui pleurait.

Je demandai de la lumière ; deux ou trois fois, je promenai devant les yeux d'Hélène une bougie allumée; les paupières ne remuèrent point ; les prunelles ne se contractèrent pas. J'ouvris un canif, je fis un geste, comme pour en plonger la lame nue dans l'œil droit de la malade. Elle ne remua pas. Je pris sa main; elle était froide et humide. J'appuyai la pointe d'un grattoir sur la racine

des ongles, la partie la plus sensible peut-être de tout le corps; je fis retentir à son oreille les bruits les plus dissonans, les plus aigres, les plus éclatans. Aucune de ces expériences n'eut de succès. Las de tant d'efforts inutiles, découragé, je confiai la malade à une garde que je fis appeler, et que je chargeai de m'avertir si elle venait à faire le moindre mouvement : puis je rentrai dans mon cabinet.

J'écrivis aussitôt à la mère d'Hélène et au jeune Frédéric, les suppliant tous deux de ne pas perdre un instant, de se mettre en route et de se rendre chez moi. Mes livres de médecine que je consultai, jetèrent fort peu de lumière sur le point qui m'intéressait; je cherchais des remèdes, et je trouvais des théories fantastiques, d'inutiles classifications, de vagues hypothèses. La fatigue m'accablait; je remontai pour voir encore la jeune fille; elle avait conservé la même attitude. Je m'assis un moment auprès d'elle.

« Pauvre enfant! me dis-je, au moment où je la quittai, en baisant son front pâle et froid; pauvre enfant! Quel est donc le sceau mystérieux qui t'a frappée? Quel démon bizarre s'est emparé de ta beauté? Froide comme la tombe, et belle comme la vie! Brillante de jeunesse, et morte sans cesser de respirer! Ton intelligence vit-elle encore sous le linceul qui te couvre? L'ame a-t-elle quitté son enveloppe? Où es-tu? Qui es-tu? Te verrai-je long-tems sur les confins de ces deux mondes qui te réclament tous deux, auxquels tu appartiens à-la-fois? Ah! pauvre ange! Que Dieu m'éclaire! Qu'il m'enseigne, à moi, homme faible et sans ressources contre ton malheur, un moyen de te sauver! »

Je ne pus rester davantage dans la chambre; je sortis, les larmes dans les yeux, et j'allai chercher un repos que je ne trouvai pas. Une nuit agitée devait suivre les agita-

tions cruelles de cette journée. Tantôt je revoyais Billy Wedelkiff, debout sur son lit, blasphémant et tout empourpré par le feu du ciel qui l'aveuglait; tantôt la malheureuse jeune fille, dans sa bière, les yeux ouverts et les mains étendues. Les objets se confondaient ensuite, et leur infernal mélange me réveillait en sursaut. Aussi me levai-je de très-bonne heure.

Hélène, que je visitai, et dont la situation n'avait pas changé, était encore plus pâle que la veille. J'eus le chagrin d'observer que les sinapismes cessaient de produire aucun effet, et que la froideur glaciale des extrémités ne diminuait pas Cependant il me sembla qu'une contraction nerveuse, à peine perceptible, avait resserré ses narines; j'y introduisis un pinceau imbibé de sel ammoniaque délayé dans de l'eau. Ce stimulant, dont l'énergie est puissante, fut sans effet. Je ne savais plus que faire ni à quel remède avoir recours; un seul moyen me restait : l'application d'un cautère le long de l'épine dorsale. Peut-être, pensais-je, cette excitation violente de tout le système nerveux triomphera-t-elle de la léthargie. Cependant, avant d'employer ce dernier remède, je résolus d'aller consulter un des médecins les plus célèbres de notre époque, le docteur A***, mon ami, qui avait fait de la catalepsie un des objets de ses études spéciales. Dès huit heures du matin, j'étais chez lui.

« Quoi? me demanda-t-il, après avoir écouté mon récit, cette jeune fille, si remarquable, que j'ai vue à l'église, près de vous?

— Elle-même!

— Sa physionomie m'a frappé. Pendant que l'on chantait, ses yeux brillaient d'une exaltation singulière. Malheureuse enfant! Et comment l'avez-vous traitée? »

Je donnai au docteur tous les renseignemens qu'il dé-

sirait ; il approuva le mode de traitement que j'avais suivi, et me cita plusieurs exemples de Catalepsie, la plupart suivis de mort. Je placerai ici quelques-uns des résultats de sa conversation et de sa haute expérience. Ils ont d'autant plus de prix, qu'ils ont rapport à une maladie peu connue, mal étudiée, dont les fanatiques se sont emparés pour leur intérêt, et que plusieurs hommes de l'art ont rayée de leur nosologie, comme un mal illusoire, fils de la déception et de la crédulité.

« Ce n'est pas, me disait le docteur, une maladie véritable ; c'est une anomalie pathologique. Le docteur Cullen ne veut pas reconnaître de véritable catalepsie ; il la confond avec l'apoplexie foudroyante, et regarde comme illusoires et simulés tous les exemples de Catalepsie, cités par différens auteurs. Je ne puis être de son avis ; je pense, avec Van-Swieten, que cette pétrification de l'existence, glaçant les membres, arrêtant les mouvemens, paralysant la volonté, sans suspendre la circulation et sans éteindre la vie, toute rare qu'elle soit, est réelle, et mérite d'être observée. Celse appelle ces malades *attoniti* (foudroyés), désignation qui leur convient admirablement. Van-Swieten compare, et non sans justesse, la figure des cataleptiques, à cette tête de Méduse, qui frappait de stupeur ceux qui la regardaient.

. . . . . Medusæ
Saxifici vultus (1).

— Vous-même, docteur, vous avez soigné des cataleptiques ?

— Sans réussir à les sauver. Voici l'exemple le plus remarquable de ce genre de maladie, qui se soit offert à moi dans le cours de ma pratique. Il y a cinq ans, on m'appela

(1) Claudien.

auprès d'une jeune personne qui venait de tomber en Catalepsie. Lorsque j'entrai, elle était assise, occupée à faire de la tapisserie, le corps droit, la tête légérement baissée, tenant d'une main le canevas, et de l'autre l'aiguille qu'elle passait à travers la maille. C'était chose gracieuse et touchante que cette statue animée, dans une attitude simple et naturelle, le front lisse et serein, le visage très-pâle, la respiration imperceptible. L'art et l'imagination ne produiront jamais rien de tel. Déplaçait-on un de ses membres, faisait-on jouer une de ses jointures; tout son corps cédait, comme un mannequin à ressort, aux mouvemens qu'on lui imprimait. Les muscles même de son col étaient soumis à cette loi; on pouvait à volonté redresser, tourner, abaisser sa tête; elle obéissait à toutes les impulsions, et conservait l'attitude qui lui était donnée.

» Je soulevai doucement sa paupière; l'iris de la prunelle tremblait et chatoyait; peu-à-peu la paupière redescendit et s'abaissa. Je renouvelai cette expérience, et j'approchai des yeux une lampe allumée. L'iris se contracta fortement, et la paupière descendit avec un mouvement spasmodique. Une demi-heure après mon arrivée, elle n'avait pas changé d'attitude; mais tout-à-coup, sans se remuer, et presque sans ouvrir les lèvres, elle chanta. Une mélodie écossaise, plaintivement modulée, dont elle répéta les sons, mais dont elle ne prononça pas les paroles, fut sa première cantilène. Ensuite elle répéta, mais en prononçant très-distinctement les paroles et la musique, la romance d'*Othello*,

Assisa al pie d'un salice :

enfin, un air très-langoureux, dont je ne connais pas l'auteur. Une passion profonde, une mélancolie intense, respiraient dans ces tristes mélopées; je ne fus pas étonné

d'apprendre qu'un amour trompé avait causé cette maladie nerveuse, dont le dernier paroxisme avait quelque chose de si étrange. Cinq minutes après, un long soupir sortit de sa poitrine; ses membres se détendirent; elle porta ses mains sur ses yeux, qu'elle se plaignit de ne pouvoir ouvrir; tout son corps trembla violemment; elle essaya de se lever, mais en vain.

» Cependant elle avait retrouvé la mémoire et la faculté d'agir. Elle détailla tous les symptômes de son mal; elle nous apprit ce qu'elle avait souffert, ce qu'elle avait senti. Alors le spasme universel se renouvela, mais sous une autre forme. L'expression de sa figure était passionnée. De tems en tems, elle proférait des paroles inarticulées et des cris aigus. Ses mains jointes et fortement pressées, son sourcil abaissé, son front ridé, ses muscles violemment tendus, faisaient peine à voir. Une apoplexie foudroyante termina sa vie.

» Sans parler de ces phénomènes du système nerveux, dont le charlatanisme et le fanatisme abusent, et que l'on peut révoquer en doute; de ces malades cités par le docteur Petetin de Lyon, qui voient, qui sentent, qui écoutent, *par l'estomac* : un de mes confrères, long-tems chirurgien dans un des régimens de notre armée d'Espagne, m'a raconté un fait de ce genre, très-bizarre et très-curieux.

» Un moine franciscain, voyageant à pied dans les Asturies, vit la foudre tomber à deux pas de lui, et resta sans connaissance. D'autres voyageurs le ramassèrent, le crurent mort, et le firent transporter au couvent le plus voisin. On l'exposa dans la bière ouverte, au milieu de l'église, suivant l'usage d'Espagne. Les cierges illuminaient la noire enceinte de l'église; le *De Profundis* retentissait, quand le moine, sortant de cet état comateux, étendit

les bras, secoua le linceul, et se leva debout dans le cercueil qui allait se refermer sur lui pour toujours.

» En général, les femmes sont plus sujettes que les hommes à cette espèce d'*hystérie*. Les révulsifs sont excellens; si votre malade est encore en proie au même spasme ce soir, je vous conseillerai de faire usage de la pile galvanique. Aime-t-elle la musique ?

— Avec passion.

— Il faut en essayer. Lorsque la pile de Volta aura ébranlé son système nerveux, nous ferons de la musique auprès d'elle. Vous avez chez vous un orgue dont les basses sont magnifiques : il nous servira ce soir. »

Nous convînmes que le docteur se trouverait chez moi le soir même, que l'appareil galvanique serait prêt, et que nous tenterions ce moyen de guérison, qui d'ailleurs m'inspirait des craintes. Il me rappelait une des circonstances de ma vie qui m'avait causé le plus d'effroi.

J'étudiais l'anatomie, à Londres, vers la fin de septembre 1808. Un nommé Caster avait été pendu dans la matinée, et son corps venait d'être livré aux expériences de l'amphithéâtre. La corde qui l'attachait au gibet, une fois coupée, on lui ôta la calotte qui retombe sur les yeux des suppliciés; sa figure contractée était horrible. Il portait encore sa veste de futaine, sa culotte de vieux velours bleu et son gilet noir. Condamné à mort comme assassin, on pouvait lire sur sa physionomie les traits caractéristiques du meurtre et du crime. Lorsque le premier choc galvanique le frappa, ce cadavre se leva sur son séant, ouvrit la bouche, montra deux rangées de dents blanches, remua les bras, renversa d'un coup de poing l'un des assistans qui se trouvaient près de lui, fit étinceler des yeux menaçans, et parut prêt à fondre sur nous. Nous reculâmes tous, consternés, convaincus que c'était une résurrection

véritable. Un jeune étudiant tomba évanoui ; nous-mêmes, nous restâmes quelque tems anéantis, avant de reprendre l'usage de nos facultés, et de retrouver le calme nécessaire pour continuer nos expériences. Le corps était retombé sur la table.

Il fallut se résoudre à frapper d'une commotion si redoutable cette délicate enfant, dans l'espoir incertain de la sauver. Je la trouvai plus pâle encore que la veille : on n'avait pas pu lui faire avaler une cuillerée d'*arrow-root*. La garde avait croisé les mains d'Hélène sur sa poitrine, et sa tête était tournée vers la ruelle du lit ; le corps obéissant, avait conservé cette attitude.

« Cette chère enfant, disait la bonne femme, j'avais peine à la voir comme un cadavre, les bras pendans le long du corps ; j'ai voulu qu'elle eût l'air de dormir. »

Tous les remèdes que j'avais ordonnés, inutiles ; l'impossibilité de lui faire prendre aucun aliment ; la pâleur croissante de ses joues ; la crainte qu'une mort subite ne la frappât au milieu de la Catalepsie, peut-être avant le retour de sa mère et de son fiancé ; toutes ces pensées, jointes au désespoir où me plongeait le sentiment de mon impuissance, m'accablaient à-la-fois. Je ne cessai de la contempler, de la toucher, de l'appeler, mais vainement. Enfin le soir vint, et le docteur A*** parut.

Je soulevai la malade : elle se tint sur son séant, toujours belle, et de la beauté la plus touchante. J'ouvris ses paupières ; les yeux étaient fixes, brillans ; je ne sais quoi de la terrible expression que l'on observe dans les regards des épileptiques, rendait l'aspect de ces yeux sinistre et difficile à supporter. Ses bras, que nous avions soulevés, se reployèrent avec lenteur. Je ne saurais décrire le vide, l'absence, l'air étonné, le froid de marbre de cette physionomie. Je fis sortir la nourrice, et apporter l'appareil

galvanique. Dès que la commotion se fit sentir, le sang afflua sur les pommettes des joues, puis reflua vers le front, ses paupières se remuèrent vivement, sa bouche s'ouvrit, elle eut l'air de regarder autour d'elle et de vouloir s'élancer hors du lit. Je crus qu'elle se penchait vers moi, qu'elle allait parler, qu'elle me reconnaissait :

« Hélène! Hélène! m'écriai-je, en la serrant d'une vive étreinte; ma chère Hélène, dites une parole, une seule; dites-moi que vous vivez! »

Hélas! m'entendre, me reconnaître, me parler; elle ne le pouvait pas; déjà elle était retombée, en proie à ces convulsions que le galvanisme cause, et dont la vue est si affreuse. Je me reprochai la cruauté de cette expérience. Si les ressorts de cette frêle machine allaient se briser sous un effort trop violent pour elle! Si les débris d'une existence si compromise tombaient en poussière sous la pile de Volta! Je regardai tristement mon ami, qui, d'un air aussi désolé que moi, déposa la baguette, et s'assit, le front appuyé sur sa main.

« Je ne sais plus comment procéder, me dit-il. J'attendais beaucoup de cet essai. Maintenant mon savoir est à bout. Croyez-vous qu'elle soit sujette à l'épilepsie?

— Non, que je sache!

— A-t-elle peur du tonnerre?

— Elle aimait à entendre le bruit de la foudre et à voir les éclairs briller.

— Pensez-vous que l'éclair l'ait aveuglée?

— Je ne puis avoir à ce sujet aucune idée positive. L'immobilité des prunelles n'est peut-être qu'un des symptômes de son mal.

— Quelle situation! Et vous attendez sa mère?

— Oui. Le jeune Frédéric W***, qui doit l'épouser,

et sa pauvre mère vont arriver chez moi ; je les attends.

— Ah grand Dieu ! s'écria le docteur, en joignant les mains ; que de malheurs à-la-fois ! Quel chaos de peines ! Mais, mon cher, vous ne résisterez pas à tant de secousses. Du courage, mon ami, du courage ! Je suis forcé de vous quitter à présent. Mes nombreux malades réclament ma présence. Il faut que je parte. Au revoir ; si quelque chose de nouveau arrive, appelez-moi. »

Fatiguerai-je le lecteur de l'éternelle description d'un état qui ne changeait pas ? Je fis frotter de moutarde les parties du corps les plus sensibles ; j'introduisis des matières sinapisées dans les narines. Toujours la même insensibilité. Un de mes enfans entra avec sa mère dans la chambre à coucher, monta sur le lit, secoua le bras d'Hélène, la croyant endormie, la caressa de ses petites mains, ouvrit ses yeux de ses petits doigts.

« Ma cousine, ma belle cousine Lène ; allons, réveillez-vous ; papa dit qu'il est tems de se lever. Pourquoi donc dormez-vous les yeux ouverts ? »

Enfin, ne pouvant soutenir ce regard de Méduse, l'enfant terrifié se jeta en-bas du lit, et courut se cacher derrière sa mère. On m'apporta une lettre ; je reconnus l'écriture de Frédéric, adressée à miss Hélène W***. Elle portait le timbre de Lincoln, et non celui d'Oxford, ce qui m'étonna. Je l'ouvris. Avec quel désespoir y trouvai-je des paroles légères, gaies, plaisantes ! Frédéric, au lieu de se rendre à Oxford, avait pris la route du comté de Lincoln, où demeurait une de ses cousines, à la noce de laquelle il était convié. Il écrivait à sa fiancée :

« ..... Chère Hélène, j'espère que le jugement dernier et ses trompettes vous ont laissé toute cette vie, » toute cette grâce, tout ce charme qui vous distinguaient.

» Moi qui aime tout ce qui est vous, je serais désolé, je
» vous assure, qu'un bel ange eût emporté sur ses ailes
» la plus faible partie de vous-même. Vous avez cependant
» un grave péché sur la conscience. Vous m'avez dit *adieu*
» bien froidement : vous méritez toute la vengeance et
» toute la colère divine ; et si le ciel est juste, je serai bien-
» tôt chargé de cette vengeance, etc., etc. »

Ma femme, à la lecture de cette lettre, fondit en larmes ; je me hâtai d'écrire à Frédéric ; et j'adressai à Lincoln, chez sa cousine, ma lettre, qui contenait l'invitation la plus pressante de se rendre à Londres chez moi. Pour ajouter à notre chagrin, la situation d'Hélène s'ébruita, se teignit de couleurs fausses ; et les journaux s'en emparant, comme il arrive toujours, défigurèrent la vérité, la couvrirent et l'altérèrent de leurs ridicules amplifications. C'est un des maux qu'entraîne la publicité. Le secret des familles, l'intimité des douleurs les plus secrètes deviennent le jouet et la proie d'un feuilletoniste affamé ! Pauvre Hélène ! Être l'objet de la pitié publique, qui sait ? du ridicule peut-être ! Cette idée m'affligeait.. Je ne pouvais plus arrêter sur elle mon regard ; je n'osais plus monter dans sa chambre.

Le doyen de Winchester, père de l'une de mes malades, s'aperçut de ma tristesse, de mon accablement, et m'en demanda la cause ; je lui racontai ce qui était arrivé ; il m'écouta ; et quand j'eus achevé mon récit, des pleurs mouillaient les yeux cet homme vénérable.

« Mais pourquoi n'avoir pas essayé l'effet que produirait la musique ? me dit le doyen.

— J'ai été si troublé, je l'avoue, par les résultats effrayans de la commotion galvanique, et par la crainte de voir cette malheureuse fille succomber sous mes yeux, que je

n'ai plus songé à ce dernier remède sur lequel j'avais cependant compté.

— Allons, mon cher docteur, il faut en faire l'épreuve. Pardonnez à un vieux ministre, ajouta-t-il, en appuyant sa main sur mon bras, si je mêle une pensée religieuse à vos soucis et à vos soins; pourquoi cette harmonie, sur laquelle vous fondez quelques espérances, ne serait-elle pas celle de la prière? Appelez la bénédiction de Dieu sur nos efforts, cela ne nuit jamais. »

Je me taisais; et il reprit :

« Je ne suis pas un fanatique, vous le savez; mais un homme raisonnable et d'une imagination assez froide; je me suis toujours beaucoup défié de l'enthousiasme. Mais quand toutes les ressources humaines nous manquent, lorsque notre pouvoir et notre force sont épuisés, que faire, je vous prie, si ce n'est de nous tourner du côté de Dieu? Accordez-moi donc ce que je vous demande. Ce soir je viendrai lire ici, en face de la malade, les prières de notre rituel; les sons de votre orgue suivront ou précéderont les prières. Si vous aviez le malheur de la perdre, du moins ne vous reprocheriez-vous pas une tentative aussi innocente, une expérience sans danger. Mon ami, je vous le répète, la pensée de Dieu ne fait jamais de mal. »

Je cédai. Les paroles du vieillard m'avaient ému. Cette cérémonie solennelle, singulière, et que dans une autre circonstance j'eusse peut-être jugée puérile, devait avoir lieu à huit heures du soir. Dans l'intervalle, la mère arriva. Quelle scène!

Cette mère égarée, hors d'elle-même, serrant dans ses bras, sa fille immobile, muette, incapable de lui répondre; les gestes passionnés, les lamentations terribles, les mouvemens violens de l'une; l'insensibilité de pierre et

le silence imperturbable de l'autre ; l'agonie de la douleur chez la femme âgée ; la vie suspendue et glacée chez la jeune fille! Et lorsque la malheureuse Hélène, soulevée par sa mère, resta debout sur son lit, la main en l'air et la tête tournée vers nous, comme si elle eût voulu nous annoncer quelque grand mystère, quelque menaçante révélation d'en-haut! Ah ! quel cœur assez ferme n'eût pas tressailli ! J'éloignai mistress W***, qui, lorsqu'elle revint à elle, m'apprit que dans sa famille, plusieurs événemens semblables avaient eu lieu et que l'aïeule d'Hélène était restée huit jours entiers en léthargie.

Un domestique fut chargé d'aller avertir mon confrère le docteur A*** et le maître de musique d'Hélène, que j'invitais à se trouver tous les deux chez moi, à huit heures du soir. Je fis transporter dans le salon l'orgue, instrument sur lequel la jeune fille s'était souvent exercée, et dont la belle et pleine harmonie avait pour elle un charme particulier. Dernière et faible espérance! Si ce moyen manquait son but, la tombe allait s'ouvrir pour elle, si jeune, si fraîche, si digne d'intérêt, de tendresse, d'amour. Mon cœur saignait. Peut-être, me dis-je, quelque fibre secrète, vibrant à l'unisson de cette harmonie qu'elle aime, s'éveillera dans son sein : Peut-être Dieu ne voudra-t-il pas retirer du monde cette fille innocente et pure, à laquelle sa mère et son fiancé n'ont pas même pu faire les suprêmes adieux. L'heure convenue sonna. J'entendis la voiture du doyen rouler, puis s'arrêter à ma porte. J'allai à sa rencontre.

« Que la paix soit dans votre maison , me dit le vieillard ; qu'elle soit avec tous ceux qui l'habitent. »

Je l'introduisis dans le salon ; l'organiste le suivait. Quelques minutes après, on annonça le docteur. Le doyen s'assit devant une table sur laquelle on avait placé une

bible et un livre de prières. Trois domestiques et moi, nous descendîmes la jeune fille que ma femme venait d'habiller : une pâleur plus blafarde régnait sur son visage; elle était plus maigre que la veille; et l'on ne pouvait, sans une émotion qui approchait de l'angoisse, contempler ces joues creuses et blanches, cette physionomie languissante, mélancolique, immobile. Enveloppée dans un vaste cachemire blanc, ses cheveux noirs cachés sous un bonnet de tulle, les yeux fermés, les mains jointes, plus pâle que le linge qui la couvrait, plus semblable à un cadavre sous le linceul, qu'à une femme vivante; je la déposai dans la vieille chaise longue que j'avais fait placer entre le doyen et l'orgue. Le docteur A*** s'assit à la droite de la malade, et moi à sa gauche; et le doyen fit signe à l'organiste qu'il pouvait commencer.

Tout se taisait; l'hymne sublime de Martin Luther se fit entendre au milieu du plus profond silence. Mes yeux étaient fixés sur Hélène. Cette mélodie majestueuse, ces accords moelleux et suaves, qui descendaient dans nos ames, qui exaltaient nos esprits, tombaient sur elle, comme la musique des cathédrales sur les piliers immobiles qui se tiennent debout dans leur enceinte. Je désespérai du succès! Si ce moyen est inutile, que faire? Tout le monde s'agenouilla; le doyen se leva, et d'une voix solennelle, mais tremblante, il lut d'abord le soixante-onzième psaume; puis, saisissant la froide main de la malade, et tombant aussi à genoux, il récita les versets suivans du 8e chapitre de St-Luc.

« Comme il parlait encore, on vint dire au chef de la synagogue : Ta fille est morte : ne dérange pas le maître.

» Mais Jésus, entendant cela, dit : Ne crains rien, crois seulement : elle vivra.

» Il ne permit qu'à Pierre, Jacques et Jean, et aux

père et mère de la jeune fille de se trouver dans la même chambre qu'elle. Tous ils pleuraient. Mais il dit : ne pleurez pas. Elle n'est pas morte, elle dort. Mais ils se moquèrent de lui, sachant bien qu'elle était morte.

« Et il les fit sortir, prit la jeune fille par la main et l'appela, disant : *Vierge, lève-toi! Et son ame revint, et elle se leva aussitôt.....* »

Les lèvres d'Hélène n'ont-elles pas remué, sa bouche ne s'est-elle pas ouverte? Je le croyais, je m'élançai vers elle : mais mon imagination exaltée me trompait. Aucun symptôme n'annonçait la convalescence. Au cinquième ou sixième verset, le doyen fut arrêté dans sa lecture par un grand bruit. On frappait à coups redoublés et violens à la porte de la rue.

« Allez voir, » dit ma femme d'une voix entrecoupée et tremblante.

Mais avant que le domestique eût exécuté l'ordre de ma femme, nous vîmes Frédéric se précipiter dans la chambre, les vêtemens en désordre, l'œil égaré, tout couvert de poussière.

« Hélène! Hélène! »

A l'aspect de ce cadavre tout blanc, il tomba par terre, puis reprenant ses sens, il se traîna jusqu'à elle et la saisit dans ses bras. Reproduire sans cesse des tableaux qui réclament les mêmes couleurs; exprimer goutte à goutte, pour ainsi dire, la longue et inexprimable douleur de ces journées, est une tâche à-la-fois trop pénible pour moi, et trop fatigante pour ceux qui me lisent.

« Tu ne veux pas me parler, Hélène? Tu ne le veux pas! »

Et en prononçant ces mots il se livrait aux actes d'une complète insanité. Je reportai dans son lit la malheureuse

enfant, qui, au milieu de cette scène était restée calme comme la mort.

. . . . . A quoi bon prolonger la description de ces journées douloureuses?

Hâtons-nous d'atteindre le dénoûment d'un drame cruel. Le jeune Frédéric, après une saignée abondante, retrouva l'usage de sa raison. La mère, saisie d'une fièvre ardente, fut obligée de garder le lit. Le lendemain du jour où nous avions tenté l'expérience inutile dont je viens de faire le récit, le vieux doyen revint me voir, et nous montâmes dans la chambre à coucher d'Hélène. Tout annonçait que la mort réelle succéderait bientôt à cette mort apparente.

« Eh bien! mon ami, me dit le vieillard en s'asseyant près du lit; elle est entre les mains de Dieu. Nous avons fait tout ce que nous pouvions faire : il ne nous reste qu'un seul et douloureux asile; la résignation aux desseins de la Providence. L'Être éternel qui lui a donné la vie, peut seul la sauver.

— Hélas! maintenant nous n'avons plus rien à espérer que du ciel.

— Combien de tems croyez-vous que cet état puisse durer?

— Bien peu de tems. Elle n'a pas pris d'alimens depuis le commencement de la crise. L'organisation la plus robuste ne supporterait pas cette épreuve.

— Bon Dieu! si cette léthargie durait plus que vous ne le pensez; si l'on croyait la vie éteinte chez elle, et si l'on se trompait!... Ah! j'espère, ou plutôt je suis certain, mon cher docteur, que jamais vous ne confierez ses restes à la terre, avant d'avoir acquis la preuve la plus certaine de sa mort. »

Je ne fis aucune réponse. La peine que je ressentais était amère ; elle était profonde.

« Savez-vous, continua l'ecclésiastique, parlant un peu plus bas et presque timidement, savez-vous quelle étrange pensée m'a traversé l'esprit ce matin ? Dans cette stagnation des facultés physiques, supposez que l'esprit et l'ame eussent conservé leur énergie, leur activité, leur puissance ! »

Je ne pus m'empêcher de frémir. En effet, dans la plupart des exemples de Catalepsie cités par les médecins, les malades que l'on est parvenu à guérir, ont déclaré avoir entendu tout ce qui se disait autour d'eux.

« Pauvre Hélène ! repris-je, si elle nous entendait ! »

On fit quelque bruit à la porte : je l'ouvris pour savoir ce qui se passait au-dehors. Je refermais cette porte, et je tournais la tête du côté du lit, quand la voix du doyen frappa de nouveau mon oreille.

« Grand Dieu ! » s'écria-t-il.

Je le vis s'éloigner, pâle, et tomber sur la chaise qui se trouvait près de la fenêtre. Hélène, que, peu de secondes auparavant, j'avais vue dans son attitude et son immobilité ordinaires, les yeux fermés et le teint pâle, avait maintenant les yeux ouverts, étincelans d'une sorte de lueur sinistre. Le sang coulait à flots de sa bouche et de ses narines. Un spectacle plus terrible ne s'est jamais offert à moi. Je ne pouvais ni m'avancer ni reculer, ni m'asseoir. Le charme était donc enfin brisé ! Le spasme avait cessé.

J'appelai des domestiques, je leur dis de soutenir le doyen, de le conduire dans la chambre voisine et de le soigner. La garde, toute tremblante, apporta des éponges, des serviettes, de l'eau chaude. En lavant les narines et la bouche de la malade, on favorisa l'évacuation du sang, et on l'empêcha de se coaguler. Le premier son qui s'échappa

de sa poitrine fut un long soupir ; on eût dit qu'un poids intolérable venait de l'écraser, et que ce poids une fois retiré, elle respirait librement. Peu-à-peu ses paupières retombèrent, elle tourna la tête, et porta vers sa figure une de ses mains tremblantes. Elle poussa ensuite un second soupir, et rouvrit les yeux, dont l'expression, à ma grande joie, était plus naturelle et plus vivante. Elle les porta languissamment autour d'elle, sembla examiner les rideaux du lit, puis les referma. Elle eut beaucoup de peine à avaler une petite cuillerée d'eau mêlée d'eau-de-vie. Je fis préparer un bain de pieds, afin d'égaliser la circulation du sang ; puis penché sur son lit, interrogeant les mouvemens de sa physionomie avec la plus pénible anxiété, j'embrassai son front et lui dis tout bas :

« Hélène, comment vous trouvez-vous ? »

Elle se retourna, ouvrit des yeux languissans et tristes, remua faiblement la tête, et ne répondit rien.

« Souffrez-vous ? »

Un demi-sourire se dessina sur ses lèvres, mais elle ne prononça pas une syllabe. Je sentais que son état d'épuisement demandait du repos. J'ordonnai qu'une potion légèrement calmante lui fût donnée goutte à goutte, et je rentrai dans mon cabinet, après avoir reconduit jusqu'à sa porte le vieux doyen, que cette résurrection inattendue avait fort ébranlé, et qui s'était trouvé mal. Jusqu'à une heure du matin, je restai enfermé, méditant plutôt qu'étudiant, et plongé dans une rêverie profonde. A une heure je montai chez Hélène. Bien que je marchasse très-doucement, mon approche la réveilla en sursaut : elle avait dormi depuis mon départ. Elle me regarda ; c'étaient bien là ces regards doux, tendres, enthousiastes, que j'avais souvent admirés, et dont l'expression n'appartenait qu'à elle ; j'allais donc la retrouver ! Mon cœur bondissait de

joie. Après m'avoir attentivement contemplé, elle parut me reconnaître. Ses lèvres remuèrent à peine et elle murmura ces mots, si doucement que je les devinai plutôt que je ne les entendis.

« Embrassez-moi!

En déposant le baiser d'un père sur le front de cet ange, mes larmes coulèrent.

« Ne pleurez pas, » dit-elle, d'un ton aussi faible qu'auparavant.

Doucement, elle étendit hors du lit sa main qui tremblait, la plaça dans la mienne, et je pressai ses doigts déliés et amaigris, avec une émotion que je ne saurais rendre. Elle vit mon agitation; des larmes mouillèrent ses yeux; elle sembla prête à me parler. Je la suppliai de ne pas prononcer une parole, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé toutes ses forces, et je résolus de quitter la chambre pour qu'elle restât dans le silence et le repos. Je lui dis encore adieu, l'embrassai une seconde fois, serrai encore cette main délicate dont la pression répondit à la mienne, et allai chercher un peu de repos. De quel fardeau j'étais délivré! Avec quelle joie je communiquai à ma femme cette nouvelle! J'avais recommandé à la garde de venir m'avertir si quelque changement s'opérait dans la situation de la malade. Elle dormit profondément jusqu'à neuf heures. On lui donna un peu d'*arrow-root*. Je la trouvai plus forte que je ne l'aurais espéré.

« Comment vous portez-vous? » me demanda-t-elle d'une voix ferme qui me surprit.

Je la félicitai, et je m'assis près d'elle.

« L'orage est-il passé?

— Oh! il y a long-tems, long-tems, ma bonne Hélène! »

Elle ne savait rien de ce qui s'était passé, de sa léthar-

gie, du danger qu'elle avait couru ; elle ne se doutait pas du tems qui s'était écoulé.

« Ainsi, personne de votre famille n'est malade? reprit la jeune fille. Votre femme ?

— Vous allez la voir.

— Et personne n'est blessé?

— Personne.

— Ah bon Dieu! que j'ai eu peur! que j'ai eu peur!

— Allons, Hélène, ne parlez pas de cela!

— Et le monde n'est pas... ? Rien n'est arrivé ?... Tout est comme autrefois? » Ses regards m'interrogeaient curieusement, avidement.

« Vous me demandez si la fin du monde...

— Oui, oui.

— Oh! non ; c'était un orage très-violent.

— Il est donc passé ?

— Tout-à-fait. »

J'essayai ensuite, mais inutilement, de détourner son attention d'un sujet qui l'agitait encore. Je lui demandai si elle avait faim. Elle répondit, non pas à l'idée que j'exprimais, mais à sa propre pensée.

« Vites-vous jamais un éclair pareil à celui-là?

— Il était effrayant.

— Oh! oui, très-effrayant..... Et j'ai vu, à travers sa clarté, des figures si affreuses, docteur...

— Vous parlez comme une enfant?... Taisez-vous, Hélène!

— O docteur, je les ai vues; elles approchaient, elles approchaient de moi... »

Elle pâlissait et rougissait tour-à-tour, et sa voix tremblait. Je lui ordonnai d'un ton sévère de mettre un terme à ces discours.

« *Dites à Frédéric de venir ce soir.* Il faut que je le voie. J'ai quelque chose à lui communiquer. »

L'élan et l'énergie avec lesquels elle prononça ces mots me troublèrent. On ne lui avait pas dit que Frédéric fût à Londres. Comment l'avait-elle deviné? La folie commençait-elle à s'emparer d'elle? J'allai m'habiller, et revins la voir avant de commencer mes visites. Je la trouvai fort bien, et lui dis quelques mots. Au moment où j'allais sortir, elle me fit signe de la main, et répéta encore d'un ton solennel :

« Je veux voir Frédéric, ce soir. »

Puis elle se retourna, comme si tout son désir, tout ce que renfermait son ame eût été contenu dans cette injonction.

J'y cédai. Je me hâtai d'aller chez le jeune homme, très-faible encore, mais capable de se lever. Il écouta en silence ce que j'avais à lui apprendre. La joie que lui causait la nouvelle si heureuse, si inattendue que je lui apportais n'éclata pas en larmes ni en cris violens ; son extase fut muette. Extrêmement surpris de l'invitation que la jeune fille lui adressait :

« Quoi, personne, s'écria t-il, ne lui a dit que j'étais ici ?

— Non, certes.

— Vous avouerez, docteur, que cette espèce de divination est étrange. Qu'en pensez-vous ? Dois-je y aller?

— Je le crois Un refus causerait peut-être des accidens plus graves que votre présence même. D'ici à ce soir, d'ailleurs, vous me reverrez, et je vous avertirai de ce qui se sera passé. »

Il me promit de m'attendre. Je rentrai chez moi. Hélène était beaucoup mieux que dans la matinée ; son rétablissement me sembla certain. Le pouls était régulier ; la pâleur

avait diminué. Elle me reconnut, et me parla d'un ton affectueux; puis, lorsqu'elle me vit toucher le bouton de sa porte, elle se leva sur son séant :

« *N'oubliez pas !* me dit-elle avec une énergie singulière; il faut qu'il soit ici ce soir. »

Cette obstination, la solennité avec laquelle ces paroles étaient prononcées, l'accent presque tragique de sa voix, me confondaient. Je fis avertir Frédéric qu'il pouvait venir.

La soirée était belle; une soirée de juin, transparente, magnifique. Pas un souffle de vent, pas un nuage au ciel. A l'occident, quelques teintes rouges et bleues, admirablement fondues; dans le reste du firmament, un azur profond, ici plus pâle, là plus foncé. Ma femme était assise au pied du lit de notre convalescente; j'étais debout près du chevet. Elle était belle encore et calme; un air de sécurité angélique régnait sur son visage. Ses cheveux séparés sur son front négligemment, en faisaient ressortir la blancheur; ses yeux brillaient d'un éclat singulier; des teintes pourpres coloraient de tems en tems ses joues, puis faisaient place à une pâleur complète; cette circonstance me semblait bizarre, et me causait quelque inquiétude.

« Hélène, lui dit ma femme, comme ce soleil couchant est beau!

— Que je le voie! que je le voie! » s'écria-t-elle.

Elle se souleva un peu, contempla quelques momens ce beau spectacle; puis tout-à-coup :

« Il va venir, n'est-ce pas?

— Je l'attends; il ne peut plus tarder. Mais, ma chère Hélène, pourquoi avez-vous manifesté si souvent le désir de le voir? »

Elle soupira, et baissa la tête.

J'avais recommandé au jeune homme de s'observer, de se contraindre, et de laisser paraître aussi peu d'émotion que possible. J'entendis enfin ses pas ; il montait l'escalier avec le docteur A***, que j'avais prié de l'accompagner. Mon cœur battait violemment ; j'avais redouté cette entrevue ; j'en craignais encore les suites.

« Frédéric vient d'arriver, » dis-je très-doucement.

J'observai avec attention la convalescente : elle n'était point troublée.

« Voulez-vous qu'on le fasse entrer, Hélène?

— Non ; pas encore, reprit cette extraordinaire fille ; dans quelques secondes ! »

Elle ferma les yeux, et parut se recueillir pendant près d'une minute.

« Maintenant, faites-le entrer. »

Je pris le bras de la pauvre enfant, et plaçai mon doigt sur la veine pour observer le battement de son pouls ; il était très-égal, et ne s'accéléra pas un seul instant. Le docteur A***, sur le bras duquel le jeune homme s'appuyait, entra d'un pas lent. Dès que la jeune fille aperçut Frédéric, une espèce de sourire calme et divin rayonna sur son beau visage : c'était une grâce ineffable, un sourire d'ange. Elle lui tendit sa main droite qu'il pressa sur son cœur, sans prononcer un mot.

Mes yeux ne se détachaient pas du lit où cette chère enfant reposait. Je ne sais pas encore si ce fut une illusion ; mais je crus voir un changement étrange s'opérer en elle, un nuage voiler ses traits, ses joues pâlir et se plomber, ses lèvres se fermer. Je me levai ; le docteur s'approcha. Son regard, qui rayonnait, demeurait attaché sur son amant, sur Frédéric, dont les traits étaient bouleversés. Elle éleva doucement vers lui ses deux bras ; il se pencha vers elle :

« Prépare-toi ! »

Elle ne prononça que ces deux mots, d'une voix vibrante, mais faible.

Sa pâleur augmente ; ses bras retombent : ce sont ses dernières paroles, c'est son dernier souffle.

Que les romanciers dénouent selon leur caprice ou leur talent, les drames qu'il leur plaît de créer. Pour moi, qui raconte les faits de la vie, les drames de la réalité, je n'ai pas d'explication à donner, pas de commentaires à soumettre au lecteur. Le jeune Frédéric expira au bout d'une année, le cœur rempli de ce souvenir, l'oreille encore frappée du dernier mot, si solennellement prononcé par Hélène.

(*Blackwood's Magazine.*)



SOUVENIRS D'UN VIEILLARD.

ESQUISSES, PORTRAITS, ANECDOTES.

Moi, Jean Fitznigel Clavering, j'ai aujourd'hui plus de quatre-vingt-trois ans; pas d'homme célèbre depuis soixante années que je n'aie vu; pas de révolution à laquelle je n'aie assisté. Ma vie a été errante, l'observation des hommes et de leurs sottises, de leurs efforts et de leurs bizarreries a fait mes délices. On m'invite à rédiger mes souvenirs. Je le veux bien : mais cette rédaction sera desordonnée et toute fragmentaire. Je n'ai plus la force de composer.

Ma famille est une de ces familles de *Strongbow*, derniers débris ignorés de la race mérovingienne. Tout l'orgueil de la noblesse d'Irlande, toute cette vénération pour nos aïeux, que l'on nous reproche de pousser jusqu'à la folie, je les avoue, et je passe condamnation sur les accusations et le ridicule que ce sentiment peut m'attirer. « Je suis fou d'aristocratie, à ce qu'on prétend. » Cependant je suis fou de liberté. La longue liste de mes ancêtres ne m'offre pas un nom de courtisan lâche, ou d'esclave paisible. Leur devise était :

> Manus hæc inimica tyrannis
> Ense petit placidam sub libertate quietem !

Ce qu'ils ont fait, je le ferais, sur le bord du tombeau.

Leur lutte de mille années contre la tyrannie, je la continuerais, d'une main débile et en cheveux blancs : je lui donnerais le dernier souffle de ma poitrine. Ainsi je suis libéral et aristocrate. Je les honore, ces aïeux qui ont opposé au torrent, sous lequel l'Irlande périssait, leur persévérante hardiesse, et payé leur courage de mille souffrances; si les faveurs de la couronne ne sont pas tombées sur eux, si des hommes vils et vendus ont marché sur leurs têtes, c'est à leur magnanimité qu'il faut l'attribuer. Né dans un tems où je ne pouvais rien pour mon pays, je l'ai fui, j'ai vécu en Angleterre et sur le continent, j'ai laissé se dilapider les derniers fragmens de mon ancien patrimoine.

Si le vieux genéalogiste Hennings n'a pas menti; si Walter Scott, excellent *blasonneur*, ne s'est pas trompé : je suis de la ligne mâle des Mérovingiens : je ne pourrais pas en faire la preuve, mes parchemins ne remontant que jusqu'à la conquête normande et aux Carlovingiens. Je ne connais de familles vraiment nobles que celles qui peuvent faire les mêmes preuves que moi. Qu'est-ce qu'une aristocratie sans antiquité; une noblesse dont on peut dire : voici le moment précis où elle est éclose; il y a vingt ans, trente ans qu'elle a surgi? Un *nom* qui n'est pas contemporain du système féodal, n'est pas un *nom* pour moi. Je regarde l'aristocratie comme une institution sage; le trésor des vieux titres héroïques; la poésie du passé; la chaîne des tems écoulés et de notre époque. Une noblesse de fraîche date est une dérision.

Miss Edgeworth, dans un de ses romans, a donné une description de château irlandais : ameublement dilapidé, draperies vendues par fragmens; vieux tableaux de famille, témoins de la misère de leurs descendans. Mon château que je possède encore, et que les corneilles ha-

bitent à ma place, est le vrai modèle de celui de miss Edgeworth; un château *de la Ruine,* Castle-Rack-Rent. Mon père, excellent homme, riche d'intelligence, pauvre de prudence, contribua de toute sa force à en achever la destruction. Dans ma jeunesse j'aimais comme aujourd'hui ces tourelles moussues et brillantes de lichens, et le sauvage aspect du paysage qui environne le vieux manoir. Je m'amusai même à y composer un poème historique assez long, sur les antiques prouesses des Clavering; il n'a jamais été imprimé; la pluie et la neige l'auront dévoré, dans quelque recoin du château, où il est gisant, à côté des nombreuses lettres, collection précieuse à laquelle a contribué tout ce qui a un nom depuis un demi-siècle. Dieu me garde de remettre le pied dans ce lieu funeste! De trop pénibles souvenirs sont associés à cette habitation; mon cœur ne peut en supporter l'idée. C'est là qu'est enseveli l'objet de ma première, de ma plus vive affection. Elle était belle et fraîche comme l'aube d'une matinée du printems; les larmes que lui arracha la douleur d'une mort prématurée, me seront toujours présentes. On assure que son ombre plane sur les bannières déchirées qui ombragent les tombes de mes ancêtres : je ne me refuse pas à cette superstition touchante. Là, mon écusson rouge et or, avec ses trois anneaux et sa barre noire, avec son ange ailé pour ornement, est noble encore, tout brisé, tout morcelé qu'il soit; quand le vent crie, je crois entendre la clameur guerrière : *Clavering à jamais, Clavering en avant!* Quelquefois je songe à ces choses, moi qui ai passé pour un plaisant de société, pour un raconteur, pour un esprit léger, pour un homme du monde : et je me méprise. Pourquoi n'ai-je pas répondu à l'appel de mes ancêtres? Pourquoi mes jours se sont-ils éteints, perdus et dissipés, au milieu des frivoles amis que la table de jeu et la salle de

bal réunissaient ? Pourquoi suis-je resté au-dessous de tant d'hommes, que d'un mot je réduisais au silence ! Hélas ! une première affection flétrie ; un espoir de bonheur évanoui, ont pesé sur mon cœur et glacé mes efforts. Ma gaîté, ce fut mon désespoir ; la gaîté décrite par Shakspeare :

> Un rire sans bonheur, une folle allégresse
> Fille de mes chagrins...

Mais quittons ce mode mélancolique, que les hommes appellent *spleen* et mauvaise humeur. Ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est souvenir et tristesse. Mon père, souvent environné de tout l'éclat d'une vie à la mode, souvent réduit à de grandes extrémités ; confiant, facile ; en proie à tous les coquins, à tous les bourreaux que ses embarras pécuniaires le forçaient de voir et de consulter, me légua une fortune délabrée. Son frère, William, le plus juif de tous les juifs qui le pillèrent, dévasta en gros, en masse, et d'un seul coup, ces propriétés, ces revenus que les autres déchiquetaient pièce à pièce. Égoïste et rapace, jamais homme ne m'inspira autant d'antipathie, ne fut aussi digne d'être haï. Quand il eut enveloppé mon père dans plusieurs procès ruineux que ce dernier ne pouvait soutenir ; lorsqu'il se trouva, non illégalement, mais iniquement, possesseur de la meilleure partie de nos propriétés, j'allai chez lui et je lui demandai, s'il voulait accéder à un arrangement convenable et acheter réellement les biens dont il était détenteur sans les avoir payés. Il me répondit froidement que non ; qu'il obéirait aux tribunaux ; que mon père n'avait qu'à réclamer ce qui lui appartenait. Le misérable savait bien que mon père n'avait pas l'argent nécessaire pour faire ces réclamations. Son dernier acte d'infamie et de bassesse, envers un frère, que la détresse accablait, a été de lui enlever jusqu'au dernier fragment

de ses biens, en se liguant avec un ou deux créanciers et quelques robes noires.

Ainsi commença ma vie; par la perte de presque toute ma fortune héréditaire, la ruine de mon père et la mort de la femme que j'aimais. Je me mis à courir le monde et je vécus avec insouciance, avec une légèreté mêlée d'amertume, sans vanité, sans but, sans ambition, par curiosité. Ces souvenirs seront irréguliers et vagabonds comme mon existence. On y trouvera pêle-mêle tous les hommes que j'ai rencontrés, tous les noms bizarres, célèbres, inconnus, que ma mémoire me fournira.

Horace Walpole, qui mourut comte d'Orford, était un petit vieillard, une miniature de Saturne, avec de petits traits, de petits yeux, de la gaîté, des saillies; plein de vanité et de cette vanité de la noblesse récente, plus intolérante et plus fière que la noblesse antique. Il aimait les joujous, et sa conversation en était un. C'était un singulier esprit, microscopique, étroit, sans élévation, et qui dans ces limites resserrées, avait de la puissance; il remplissait des palais gothiques, bâtis par lui, de petites curiosités, imperceptibles, de bijoux que l'Europe entière lui fournissait, de porcelaines qu'il recueillait dans tous les coins du monde. Il ne pouvait souffrir son oncle le diplomate, esprit flexible, assez étendu et qui dédaignait la manie de son neveu, le plus grand collecteur de petites choses dont on ait jamais entendu parler.

J'ai connu *Dumont* et *Mirabeau*. En 1789 je me trouvais à Paris, et le Genevois me présenta au Français : le Genevois, jadis bibliothécaire du duc de Landsdowne, était un petit homme, doux, aimable, hospitalier, bienveillant; un peu chargé d'embonpoint, aux yeux louches, aux traits massifs et au costume négligé; mais admirable quand il racontait une anecdote, doué de sagacité, de pé-

nétration, de la plus rare lucidité d'esprit, et aimé de tous ceux qui le connaissaient. Je m'étonne encore de l'ascendant qu'un homme dissolu dans ses mœurs, hardi dans le vice, inconstant dans ses principes, et sans pudeur dans son inconstance, Mirabeau enfin, avait pu prendre sur Dumont. Leur liaison était pour moi un prodige. Quel contraste en effet! Le charlatan et le roué, ami intime du philosophe modeste et sans prétention; l'orateur vendu auprès de l'homme désintéressé; le plagiaire éternel auprès de celui qui a passé sa vie à faire valoir le mérite des autres et à cacher le sien. *Romilly*, le modèle de la probité et de la sagesse était aussi lié avec Mirabeau; et le premier lord *Landsdowne*, dont la réputation n'est pas celle d'un homme sincère, était l'ami de Romilly. Singularités psychologiques, dont les métaphysiciens nous donneront le commentaire : les gens les plus faciles à duper par une maîtresse, les proies les plus faciles de toute espèce de séduction, ce sont les êtres vertueux et innocens. Dumont, dans ses *Souvenirs*, a laissé entrevoir quelques traits du caractère de Mirabeau : les Français, admirateurs de ce caractère faux, sont entrés dans un grand courroux contre Dumont; comme si les saillies de l'esprit compensaient le défaut de moralité, comme si l'éclat phosphorique qui émane des lieux impurs, méritait l'admiration du monde. Le but de Mirabeau était son agrandissement personnel, la résurrection d'une fortune compromise ou plutôt ruinée cent fois par ses vices; il a mis le feu à sa patrie, pour se sauver au milieu de l'incendie : mais qu'importe à ses compatriotes? Pourvu que l'on s'entoure d'un certain éclat, que leur fait le reste? Leur admiration et même leur estime appartiennent au plus vicieux et au plus brillant.

Je ne regarde pas *Mirabeau* comme un homme de gé-

nie, mais comme un homme d'esprit, d'audace et d'action; peu de célébrités ont droit à ce titre *d'hommes de génie.* Burke, grand orateur, Chatham, admirable pilote de l'état, Richelieu, le destructeur de la féodalité, avaient diverses espèces de génie : mais parmi toutes ces personnes que la gloire politique a couronnées de son orageuse auréole, que de médiocrités!

Pitt lui-même, avec son habileté, sa facile et vive faconde, sa souplesse; ses ressources, ne s'élevait pas au-dessus de ce niveau. C'était un intrigant de l'ordre le plus élevé, mais rien de plus. Il redoutait tous les talens, et s'entourait avec plaisir d'hommes inférieurs à lui-même, dont la présence le faisait valoir. Naturellement arrogant et réservé, il avait su modérer et gazer ce caractère aigre qui le distinguait : il se montrait au public, couvert d'un masque. Mais malheur à qui apportait dans sa familiarité intime une sagacité assez pénétrante pour mesurer l'homme d'état à sa valeur. Aussitôt que Pitt avait reconnu son juge, il voyait dans ce juge un ennemi; il s'armait de nouveau de sa hauteur et de son insolence, repoussait le mortel assez hardi pour oser l'apprécier et fuyait cette étincelle de rivalité qu'il avait entrevue et qui causait sa terreur. *Canning* s'était attaché à Pitt, mais en dépit de ce dernier : Canning s'était rendu nécessaire, et Pitt n'osait pas, si je puis le dire, le secouer; aussi, en présence de Canning, le fils de Chatam était-il gêné, embarrassé, mécontent. Il se repentait d'avoir enchaîné à sa fortune ce jeune homme, long-tems humble, complaisant et souple, parce qu'il avait alors son chemin à faire, mais qui à force d'adresse et de talent, avait fini par dominer son maître. C'était chose digne d'étude et d'observation que la familiarité contrainte, et l'air abattu de l'homme d'état, vieilli sous

le harnais, en face de cet aventurier jeune encore qui allait le remplacer et le dépasser.

Pitt était ignorant, *Canning* était homme de lettres. Pitt sentait cette supériorité et la redoutait. La vieille noblesse, les hautes fortuues, les talens très-distingués lui répugnaient. Son ami de cœur était un nommé Pybus, espèce de laquais, orgueilleux pour tout le monde et rampant devant le grand homme. C'était ce qu'il fallait à Pitt. Lord Grenville, son cousin-germain, son principal collégue au ministère, était trop instruit et trop grave pour lui convenir. Son cercle se composait de petites gens, société qui avait un argot spécial, facile à apprendre, mais difficile à comprendre pour les étrangers; jargon dénué d'esprit, de gaîté, de bon goût. L'horreur de Pitt pour l'orateur Burke était proportionnée à la supériorité intellectuelle de ce dernier. Mauvais économiste, Pitt croyait, comme un enfant de douze ans, que multiplier l'argent était le secret unique d'augmenter la richesse publique : comme si le numéraire en circulation constituait le capital, le fonds de la richesse.

Pitt ne m'aimait pas. J'avais fait quelques parties de chasse avec lui ; ses manières m'avaient déplu ; cette tête renversée en arrière, ce menton en l'air, ce front sourcilleux, ce silence affecté, me choquèrent. Il avait à son service une armée de petits jeunes gens, qui, tout frais émoulus du collége, soutenaient pour lui des combats de plume, et dont il fit la fortune : Pepper-Arden, avocat-général, petit homme laid, mari d'une grande coquette, et que je persécutai de mes sarcasmes : Jean Mitford, clerc de l'échiquier, homme technique, versé dans les formules et les détours de la chicane ; toujours consultant les antécédens pour savoir ce qu'il devait faire et

penser; Spencer Perceval, le maître de l'invective et du grossier sarcasme, qui m'ayant un jour insulté dans un *club*, dont j'étais membre comme lui, fut saisi de ma main vengeresse, soutenu en l'air, puis lâché par cette main, qui le laissa tomber sur le sol, gémissant et plein de rage. Dans deux ou trois pamphlets, que mes amis les whigs de l'opposition accueillirent complaisamment, je raillai sans pitié tous ces messieurs, si bruyans, si nuls, si insolens. Pitt ne me le pardonna pas.

Canning, fils d'un pauvre poète, passa sa jeunesse dans la gène et dans l'obscurité. Ses premières impressions, ses premiers désirs de gloire le portèrent vers la culture des lettres. Esprit orné, facile, brillant; mais fécond en sophismes, versatile, sans profondeur, il avait tous les défauts du littérateur de profession; vanité, sensibilité maladive, irritabilité, incertitude et hésitation de pensée. Rhéteur, et plus occupé du coloris que de l'idée, de la forme que du fond, il n'est grand que lorsqu'il s'élève jusqu'à cette philosophie morale qui s'accorde avec les travaux et les habitudes de l'homme de lettres. Mais, en général, ses discours sentent trop *l'huile* de la lampe nocturne : il y a là trop de sacrifices faits au plaisir de bien dire. Il n'a pas su grouper un parti autour de lui; quelques amis formaient son cercle; mais ses adhérens politiques ne composaient pas une armée disciplinée, aguerrie, soumise à ses ordres. Sa première jeunesse avait été vouée aux principes du whiggisme le plus prononcé : il s'était jeté ensuite dans les bras du toryisme absolu; sous le ministère tory de lord Liverpool, il avait été l'ame dirigeante de l'administration. Puis on l'avait vu faire de la coquetterie avec les deux partis, ne s'engager à rien, et briguer le portefeuille de premier ministre, en les flattant tous deux et les trompant à-la-fois. Il avait fini par com-

poser un ministère whig, dont tout le monde se défiait.

Sa vanité et son orgueil s'exaspérèrent, la fièvre le saisit et il mourut.

Ainsi, Pitt, malgré son talent déclamatoire et sa ferme volonté, Canning avec son talent littéraire, Fox même avec ses éternelles subtilités et son activité ardente, ne peuvent passer pour des hommes de premier ordre. Bacon, lord Chatam, Burke; peut-être aussi Clarendon et Bolingbroke s'élèvent jusqu'au génie. Mais ce sont les seuls. Qu'est-ce que Robert Peel? un rhéteur superficiel; un orateur qui donne toute son attention, toute son étude au respect des convenances; à la circonstance présente; à la mode; à la captation d'un public frivole. Tout est surface chez lui. Rien de profond et de pensé.

Chez *Burke* tout au contraire, la pensée dominait; pensée souvent trop forte, trop subtile, trop haute pour que la masse du public, si féconde en médiocrités, en comprit tout le sens, pût en saisir toute la portée. Dès que Burke se levait pour parler, la plupart des membres du Parlement se levaient et quittaient la place, comme s'ils eussent avoué ainsi leur infériorité et leur faiblesse. Mais quelle source inépuisable de poésie et d'éloquence. Mais quelle verve et quelle profondeur! Il s'était passionné injustement contre la révolution française; les résultats immédiats de cette révolution ne le justifiaient que trop. Des visions sanglantes surgissaient du sein de l'orage politique aux yeux de cet homme admirable, dont les prophéties se sont d'ailleurs réalisées. La pénétration dont il était doué, était de l'inspiration; et de quelles couleurs magnifiques cette inspiration se parait! Dans l'intérieur de sa famille, Burke était digne d'adoration : sa maison de Beaconsfield, si simple, si hos pitalière, asile de toutes les vertus, a laissé chez moi des souvenirs que le tems n'ef-

facera pas. Au lieu de craindre les hommes de talent et de leur porter envie, il les aimait; la médiocrité trouverait accès près de lui, parce qu'il était indulgent et d'un cœur simple. Je l'ai vu donner d'excellens conseils littéraires à *Georges Malone*, érudit sans esprit et sans puissance, espèce de pionnier de la science, homme de labeur, qui monopolisait les livres rares et se croyait un grand homme, quand les triples clés de sa bibliothèque avaient renfermé ses trésors.

Que dire des autres aventuriers de la politique, Guérillas plus ou moins heureux, mais dénués pour la pluplupart de force, de raison, de vertu, de bonté : *Horne Tooke*, casuiste politique, hérissé de subtilités, d'arguties, de méchancetés; et *Wilkes*, l'impudent Wilkes, dont l'impudence même a fait tant de bruit; et qui, taré jusqu'au fond du cœur, superficiel en tout, excepté dans le vice, mais brillant, hardi, aimable même dans le monde, a trouvé le moyen de se constituer le héros et l'idole de son pays et de son tems? Telle est la réputation, telle est la valeur des hommes politiques : vous les examineriez sévèrement, vous n'y trouveriez que charlatanisme de chiffres, comme chez *Huskisson*; épigrammes et impertinence, comme chez *Croker* et Wetherell : au fond de tout cela, beaucoup d'intrigue, peu de savoir et une immense avidité de crédit, d'argent et de renommée.

Lord *Brougham* est un philosophe remarquable. Il a fallu toute l'urgence des circonstances actuelles, pour que son talent que j'avoue et que j'admire, mais qui n'est pas le talent de l'homme politique, le portât au ministère. Je n'aime ni sa voix abrupte, ni son accentuation saccadée et martelée, ni quelques-unes de ses démarches, ni sa foi implicite dans l'influence exclusive de la science pour rendre un peuple moral. Vieux comme je suis, je pourrais

être son père ; j'ai suivi d'un œil plein d'intérêt toute cette laborieuse carrière, dans laquelle on peut trouver sans doute des vestiges d'ambition, des traces d'orgueil ; mais aussi une philantropie vraie, une force morale, une puissance d'activité qui eussent compensé des milliers de fautes. Roi du sarcasme, inimitable dans l'argumentation véhémente, tous les préjugés de l'avocat, toute cette mesquinerie d'esprit que la pratique du barreau fait naître et entretient, toutes ces habitudes de subtilité et de chicane, il les a généreusement, noblement, répudiées. Son imagination hardie est, pour ainsi dire, robuste, mais non vive ni éclatante.

Lord *Eldon* est le type de l'avocat. La chicane l'a nourri, élevé, agrandi : à elle seule il est resté fidèle ; elle fait son espérance et son bonheur. Intelligence pénétrante, analytique, mais sans grandeur, amoureuse des détails, esclave des antécédens, enchaînée aux formes ; lord Eldon chérit les équivoques et les arguties ; pèse des grains de sable dans des balances de toile d'araignée, et se délecte dans les dits et les contredits de la jurisprudence anglaise. Lord *Grey*, autre célébrité de notre tems, peut passer pour le modèle parfait de l'orgueil aristocratique. Sa noblesse date des Plantagenets. A le voir si maigre, si long, si décharné, vous seriez tenté de lui apporter l'armure de Don Quichotte. Par une singularité curieuse, ce descendant des Tankerville de Normandie et des conquérans de la Grande-Bretagne, a consacré son talent, sa force de volonté, son caractère de fer, à la défense du peuple ; c'est une tourelle féodale transformée en bastion de défense pour quelque cité moderne. Depuis le premier moment où lord Grey a mis le pied dans la carrière politique, il n'a pas bronché, il n'a pas fléchi. Jamais uniformité de vues, jamais conviction pleine et puissante n'ont été plus dignes

d'estime. D'ailleurs toute cette famille est simple, vertueuse et résolue.

Samuel Romilly, républicain dans une monarchie, trop sentimental et trop irritable, pour se mêler activement et utilement des affaires publiques, était cependant un des personnages les plus remarquables de ce tems. Son éloquence, ses manières, son costume, sa tournure d'esprit, son genre d'ambition n'avaient rien de commun avec les mœurs contemporaines. Il ressemblait à un quaker primitif, tombé par miracle au milieu du dix-neuvième siècle. Avec une sensibilité morbide, c'était un légiste consommé; avec le talent de l'avocat le plus retors, c'était la pureté de conscience la plus merveilleuse. *Whitbread*, autre philantrope, orateur inégal, trop vain, trop violent, trop irascible, trop amoureux de réputation et de bruit, entaché de tous les défauts dont les courtisans populaires sont flétris, avait cependant à cœur l'intérêt de sa patrie et le bien-être de l'humanité. Romilly, boutonné jusqu'au menton, la physionomie puritaine, l'habit soigneusement brossé, toujours pâle et les mains jointes, faisait une assez étrange figure auprès de Whitbread, gros homme aussi mal bâti que mal vêtu, à la face rouge et mafflée. S'il y avait de l'écume et de la lie dans l'éloquence de Whitbread, cette turbulence de langage n'était pas sans un mélange de force et de grandeur. C'était l'élément démocratique et grossier qui s'alliait aux excellentes choses dont ses recherches et son instruction variée ornaient presque toujours ses discours. J'ai eu, dans ma première jeunesse, occasion de voir le vieux *Camden*, esprit solide, mais lourd. Sa bibliothèque était encombrée de romans; il ne paraissait pas un seul livre de ce genre que lord Camden ne l'achetât et ne le lût tout entier, quelque mauvais qu'il pût être.

On serait étonné, j'allais dire effrayé, si l'on savait pré-

cisément à quoi se réduisent la plupart des réputations politiques. Je ne parle pas de *Wellington,* sergent-major devenu ministre; ni de *Castlereagh,* dont la tête n'était pas assez forte pour le jeu qu'il jouait; ni du vieux *North,* si long-tems ministre, avec son esprit sans saillie et sa figure sans nez. Tout celà, juste ciel! a fait du bruit dans le monde! Dans le cours de ma vie aventureuse, j'ai rencontré des gens dont personne n'a jamais parlé, dont à peine savait-on le nom, et qui s'élevaient au-dessus de tous les grands hommes de nos feuilles publiques, comme un pin au-dessus de la mousse qui tapisse le sol. Par exemple, j'eus l'occasion de voir à Bath, à Constantinople, à Vienne, à Naples, à Londres, à de grandes distances, mais toujours le même, un personnage qui voyageait sous le faux nom de *Fawsley,* et dont je crois que le nom véritable était Warre ou Lewarre : étendue de pensée, force d'expression, instruction étonnamment variée, beauté physique, énergie de caractère, cet homme réunissait tout ce qui fait non-seulement le savant et l'homme de salon, mais le héros et le grand homme. Il était riche, se liait difficilement, parlait peu, et plaisait aux femmes par cette attention soutenue et douce qui a plus de grâce et d'attrait que l'empressement le plus outré. Sa physionomie, profondément mélancolique, s'animait rarement, mais avec un charme indéfinissable; et le sourire, sur cette figure sombre, que des cheveux noirs et touffus accompagnaient, avait un singulier prestige. Il savait toutes les langues d'Europe, et vivait en Angleterre dans l'intimité de Burke, dont il était le confident; je crois que Burke connaissait les détails de sa vie, qui est restée un mystère pour moi et pour tous ceux à qui j'ai parlé de lui. Non-seulement il avait étudié les livres; mais les principaux personnages de toutes les cours lui étaient connus, non superficiellement et par ouï-

dire, mais *intus et in cute :* leurs portraits, qu'il esquissait en quelques paroles, valaient ceux de Labruyère. Une miniature, suspendue à son col, était pour lui l'objet d'une espèce d'adoration. C'était un portrait de femme : une Anglaise de la plus haute distinction, dont le penchant pour lui n'était un mystère pour aucun de ceux qui le connaissaient, et qui a subi pendant long-tems et fort patiemment tous ses dédains. Je l'ai vu, en plusieurs circonstances, éloquent jusqu'au sublime ; en d'autres momens, courageux jusqu'à l'héroïsme. Je crois qu'il a péri dans la révolution de Naples : cet homme est mort inconnu.

Il arrive cependant, et comme par hasard, que le mérite perce et que la gloire n'est pas un mensonge. J'ai connu *Burns* et *Cowper,* hommes célèbres et d'un véritable talent; mais tous deux pauvres, maladifs, irritables, et considérés plutôt comme des extravagans que comme de grands hommes. On leur contestait leur puissance intellectuelle ; et tout en répétant leur nom, tout en critiquant leurs œuvres, même en avouant leur supériorité, on ne faisait rien pour leur bonheur : une pension modique fut donnée à Cowper ; une place de *commis dans les gabelles,* à Robert Burns.

Le bruit se répandait que *Cowper* était devenu fou. J'allai le voir. Je le trouvai dans une petite maison de campagne, sous la direction et la tutelle d'une commère nommée mistress Unwin. Elle faisait de lui ce qu'elle voulait : c'était la Thérèse de ce Rousseau. Il avait des plaisirs d'enfant, des occupations fort innocentes et très-niaises qui le délectaient : il élevait des lapins ; il fabriquait des cages et des boites ; mais il n'était pas fou. L'innocence de son cœur, la simplicité de son langage, l'impressibilité de ses émotions, la timidité enfantine de son caractère faisaient de lui un être à part, aussi éloigné des

raffinemens de la civilisation que de la barbarie de la vie sauvage. Ses travaux poétiques et ses études avaient exalté sa sensibilité, sans effacer son ingénuité primitive.

En général, on trouvait ses poèmes trop simples et trop naïfs : *Hayley* tenait le sceptre de la poésie. Tout, chez ce dernier, était artificiel, mécanique, d'érudition et d'acquit. Sa seule faculté intellectuelle, c'était la mémoire ; chez Cowper, au contraire, l'inspiration régnait. Roi d'une coterie de bas-bleus, Trissotin de trois ou quatre Cidalises, Hayley faisait beaucoup de bruit, et portait dans le grand monde son pédantisme réel et ses grâces factices. Cowper restait et souffrait dans la solitude. J'ai passé huit jours à Eartham, maison de campagne d'Hayley ; ses deux muses, miss *Seward,* qui a recueilli près d'un millier d'anecdotes en deux volumes, et *Charlotte Smith,* auteur de romans et de sonnets mélancoliques, s'y trouvaient en même tems. C'étaient les prodiges de l'époque, les plus beaux fleurons de notre littérature d'alors ; sur quels rayons obscurs de nos bibliothèques les reléguons-nous aujourd'hui ! Il fallait voir ce petit homme boiteux, horriblement laid, entre deux femmes qui se détestaient et se ridiculisaient mutuellement ; vraies furies littéraires. L'une, miss Seward, avec sa grosse figure de grenadier ; l'autre, Charlotte Smith, vaine, arrogante, pétulante, de mauvais ton, inconvenante ; toutes deux acharnées contre leur rivale, et prêtes à mettre en pièces ce pauvre Hayley, cérémonieux, guindé, faux, gauche, sans idées, sans connaissances du monde, et qui cherchait à les calmer. « Miss Seward, de grâce, au nom du ciel, au nom de votre gloire, ne vous compromettez pas ! » — « Charlotte ! je vous en conjure ! que dira le public, s'il apprend cela ! » Et se tournant de l'une de ces harpies à l'autre, s'épuisant en efforts et en éloquence, il finissait par les exaspérer toutes les deux. La

scène était admirable; je la contemplais, grave comme un juge, et je m'en amusais souverainement. De hautes prétentions et de petits talens, quoi de plus gai, je vous prie?

Le poète *Gray*, que je vis, dans mon enfance, chez Hamilton Campbell, était timide comme Cowper; il s'exprimait difficilement et causait peu : on riait de sa réserve. C'était un homme doué du sentiment poétique le plus délicat et d'une grande instruction. Ce que je nommerais volontiers le *tempérament* du génie, cette disposition intellectuelle et morale que j'ai trouvée, sous diverses formes, chez Gray, Cowper, Burke et Burns, n'est assurément pas faite pour donner le bonheur à celui qui en est doué. Tous ces hommes étaient, en apparence, fort incohérens et dénués de suite; leurs impressions les absorbaient, leur puissance intellectuelle les dominait; et Burke lui-même manquait absolument de tact : il ne s'apercevait pas qu'avec sa voix nasillarde, il prêtait à rire à deux cents personnes qui n'étaient pas dignes de lui servir de secrétaires. Une ardeur concentrée et timide, une facilité malheureuse à tomber dans mille erreurs de conduite, une appréciation inexacte des hommes, des choses et des positions, les distinguaient également; tous ces défauts, que le monde châtie avec sévérité, se trouvaient réunis chez *Goldsmith*, autre *idiot* inspiré, que j'ai entrevu, et qui m'a dit plus de niaiseries, en un jour, que je n'en ai entendu sortir en un mois entier de la bouche d'un sot ordinaire. Il faut une pénétration peu commune pour savoir ce que valent des hommes de cette trempe. On les admire de loin; de près, on est tenté de les mépriser. Gray, qui a vécu long-tems, dans l'anceinte de l'université de Cambridge, n'était connu des professeurs et des élèves que comme un homme assez médiocre. Célèbre en Angleterre, il était obscur au collége. Quand je visitai ce lieu célèbre, il y a cinquante ans,

je priai un des plus illustres professeurs du lieu de me montrer la chambre où le poète est mort. « Quoi! me dit le professeur, Gray! n'a-t il pas rimé quelques stances? Êtes-vous membre de sa famille? » Voilà quelles traces de respect le poète avait laissées après lui. Le nom de Pitt, élevé à Cambridge, retentissait dans toutes les classes, dans tous les corridors. Pour savoir à quoi s'en tenir sur les jugemens du monde, il suffit de comparer la supériorité obscure de l'un et la médiocrité éclatante de l'autre.

Tous les caractères du génie poétique, je les ai vus dans leur énergie, mais aussi dans leur misère, et dans ce que l'on pourrait nommer la faiblesse de leur grandeur, chez un homme remarquable, vrai spécimen du tempérament dont je parle : *Robert Burns*. En 1795, je visitai l'Écosse, sans y être appelé par aucun autre intérêt que par le désir de le voir. Mes amis d'Édinbourg me donnèrent des lettres de recommandation pour lui; j'admirais son génie, je le regardais comme une curiosité digne d'être observée.

C'était par une belle soirée d'automne, une de ces soirées harmonieuses et profondes, où la feuille qui tombe, le ciel qui s'empourpre et l'année qui finit s'accordent avec une si merveilleuse beauté. Comme j'approchais de la cabane de Burns, je vis un homme assis sur un banc, dans une attitude méditative; ses traits étaient bizarres et un peu durs; une flamme active brûlait dans son regard. Je ne pouvais m'y méprendre : c'était là Burns. Je savais combien sa position fausse dans la société avait rendu son caractère difficile; je ne voulus point le déranger, et je poursuivis ma route. Une humble ménagère m'accueillit dans sa demeure; quand je me présentai, elle envoya un de ses enfans chercher son mari, « qui, disait-elle, faisait des vers sur la grande route. » Un quart-d'heure après, le poète entra et me salua. Son front était sourcilleux, son

air sombre, sa mauvaise humeur perçait malgré lui. Il semblait prêt à me demander compte de ma visite et de mon importunité. C'est ainsi que Jean-Jacques Rousseau, avec lequel Burns avait tant de ressemblance, témoignait aux visiteurs que sa gloire attirait, une capricieuse aversion. Déterminé à ne le choquer en rien, et même à caresser ses travers, je m'assis. La conversation prit le tour qu'il voulut lui donner; M[me] Burns apporta une jarre pleine de whisky (1) écossais, deux pipes, du tabac, déposa tout cela sur une petite table de poirier, et s'en alla. La prunelle noire et curieuse de Burns était fixée sur moi.

« Voulez-vous, me dit-il, avec cet accent écossais qui prolonge toutes les voyelles, voulez-vous boire à la santé de ma vieille Écosse? » La cordialité avec laquelle je lui répondis lui gagna le cœur : « Vive l'Irlande! s'écria-t-il; à la liberté d'Erin (2)! » Nos regards se rencontrèrent; une larme d'enthousiasme s'échappa de l'œil ardent du poète : je l'avais conquis.

L'enthousiasme était son ame. Une énergie trop immodérée; une puissance intellectuelle, que la passion avait jetée hors de ses naturelles limites, le dévorait et usait sa vie. Il le sentait, il parlait avec une émotion profonde et une voix solennelle du tombeau qui s'ouvrait pour lui. De cinq heures du soir jusqu'à minuit, notre conversation ne languit pas un seul instant. Ce n'était point l'ivresse qui l'animait; la jarre de whisky fut à peine vidée. L'intelligence pénétrante, active, la sensibilité forte et ardente de Burns firent tous les frais de cette soirée, dont le souvenir est précieux pour moi.

C'était un grand homme, un vrai poète. Sa vie inté-

(1) Eau-de-vie de grain. — (2) *Erin*, l'Irlande.

rieure surabondait de poésie ; jamais cette intelligence ne restait sans aliment : une source intarissable de pensées jaillissait des profondeurs de son ame. Son instruction avait été irrégulière et bornée. Il avouait plus d'une opinion fausse, présomptueuse, absurde, ridicule même. Mauvais critique, d'un caractère difficile, ne sachant supporter ni la contradiction ni la discussion, il eût passé pour un mortel fort désagréable, aux yeux de la plupart des hommes médiocres. Sa vanité, son orgueil se cabraient à chaque instant. Lui parler des querelles littéraires de son époque, ou des matières d'érudition qu'il ne connaissait pas, c'eût été le blesser. Mais les grands poètes qu'il avait lus, les scènes diverses de la nature auxquelles il s'était associé, offraient d'admirables textes à sa naïve éloquence. Il pouvait être exagéré dans son expression ; jamais il n'était factice. Énergie mâle, élévation de pensée, ironie acérée, tendresse mélancolique, tout ce que nous aimons dans ses poésies, se retrouvait dans sa conversation.

Byron, que l'on a souvent comparé à Burns, trouvait dans sa situation sociale, dans ses études, dans ses souvenirs, des matériaux de pensée et d'imagination qui manquaient au paysan d'Écosse. Intelligence beaucoup plus artificielle, beaucoup plus théâtrale, il s'armait de raillerie, d'invective, de violence et de misanthropie ; son génie réel était plein d'affectation. Burns, au contraire, se laissait voir tel qu'il était. Les voluptés et l'usage du monde, les bals et les routs, l'ennui et l'oisiveté avaient allangui Byron ; Burns avait dépensé la moitié de sa vie à lutter contre la faim. Ils sont morts tous deux à-peu-près au même âge, victimes de leurs facultés et de la mauvaise impulsion donnée à ces facultés. Byron avait peu de sympathie pour ses semblables. Le fond et l'élément du caractère de Burns, c'était une tendresse sympathique, une

douceur d'ame mêlée d'exaltation. Le génie de Byron était égoïste; il eût sacrifié le monde à lui-même. Ce grand seigneur était capable de belles actions; mais je ne sais si son ame était réellement bonne, bienveillante, dévouée. Dans les drames de Byron, tous les personnages sont lui-même. Il ne sait pas se transformer, adopter une individualité étrangère à son individualité personnelle; il se concentre dans son *moi.* Attaquez cette personnalité jalouse; le lion va s'éveiller et vous mettre en lambeaux. Burns, au contraire, trouve le secret d'être dramatique dans une chanson, dans une ballade. Il y a chez lui plus d'élasticité, de flexibilité que chez son rival; il aime à inventer des situations tendres ou tragiques, à se faire le martyr de ces situations, à souffrir, à espérer, à craindre, à regretter, comme s'il était le héros de sa poésie. Byron est immuable; il y a de la cruauté dans son immobilité.

Burns n'avait pas eu avec les hommes bien élevés ces relations fréquentes, qui nous apprennent à modérer la violence de nos discours. Il abusait de l'enthousiasme; et son corps, son ame, son esprit, succombaient à cette excitation trop puissante. Vers onze heures du soir, un orage survint; le vent soufflait dans la toiture, et agitait les arbres de la forêt voisine. Burns s'arrêta et se tut; une langueur mélancolique succédait à cet élan rapide et véhément qui l'avait emporté. Je le contemplai avec douleur. Ses nerfs paraissaient se détendre; son œil se voilait; tout s'affaissait en lui. Je prévis le jour prochain où la mort détruirait tout-à-coup cette organisation, avant que la vieillesse l'eût minée : un an plus tard, Burns n'existait plus.

Belles et rares intelligences, pour lesquelles on aurait une vénération plus profonde, si l'on savait combien elles

sont rares; combien l'alliance de l'imagination et de la force de pensée est chose précieuse et peu commune! J'ai vu des hommes acquérir par un labeur soutenu une certaine habileté spéciale; leur esprit était naturellement aride. La portée de l'esprit, sa largeur, sa capacité, la faculté de tout comprendre, de tout éclaircir, la fertile vigueur d'une imagination qui s'empare de tout et embellit tout, ce sont là des trésors peu communs : sur cent individus un seul à peine les possède. La variété et l'étendue sont peut-être les qualités les moins vulgaires de l'esprit. Nos ambitions nous resserrent dans un cercle étroit; notre commerce avec le monde nous force d'adopter des préjugés locaux, des idées fausses; notre vie s'écoule-t-elle dans la solitude, nous embrassons d'autres préjugés non moins mesquins. La nature humaine est, en général, médiocre : elle punit ce qui s'élève au dessus d'elle, au lieu d'adorer, de respecter ces intelligences dominatrices.

Un homme peu connu, *William Combe,* était doué de facultés éminentes; il a préféré l'argent à la gloire. On ferait une bibliothèque des livres anonymes, pseudonymes, des supplémens, des préfaces, des biographies, des articles de journaux, des portions d'ouvrages attribués à d'autres écrivains et sortis de sa plume. Pendant cinquante années, il s'est mis à la solde des libraires. Qu'un auteur célèbre oubliât de remplir son engagement ; c'était ce factotum que l'on chargeait de le remplacer; l'auteur négligent mettait son nom à l'œuvre de W. Combe. La *Diaboliade,* la *Rolliade*, poèmes satiriques qui ont fait beaucoup de bruit autrefois, appartiennent à W. Combe. Le *Docteur Syntaxe*, dernier fruit de sa verve burlesque, a eu un succès européen ; ses amis ne le nommaient plus vers la fin de sa vie, que le Docteur Syntaxe. Bizarre existence que la sienne; il est toujours demeuré, si l'on peut le dire,

dans les sapes et dans les souterrains de la littérature moderne. Seul, il sait combien de jeunes apprentis historiens ont concouru à telle œuvre historique, dont le titre est orné de plusieurs noms célèbres. Il connaît le cours de la bourse littéraire. Il a publié des grammaires, des pamphlets, des ballades, des barêmes, des calendriers; son mépris pour la renommée d'écrivain est poussé jusqu'au dégoût. Il se chargera d'une traduction de l'hébreu, et remplira fort consciencieusement sa tâche; puis il sera éditeur d'un catéchisme à deux sols. Grâce à ce genre d'industrie, il a vécu comme un gentilhomme et comme un homme d'esprit. Lorsque le pédant docteur Parr, si célèbre par son magasin de perruques, livra bataille au docteur Combe, à propos de je ne sais quel point d'érudition controversale, ce fut le pédant qui eut le dessous. Son autobiographie serait l'histoire la plus complète et la plus curieuse des mouvemens de la littérature depuis soixante ans.

Quel homme ou quelle femme un peu célèbre, quelle fraction de renommée n'ai-je pas eu l'occasion d'entrevoir et d'observer pendant ma vie errante? La républicaine *mistress Macauley*, la seule Anglaise peut-être qui ait professé de l'idolâtrie pour Marat, historienne médiocre, bizarre écrivain; la *duchesse de Devonshire*, qui fut *reine de Rome*, sous le ministère du cardinal Gonsalvi; *Egerton Bridges*, le plus mélancolique des Irlandais, et qui, désespérant de réussir à Londres, se réfugia sur le continent; *Chenevix*, qui habita long-tems Paris, où il vécut en prince; *William Gifford*, que la nature créa critique, et dont l'esprit, l'ame et le corps semblent pétris d'élémens acides; sir *James Bland Burgess*, qui faisait des vers comme on dit bonjour à son voisin, et qui eût improvisé deux poèmes épiques en huit jours; le savant *Steevens*,

méchant comme un érudit (c'est tout dire), heureux de blesser, de mordre, d'envenimer et de nuire; *Gough*, autre antiquaire, enseveli dans les fatras de toutes les littératures oubliées, pauvre homme, auquel Steevens persuada qu'un vieux Traité d'alchymie, en caractères de convention, était un manuscrit phénicien; *Thomas Warton,* le poète, bonhomme et homme d'esprit, à qui la mauvaise compagnie plaisait surtout; *Thomas Lawrence,* âgé de quinze ans, et qui faisait déjà des portraits au crayon; *Arthur Young,* statisticien utile, que la vérité et la conscience du devoir rendaient éloquent de tems à autre, prophète par les chiffres, le seul des philosophes qui ait prévu, il y a soixante ans, la catastrophe actuelle du commerce et de l'industrie britanniques; *Payne Knight,* caractère étrange et original, Sardanapale bourgeois, qui dînait dans une salle à manger fermée de tous côtés, et éclairée par un dôme de cristal, sous prétexte qu'une fenêtre ouverte distrait l'attention du gastronome, et l'empêche de se livrer à son occupation importante.

La plupart de ces personnages étaient fort curieux à observer; les anecdotes qui se rapportent à eux, exciteraient l'hilarité de mes lecteurs, si je les racontais ici. Mme Macauley, par exemple, avait un chien caniche, singulièrement laid, et qu'il fallait caresser, si l'on voulait être bien accueilli par elle.

« Aimez-le, caressez-le, disait-elle à ceux qui lui rendaient visite. C'est un vrai républicain; Washington l'a caressé. »

Quand elle apprit que Louis XVI avait fui le château des Tuileries, elle crut que *le tyran* allait échapper à la vengeance de son peuple, et tomba dans le plus profond désespoir. Elle se mit au lit, prévint tous ceux qu'elle

connaissait qu'elle allait mourir de chagrin, et tint parole; elle mourut. Le lendemain de sa mort, la nouvelle de l'arrestation du roi à Varennes parvint à Londres.

D'ailleurs elle était à demi folle. « Plaignez-moi, disait-elle à ses amis, le docteur Graham m'a donné une liqueur magique, un philtre de sa composition; et je l'aime! » Le nombre des insensés que l'on ne renferme pas, et qui vivent dans notre société, est plus considérable que l'on ne croit généralement.

Thomas Warton, le poète élégiaque, dont les vers sont si mélodieux, passait sa vie à fumer de mauvais tabac sur le banc de bois d'un cabaret. *Thomas Moore*, le poète des femmes, est un petit homme de quatre pieds dix pouces, aux cheveux crépus, à la physionomie commune. Je le vis pour la première fois dans un grand bal; on se pressait pour arriver jusqu'à lui. Le chantre de l'amour, celui dont les accens ont fait palpiter tant de jeunes cœurs et couler tant de douces larmes sur des joues roses et fraîches, Thomas Moore s'avança, perdu et comme étouffé entre deux siècles vivans, deux douairières colossales, prodiges de noblesse et de vétusté. C'était un désenchantement complet.

Simonde Sismondi, que j'ai vu à Genève et qui prêche la tolérance, la liberté, l'indépendance des opinions, est un excellent homme, à cela près qu'il veut absolument que l'on pense comme lui. Ultra-libéral dans toute la force du terme, il oublie que dans sa première jeunesse la terreur ne l'a pas ménagé et qu'il a vu l'échafaud de très-près. C'est un écrivain généreux et érudit, qui n'a d'autre tort que cette exagération politique. Ses soirées sont cosmopolites; on y rencontre des princes italiens, des carbonari, des Espagnols, des Polonais, des Russes, des Américains, des Portugais, des Grecs, des Anglais. Sa

taille est moyenne, sa physionomie caractérisée, sa vue faible, son élocution embarrassée et confuse. Avec beaucoup d'instruction et d'idées, peut-être manque-t-il du sentiment poétique : je donnerai pour preuve de cette opinion sa vive critique des sonnets de Pétrarque, dans la *Littérature du Midi.* Sans doute Pétrarque n'a pas la portée et l'haleine du Tasse et de l'Arioste; mais quelle inimitable rêverie, quelle douce langueur, quel pathétique pénétrant, quelle volupté chaste, dans la forme même des strophes, dans l'agencement des vers, dans la musique du langage!

Au surplus j'ai connu très-peu de gens exempts de ridicule ou de folie. Si l'on y regardait de près, que de ridicule et de petitesse, dans la grandeur et dans la gloire! Quel mélange d'absurdités dans l'histoire des plus illustres races. Les Rochesters, les Villiers, les Bolingbroke, les Hichenbroke, les Littleton étaient, de père en fils, débauchés, joueurs, endettés et sans principes. Que de taches sur tous ces astres! si je voulais dire tout ce que mon expérience m'a appris, et faire confidence au public de toutes les sottises, de toutes les bassesses dont j'ai le secret; les badauds, qui composent la majorité de l'humanité, seraient bien surpris. Les Wellesley, qui ont depuis trente ans obstrué toutes les avenues des ministères et des hautes fonctions, ont échangé contre le nom nouveau qu'ils illustrent, leur véritable nom de *Westley;* comme s'ils avaient craint de se trouver confondus avec le prédicateur méthodiste : crainte vaine, en vérité; leurs mœurs n'ont rien de commun avec celles des modernes puritains. *Washington Irwing,* homme d'un talent très-gracieux, ne sait pas causer. Sa conversation est lourde et dénuée de trait : en général les hommes dont on aime à lire les écrits sont d'assez médiocres causeurs : tels étaient Addison, Jean Aïkin, Chalmers, Cowper et

beaucoup d'autres ; mistress Barbauld, qui écrivit admirablement bien, ne savait pas prononcer trois phrases de suite. *Walter Scott* causait avec grâce, facilité, abondance. *Simond* le voyageur, et surtout le vieux métaphysicien *Bonstetten* auraient pu rivaliser avec lui. Je me souviens avec plaisir de cet étrange Bonstetten, petit étourdi de quatre-vingt-sept ans, vif, léger et gaillard, faisant de la coquetterie avec les jeunes filles, et s'adressant toujours aux plus jolies. Ridicule fort pardonnable après tout, et que compensaient assurément sa bonne humeur, ses connaissances variées et son esprit commun. A soixante-dix ans, il apprit le danois, l'islandais et le celtique.

A certaine époque, je n'aurais pas contemplé sans vénération les portes du musée britannique, sanctuaire, je le pensais du moins, des trésors de la science et de l'histoire; temple des arcanes les plus précieux, dépôt de curiosités inestimables. J'y suis entré ; mon admiration s'est affaiblie. Au lieu de bon grain et de pur froment, j'y ai trouvé tant d'ivraie ! Autour de ces tables couvertes d'un tapis vert, s'asseyaient tous nos érudits, noms illustres dans une petite sphère, inconnus au-delà : la plupart, vieux, édentés, éraillés, fatigués, blasés ; existences consumées dans les mines de la littérature, sans qu'un grain d'or ou une parcelle vraiment précieuse, justifiassent les prétentions de leur orgueil. Il fallait les voir, feuilletant de vieux parchemins généalogiques, fouillant à travers les manuscrits poudreux, donnant la chasse à une virgule, à une diphthongue, à un accent. C'étaient Utterson, Giddy, Bridges, Nichols, Gough, Clutterbuck, Osmerod, Shaw, Stebbing, Denne, Blore, Hasted, Dallaway, Polwhele, Octavius Gilchrist, Gifford et d'Israëli ; tous incroyablement laids ; et si l'on excepte les quatre derniers, profondément obscurs. Jean Ritson, le pythagoricien, les surpassait en originalité ;

l'antiquité lui avait fait tourner la tête. Difforme de corps et d'esprit, idiot ou à-peu-près, il a conquis la réputation de savant et d'homme de mérite, à force de copier d'anciens manuscrits, et d'annoter les fautes d'orthographe commises dans ces manuscrits. Telle est la base sur laquelle repose la réputation du pauvre Ritson. J'ai voulu imiter ces messieurs; et l'on m'a vu aussi m'enfouir dans la poussière de leur musée : j'ai reconnu trop tard que le plus faible rayon lumineux ne peut s'échapper de ces archives : ce ne sont que tables généalogiques, livres de compte, extraits inutiles, chroniques menteuses. Les hommes qui consument laborieusement leurs jours au milieu de ces décombres, n'ont pas plus de gloire et d'avenir à espérer que ceux dont les mouvemens passagers des intrigues politiques absorbent tous les instans.

Je jette au vent ces feuilles de la sibylle, les souvenirs confus qui me restent d'une longue vie. Les hommes se ressemblent partout : peu de génie, des capacités inférieures en assez grand nombre; des médiocrités beaucoup plus nombreuses; et une irrégularité, une iniquité infinies dans la répartition de la fortune et de la réputation; voilà ce que j'ai vu.

(*Metropolitan.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Des serpens vénéneux de l'Afrique Méridionale. — Les serpens de l'Afrique Méridionale, qui passent communément pour les plus dangereux, sont : le *cobra capello,* le *puff adder* et le *berg adder,* ou serpent des montagnes. Le premier est doué d'une force et d'une activité prodigieuses. Sa longueur ordinaire est de cinq à sept pieds, et ne dépasse jamais dix pieds. Le *cobra* ne craint pas de s'élancer contre un homme à cheval, et il le fait avec tant de force, que quelquefois il passe par-dessus. Le *puff adder*, au contraire, est lourd, paresseux ; et pour qu'il se décide à attaquer l'homme, il faut qu'il ait été vivement provoqué. Il ne s'élance jamais en avant contre son ennemi, car il est très-gros en comparaison de sa longueur, mais il peut se jeter en arrière, et produire d'autant plus de mal que son attaque est plus inattendue. Le *berg adder*, quoique beaucoup plus petit que les deux précédens, n'est pas moins meurtrier, et est d'autant plus redoutable, qu'il est plus difficile de le voir et de l'éviter.

« Pendant un séjour de six années à la colonie du Cap, et dans le cours de plusieurs longs voyages dans l'intérieur, j'ai rencontré, rapporte un voyageur, un nombre considérable de serpens, et cependant je ne me suis jamais trouvé exposé, excepté dans une seule occasion, à être mordu par ces reptiles. Un jour que je surveillais quel-

ques Hottentots occupés à arracher des broussailles qui recouvraient un champ destiné à la culture, un de ces hommes s'écria tout-à-coup, et en reculant avec effroi, qu'il y avait un *cobra* entre les arbres. Ne connaissant encore à cette époque, ni l'extrême agilité ni le danger de la morsure de ce serpent, je m'approchai de l'endroit indiqué, afin de l'examiner. Les Hottentots me crièrent tout aussitôt de prendre garde à moi : ils n'avaient pas encore achevé de parler, que j'entendis son sifflement aigu, et le vis s'élancer vers moi, à travers les taillis. En même-tems je me jetai en arrière, et tombai sur les pierres qui couvraient le fond du lit d'un torrent desséché. Je reçus dans cette chute plusieurs graves contusions, mais j'échappai heureusement au danger bien plus redoutable auquel je m'étais imprudemment exposé. Les Hottentots assaillirent alors le serpent à coups de bâton et de pierres, et le forcèrent à se réfugier sur un mimosa. Là, ils purent l'attaquer à leur aise et sans danger, et bientôt il en tomba dans un état où l'on ne pouvait rien craindre de son agilité. Les Hottentots, suivant leur usage, séparèrent la tête du reste du corps, et l'ensevelirent avec soin et profondément, car ils craignaient que si quelqu'un marchait par hasard sur cette tête, le pied ne fût blessé par les dents, et n'éprouvât les accidens qui sont la suite de cette blessure pendant la vie du serpent. Ils croient que le virus meurtrier, au lieu d'être détruit avec la vie, conserve toute son énergie pendant plusieurs semaines, et même plusieurs mois.

» Mon petit caporal hottentot Piet Spandilly, qui assistait à l'exécution de ce *cobra*, échappa un jour à la morsure d'un serpent moins fort, il est vrai, mais très-vénéneux. Piet et ses hommes (six soldats du régiment du Cap, placés à cette époque sous ma direction pour défendre contre les

Caffres un de nos établissemens les plus éloignés) dormaient dans une tente placée près de la mienne, à l'ombre des mimosas qui couvraient les bords du Bocian. Piet, en se levant le matin de sa couche d'herbe sèche, sentit quelque chose se remuer entre sa cuisse et son pantalon de cuir. Pensant que c'était quelqu'un des nombreux lézards qui fourmillent dans cette partie de l'Afrique, il y fit peu d'attention, et sortit en riant et frappant le pied contre la terre pour le faire tomber. Mais quand le pauvre Spandilly vit un reptile noir entortillé autour de son coude-pied, il poussa un cri d'horreur, lança le reptile au loin, quoiqu'en réalité il n'eût pas éprouvé la moindre égratignure. »

Au reste, lorsque le serpent attaque soit l'homme, soit quelqu'un des grands quadrupèdes, c'est plutôt par la crainte du danger et par l'instinct de sa propre défense que de lui-même et par une propension naturelle. Nécessairement il attaque le pied qui le foule ou la main qui le menace; mais heureusement la nature n'a pas ajouté au pouvoir formidable de destruction qu'il possède déjà, la disposition à exercer ses forces par pure cruauté, et sans nécessité; s'il en était autrement, une contrée telle que celle du Cap serait tout-à-fait inhabitable.

Le capitaine Harding, qui a long-tems résidé dans l'intérieur des terres, rapporte que dans tout le cours de ses campagnes sur les frontières des Caffres, où souvent il était obligé de reposer dans le désert, et de coucher en plein air, il ne s'est vu qu'une seule fois exposé à la morsure imminente d'un de ces reptiles.

« Dans le cours d'une expédition militaire sur la frontière, je m'étais, dit-il, endormi une nuit sous un arbre, enveloppé comme à mon ordinaire dans mon manteau; à mon réveil, le premier objet que j'aperçus en levant la

tête de dessus la selle de mon cheval, qui me servait d'oreiller, fut la queue d'un énorme *puff adder,* appuyée sur ma poitrine, et dont la tête était cachée dans les plis du drap qui m'enveloppait, et où probablement il avait été attiré par la chaleur, pendant la fraîcheur de la nuit. J'avais à redouter que si je l'alarmais par un mouvement, il ne me fît une blessure mortelle; je le saisis tout doucement par la queue, je le tirai subitement et le lançai avec force à distance. Ainsi j'échappai au danger dont me menaçait la présence de cet hôte malfaisant, et que je n'avais point invité. »

Il n'est pas rare de trouver au Cap, des serpens de différentes espèces dans les maisons, et ordinairement lorsqu'on y en découvre, ils n'excitent point une frayeur extraordinaire. Peu à peu on s'habitue à la vue de ces reptiles, et les Européens eux-mêmes finissent par les considérer avec une espèce d'indifférence. Quelque tems avant de quitter la colonie, je passai une semaine chez mon ami le major Pigot, près de la ville de Graham. Un jour que j'entrais dans sa bibliothèque pour y prendre un livre, j'y trouvai un beau serpent jaune, long au moins de cinq pieds et qui dormait étendu sur la dernière rangée des livres. Il était si calme, que je le pris d'abord pour un serpent de carton, mais ayant remarqué un léger mouvement de sa queue, je lui lançai un in-quarto qui le mit aussitôt hors de combat. J'appris ensuite que quelques jours avant, on en avait tué un semblable dans le même endroit, et un troisième dans la chambre à coucher du major. De telles rencontres arrivent assez fréquemment dans ce pays, mais on n'y fait que peu d'attention. Dans quelques cas cependant elles se terminent d'une manière moins innocente.

On sait que les *Bushmans*, tribu de Hottentots sauvages

qui habitent les montagnes et les déserts de l'Afrique du Sud, trempent la pointe de leurs flèches dans un poison violent et subtil, et que le venin des serpens les plus dangereux de ce pays, est l'un des ingrédiens principaux de sa composition. La hardiesse et la dextérité que déploient ces chasseurs sauvages, et beaucoup de colons hottentots, dans la chasse du *cobra capello* et du *puff adder*, que souvent ils prennent vivans, sont vraiment étonnantes. Mais il est encore plus effrayant de voir le chasseur de serpens, son pied nu appuyé sur la tête d'un *cobra capello* vivant, tirer de sa bouche le petit sac qui renferme le venin sécrété, et en boire le contenu comme chez nous les enfans font de la vésicule de l'abeille. En avalant ainsi le venin, ils s'imaginent se mettre à l'abri des effets délétères qu'il produit lorsqu'il est mis en contact immédiat avec le sang, soit par la morsure d'un reptile, soit par la pointe d'une flèche.

Les colons hollandais croient généralement que quelques-uns de ces sauvages qu'ils désignent par le nom de *slang-meester* (preneurs de serpens) sont doués de la propriété de charmer les serpens les plus hardis, et de guérir promptement leurs blessures, et qu'ils peuvent même communiquer à d'autres leur mystérieux pouvoir et les rendre invulnérables.

Cependant l'objet principal de la chasse aux serpens que se propose le bushman, est de se procurer du venin pour empoisonner ses flèches. Ce poison animal, trop volatil pour conserver long-tems son activité lorsqu'on l'emploie seul, est habilement concentré jusqu'à la consistance d'un fluide glutineux, par le mélange de poisons végétaux et minéraux très-énergiques : ces poisons sont extraits ordinairement du suc de la racine d'une plante appelée par les indigènes, à cause de cette propriété, *gistbol*,

(le double poison), et d'une substance bitumineuse ou onctueuse que l'on trouve, dit-on, dans quelques cavernes. C'est dans ce mélange meurtrier que l'Africain trempe ces armes avec lesquelles il repousse l'attaque des colons, et venge quelquefois cruellement les injures qu'il en a reçues.

Nouvelles observations sur la Grotte du Chien. — Les environs de Naples abondent en curiosités naturelles d'un grand intérêt pour le voyageur philosophe; et au premier rang mérite certainement d'être placée l'espèce de caverne à laquelle on a donné le nom de Grotte du Chien. La plupart des voyageurs qui s'arrêtent dans cette ville visitent ce lieu célèbre; mais presque toutes les descriptions que l'on en a publiées ont été empruntées aux guides ou aux itinéraires, et conséquemment manquent de cette précision que le chimiste ou le philosophe recherche avant tout dans des sujets semblables.

L'origine du nom que porte cette grotte est facile à expliquer. C'est probablement dans ce lieu que l'on remarqua pour la première fois la production spontanée de l'acide carbonique; et les expériences ayant été faites, la plupart au moins, sur des chiens, de là le nom qu'il a depuis conservé, et sous lequel il est universellement connu. Cette grotte est une simple excavation creusée dans le flanc d'une montagne située sur le bord du lac d'Agnano, à une époque sans doute très-reculée, pour l'extraction de la pierre : car il y a tout lieu de croire qu'on ignorait avant le fait qui depuis a rendu cet endroit si célèbre. Cette excavation a une forme irrégulière, sa longueur est de douze pieds sur quatre et demie de large et cinq de haut. Elle est plus basse vers le fond qu'à l'entrée, en sorte qu'un individu d'une hauteur moyenne ne peut s'y tenir debout.

Les côtés sont formés de tuf volcanique qui ressemble un peu à de l'argile, mais n'a point été décoloré par l'acide carbonique, comme l'a avancé le docteur Mead. Sur le sol de la grotte, qui présente une inclinaison irrégulière depuis l'entrée jusqu'au fond, il y a une couche de gaz, qui offre nécessairement plus d'épaisseur en arrière qu'en avant : on dirait une espèce de réservoir ou de bassin dans lequel le gaz est recueilli. Dans la partie antérieure de la grotte, il ne s'élève qu'à la hauteur de quelques pouces, tandis qu'en arrière il y en a une couche d'un pied et demi d'épaisseur. Mais jamais il ne s'élève au-dessus de ce niveau ; car si à une époque quelconque de l'année, il y arrive en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, il trouve une issue facile au-dehors de la grotte, entraîné qu'il est par sa densité supérieure à celle de l'air ; de même que tant qu'il n'a pas dépassé ce niveau, c'est-à-dire l'obstacle que lui oppose le fond de l'entrée de la grotte, il y est retenu par la même cause.

Les propriétés de cette couche de gaz offrent quelques particularités assez curieuses. On peut, dans les circonstances ordinaires, le voir sortir par les crevasses ou les fissures du terrain, surtout dans la partie la plus profonde de la grotte ; et on le reconnaît facilement à la quantité de vapeurs qui l'accompagnent, et qui se manifestent par leur condensation. L'hygromètre de Saussure y donne, au bout de quelques instans, zéro d'humidité, et les corps froids que l'on y introduit subitement se couvrent aussitôt de la vapeur condensée. Sa température offre un degré si élevé au-dessus de celle de l'atmosphère, que la différence est très-sensible à la peau. A l'époque où ces observations furent recueillies, la couche d'acide carbonique avait ordinairement de sept à huit degrés de température au-dessus de celle de l'air environnant.

Si on abaisse une torche allumée au niveau seulement de la couche d'acide, elle s'éteint instantanément. Si on laisse quelque tems sur la terre un vase rempli d'eau, on trouve bientôt que cette dernière offre les caractères de l'acide. Une petite quantité d'eau de chaux, exposée de la même manière, prend très-promptement une couleur laiteuse. Le phosphore enflammé, et abaissé graduellement dans la couche de gaz, continue à y brûler, mais avec une flamme bleuâtre et pâle; et en élevant et abaissant alternativement cette substance, pendant qu'elle est en ignition, il est facile de déterminer exactement la hauteur de cette couche. L'expérience suivante est rapportée par le docteur Taylor, auquel nous empruntons ces détails. On introduisit un chien, et on le retint de force au-dessous du niveau du gaz, près de l'entrée de la grotte. L'animal fit d'abord de violens efforts pour s'échapper; puis sa respiration devint difficile; sa langue se tuméfia, et finit par lui sortir de la bouche. Les narines étaient couvertes d'un mucus écumeux; les yeux semblaient sortir des orbites, et avaient un brillant remarquable. Bientôt les sensations et le mouvement volontaire cessèrent. Les membres furent pris de mouvemens convulsifs et portés en arrière; la poitrine offrait quelques mouvemens d'élévation spasmodique, et l'animal paraissait près d'expirer. Ces différens phénomènes se succédèrent avec rapidité, et ne durèrent pas plus de deux minutes. On retira alors ce chien de la grotte, et on l'exposa à un courant d'air frais. Il recouvra ses facultés lentement, et semblait dans un état de stupeur, pendant lequel il ne pouvait se soutenir sur les jambes, et roula à plusieurs reprises dans les essais qu'il fit pour se relever. Aucun des assistans n'eût certainement voulu pousser l'expérience sur lui-même jusqu'au même point; mais chacun pouvait reconnaître l'impression que produit

l'acide carbonique sur la membrane pituitaire (dans l'eau de seltz, par exemple), en s'abaissant au niveau de la couche de gaz.

Une certaine quantité de ce fluide élastique ayant été soumise à un examen chimique, on trouva que ce n'était point de l'acide carbonique pur, comme beaucoup d'auteurs l'ont rapporté; mais qu'il contenait un centième d'air atmosphérique mêlé à l'*acide carbonique pur*. Le professeur Breisluk affirme qu'il contient aussi une quantité notable d'azote pur; mais on n'en a pu découvrir, et l'examen a également démontré l'absence d'hydrogène sulfuré.

La véritable origine de cette quantité d'acide carbonique est encore enveloppée de mystère. Les personnes qui examinent avec soin les caractères géologiques de la contrée où se trouve la ville de Naples, s'accordent à penser que l'action volcanique, bien qu'éteinte à l'extérieur dans le voisinage, existe néanmoins à l'intérieur. Le tuf primitif dans lequel la Grotte du Chien est creusée, est interposé entre une série de foyers volcaniques éteints, et d'autres qui, bien que calmés, ne sont cependant pas complétement éteints. La cité de Naples elle-même occupe une partie du lit des premiers, tandis que la ville de Puzzuoli est immédiatement environnée des derniers. Il est peu d'endroits, dans le voisinage de Puzzuoli, où, en creusant à quelque profondeur, on n'obtienne de l'acide muriatique en vapeur, ou de l'hydrogène sulfuré, ou de l'acide carbonique. On peut considérer comme une excavation de cette espèce, la Grotte du Chien, placée sur les bords d'un lac que plusieurs géologues ont considéré comme le cratère d'un volcan éteint, d'après sa forme régulière et les bancs de matières volcaniques dont il est entouré de toutes parts. A quelque distance de là, et sur la même ligne que la Grotte du Chien, il sort du sol de l'hydrogène sulfuré en

très-grande quantité, et qui a donné naissance à l'établissement des *tufs* ou des bains de San-Germano. Immédiatement au-dessous est le cratère de Solfatarre, que l'on s'accorde généralement aujourd'hui à considérer comme éteint depuis une époque peu reculée. Il est donc permis de penser que ces gaz, qui se forment constamment à une plus ou moins grande profondeur au-dessous de la surface du sol, sont l'un des derniers résultats de l'action volcanique expirante. Lorsqu'ils sont une fois formés, ils se fraient facilement une route par les fissures que présentent les différentes couches, et se réunissent ensuite à la surface, dans des cavités, en plus ou moins grande quantité, suivant la forme ou l'inclinaison de ces dernières. C'est ainsi que l'acide carbonique, produit à une profondeur inconnue, s'élève à la surface du sol dans la Grotte du Chien, et s'y amasse en conséquence de la disposition particulière que nous avons indiquée. Ainsi, pour faire disparaître les phénomènes qui ont donné tant de célébrité à ce lieu, il suffirait que le sol de la grotte offrît un niveau parfait ou plutôt une légère inclinaison du fond vers l'entrée. Mais c'est une expérience que ne fera point le propriétaire de cette grotte, qui trouve dans les profits qu'il en retire de quoi se soutenir avec sa famille.

Sciences Médicales.

Nouvelle manne médicinale d'Australie. — La botanique si nouvelle et si spéciale du grand continent de l'Australie, n'a point encore été examinée, sous le rapport des substances qu'elle pourrait fournir à la médecine, avec tout le soin que méritait sa richesse. Ce retard est dû à plusieurs causes, dont l'une est générale, et s'ap-

plique également à tous les pays nouvellement découverts, les autres sont particulières à cette contrée. Les grands progrès qu'ont faits les sciences chimiques, surtout pendant le dernier siècle, ont eu pour effet de minéraliser, pour ainsi dire, la pharmacopée, et de détourner l'attention des propriétés médicinales des végétaux. Il ne serait pas facile de dire combien on a gagné d'un côté et perdu de l'autre.

Les causes particulières proviennent en partie du peu de connaissances que nous avons eues jusqu'ici sur l'Australie, en partie de la dispersion et de l'uniformité de ses végétaux, en partie enfin de la facilité avec laquelle les colons tirent de la métropole les médicamens dont ils ont besoin. Une autre cause non moins importante, c'est l'ignorance où étaient les indigènes, lorsque les Européens abordèrent leur pays; car il paraît que toutes les richesses de leur pharmacie se bornaient à quelques herbes qu'ils mâchaient, et à l'emploi de boue et de poisson bouilli en cataplasmes. Aussi ne purent-ils indiquer aucune plante médicinale aux voyageurs qui les visitèrent; tandis que ceux-ci, obligés eux-mêmes de se créer des habitations et de se procurer des alimens, n'ont pu étudier les propriétés des plantes avec la patience et les soins que réclame un sujet de cette importance.

Les principales substances qu'offre l'Australie aux recherches du médecin-botaniste sont surtout des gommes, des résines et des huiles. Ces dernières sont, pour la plupart, fournies par le genre mélalencé, dont les espèces sont très-nombreuses, et dont quelques-unes produisent une huile qui ressemble, par ses propriétés, à l'huile de Capput du sud-est de l'Asie. On obtient les gommes et les résines surtout de la tige du *xanthonhœa,* de l'écorce de l'acacia et de l'eucalyptus. Le dernier est un genre très-nombreux, et la gomme qui exsude de son écorce est astrin-

gente, comme la gomme kino ou la myrrhe, tandis que celle de l'acacia est plus mucilagineuse, et se rapproche davantage de la gomme arabique ou de celle fournie dans nos contrées par les arbres à noyau. L'une des espèces de l'eucalyptus produit une substance dont les propriétés médicinales ont été étudiées en Australie, et qui fera baisser considérablement le prix de la manne dans nos pays, si l'on trouve le moyen de la transporter en Europe sans nuire à ses propriétés.

L'arbre qui fournit cette substance est peu connu, et n'a même encore été décrit ni représenté dans aucun ouvrage scientifique. Il appartient à l'ordre naturel des *myrtaceæ*, et a reçu le nom d'*eucalyptus manniferro.* On le trouve principalement sur les dunes élevées qui sont au pied des montagnes Bleues, et sur les pentes voisines. Il arrive à la hauteur de trente à quarante pieds. Son tronc a une forme irrégulière, et est garni de branches rares, Comme dans toutes les espèces de ce genre, les feuilles, qui sont simples, lancéolées et entières, sont placées verticalement, d'après une disposition particulière de la tige qui est contournée.

D'après ce que l'on sait de cette substance, il ne parait pas que cette manne, produite par l'eucalyptus, diffère beaucoup de celle que produit le frêne, sur les côtes de la Méditerranée. On dit cependant qu'elle est moins nauséeuse; peut-être aussi ses propriétés purgatives sont-elles moins énergiques. Ainsi que la manne d'Europe, elle contient deux principes : l'un sucré et l'autre muqueux, qui tous deux sont solubles dans l'eau et en partie aussi dans l'atmosphère lorsqu'il est humide. Elle est évidemment le résultat d'une rupture du tissu de l'écorce de l'arbre, déterminé, non par la piqûre de quelques insectes, mais par l'action de l'atmosphère, car elle n'est produite que

dans la saison sèche, et la quantité de manne qui en découle dépend de la durée et du degré de sécheresse.

A la fin d'une longue époque de sécheresse, on la trouve si abondamment sur la terre au-dessous des arbres, qu'une seule personne peut en ramasser plusieurs livres en quelques minutes; mais lorsque la pluie commence à tomber, elle fond et disparaît aussi rapidement que le ferait de la neige.

Il est curieux que la manne fournie par le frêne d'Europe et l'eucalyptus de l'Australie, et qu'aucune autre plante ne produit avec les mêmes propriétés, soit le résultat d'une exsudation de deux genres qui offrent des différences sous tous les autres rapports, et ne se trouvent que dans des contrées séparées l'une de l'autre par presque la moitié de la circonférence du globe.

Economie Politique.

Des causes qui influent sur l'accroissement de la population en Europe. — Les véritables causes du plus ou moins d'accélération qu'on remarque dans l'accroissement de la population chez les différentes nations de l'Europe sont purement artificielles, c'est à-dire qu'elles dépendent des lois; car il n'y a qu'elles qui influent sur le plus ou moins de valeur et d'abondance des articles de richesse et de consommation générale, ainsi que sur le taux plus ou moins élevé des salaires. Là où ces articles sont à meilleur marché et où la classe laborieuse jouit réellement de salaires naturels plus élevés, quelles que soient la nature du climat et l'étendue du territoire, l'accroissement de la population y sera toujours plus rapide que dans le pays où le coût des matières premières sera élevé, et la main d'œu-

vre à bas prix, quelles que soient la fertilité et l'étendue de son territoire. En un mot, l'accroissement de la population des divers pays est toujours en proportion de la facilité qu'ont les habitans de se procurer en abondance des moyens de subsistance; cette règle est absolue et ne comporte aucune exception.

Le continent américain nous offre une preuve irrécusable de cette vérité. La population augmente beaucoup plus rapidement aux État-Unis que dans toutes les autres républiques de l'Amérique espagnole, quoique le territoire de celles-ci soit plus fertile et le climat plus sain que celui des régions septentrionales.

Nous trouvons encore une autre preuve de cette vérité dans l'accroissement de la population de la Prusse comparé à celui de la France et de l'Angleterre. Car si les salaires y sont peu élevés, les denrées alimentaires y sont à meilleur marché que dans aucune autre partie de l'Europe.

Accroissement comparé de la population de la Prusse, de la Grande-Bretagne et de la France.

	Population en 1821.	Population en 1831.	Accroissement annuel.
Prusse...........	11,000,000	12,848,468	184,846
Grande-Bretagne....	14,072,331	16,255,605	218.334
France..........	30,055,020	32,260,530	205,502

Pour que l'accroissement de la population de la Grande-Bretagne et de la France eût suivi la même marche progressive que celui de la Prusse, il aurait dû s'élever à 554,400 en France, et à 258,700, en Angleterre. En Prusse la population double dans l'espace de 39 ans. C'est le maximum d'accélération de ce phénomène naturel en Europe. Dans l'empire d'Autriche, elle double en 44 ans; dans la

Russie d'Europe en 48 ; en Pologne et en Danemarck, en un demi siècle ; dans les Iles-Britanniques, en 52 ans ; en Suède et en Norwège, en Suisse et en Portugal, en 56 ans; en Espagne en 62 ans; en Italie, en 68 ; en Grèce et dans la Turquie d'Europe, en 70 ans; dans les Pays-Bas, en 84 ans; en Allemagne, en 120 ans; en France, en 125.

On ne doit pas cependant perdre de vue que les événemens politiques ont aussi sur le développement de la population une grande influence. Ainsi, en Prusse, le nombre des mariages augmenta considérablement aussitôt que l'armée française eut évacué ce pays, tandis qu'en France le nombre des mariages de 1815 à 1822 diminua considérablement. Mais, en 1822, aussitôt que les armées alliées eurent évacué son territoire, le chiffre des mariages contractés cette année dépassa de 20,000 celui des années précédentes, et de 40,000 l'année d'après.

Le plus grand accroissement possible de l'espèce humaine, abstraction faite des moyens de subsistance, dépend entièrement de la constitution physique de la femme ; les documens que nous fournissent la physiologie et l'anatomie des femelles des animaux qui ont le plus d'analogie avec la femme, nous permettent de présenter à cet égard des données sûres et précises. Les femelles de ces animaux dont le tems de la gestation est presque d'égale durée que celui de la gestation de la femme, et qui comme celle-ci ne font qu'un seul petit à-la-fois, lorsqu'elles sont bien entretenues, peuvent mettre bas tous les ans, depuis l'époque où elles commencent à devenir fécondes, jusqu'au moment où elles cessent de l'être. Chez la femme, si la durée de l'alaitement excède quatre ou cinq mois, sa nouvelle grossesse est reculée d'un an. C'est la seule circonstance physique qui fait que la femme

est moins féconde que les femelles d'animaux qui ont avec elle le plus d'analogie.

Pour obtenir des déductions plus exactes, nous admettrons qu'une femme met au monde un enfant tous les deux ans. En Europe, l'époque de la fécondité des femmes est circonscrite entre seize et quarante-cinq ans; c'est-à-dire que pendant l'espace de vingt-neuf ans elles sont en état de procréer; mais restreignons cette période et limitons-la entre l'âge de vingt et de quarante. Pendant ce tems, à raison d'un nouveau-né chaque deux ans, nous aurons dix naissances : en sorte que l'on peut dire que la moyenne de la fécondité de la femme est de dix enfans.

Mais en tenant compte de la stérilité de quelques femmes, on doit admettre pour plus de certitude que chaque couple, avec des moyens de subsistance abondans, et un travail modéré, élève de quatre à cinq enfans. Un statisticien allemand, qui a établi ses calculs sur une assez vaste échelle, a reconnu que la moyenne des enfans élevés par mille couples était entre 3,500 et 5,500. Voici ses supputations faites pendant plusieurs années sur 17,000,000 de mariages. Il a trouvé que mille couples:

Dans les Deux-Siciles élevaient	5,546 enfans
En France	4,148
En Angleterre	3,565
En Zélande	3,439

Chez les classes pauvres, la mortalité des enfans est toujours très-grande, parce que les parens ne peuvent pas leur procurer tout ce qui est nécessaire à un âge si tendre : des alimens délicats, des vêtemens chauds, un logement sain. Chez les classes aisées, au contraire, la mortalité des enfans est très-peu considérable; et elle le serait encore moins si de meilleures règles hygiéniques étaient adop-

tées. Aussi remarque-t-on que dans les grandes villes, où l'on donne à leur éducation des soins plus éclairés que dans les campagnes, la mortalité moyenne y est moins considérable que dans les villages. En Angleterre, de 1813 à 1832, on a observé que la mortalité des enfans au-dessous de 5 ans était, dans quelques districts ruraux, de plus de moitié, tandis que dans les grandes villes la mortalité est encore bien éloignée de cette proportion, ainsi que le constate le relevé suivant.

Mortalité moyenne des enfans au-dessous de 5 ans, observée dans quelques-unes des principales villes de la Grande-Bretagne de 1813 *à* 1832.

Villes.	Population.	Sur 100.
Leeds	123,393	53
Bradford	76,976	47
Beeston	—	39
Norwich	61,110	42
Bolton	63,054	49
Wigan	20,774	48
Holbeck	—	50
Londres	1,624,034	38
Rutland	—	29

D'après ces calculs on voit que la population, sans le concours d'aucun stimulant artificiel, peut être doublée en très-peu d'années, si les moyens de subsistance ne lui manquent jamais.

Plusieurs écrivains ne connaissant pas la théorie de la population, ont dit que le célibat religieux était un grand obstacle au développement de la population. Sans doute les couvens l'empêchent de s'accroître, mais c'est une erreur d'attribuer au célibat des moines ce non accroissement, qui ne provient que de ce que cette classe ne produit pas les articles qu'elle consomme; il eût été plus juste

de dire que c'étaient les riches oisifs qui arrêtaient les progrès de la population. Dans une société, plus le nombre des improductifs est considérable, plus le produit annuel est limité, plus la part afférente à chacun est petite, et moins est grand le nombre d'habitans qui peuvent subvenir à leur entretien. Mais tous ces résultats ne sauraient être avec fondement imputés au célibat. Le célibat ne fait pas diminuer le produit annuel, ni le nombre de ceux qui produisent la richesse, et par ce motif il ne nuit pas aux progrès de la population; car toujours elle est en rapport avec les moyens de subsistance. Quoi qu'on fasse pour multiplier les mariages et diminuer le nombre des célibataires, la population permanente ne dépassera jamais cette proportion; et, quoi qu'on fasse pour encourager le célibat et restreindre les mariages, la population se trouvera toujours en rapport avec les moyens de subsistance.

« Sans contredit, ajoute un habile économiste, M. Estrada, si, en Espagne, les couvens étaient supprimés, la population deviendrait à-la-fois et plus nombreuse et plus riche, mais ce changement, bien loin de devoir être attribué au nombre plus considérable de mariages qui seraient contractés, ne proviendrait réellement que de ce que les travailleurs qui produisent la richesse seraient, par rapport à la population, beaucoup plus nombreux. Si les célibataires religieux produisaient ce qu'ils consomment, leur mariage ne ferait pas augmenter la population d'un individu de plus, parce que les moyens de subsistance de la société n'auraient nullement augmenté. Le célibat serait nuisible à la population, si le principe de l'accroissement de l'espèce humaine n'était pas incomparablement plus puissant que celui de l'augmentation des moyens de subsistance. Ceux qui attribuent le dépeuplement d'un pays

au célibat religieux, et qui supputent d'après le nombre de célibataires l'accroissement qu'éprouverait la population, s'ils se mariaient, ne tiennent pas compte de la grande différence qui existe dans la puissance de ces deux principes, et que la nature maintient toujours en équilibre soit en occasionant une mortalité plus considérable chez les nouveau-nés, soit en rendant les mariages beaucoup moins féconds, de telle sorte que la mesure de la population est toujours déterminée par la quantité de subsistance produite et non par le nombre de mariages contractés.

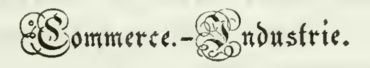
» Ces vérités sont encore plus frappantes si l'on applique à ce cas la démonstration que fait Malthus, de la marche progressive de l'accroissement de l'espèce humaine, qui suit une proportion géométrique, tandis que celle de l'augmentation des alimens ne décrit qu'une proportion arithmétique. Supposons qu'aujourd'hui l'Espagne possède onze millions d'habitans, et que sept millions d'entre eux soient engagés dans le célibat religieux, mais qu'ils produisent leur nourriture; après un siècle, par la puissance du principe de la reproduction, elle aurait une population de cent soixante-seize millions d'ames, tandis que, d'après la multiplication possible du capital, alors même qu'il opérerait avec la plus grande efficacité, il n'y aurait de subsistance que pour une population de cinquante-cinq millions d'ames, subsistance qu'elle posséderait toujours, quand bien même tous les couvens seraient supprimés et tous les moines mariés. Il est évident que, dans ce cas, par la puissance seule du principe générateur, la population se serait élevée à cent soixante-seize millions, mais comme les moyens de subsistance n'excéderaient pas ce qui est strictement nécessaire pour l'existence de cinquante-cinq millions d'ames, après un siècle, quoiqu'un seul célibat n'eût pas

été autorisé, ou qu'il eût existé sept millions de célibataires qui auraient produit ce qu'ils consommaient, le chiffre de la population serait toujours resté le même. Cette démonstration fait à-la-fois ressortir l'erreur de ceux qui attribuent au célibat le dépeuplement d'un pays, et prouve que ce qui nuit essentiellement aux progrès de la population, c'est que les célibataires religieux ne produisent pas la richesse qu'ils consomment; aussi le mal qu'ils causent ne doit pas tant être calculé d'après leur nombre, que d'après la quantité de produits qu'ils consomment.

» Lorsque mille célibataires, qui ne produisent pas de richesse, consomment, par exemple, deux cent mille ducats par an, ils causent tout autant de préjudice que deux mille qui ne consommeraient que cette même quantité. Les uns et les autres privent les producteurs d'une somme égale, et par conséquent de la même somme d'aisance et de profits. Les uns et les autres empêchent que chaque année il ne s'accumule, comme capital, une somme égale, qui, appliquée à la production, quelque peu avantageuse qu'elle fût, activerait considérablement les progrès de l'industrie nationale. Les célibataires religieux doivent être considérés, en économie, sous deux aspects : 1° comme simples célibataires, et, dans ce cas, ils ne portent aucun préjudice aux progrès de l'industrie ni même à la population; 2° comme non producteurs de richesse, dans ce cas seulement ils portent préjudice à la population et aux progrès de l'industrie. S'ils produisaient des richesses suffisantes pour subvenir à leurs besoins, au lieu d'être un obstacle à l'aisance des associés et aux progrès de l'industrie, ils serviraient au contraire à en hâter le développement; car plus le nombre des travailleurs, dans une société, est considérable, plus la quotité des produits afférente à

chaque individu est importante, et plus les échanges sont fréquens; d'où il résulte de grands avantages pour tous les associés. »

Lorsqu'on examine la situation des peuples anciens et modernes, on voit que la population de tous les pays a été et est en proportion des moyens de subsistance. Si ceux-ci augmentent, la population s'accroît, ou jouit de plus d'aisance; tandis qu'au contraire, s'ils diminuent, la population décroît ou vit plus mal. La terre dévore ceux qu'elle ne peut alimenter : plus les naissances sont considérables, plus les ravages que cause la misère sont terribles. Aussi, c'est à augmenter les moyens de subsistance, et non à propager les stimulans artificiels destinés à favoriser l'accroissement de la population, que doivent s'appliquer le législateur et le philosophe.



De la consommation du beurre dans divers pays. — Tandis qu'un grand nombre de praticiens considèrent le beurre comme un aliment nuisible à la santé, il en est d'autres au contraire qui en exaltent les propriétés et en recommandent l'usage. Quant à nous, nous pensons que l'insalubrité qu'on reproche à cette substance doit moins être attribuée à sa nature qu'aux mélanges qu'on lui fait subir. En effet, il n'arrive que trop fréquemment que les fermiers en altèrent la qualité par l'addition de substances hétérogènes, quelquefois malfaisantes. Pour en augmenter le volume et le poids ou pour lui donner une plus belle apparence, les uns y ajoutent de la graisse de veau, du safran, d'autres de la pâte de pommes de terre, et quelques-uns même du blanc de plomb. On conçoit aisément

que la combinaison de ces substances, produisant une espèce de fermentation, puisse occasioner sur notre économie des effets pernicieux. D'un autre côté, comme il est reconnu qu'en laissant séjourner le plus long-tems possible la crême dans des vases de métal, on recueille une plus grande quantité de beurre, il arrive souvent que l'acidité du lait occasione la dissolution de ces métaux; et leur oxide s'incorporant ensuite avec le beurre, lui communique des propriétés malfaisantes. Nous rapporterons à ce sujet le résumé des expériences qu'a faites récemment M. Samuel David de New-York pour s'assurer s'il pouvait y avoir quelque avantage à substituer des vaisseaux de zinc à ceux d'étain ou de tout autre métal.

» A la suite de nombreux essais faits dans le Nouveau-Jersey et dans le Long-Island, dit cet agronome, j'ai constaté que le lait conservé dans des vases de zinc ne se caille que quatre à cinq heures plus tard que celui qu'on met dans des vases de tout autre métal; ce qui permet à toute la crême de s'en séparer. Dans une des expériences que j'ai faites, trois vaisseaux de zinc contenant chacun environ dix litres de lait ont été comparés à trois vaisseaux d'étain contenant exactement la même quantité de lait. Trente-six heures après, lorsque je fis écrémer, je trouvai que le lait des vaisseaux d'étain était presque tout-à-fait caillé, tandis que dans ceux de zinc, la coagulation était à peine commencée. En conséquence je fis écrémer de nouveau les derniers vases quelques heures après. La crême prise dans les vaisseaux d'étain, et celle provenant des vaisseaux de zinc fut battue séparément. De la première je ne retirai que deux livres et cinq onces et demie de beurre, tandis que la dernière en donna trois livres et cinq onces. Ces expériences très-souvent répétées ne m'ont pas appris seulement que la quantité de beurre augmente lorsque le lait

est renfermé dans des vases de zinc, mais j'ai constaté aussi, et plusieurs personnes l'ont fait avec moi, que le beurre préparé dans des vases de zinc avait toujours meilleur goût que celui confectionné dans des vases de tout autre métal. Nous avons naturellement attribué cette circonstance à ce que le zinc s'oxide d'une manière moins sensible que les autres métaux. »

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de reconnaître que lorsque le beurre est convenablement préparé, son usage loin d'occasioner le moindre dérangement, offre à presque toutes les constitutions un aliment à-la-fois agréable et salubre. Tous les peuples qui en font un grand usage, tels que les Hollandais, les Anglais, les Allemands, jouissent en général d'une santé parfaite. Dans l'Inde, la préparation et la vente du beurre (*ghee*) sont une branche de commerce très-importante. Quoiqu'il soit à l'état liquide, et que pour le transporter on emploie des peaux de bouc qui lui communiquent une odeur désagréable, les indigènes en font une grande consommation, et n'en éprouvent aucun mauvais effet. On pourrait en dire autant des Cosaques et des Arabes. Burkardt rapporte que ces derniers boivent tous les matins une grande tasse de beurre fondu, et que, dans la journée, ils le mêlent avec tous les alimens qu'ils prennent. « Les Arabes, dit-il, ont un goût si prononcé pour le beurre, que les basses classes dépensent plus de la moitié de leur salaire pour s'en procurer à tous leurs repas. » Cependant, il n'est pas de peuple au monde qui se porte aussi bien que les Arabes.

L'Angleterre est un des pays d'Europe qui consomme le plus de beurre. Il serait cependant difficile de préciser quelle est la consommation moyenne de chaque habitant des trois royaumes; mais on peut, avec quelque certitude, établir ce chiffre pour la population de Londres. M. Mar-

shall, dans ses *Statistical Illustrations*, estime que chaque habitant de Londres consomme, terme moyen, une demi-livre de beurre par semaine, soit 26 livres par an. Or, comme la population de Londres est de 1,450,000 habitans, la consommation annuelle de ce comestible est de 37,700,000 livres, ou 16,830 tonneaux. A Paris, elle ne s'élève qu'à 10,000,000 de livres. Mais aux quantités consommées par les habitans de Londres, il faut ajouter celles que prennent les navires pour leur ravitaillement, et qui s'élèvent année moyenne à 4,000 tonneaux. Ainsi, le total de la vente du beurre sur les marchés de Londres s'élève annuellement en chiffres ronds à 21,000 tonneaux ou 47,040,000 livres, qui, au prix moyen de 10 deniers la liv. (1 fr. 10 c.), représentent la somme de 1,960,000 l. s. (49,000,000 fr.). A ces supputations M. Marshall ajoute : « Comme une vache ne produit annuellement que 161 livres de beurre, il ne faut pas moins de 280,000 vaches pour approvisionner de beurre l'immense population de Londres. »

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DOUZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

